This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

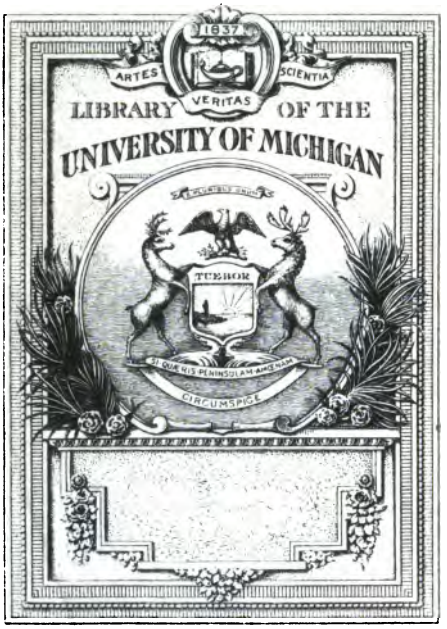
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
G 3607
1792

LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

TOME SECOND.

UNIV. OF MICH.

C. Monnet inv. Lucas Le Grand Sculp

La Raiſon le ramene a la Foi.

Gérard, Philippe Louis

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M....

Neuvième Edition, revue & corrigée.

PREMIÈRE PARTIE.

One Almighty is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not depravd.

Milton. Parad. loſt. Book. V.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. XCII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Il eſt un ſeul Tout-puiſſant de qui toutes choſes procèdent, & vers qui elles remontent, ſi elles ne ſont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. V.

Rom. Hang.
Georgy
2-13-28
16373

EXPLICATION
DES FIGURES.

V. Sujet de l'Eſtampe qui doit ſervir de frontiſpice au ſecond Volume.

La Raiſon, après avoir éclairé un jeune Homme de ſa lumière, le conduit à la Foi, pour qu'il trouve en elle un guide plus sûr & un plus ferme appui. Celle-ci, en le recevant, lui montre une colonne qui lui ſert d'emblême. Le faîte de cette colonne touche au Ciel, & y déploie l'étendard de la Croix. Sa baſe porte ſur un roc, dont les fondemens repoſent au plus profond de la terre: il eſt environné d'une mer dont les vagues en fureur ſe briſent contre lui & le blanchiſſent de leur écume. Des reptiles s'attachent au bas de la colonne; ils la mordent, & ſemblent vouloir l'entamer & la détruire: quelques-uns, par leur ſouffle empeſté, répandent autour d'elle une ſorte de vapeur qui l'obſcurcit légèrement & s'évanouit à l'inſtant.

VI. Sujet de la ſeconde Figure du ſecond Volume, page 242.

Ce ſujet exprime un acte de bienfaiſance. Il peint en même tems le triomphe de la Vertu, par les ſacrifices que cet acte fait faire au Comte de Valmont, à ſon épouſe, & à la jeune perſonne amie de la Comteſſe. Voyez la XXXIIe. Lettre, & ſur-tout la page 242, où M. d'Orval, ce vieillard reſpectable, ſe dépouille de ſa fortune pour en faire la dot de Mademoiſelle de Senneville.

VII. Sujet de la troiſième Figure du ſecond Volume, page 525.

La Reine Blanche inſtruit ſon fils. Au milieu de la campagne, & environnée de toutes les richeſſes de la Nature, elle lui apprend à remonter juſqu'à leur Auteur. Elle lui tient le plus affectueux & le plus doux langage; elle mêle à ſes leçons les plus tendres careſſes, & ſemble lui dire ces belles paroles : MON FILS, DIEU SAIT COMBIEN VOUS

M'ÊTES CHER ; MAIS J'AIMEROIS MIEUX VOUS VOIR MOURIR QUE DE VOUS VOIR COMMETTRE UN SEUL PÉCHÉ MORTEL.

E R R A T A.

PAGE 11, lig. 9, à ſes, *liſez* à ces.
P. 41, lig. 22, état, *liſ.* Etat.
P. 83, lig. 8, étoit, *liſ.* étois.
P. 155, lig. 18, entourée, *liſ.* entourées.
P. 169, lig. 3, mon guide; je le ſais, *liſez & ponctuez*, mon guide, je le ſais;.
P. 210, lig. 20, plain, *liſ.* plein.
P. 214, lig. 24, hypothèſes, *liſ.* hypothèſe.
P. 217, lig. 24, celles, *liſ.* celle.
P. 353, lig. 23, 1769, *liſ.* 1779.
P. 360, tradition, *liſ.* traditions.
P. 400, lig. 19, il s'explique, *liſ.* ils s'expliquent.
P. 457, *en titre*, Lettre XXXV, *liſ.* Lettre XXXVIII.
P. 473, *au bas*, 52, 15, *liſ.* 52, 14.

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRE XXV.

D'Emilie au Marquis.

O le père le plus tendre, & le meilleur de tous les amis ! que je vous reconnois bien aux ſoins que vous prenez, pour adoucir ma peine & pour trouver un remède à mes maux ! Vous conſolez l'amour bleſſé, vous ſoulagez même au fond de mon ame l'amour-propre trop

vivement offenſé ; tant vous daignez vous prêter à ma foibleſſe, pour mieux me rendre enſuite toute la force dont j'ai beſoin. Mon cœur s'ouvre tout entier aux eſpérances que vous lui faites concevoir; & pour les réaliſer plus sûrement, j'ai fait uſage, par rapport à ma jeune amie, du conſeil que vous m'avez donné. L'occaſion s'en eſt préſentée d'elle-même. Dernièrement, Valmont ayant affecté de me marquer en préſence de Senneville toute ſon indifférence, pour lui donner ſans doute des preuves plus ſenſibles de ſon amour pour elle, cette aimable enfant parut s'attendrir ſur mon ſort; &, dès que mon mari nous eut laiſſées ſeules dans le petit bois qui termine le jardin où nous étions deſcendues, ſaiſiſſant avec tranſport une de mes mains, elle l'arroſa de ſes larmes. Je l'embraſſai, & je m'attendris avec elle.

Après les vives & touchantes expreſſions de ce langage muet, mais ſi facile à comprendre : Senneville, dis-je à ma bonne amie, votre cœur eſt oppreſſé; fermé par la douleur, reſſerré par la crainte,

il ne demande qu'à s'ouvrir à l'amitié. Mon amie ! nous nous sommes tues toutes deux trop long-tems. Ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance. Se contraignant pour en suspendre le cours : Que je suis malheureuse, me répondit-elle, puisque j'ai pu faire votre tourment ! Vous ne l'ignorez pas, & je ne suis que trop forcée de me l'avouer à moi-même. En prononçant ces mots, ses beaux yeux tout mouillés de pleurs se levèrent sur moi, & avec une sorte de honte se rabaissèrent au même instant. Ma chère amie, repris-je alors, en faisant tous mes efforts pour la consoler, moi, qui avois si fort besoin d'être consolée moi-même ; pourquoi semble-tu rougir d'un mal involontaire, & te fais-tu une peine si grande de ce que nous n'avons pu ni éviter ni prévoir ? Ah ! je serois un monstre, me dit-elle, si j'y étois moins sensible ; & ; quelque involontaire qu'ait été mon crime, puis je trop m'en punir ? Je devois tout faire, tout entreprendre, pour m'arracher à mon attachement pour vous, dès que je me

ſuis apperçue qu'il vous devenoit funeſte ; je devois retourner dans l'aſyle dont vous m'avez tirée, me condamner moi-même à la plus ſombre retraite, &, s'il l'eût fallu, m'y enſevelir pour toujours. Mais je vous aimois, j'eſpérois ; d'un autre côté, je craignois de faire un éclat ; & ma timidité ne pouvoit s'accommoder d'une démarche trop hardie, & qui eût pu donner lieu à mille interprétations différentes. J'aurois dû vous conſulter du moins, & à peine oſois-je vous parler. Cependant vos peines ſe ſont accrues, ainſi que mes ſouffrances ; mon attachement augmentoit avec elles, & l'amitié étoit devenue en moi une véritable paſſion. Voilà tous mes torts : car mon cœur n'en a point d'autres à ſe reprocher ; & Valmont eût-il cent fois plus de charmes, ſa conduite à votre égard m'y eût rendue pour toujours inſenſible. Jugez-en, ma bonne amie, par ces deux Lettres, dont la première ne peut maintenant rien ajouter à vos peines, & dont la ſeconde vous inſtruira encore mieux de mes diſpoſitions les plus ſecrètes.

A ces mots, elle tira de ſon porte-feuille une première Lettre, dont l'écriture toute ſeule me fit treſſaillir ; j'y reconnus celle de Valmont, & voici ce que j'y lus.

» Trop aimable Senneville ! eſt-ce donc
» un crime de vous aimer ? Depuis que
» vous avez lu dans mes yeux le feu qui
» me dévore, depuis qu'un aveu indiſcret
» a confirmé preſque malgré moi, ce
» qu'ils avoient oſé vous dire, pourquoi
» me fuyez-vous ? pourquoi faites-vous
» ſuccéder l'indifférence & la contrainte,
» à cet air de franchiſe & à la tendre ami-
» tié qui régnoient entre nous ? Croyez-
» vous donc guérir par-là les maux que
» vous m'avez faits ? ou craindriez-vous
» de les partager ? Ah ! ils ne ſont à crain-
» dre, ces maux, que pour celui qui eſt
» ſeul à les reſſentir, & non pour deux
» cœurs qu'unit un même penchant : ils
» ne ſont à craindre que pour celui qui
» combat un ſentiment ſi doux : & ſi j'ai
» un reproche à me faire, c'eſt de n'y
» avoir pas cédé plutôt. L'amour eſt le
» charme de la vie ; & vous obſtiner à ne

» le pas connoître, ce seroit vouloir ne
» pas connoître le bonheur. Vivez, Sen-
» neville, vivez pour aimer & pour être
» aimée. Si l'amour le plus vif & le plus
» constant peut suffire à vos vœux, vos
» charmes vous garantissent assez la vio-
» lence & la durée du mien «.

Après cette Lettre, Senneville m'en fit lire une autre beaucoup trop flatteuse pour moi : c'étoit une copie de la réponse qu'elle y avoit faite.

» Je ne suis pas assez instruite, Mon-
» sieur, des effets du sentiment que vous
» voulez m'inspirer, pour en discuter
» avec vous les peines & les douceurs ;
» & ce n'est point du tout là l'objet de
» ma réponse. Ce qui m'affecte unique-
» ment, c'est votre injustice, c'est la dou-
» leur trop réelle que vous causez à ma
» bonne amie. Eh ! par où donc a-t-elle
» mérité votre oubli ou votre indiffé-
» rence ? Est-elle moins aimable que lors-
» que vous avez commencé à l'aimer ? A-
» t-elle perdu de ses droits & de ses char-
» mes les plus vrais, depuis que vous

» vous êtes fait un engagement & un
» devoir de l'aimer toujours ? Quand j'en
» saurois moins encore sur la honte &
» sur les périls d'un attachement illicite,
» les malheurs de votre épouse suffiroient
» pour m'armer contre la passion même
» la plus innocente. Hélas ! que ses beaux
» jours se sont promptement écoulés !
» Que votre amour a eu peu de durée !
» Et vous ôsez promettre à une autre un
» amour éternel ! Quoi, lorsque la beauté,
» l'esprit, le sentiment, les vertus, les
» talens & les grâces n'ont pu fixer votre
» inconstance, vous ôseriez encore jurer
» d'être fidèle ? Ah ! commencez par l'être
» au premier amour que vous aviez for-
» mé ; essuyez les larmes que vous avez
» fait répandre ; rendez à la plus digne
» épouse un cœur qui lui est dû ; c'est à
» ce prix seulement que je vous rendrai à
» mon tour la confiance que vous m'a-
» viez inspirée. Mais si, au contraire,
» vous vous obstinez à nous affliger l'une
» & l'autre, n'attendez plus de moi que
» de l'indignation, du mépris, de la haine,
» s'il peut m'être permis de vous haïr ; &

» ne ſoyez pas ſurpris, s'il n'eſt rien au
» monde que je n'aye la force d'entre-
» prendre pour m'éloigner de vous «.

Le même jour que M. de Valmont reçut cette Lettre, reprit ma jeune amie, je trouvai, ſur des tablettes qu'il laiſſa tomber à mes pieds, ce peu de mots qu'il y avoit écrits.

» Puiſqu'il faut me taire, vous ſerez
» obéie; mais rien ne pourra déſormais
» arracher de mon cœur le trait qui le
» déchire. Votre éloignement ne feroit
» qu'aigrir mes maux & ceux de la Com-
» teſſe : reſtez. Mes yeux ſeuls vous
» diront encore, que ce n'eſt qu'à vous
» que je pouvois ſans crainte jurer d'être
» fidèle «.

Depuis ce jour, continua Senneville, le Comte ne m'a tenu parole qu'autant qu'il le falloit pour ménager en un ſens ma délicateſſe, & non pas aſſez pour ne pas bleſſer à chaque inſtant mon amitié pour vous. Je le fuyois, mais il me retrouvoit à vos côtés, & ne ceſſoit d'empoiſonner le plaiſir que je goûtois à vous voir, par l'indifférence qu'il vous témoi-

gnoit, & les marques de préférence qu'il affectoit de me donner. Autant ſa conduite m'irritoit en ſecret & me faiſoit ſouffrir, autant la vôtre m'intéreſſoit à votre ſort, & vous rendoit chaque jour plus aimable & plus chère à mon cœur. Votre préſence étoit un beſoin pour moi; elle m'étoit devenue néceſſaire ...; & je ſens trop bien qu'elle me le ſera toujours. Mon ame ſemble paſſer toute entière en vous ſeule : je ne vois que vous, je ne vis en quelque ſorte que par vous & pour vous : mon attachement eſt porté à l'excès, je le ſais, j'en conviens; & il faudra que j'en ſubiſſe le trop juſte châtiment. Cependant ma tendreſſe étoit digne d'excuſe : c'eſt pour la vertu que je m'étois paſſionnée en vous aimant. N'importe, je vous quitterai, j'en mourrai.... car tout mon bonheur tenoit au bonheur de vous voir. Mais je me ſens, par vos exemples, aſſez forte pour un tel ſacrifice : trop heureuſe, ſi, en mourant, je puis vous rendre le repos que je vous ai ravi ſans le vouloir.

Jugez, mon père, de notre ſurpriſe à

toutes deux, lorsqu'au moment même où elle parloit ainsi, nous vîmes tomber Valmont à nos genoux. Caché derrière une charmille du labyrinthe, où nous nous étions enfoncées, il avoit tout entendu. Non, dit-il, en nous prenant la main, couple trop aimable & trop malheureux par ma faute, vous ne serez point séparées; non, Senneville, vous ne nous quitterez pas....., ou l'on m'arrachera plutôt la vie. Laissez-moi me vaincre déjà, avant que de céder à ma passion, le Ciel m'est témoin combien je l'avois combattue. Je ne suis pas né pour l'injustice & pour le crime; je ne suis pas né pour faire votre malheur. J'ai pu m'égarer; mais de nouvelles lumières brillent à mes yeux, & dissipent en partie les ténèbres dans lesquelles j'ai été plongé jusqu'ici: je respecte la vertu..... Ah! lors même que je la combattois par mes discours, chère épouse, chère Senneville, je la respectois en vous.

Nous étions si saisies, ma bonne amie & moi, que nous le laissions parler sans le tirer de la situation pénible où il étoit;

& il avoit tout dit, que nous paroissions l'écouter encore. Son silence cependant, & la vive émotion, le tremblement, l'agitation qui se faisoient appercevoir en lui, nous arrachèrent à l'espèce de léthargie où nous étions plongées ; nous nous empressâmes à le relever & à le faire asseoir au milieu de nous. Une scène muette succéda à ses premiers transports. Un air de confusion sembloit se communiquer de l'un à l'autre & se répandre sur nous tous : nos pensées étoient pressées ; nous ne disions rien pour avoir trop à dire. Enfin le sentiment dont nous étions pénétrés se fit jour, si je puis parler ainsi, & s'exhala par des pleurs. J'avois besoin d'en répandre pour être soulagée ; & si cette situation eût duré plus long-tems, je ne sais si je n'aurois pas eu à craindre pour l'état où je suis & pour l'enfant que je porte dans mon sein. Nos pleurs se confondirent : mon mari me fit les plus tendres caresses. Senneville parut reprendre, en les voyant, sa franchise & sa gaieté : elle voulut, par un enthousiasme digne d'elle, que nous nous promissions

tous trois de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, puisqu'aussi-bien nos cœurs étoient à découvert; & que nous fissions serment de disputer à l'envi, à qui feroit le plus d'efforts pour être vertueux.

Nous remontâmes au sallon dans cette heureuse disposition. Depuis ce moment nous sommes plus tranquilles. Mon mari n'a plus cet air froid & glacé qu'il avoit avec moi; il semble me traiter en amie: mais on voit bien que ses empressemens, sa passion, sont encore pour Senneville. Cependant il les modère; & ses procédés, plus sages à son égard, & avec moi plus ouverts, laissent régner plus d'aménité & de confiance entre nous. Toujours entre Senneville & Valmont, je serois heureuse, si l'amitié de l'une pouvoit me dédommager de la tendresse de l'autre; mais, aux yeux d'une épouse fidèle, quel cœur peut compenser la perte du cœur de son époux? Senneville le sent comme moi, & souvent s'en afflige: mais elle tremble de me perdre; & je ne sais si j'aurois plus de force, pour permettre son

éloignement & supporter son absence. Ainsi, le cœur trop plein de sentimens contraires, nous sommes depuis quelques jours un peu moins à plaindre qu'auparavant; mais, hélas! que nous sommes loin du bonheur!

Ce qui me console le plus, c'est ce nouveau jour que vous avez fait briller aux yeux de mon mari. Il paroît qu'en effet il a acquis plus de droiture. Sa façon de penser & de s'exprimer est plus exacte & plus modeste; il ne donne plus, comme autrefois, dans les paradoxes les plus singuliers; il n'affecte plus le faux honneur d'être seul de son sentiment; & on ne l'entend plus défendre tour à tour les opinions les plus opposées. Ses raisonnemens ont quelque chose de plus solide & de mieux lié; il semble vouloir être vertueux par goût & par principes. Je suis convaincue qu'il se fait une sorte de violence à lui-même; & sans le Baron de Lausane, qui l'obsède sans cesse, je ne doute pas qu'il ne fût maintenant très-aisé de le ramener entièrement. Mais ce dangereux ami, contraint de changer de batterie, & vou-

lant d'ailleurs ſe ménager toujours entre mon mari & moi, donne tant de force aux principes de raiſon qu'il voit germer dans l'eſprit & dans le cœur de Valmont, qu'il l'attache à la raiſon toute ſeule, &, comme je ne le ſens que trop, le prémunit de plus en plus contre l'autorité. Valmont ne parle plus que bienfaiſance, vertu, équité, loi naturelle; mais toujours fort indifférent ſur ce qu'il doit à ſon Dieu, il n'a pas encore, à proprement parler, de religion. Il s'eſt impoſé un joug, mais il ſe flatte de pouvoir le reſſerrer ou l'étendre à ſon gré; & je crains bien que cette loi ſi belle qu'il veut ſuivre, ne redevienne, à peu de choſe près, celle de ſes penchans.

Daigne enfin le Dieu de lumières & de grâces achever par vos ſoins ce qu'il a commencé dans mon mari! C'eſt déjà beaucoup pour lui, que de reconnoître quelque eſpèce d'obligation & de devoir. J'oſe croire, qu'avec une ame droite & ſincère, un diſciple zélé de la loi naturelle n'auroit plus qu'un pas à faire pour devenir un Chrétien fidèle. La loi que la

ſimple raiſon nous preſcrit, & celle que nous offre l'Evangile, ont entre elles l'union la plus intime, & ſe ſoutiennent mutuellement : celle-là conduit à celle-ci ; ce ſont deux ſœurs, dont l'une, ce me ſemble, rend l'autre plus aimable encore, en apprenant à la mieux connoître.

C'eſt ainſi que tout concourt à nourrir mon eſpoir. Ce que nous ſavons tous trois de nos diſpoſitions mutuelles & de nos plus ſecrets ſentimens, ne peut maintenant que tourner au profit de la vertu : je m'en flatte du moins ; & mon entretien avec Senneville eſt pour moi une ſource de conſolations. J'y découvre de plus en plus la fauſſeté de Lauſane, & le peu de fonds que je dois faire ſur ce qu'il a prétendu m'apprendre de l'ancien amour de Valmont pour ma jeune amie, & de la contrainte qu'il s'eſt faite en m'épouſant. Par-là auſſi je me trouve plus portée que jamais à me tenir en garde contre les pièges & les ſurpriſes de ce faux ami ; car je ne ſais par quel preſſentiment j'ai toujours attendu de lui tous mes malheurs. Faſſe le Ciel que ſa

passion pour moi, & les ménagemens que je suis forcée d'avoir pour lui, ne m'en préparent pas de plus funestes encore pour l'avenir !

Il me reste, en finissant, un conseil à vous demander ; car c'est toujours à vous, mon tendre père, que j'ai recours dans mes doutes. Vous nous avez suffisamment éclairées, Senneville & moi, sur la lecture des Romans, & des Livres contre la Religion ; mais un autre piège se présente, ce sont les spectacles. Depuis long-temps mon mari me persécute pour nous porter à jouir de cette sorte de délassement, & emploie d'ailleurs les raisons les plus spécieuses, pour nous le faire regarder comme innocent. Dernièrement encore, pour mieux cimenter notre triple alliance & mettre le sceau à notre réconciliation, il vouloit, à toute force, nous y conduire, & mettre ainsi ses plaisirs en commun avec nous. Heureusement, Senneville a fait jusqu'ici tous les frais de la résistance ; car vous savez, mon père, que sur ces objets il est bien difficile à une épouse de ne pas céder à

un mari, qui preſſe & qui veut abſolument. Mais Senneville eſt jeune, & ne hait pas les plaiſirs permis. Si Valmont peut enfin lui perſuader que les ſpectacles ſont de ce nombre, nous ſommes perdues; & moi-même, je vous l'avoue, je n'aurois pas la force de m'y refuſer, ſi je ne les croyois pas abſolument défendus. Cependant il y a tant d'exemples qui parlent en leur faveur; leurs partiſans en diſent tant de bien, & peignent ſi ſouvent le théâtre comme le temple du goût & l'école des mœurs, que quelquefois je ſuis prête à me rendre. Levez, nous vous en conjurons, nos ſcrupules à toutes deux, ou fourniſſez-nous pour toujours des armes contre la tentation. Nous aurons toutefois aſſez de force pour temporiſer auſſi long-tems qu'il vous plaira; & je vous prie, mon pere, d'être encore plus occupé des beſoins de mon mari que des nôtres.

LETTRE XXVI.

Du Comte de Valmont à son Père.

OUI, mon père, je dois au Dieu de toute vérité, pour les lumières qu'il me donne & le nouveau jour qu'il fait briller à mes yeux, la reconnoissance la plus vive. Mais vous, qu'il a choisi pour m'éclairer, & qui le faites avec tant de zèle & de sagesse, quel amour & quelle reconnoissance ne vous dois-je pas ? Tendre père, vos bontés me confondent, plus encore que le sentiment de mes foiblesses & la vue de mes erreurs ! Avec quels ménagemens & quelle douceur vous combattez, vous détruisez de honteux sophismes, dont je rougis en effet, & que mon cœur désavoue ! C'est à ce cœur que vous parlez ; & pourroit-il ne pas vous entendre ? Oui, je suis libre ; &, dussent mes passions ne cesser d'en murmurer & d'en frémir, je sens, je reconnois en moi cette faculté si noble, que j'avois la bassesse de me disputer à

moi-même. Je ſuis libre ; & j'aurois beau vouloir m'en impoſer encore, peu accoutumé au crime, ſuſceptible de remords ; je me reprocherois toujours malgré moi le mal que je fais, & le bien que je ne fais pas & que je devrois faire. Ah ! du moins, ſi je ſuis coupable, je n'ajouterai pas à mes fautes, une faute plus grande, le déſaveu de ma liberté ; ni à ma honte, une honte éternelle, celle de ne plus écouter mes remords & de rougir de la vertu. Puiſque je ſuis libre & ſuſceptible de bien & de mal, ſans doute l'un & l'autre me ſont imputés comme à leur véritable cauſe : il y a d'ailleurs entre eux une différence réelle ; elle eſt priſe dans la nature même des choſes ; elle eſt immuable comme elle ; & cette différence, je l'apperçois, je la ſens au fond de mon cœur. Un Dieu néceſſairement ami de l'ordre, un Dieu bon me fait de l'amour & de la pratique du bien une véritable loi ; il me défend le mal qui lui eſt oppoſé : la vertu n'eſt donc pas un vain nom ; elle ne lui eſt pas indifférente ; il la récompenſera en Dieu, & cette récom-

penſe ſera éternelle comme lui. Ce que je ne trouve pas ici-bas, le bonheur, qui, ſous l'empire d'un Dieu juſte, doit être le prix de la juſtice, je le trouverai dans le ſiècle à venir; ou le malheur, ſi je l'ai mérité. Importantes vérités, vous ne ſerez plus effacées de mon ſouvenir! Le preſtige des paſſions ne ſera plus aſſez fort, pour me porter à vous révoquer en doute. Je ne m'avilirai plus juſqu'à confondre ma nature avec celle de la plante qui végète, de l'animal qui broute ou qui rumine. Capable de bien faire, ſuſceptible des plus grands ſentimens, c'eſt à leur enthouſiaſme que je vais me livrer tout entier. Equité, bienfaiſance, amour de l'ordre, amour du bien commun, venez étendre mes vûes, régler mes penchans, ennoblir mes affections & mes goûts, exercer toutes mes facultés, vivifier mon eſprit & mon cœur, & me donner un nouvel être! O vertu! ai-je bien pu oublier tes charmes, & répandre des nuages ſur ton exiſtence? Ah! mon père, vous m'en peignez ſi bien les attraits; vous me la rendez ſi aimable, ſi

touchante, & si belle ; j'en retrouve si bien dans vous, dans Emilie, dans tout ce qui m'environne, le sacré caractère, que je serois le plus coupable & le plus vil de tous les hommes, si je pouvois encore la méconnoître.

Mais cette vertu, dont les premiers principes sont gravés dans tous les cœurs; cette loi naturelle, que le sentiment nous indique, que la raison nous développe, & qui n'est autre chose que la raison même; cette loi, commune à tous les hommes, ne leur suffit-elle pas ? n'est-ce pas assez des lumières qu'elle nous donne ? & ôseroit-on bien dire, qu'elle ne nous éclaire pas autant qu'elle le doit sur ce qu'elle nous oblige de pratiquer ? N'est-ce pas assez du joug qu'elle nous impose ? faudra-t-il y ajouter de nouvelles entraves ? faut-il y joindre des institutions arbitraires, des enseignemens humains, le langage des hommes, devenus les interprètes des volontés divines ? &, instruit par la Nature même, par ma raison, ce guide si sûr quand je sais le consulter, faut-il encore que, pour apprendre à

connoître, à servir, à honorer Dieu comme il doit être honoré, j'emprunte le secours de mes semblables, & que je trouve par-tout des hommes entre Dieu & moi ?

Ah ! qu'ils me laissent du moins cette heureuse liberté que la Nature m'a donnée ; qu'ils me laissent croire & suivre en paix ce qu'elle me dicte ; & qu'au nom de ce Dieu qu'ils font agir & parler, ils ne se rendent pas les tyrans de mes opinions & de mes pensées ! O mon père ! vous connoissant comme je le fais, pourrois-je me reprocher ma franchise & ma sincérité ? pourrois-je craindre de vous paroître trop hardi, en m'exprimant ainsi ? Qui fut moins que vous de caractère à dominer sur les consciences ? Le seul intérêt de la vérité vous touche : vous m'avez aidé à la connoître dans ce qu'elle a d'essentiel ; & sans doute l'hommage que je lui rends vous suffit comme à elle. Sur les opinions particulières qui divisent les nations & les hommes entre eux, pourriez-vous me savoir mauvais gré de mon indifférence ? & après m'a-

voir éclairé ſur la loi naturelle, pourriez-vous, ſur tout le reſte, me faire un crime de ne pas penſer comme vous ? La vérité, la vertu, l'honneur, ſont en sûreté à la faveur des principes qui maintenant nous ſont communs ; s'ils ſuffiſent pour me rendre juſte & bienfaiſant, que faut-il de plus ? &, ſans autre lumière, Socrate, Ariſtide, Caton, Tite, & Marc-Aurèle, ne l'ont-ils pas été ? Pourrois-je bien ne pas mériter, en partageant leurs vertus ? craindriez-vous encore pour moi, ſi j'étois juſte comme eux ? Mon père, vous n'êtes point fait pour contraindre, vous n'êtes fait que pour perſuader : & quand vous ne me rendriez pas un vrai croyant, un diſciple fidèle ; que ne vous devrois-je pas, dès que vous m'auriez rendu vertueux ?

LETTRE XXVII.

Du Marquis de Valmont à son Fils.

JE bénis le Ciel, il m'a fait retrouver mon fils...! Mon fils croit à la vertu! Mais que dis-je, Valmont? tu n'as jamais cessé d'y croire; non, tu n'as jamais été perdu pour ton père. Si ton langage te défiguroit à ses yeux, s'il te rendoit indigne de lui; ah! toujours plein d'indulgence pour toi, il avoit pitié de ta jeunesse; il séparoit les sentimens de ton cœur, des sophismes de ton esprit & du délire de tes passions: il te retrouvoit dans tes combats, dans tes aveux, dans tes remords, & savoit bien que tu vivois encore pour le devoir & pour l'honneur. Qu'il y a de ressources pour une ame dans laquelle le sentiment n'est pas éteint! il suffit tôt ou tard pour y ramener la raison.

Enfin tu en reconnois l'empire, & nous sommes d'accord sur l'autorité sainte des loix de la nature. Mais la loi naturelle,

relle, la seule raison, suffit-elle à nos besoins ? Cher Valmont, si elle te suffit en effet, ne crains pas que je t'impose un nouveau joug, un joug inutile, & une loi arbitraire. Ce n'est pas pour te rendre la vertu plus dure & plus pénible, que je prétends t'éclairer : c'est pour te la rendre plus douce & plus facile ; & je ne veux pour toi de loi, que celle qui peut servir à ton bonheur. Eh ! que me reviendroit-il de me faire le tyran de tes opinions, & de vouloir dominer sur ta conscience ? Ai-je donc d'autre intérêt, ai-je donc encore d'autre plaisir à attendre sur la terre, que celui de te rendre heureux ? Si cependant tu ne peux l'être, qu'en fixant la légèreté de ton esprit, qu'en augmentant & en assurant tes lumières, qu'en fortifiant & en épurant ton cœur, qu'en t'armant contre des passions qui t'égareroient de nouveau ou qui feroient ton tourment ; si la seule raison est d'un foible secours pour te procurer de si grands avantages ; s'il est un guide plus sûr encore & plus fidèle que le Ciel t'ait donné ; me saû-

rois-tu mauvais gré de te le faire connoître ? puiſque la vérité, la vertu, ſont maintenant de quelque prix à tes ieux, pourrois-tu être indifférent à ce qui te rendroit vraiment ſage & ſolidement vertueux ?

Mais ſur tout, mon fils, ſi par des vues dignes de lui, Dieu a réellement attaché, à une économie bien ſupérieure à celle de la nature, ton ſort pour l'avenir ; ôſerois-tu bien te roidir contre ſa volonté ſuprême ? ôſerois-tu accuſer ſa ſageſſe, le condamner ſans l'entendre, mettre de vains raiſonnemens à la place des faits, reprocher au Ciel les ſecours plus abondans qu'il accorde à ta foibleſſe, ou attribuer aux hommes ce qui te vient de la Divinité même, & par un entêtement qui ſeroit le fruit de la prévention, riſquer ton bonheur éternel ?

La raiſon eſt notre premier guide : eh, mon fils ! qui l'avouera mieux que moi ? & ne t'ai-je pas appris le premier à la reſpecter ? Mais ce guide que je révère, eſt-il le ſeul que nous devions ſuivre ? & de nouvelles lumières, une autorité

plus précise, une règle plus facile, ne seroient-elles pas à désirer ?

Prends-y garde, cher Valmont; autant il est insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir : la méconnoître, ou trop présumer de ses forces, sont deux excès également dangereux. Autrefois, tu te plaisois à la dégrader ; tu ne la regardois que comme un instrument mobile & changeant, que comme une règle incertaine; tu lui refusois tout crédit : tu te trompois, & tu as été forcé d'en convenir. Aujourd'hui, bien différent de toi-même, tu donnes tout à sa lumière ; & tu te trompes encore.

Ah ! sans doute l'autorité, sans la raison, n'a aucun fondement solide ; elle ne porte plus sur rien qui la distingue de l'erreur, & qui lui donne le sacré caractère de la vérité ; elle peut être également l'autorité mensongère du Bonze ou du Druïde, elle peut emprunter tour à tour la voix de la Nymphe Egérie, & le glaive de Mahomet. Croire sans la raison, & contre la raison même, c'est

le partage des imbécilles, des superstitieux, & des fanatiques ; c'est, sous le prétexte imposant de sacrifier son entendement à la Divinité pour en recevoir des enseignemens plus sûrs, s'arracher les ieux pour mieux voir. Toutes les règles de vérité que Dieu nous a données, peuvent bien s'éclairer en quelque sorte, & s'aider mutuellement : elles ne peuvent jamais se contredire ; à moins qu'on ne veuille mettre Dieu en contradiction avec lui-même. Voilà, mon fils, ma profession de foi sur l'autorité de la raison.

Mais que, dans l'état où sont les hommes, la raison brille suffisamment de sa propre lumière & se soutienne sans aucun autre appui ; qu'elle soit l'unique maître que nous devions écouter ; qu'elle n'ait besoin que d'être consultée pour nous instruire ; & qu'en nous enseignant, elle nous dise tout ce qu'il nous importe de savoir ; c'est ce que tu ne prouveras jamais, & ce que tu prouverois en vain contre l'expérience de tous les siècles.

Ouvre, mon fils, la grande & étonnante hiſtoire du genre humain; prends-la où tu voudras; conſidère-la dans tous les âges; ſuis-en les révolutions parmi tous les peuples qui n'ont eu que leur entendement pour guide; qu'elle fixe ton attention & tes regards ſur les contrées nouvellement découvertes; ſur le nouveau monde, comme ſur celui qui nous eſt connu de tous les tems: hélas! en tous tems, en tous lieux, que t'offrira-t-elle, que l'hiſtoire de nos erreurs? Dans un coin de ce vaſte univers, un ſeul peuple eut autrefois des notions ſaines ſur la Divinité, ſur les devoirs de l'homme; & c'eſt Dieu même qui l'a inſtruit. Partout ailleurs, & ſur les objets les plus importans, quelle étrange ſtupidité! quel égarement & quelles ténèbres! Sans vouloir t'éblouir par le vain étalage d'une érudition dont tant d'autres ont fait les frais avant moi, & paſſant rapidement ſur tout le reſte, j'inſiſterai ſur un ſeul article, parce qu'il eſt le premier & le plus intéreſſant aux yeux de la raiſon; parce qu'il eſt d'ailleurs la règle eſſen-

tielle des mœurs & le fondement de la loi naturelle ; parce qu'enfin c'eſt de lui que dépend, en grande partie, ce que nous devons croire & eſpérer. Cet article, le plus important de tous, c'eſt l'idée que nous devons nous former de la Divinité.

Ici, Valmont, meſure bien les forces de l'entendement humain, & rougis pour ta foible raiſon. Quel tableau, à cet égard, que celui du monde entier ! Le vrai Dieu, le Dieu de tous les êtres, ignoré & méconnu ; ce Dieu, unique, indépendant, exiſtant par lui-même, diviſé en autant de dieux dépendans & muables, qu'il y avoit aux cieux & ſur la terre d'êtres qu'il avoit créés ; les divinités les plus bizarres miſes à la place de l'Etre le plus parfait ; de vils mortels adorés par leurs ſemblables ; le bœuf, le chien, le chat, & le crocodile, encenſés par des Prêtres ; le ſoleil, la terre, les oignons & les plantes, de vains noms, la fortune & la peur, devenus l'objet des hommages d'un aveugle fataniſme ; des peuples de ſages proſternés devant des dieux de

bois, de pierre, ou de métal, devant des figures groteſques, dont l'artiſte maladroit rioit en les formant, & qu'il adoroit avec tout ſon peuple après les avoir formées; nos pères eux-mêmes..... Ah! je frémis à ce triſte ſouvenir; nos pères à genoux devant de honteux ſimulacres; & nous, mon fils, qui y ſerions encore, ſans la foi de nos premiers Apôtres; des ſuperſtitions communes aux ſimples & aux ſavans; des poulets conſultés de bonne-foi par des héros; le vol des oiſeaux faiſant trembler les plus fiers courages; des cultes infâmes, des ſacrifices impurs, des Dieux parjures, inceſtueux, adultères, des divinités cruelles & barbares, des victimes humaines; le vice dans les temples, ſur les autels, & dans preſque tous les cœurs: voilà, mon fils, voilà l'homme abandonné à lui même..... O aveuglement! ô folie! dont on oſeroit à peine le croire capable, & qu'on ſeroit tenté de regarder comme une calomnie contre le genre humain, ſi elle n'étoit atteſtée par l'expérience de tous les ſiècles, & par l'exemple de toutes les nations!

Grand Dieu ! de quelle nuit profonde as tu tiré l'Univers ! & dans quels siècles heureux, ſous quelle aimable loi m'as-tu fait naître !

Je ne t'ai encore montré les égaremens de la raiſon, que dans la multitude ; & ce ſeroit déjà, mon fils, prouver aſſez contre toi, puiſqu'enfin c'eſt le grand nombre, c'eſt le commun des hommes, qui a le plus beſoin d'inſtruction. C'eſt lui ſur-tout, qui, n'ayant ni la force d'eſprit, ni le tems, ni la volonté, ni les moyens néceſſaires pour faire une étude raiſonnée de la Religion & de la Morale, a auſſi le beſoin le plus preſſant d'être éclairé & fixé par une autorité.

Mais à l'égard des Philoſophes & des Sages eux-mêmes, qu'eſt-ce donc que la ſeule lumière naturelle ? & juſqu'ici a-t-elle bien pu leur ſuffire ? Parmi eux, que d'écoles & de ſectes contraires ! que d'opinions diverſes ſur la nature de Dieu, ſur l'origine du monde, ſur la deſtination de l'homme, & ſur les principes de la Morale ! Malgré toutes les recherches des

Sages de l'antiquité, Dieu, le vrai Dieu, leur étoit presque aussi inconnu qu'au reste des hommes : ils ne l'appercevoient qu'à travers un voile, qui leur en déroboit les attributs les plus essentiels, & leur cachoit tout l'éclat de sa majesté. Tantôt ils vouloient qu'un destin aveugle présidât seul à ses déterminations ; & lui servît de loi : le fatalisme, si absurde en lui-même, étoit l'opinion la plus commune. Tantôt ils limitoient le pouvoir du souverain Etre, en lui opposant une seconde divinité, à laquelle ils attribuoient tous les désordres qu'ils croyoient appercevoir dans quelques-unes des parties de ce monde : dans ce système aussi absurde qu'impie, un bon & un mauvais principe, le dieu du bien & le dieu du mal (& put-il jamais y avoir un tel dieu ?) partageoient également l'empire de l'univers. Plusieurs imaginoient une matière éternelle & subtile, qui circuloit dans toute la nature, la modifioit, l'animoit, & trouvoit dans son propre fonds le mouvement qu'elle lui donnoit ; comme si le

mouvement, par ſes loix & ſes changemens divers, ne ſuppoſoit pas dans l'univers un moteur *. Les autres, quoiqu'en petit nombre, diſtinguoient, à la vérité, l'être purement ſpirituel d'avec tout ce qui eſt matière; & toutefois ils le conſidéroient, non pas comme l'auteur de la nature; mais comme celui qui en avoit modéré les forces, qui en avoit réglé les mouvemens, qui avoit diſpoſé avec ſageſſe tous les êtres qui la compoſent, & qui exiſtoient comme lui de toute éternité: inſenſés, qui ne s'appercevoient pas, qu'en faiſant de toutes les parties de ce grand ouvrage autant d'êtres éternels & néceſſaires, ils en faiſoient autant de divinités! Tant il eſt vrai, mon fils, que toute la ſageſſe ſelon le monde n'eſt que folie devant Dieu!

Ces Sages, tant vantés, n'étoient pas mieux inſtruits de ce qui regarde l'homme, ſon état actuel, & ſa deſtination. Varron, le plus ſavant d'entre les Auteurs païens, compte près de trois cents opi-

* Voyez la quatrième Lettre, Tome I.

nions différentes sur la seule question du souverain bien ; ils ne s'accordoient pas davantage sur la vertu ; ils ne formoient sur l'immortalité de l'ame que des conjectures : par-tout ils hésitent, ils chancèlent, ils se contrediſent eux-mêmes ; & les plus habiles d'entre eux sont ceux qui confessent le plus hautement leur ignorance. Socrate reconnoît sans peine qu'il auroit besoin de lumières plus sûres pour se conduire, ou de la parole de Dieu même qui lui servît de guide ; il ne croit pas qu'on puisse réussir à réformer les hommes, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous instruise de sa part : étonnant aveu de notre foiblesse dans la bouche d'un tel Sage ! sentiment de nos besoins, qui est le plus bel effort auquel puisse se porter la sagesse humaine ! Platon, en nous exposant la mort de son maître, nous fait part de ses craintes : après avoir fait à ses amis le discours le plus sublime sur l'immortalité de l'ame, Socrate le termine en doutant si l'ame est immortelle. Platon lui-même, qui distingue si nettement l'esprit

& la matière, qui reconnoît un Créateur ſuprême, & qu'on admire par de ſi beaux endroits, ſe dément honteuſement, en faiſant partager les honneurs de la Divinité aux aſtres, à la terre, & aux démons *; il veut, dans ſa République, qu'on s'enivre aux fêtes de Bacchus; il ordonne des combats, où il ôte aux deux ſexes les armes & les vêtemens de la pudeur; il ſemble approuver la communauté des femmes; & Philon, le plus grand de ſes admirateurs, s'indigne malgré lui de ce que tout ſon banquet ſe paſſe en entretiens d'amour & de volupté contre nature. Un autre Sage, non moins célèbre, après avoir ſévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui vouloient être honorés par ces infamies **. Cicéron ne commence ſon Traité ſur la nature des dieux, qu'en avouant que rien n'eſt plus difficile, que rien n'eſt plus obſcur

* Dans l'Epinomis, dans le Timée, & dans le huitème Livre des Loix.

** Ariſtote. Polit. VII.

que cette matière, sur laquelle, dit-il, les sentimens des hommes les plus éclairés sont si différens & si partagés. O raison ! foible raison ! jusqu'où donc vont tes forces ? & sont-ce bien là les merveilles enfantées par tes Sages * (a) ?

---

* Montagne dit, en parlant de la Religion : » A une chose si divine & surpassant de si loin » l'humaine intelligence, il est besoin que » Dieu nous prête son secours d'une faveur ex- » traordinaire & privilégiée, pour la pouvoir » concevoir & loger en nous ; & ne crois pas » que les moyens purement humains en fussent » aucunement capables, & s'ils l'étoient, tant » d'autres rares & excellentes, si abondamment » garnies de forces naturelles ès siècles anciens, » n'eussent pas failli, par leurs discours, d'arri- » ver à cette connoissance «. Après quoi, rapportant les erreurs des Philosophes & des peuples païens, il s'écrie : » O Dieu ! quelle obli- » gation n'avons-nous pas à la bénignité de notre » souverain Créateur, pour avoir déniaisé notre » créance de ces vagabondes & arbitraires opi- » nions, & l'avoir logée sur l'éternelle base de » sa sainte parole ! Tout est flottant entre les » mains de l'homme ; je ne puis avoir le juge- » ment si flexible «. *Essais, l. 2, c. 12.*

Maintenant, Valmont, que les Esprits forts de nos jours s'appuient sur leurs propres lumières; je leur demanderai s'ils ont plus de force d'esprit que les Sages de l'antiquité païenne. Je ferai plus, je les opposerai les uns aux autres, & je leur ferai voir combien ils diffèrent entre eux *; je leur montrerai, en les opposant à eux mêmes, sur combien d'articles de la loi naturelle ils se contredisent & s'égarent tous les jours; je ferai plus encore, je leverai le masque qui les couvre, & l'on connoîtra combien, sous une apparence de respect pour la loi naturelle, ils cachent un fonds d'indifférence pour toute loi en général, un esprit de vertige, de système, & le plus souvent

* » L'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentimens; & l'orgueil est la seconde..... Des mystères impénétrables nous environnent de toutes parts; ils sont au dessus de la région sensible; pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination «. *M. Rousseau.*

de pyrrhoniſme à l'égard de toute vérité. Eh ! mon fils ! tu les a entendu parler, tu as lu leurs écrits, tu as penſé avec eux & comme eux ; dis-moi donc, & interroge fidèlement ta conſcience & ta mémoire, qu'as-tu entendu dans leurs entretiens, qu'as-tu vu dans leurs ouvrages, que la théologie du matérialiſme & la morale des paſſions ? Au milieu de leurs ſublimes & inintelligibles ſyſtêmes, que ſont-ils en effet, pour la plupart, que des Matérialiſtes déguiſés ? Déiſtes pour la forme, Epicuriens pour le fonds *; parlons mieux, & pour ne leur rien imputer que tu puiſſes déſavouer en leur nom, ne ſachant eux-mêmes ce qu'ils ſont ; Dogmatiques aujourd'hui, demain Pyrrhoniens ; changeant d'opinion & de langage ſelon les circonſtances & les tems ; n'ayant jamais, d'un ouvrage à l'autre, ni deux jours de ſuite, la même philoſo-

* Epicure avoit renouvelé le ſyſtême de Démocrite, qui regardoit l'atôme, comme la cauſe première par qui tout eſt, & la matière première dont tout eſt.

phie*; s'enveloppant de grands mots vides de sens, par lesquels ils substituent, à la science simple & modeste, le jargon philosophique; raisonnant par enthousiasme, & posant, avec tout le feu du génie & tout le brillant de l'élocution, des absurdités en principes; se donnant pour les

* Ce n'est pas trop dire: non seulement, parmi nos Philosophes, chaque homme a son système; non seulement d'un Ouvrage à l'autre, le même homme change d'opinions & adopte des systèmes différens, établissant sur la même question le oui & le non alternativement; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on le surprend quelquefois, disant au même endroit le oui & le non, le pour & le contre tout à la fois. Personne n'a mieux prouvé, par des rapprochemens de textes bien formels, ces vérités si humiliantes pour la sagesse humaine, que l'Auteur des *Helviennes*, ou *Lettres Provinciales Philosophiques*. Voyez, par exemple, sur l'origine du monde, sur celle du genre humain, le Tome I, & sur la Divinité, sur l'ame, sur la liberté, les Tomes II & III de cet Ouvrage, si propre à répandre sur nos prétendus Sages un ridicule ineffaçable.

restaurateurs, & les guides du genre humain, & croyant nous faire trouver la lumière au sein de l'obscurité la plus profonde : hélas ! où est donc, en fait de religion, la règle précise de ceux qui n'en ont point d'autre que celle de leur raison ?

Eh, pour les vérités qui concernent les mœurs, nos nouveaux Philosophes sont-ils plus sages & plus éclairés, que pour celles qui appartiennent à la Religion ? Quels sont les fondemens sacrés de leur Morale ? Ici, c'est la conformité d'origine, de penchans, & de loi, dans les brutes & dans les hommes, qui est l'unique base de la loi naturelle : là, ce sont les conventions & les institutions politiques, qui font tout le mérite & le démérite de ce qu'on appelle vice & vertu. Pour les uns, c'est l'utilité publique, c'est le salut du peuple, par opposition au bien même de l'humanité toute entière, qui, dans chaque société, dans chaque état, détermine ce qui est juste ou injuste, ce qui est vertueux ou vicieux : parmi les autres, c'est l'intérêt personnel qui est la source & la règle de toute justice. Quelques-

uns donnent pour principes des grandes & belles actions, la ſenſibilité phyſique, l'amour, & la volupté. Tous enfin, favoriſant également le libertinage, le luxe, l'indépendance, l'orgueil, & toutes les paſſions, ſont tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur & pitié (*b*).

O mon fils! moins philoſophes à bien des égards, & moins conſéquens que les Sages de l'antiquité païenne, il eſt aiſé de voir, à leurs égaremens monſtrueux, que, nés au ſein du Chriſtianiſme, ils ont abuſé de plus de ſecours que ceux là n'en avoient reçu, & éteint au fond de leur ame plus de véritables lumières. Ils ſont tombés, comme les anciens Sages, dans l'aveuglement & les ténèbres; mais ils ſont tombés de plus haut. J'admire ſouvent dans leur Morale, quoique ſi imparfaite encore, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Sénèque, les Marc-Aurèle, les Epictète; tandis que mon cœur & ma raiſon ſe ſoulèvent contre les maximes indécentes & perverſes des faux Sages de notre ſiècle.

Eh, quand leurs lumières ſeroient plus

pures, à qui en appartiendroient le mérite & l'honneur, ſi ce n'eſt à la religion ſainte qui les a formés ? Les ingrats ! pour ne pas reconnoître ce qu'ils lui doivent, ils oublient tout ce qu'ils ont emprunté d'elle. Ah ! s'ils daignoient ſe ſouvenir du premier rayon qui éclaira leur berceau, des premières leçons qu'on donna à leur enfance ; ils avoueroient que tout ce qu'ils ont appris de plus vrai, ils le tiennent de cette Religion qu'ils mépriſent ; qu'on leur avoit inculqué la ſcience & la ſageſſe, avant qu'ils puſſent ſe glorifier d'être ſages ; & que perſonne n'enſeigne & ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle que l'humble Fidèle éclairé par la lumière de l'Evangile (*c*).

C'eſt cette loi évangélique qui détermine le culte qu'on doit à la Divinité. Car enfin ſi Dieu exiſte, ſi nous lui devons un hommage comme à l'Auteur de notre être qui nous a créés pour lui ; ſi nous lui devons un hommage & un culte extérieur, un hommage de l'eſprit & du corps, comme à celui qui a formé l'un & l'autre, & qui a mis entre ces deux

ſubſtances une correſpondance réciproque & un rapport néceſſaire; ſi nous lui devons un culte public, comme au père commun de tous les hommes, qui les a réunis en ſociété, qui en a fait une même famille dont il eſt le chef, qui leur a donné l'uſage de toutes les créatures, pour qu'ils en rendiſſent tous enſemble un même tribut à ſa gloire: qui eſt-ce qui déterminera, par les ſeules lumières naturelles, ce culte vraiment digne de lui, & le genre de ſacrifice, qui, pour l'honorer, pour nous le rendre propice, pour expier nos fautes, peut lui être offert ſans déroger à ſa majeſté *? Admettrons-nous également tous les cultes? Ils ſe contrediſent entre eux; ils contrediſent, pour la plupart, les attributs eſſentiels de l'Etre ſuprême; ils ſont contraires à la

* C'eſt ſur la nature de ce ſacrifice, que les vrais Sages de l'antiquité ont toujours été le plus embarraſſés. Voyez ce que Platon fait dire à Socrate ſur les ſacrifices & ſur la prière, dans le Dialogue intitulé, *le ſecond Alcibiade.*

perfection & au bonheur de l'homme : prétendre qu'ils ſont tous également propres à glorifier le ſouverain Etre, c'eſt vouloir que Dieu ſoit dignement honoré par des contradictions & des abſurdités.

C'eſt encore la loi évangélique, qui, appuyée ſur des faits ſenſibles, offre aux hommes un miniſtère propre à les inſtruire ; & une autorité ſuffiſante pour s'en faire écouter. Quelle force & quel pouvoir la ſeule voix des Philoſophes aura-t-elle ſur la multitude (*d*) ? Quels hommes, s'ils ne tiennent à un miniſtère public & ſuffiſamment autoriſé, ſeront aſſez généreux pour ſe dévouer tout entiers à l'inſtruction de leurs ſemblables, & pour leur faire entendre, au péril de leur vie, le langage de la ſageſſe & de la vérité ? Il falloit à celle-ci, pour interprètes, des ames fortes ; il lui falloit des Héros & des Martyrs ; le ſeul Socrate, parmi les païens, a ſouffert pour elle (*e*) ; tous les autres la trahiſſoient, au lieu de la ſervir ; non contens de la voiler ſous les ombres du myſtère, ils l'accommodoient en public aux ſuperſtitions païennes. Auſſi

prudens & auſſi foibles qu'eux, nos Sages prétendus ne poſent-ils pas également pour principe de ſe prêter au culte reçu dans la ſociété dont on eſt membre? La ſeule Religion révélée a pu donner à la vérité des Apôtres dignes d'elle.

Avouons-le donc, mon fils, puiſque les faits nous y contraignent; la dégradation du genre humain, l'obſcurciſſement de la raiſon dans la multitude, ſes égaremens, ſes contradictions, ſes limites, & l'inſuffiſance de ſon autorité dans les Sages, tout nous prouve l'extrême beſoin d'un ſecours plus abondant, d'un guide plus ſûr, d'une lumière plus préciſe, & la néceſſité d'une révélation (*f*). Mais ici revient la première difficulté que tu formes contre elle; & je ne tarderai pas à la réſoudre, ainſi que toutes celles que m'oppoſent tes paſſions.

NOTES.

PAGE 37.

(a) *ET ſont-ce bien là les merveilles enfantées par tes Sages?* Il eſt cependant vrai que,

parmi tous les Philoſophes, il n'en eſt aucun qui n'ait apperçu des vérités importantes; » mais ils n'ont jamais ſu, dit Lactance, ce que c'eſt qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils en ayent entrevu chaque partie. Chacun de ſon côté a trouvé quelqu'une des pièces qui doivent y entrer; mais ils ne ſont pas venus à bout de les aſſembler, ni de déduire les conſéquences des principes. On voit bien que toutes les vérités ſe trouvent ſemées parmi les diverſes ſectes, aucune d'entre elles n'étant ſi dépourvue de bons eſprits, qu'ils n'ayent ſaiſi une portion du vrai: mais tandis que, pour diſputer, ils défendent chacun leurs opinions, quoique fauſſes, & combattent celles d'autrui, quoique vraies; il arrive que la vérité qu'ils paroiſſent chercher, leur échappe, ou plutôt qu'ils la perdent par leur propre faute. Que s'il s'étoit trouvé quelqu'un d'un génie aſſez ſupérieur, pour ramaſſer ce qu'il y a de meilleur dans chaque Ecole, & en former un corps complet, cet homme-là ne différeroit pas de nous. Mais cela exigeroit néceſſairement qu'il poſſédât au plus haut degré le diſcernement du vrai: eh, qui le peut, s'il n'eſt inſtruit par Dieu même «! *Lact. de Vitâ beatâ, l. 7.*

PAGE 42.

(b) *Font tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur & pitié.* Ce ſont les deux ſentimens qu'excite, dans les cœurs droits & les ames bien nées, la lecture de leurs Ouvrages. Mais, ſans remonter juſqu'à ces ſources empoiſonnées, on peut en juger par le précis qu'en offrent les *Mémoires* & le *Catéchiſme des Cacouacs* *, ainſi que *la petite Encyclopédie* ou *le Dictionnaire des Philoſophes*. Ces Ouvrages ingénieux, où l'antidote eſt mis à côté du poiſon, ſont les plus intéreſſans en genre de critique, & les plus propres à faire rougir l'incrédule & à confondre l'incrédulité.

On peut juger encore de la vérité de ce que dit ici M. de Valmont, par cet aveu de M. Rouſſeau lui-même, qui, plus que perſonne,

---

* » *Le Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire des Cacouacs*, cette brochure, à la fois très-piquante & très-judicieuſe, parut quelque tems après les *Petites Lettres ſur de grands Philoſophes*, & avoit le même objet, celui de faire ſentir la ridicule vanité d'une ſecte impérieuſe & hautaine, qui avoit uſurpé long-tems la plus grande conſidération, en faiſant ſervir à ſa célébrité le mot impoſant de *Philoſophie*.

» Molière mourut ſans doute trop tôt. S'il eût vécu juſqu'à nos jours, quel ridicule immortel n'eût il pas

a droit d'en être cru sur cette matière. Après avoir invité les Académies à se regarder comme chargées, non seulement du dépôt des connoissances humaines, mais encore du dépôt sacré des mœurs; à exiger en conséquence, des membres qu'elles reçoivent, des ouvrages & des mœurs irréprochables; à faire choix, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, des sujets les plus capables de ranimer l'amour de la vertu dans le cœur des citoyens; & à servir ainsi de frein aux maximes licencieuses de ceux, qui, parmi nous, usurpent si indignement les beaux noms de Philosophes & de Sages: il ajoute, » Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de son côté sur une place publique: Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de

---

jeté sur un des plus absurdes délires qui ayent jamais fait époque dans notre histoire littéraire? Lorsque la Nation aura repris son sang froid sur des Ecrivains pleins d'orgueil, qui, à force de manège, étoient parvenus à lui dérober une sorte d'admiration, elle aura peine à concevoir par quel art on avoit pu jeter sur elle un pareil esprit de vertige: mais, comme nous sommes François, nous finirons sagement par en rire «. *M. Palissot, Mémoires Littéraires.*

corps & que tout eſt en repréſentation ; l'autre, qu'il n'y a d'autre ſubſtance que la matière. Celui-ci avance, qu'il n'y a ni vertus, ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chimères ; celui-là, que les hommes ſont des loups, & peuvent ſe dévorer en ſûreté de conſcience..... Le Paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine, a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie ſous le règne de l'Evangile « ? *Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, en 1750.*

PAGE 43.

(c) *Que perſonne n'enſeigne & ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle, que l'humble Fidèle*, &c. » Il y a des projets qui paroiſſent beaux en idée, & qui ſont inſoutenables dans la pratique : celui des Déiſtes eſt de ce nombre. Ils forgent à plaiſir des tableaux de religion naturelle, & des relations de certains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivroit heureux ſous cette loi. Par malheur tout cela n'exiſte que dans leur cerveau ; c'eſt la république de Platon. Ils n'ont encore pu trouver ſous le ciel un peuple qui profeſsât réellement leur *naturaliſme* ; & véritablement il n'y en a point. Suppoſé qu'on réuſsît à amener une

hation à ce point-là, elle ne s'y tiendroit pas long-tems : vous la verriez bientôt tomber, ou dans un entier oubli de Dieu, ou dans les dernières superstitions ; & pour un petit nombre d'esprits qui sauroient garder un juste milieu, le gros du monde iroit tout droit, ou à l'irréligion, ou à l'extravagance. C'est ce qui est arrivé à tous les peuples qui n'ont pas été favorisés de la lumière céleste «. *Turretin, Traité de la vérité de la Religion Chrétienne, t. 1, sect. 1, c. 6.*

PAGE 45.

(d) *Quel pouvoir la seule voix des Philosophes aura-t-elle sur la multitude ?* » Quand on auroit recueilli, dit Locke dans son *Christianisme raisonnable*, tous les préceptes de Solon, de Bias, de Zénon, de Cicéron, & de Sénèque, & que, pour rendre l'ouvrage plus complet, nous irions jusque dans la Chine consulter Confucius, & le sage Anacharsis en Scythie ; comment un tel recueil auroit-il pu devenir une règle fixe, & une véritable copie de la loi sous laquelle nous vivons ? Seroit-ce d'Aristippe ou de Confucius, qu'il auroit tiré son autorité ? Zénon avoit-il le droit de faire des loix au genre humain ? S'il ne l'avoit pas, tout ce que lui ou quelque autre Philosophe pouvoit dire, n'étoit

compté que pour le ſentiment d'un ſimple homme, que les autres peuvent recevoir ou rejetter : autrement il faudroit admettre également tout ce qu'a enſeigné ce Philoſophe, &c. «. *Chriſtianiſme raiſonnable, t. 1, c. 14.*

C'eſt le raiſonnement que faiſoit Lactance. Les Philoſophes peuvent propoſer de belles loix aux peuples ; » mais ces préceptes n'ont point » de force, parce qu'ils ſont humains, & qu'ils » n'marquent d'une autorité ſupérieure, qui eſt » celle de Dieu. Perſonne ne croit, parce que » celui qui écoute s'eſtime autant que celui qui » comman'e «. *De fals. Sap. lib. 3, n. 27.*

» La Société, dit un ſage Gènevois, ne perdroit-elle pas infiniment à ce que la morale, elle-même, ne fût plus recommandée que ſur la foi des Philoſophes ; tandis qu'elle peut être revêtue d'une ſanction divine ?

» On la feroit donc auſſi prêcher par des *Philoſophes*. Mais, ſi je ne me trompe, la différence ſe réduiroit, ſur ce point, à employer des hommes ſous une autre dénomination & un autre habit. Eſt ce donc que la même morale appelée morale d'*Helvétius*, plutôt que morale judaïque ou *chrétienne*, & prêchée par des hommes en habit de couleur plutôt qu'en habit noir ou en ſurplis, ſera moins ſujette à être expliquée par des ignorans, ſera moins de pédans, ſera

moins exposée à être pervertie, pourra moins servir de masque aux vicieux ? Est-ce que, parce qu'elle n'aura point d'autorité par elle-même, elle entraînera plus sûrement les hommes ? Est-ce parce qu'un Philosophe prêchera dans une Congrégation le *Livre de l'Esprit*, que dans une autre on expliquera le *Système de la Nature*, ailleurs celui d'Hobbes, &, dans les Congrégations les plus favorisées, ceux de *Socrate* & de *Platon* ; est-ce pour cela, dis-je, que les hommes pourront mieux compter les uns sur les autres ? Eh ! bon Dieu, que deviendroit une Société pareille ? ....

» Et que seroit-ce encore que la vertu ? comment conviendroit-on du sens de ce mot ... ? établiroit-on une autorité *philosophique*, comme il y a une autorité *ecclésiastique*, afin de fixer au moins la morale de l'Etat ? hélas ! quand aurions-nous un code.... !

» Et que ferons-nous encore des ignorans, c'est-à-dire, d'une si grande partie du peuple, qui n'a ni le loisir, ni les connoissances préliminaires, qui permettent d'étudier ? ce peuple qui *sent* que Dieu a dû dicter aux hommes les loix de la justice & de la *bénéficence*, recevra-t-il ainsi d'une manière implicite les spéculations du *Philosophe* subalterne qui balbutiera dans sa Paroisse ?

» Il eſt aiſé de blâmer ; & le blâme, preſque toujours fort hardi, ſéduit par ſon aſſurance. Voilà toute la force qu'ont eue contre la Religion, les attaques de tout genre qu'on a portées contre elle & contre les Eccléſiaſtiques. Ceux qui les ont faites, & ceux qui les ont encouragées en les écoutant, n'ont pas conſidéré qu'il falloit néceſſairement des inſtitutions publiques pour rappeler aux hommes leurs devoirs : & qu'indépendamment de la foibleſſe de l'autorité des hommes pour d'autres hommes ; foibleſſe qu'éprouvent toutes les légiſlations *humaines* ; indépendamment du bonheur individuel que la Religion ſeule peut produire ; ſubſtituer un corps de *moraliſtes* à un corps d'*eccléſiaſtiques*, n'eſt que changer les noms « : *ajoutons*, pour opérer de bien moindres effets, ou plutôt, pour opérer les effets les plus dangereux. Voyez les *Lettres phyſiques & morales ſur l'Hiſtoire de la Terre*, par M. Deluc, Tome I, *p. 44 & ſuiv.* & obſervez que l'homme droit & ſenſé, que le vrai ſavant qui parle ainſi, eſt un homme du monde & un citoyen de Genève.

PAGE 45.

(e) *Il lui falloit des héros & des martyrs : le ſeul Socrate*, &c. » On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine, pour avoir refuſé

son hommage aux dieux de la Grèce ; mais c'eſt une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce Philoſophe, Socrate reconnoît des dieux ſubalternes, & enſeigne que les aſtres & le ſoleil ſont animés par des intelligences à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon, dans ſon Dialogue ſur la Sainteté *, nous apprend que Socrate ne fut point puni, pour avoir nié qu'il y eût des dieux inférieurs, mais parce qu'il déclamoit hautement contre les Poëtes qui attribuoient à ces divinités des paſſions humaines & des crimes énormes ». *M. de Ramſai, diſcours ſur la Mythologie.*

PAGE 46.

(f) *Tout nous prouve l'extrême beſoin d'un ſecours plus abondant*, &c. » Si la vérité, dit S. Thomas, étoit abandonnée aux recherches de la raiſon, il en réſulteroit trois inconvéniens. Le premier ſeroit, que la connoiſſance de Dieu ne pourroit être le partage que d'un petit nombre d'hommes ; car trois choſes, ſavoir la pauvreté, la pareſſe ; & une complexion foible, mettent la plupart hors d'état de s'appliquer utilement à des recherches relatives aux ſciences.

Le ſecond inconvénient ſeroit, que ceux

* Platon, Eutyph. pag. 5 & 6.

d'entre les hommes qui pourroient parvenir à la connoissance de la vérité, n'y parviendroient que fort tard & après une longue suite d'années employées à l'étude.

Le troisième enfin consiste en ce que telle est la foiblesse de l'entendement humain, qu'il y a pour l'ordinaire beaucoup d'erreurs mêlées parmi les découvertes que fait la raison «. *Lib. 1. Controv. Gentil. Cap. 4.*

» Il n'y a personne, a dit Bayle lui-même, » qui, en se servant de sa raison, n'ait besoin » de l'assistance de Dieu; car, sans cela, c'est » un guide qui s'égare; & l'on peut comparer » la Philosophie à ces poudres si corrosives, » qu'après avoir consumé les chairs mortes » d'une plaie, elles rongeroient la chair vive, » carieroient les os, & perceroient jusqu'aux » moelles. La Philosophie réfute d'abord les » erreurs: mais si l'on ne l'arrête point là, elle » attaque les vérités; & quand on la laisse » faire à sa fantaisie, elle va si loin, qu'elle ne » sait plus où elle est, ni ne trouve plus où » s'asseoir «.

LETTRE XXVIII.

Suite de la précédente.

» COMMENT ôseroit-on dire que la » loi naturelle, que la raison, cette loi » commune à tous les hommes, ne nous » éclaire pas autant qu'elle le doit sur » ce qu'elle nous oblige de pratiquer? Ou » si elle a cessé de nous éclairer à pro- » portion de nos besoins, quelle qu'en » soit la cause, elle a donc cessé de nous » obliger «.

Telle est, mon fils, la première difficulté que tu m'opposes en faveur de tes nouvelles opinions. La réponse est pourtant facile, quelque spécieuse que soit l'objection. La loi naturelle n'est pas tellement obscurcie dans l'état de dépravation & d'aveuglement où nous naissons, la raison de l'homme n'est pas tellement impuissante & stérile, qu'il soit impossible, à celui qui l'interroge avec un esprit droit & un cœur pur, d'en obtenir de foibles lumières, qui le conduisent de

proche en proche à des lumières plus considérables. Elle nous oblige, cette foible raison, à proportion de ce qu'elle nous enseigne, & de ce qu'elle pourroit nous enseigner encore si nous la consultions avec fidélité. Elle va aussi loin qu'elle peut & qu'elle doit aller. Elle va jusqu'à nous faire sentir le besoin que nous avons d'un autre secours; elle fait avouer, à l'ame simple & vraie, son insuffisance & les ténèbres où elle la laisse plongée; elle la fait soupirer après un plus grand jour; elle la conduit aux portes du sanctuaire où l'éternelle vérité réside; & dès que les gémissemens de cette ame droite & pure sont sincères, le Dieu de vérité ne lui manque pas (*a*).

» Mais pourquoi donc cet autre secours » si nécessaire n'est-il pas donné à tous les » hommes? pourquoi ne sont-ils pas tous » éclairés du flambeau de la révélation? & » pourquoi même, pour la partie de la » révélation la plus intéressante, qui est » la loi évangélique, ont-ils commencé » si tard à l'être «?

Parce qu'il falloit, mon fils, que les

hommes, abandonnés à eux mêmes, ſentiſſent leurs beſoins, leur misère, & qu'ils euſſent le tems de ſe laſſer, pour ainſi parler, de leur propre foibleſſe & de la vanité de leurs recherches. Il leur falloit l'expérience de pluſieurs ſiècles, & des peuples les plus policés, comme des nations les plus ſauvages. Il falloit que les ténèbres précédaſſent la lumière, & en fiſſent comprendre tous les avantages; que la religion révélée, appuyée ſur des faits, eût ſes développemens & ſes preuves, de même que tout ſe prépare & ſe développe dans la Nature. Il falloit ſans doute, dans les deſſeins du Très-Haut, que jamais ici-bas nous ne connoîtrons qu'imparfaitement, que ce flambeau de la foi, ſemblable à l'aſtre qui éclaire le monde, n'y jetât pas tout à coup & tout à la fois ſa lumière; qu'il en parcourût ſucceſſivement les diverſes contrées; qu'il y fécondât les germes de raiſon, de ſageſſe, & de vertu, qui n'attendoient que ſa préſence pour éclore ou pour ſe porter du moins à leur vrai point de perfection & de maturité; & que ſa

vive clarté, tantôt accordée purement comme une grâce, tantôt donnée tout enſemble comme grâce & comme récompenſe, quelquefois même ſouſtraite aux hommes par forme de châtiment, fût diſtribuée en tous lieux ſelon les loix ſecrètes d'une Providence toujours pleine de ſageſſe & d'équité.

Eh, mon fils, dans le ſyſtême du Naturaliſte, quelle difficulté peux-tu former ici contre la révélation, qui ne tourne en objection contre toi? Car enfin cette religion naturelle, te demanderai-je à mon tour, cette loi de la raiſon, commune à tous les hommes, impoſée à tous, & qui dans tes principes leur ſuffit à tous également, pourquoi eſt-elle ſi peu connue de la plupart? pourquoi même tant de ſecours dans les uns pour en développer les lumières, & tant de difficultés & d'obſtacles dans les autres?

Concluons donc, & pour la loi naturelle & pour la loi révélée, que, quoique toutes deux ſoient eſſentiellement vraies, que toutes deux ſoient néceſſaires, nous ne ſerons jugés ſur elles qu'à pro-

portion de ce que nous aurions pu, de ce que nous aurions dû en connoître ; & que ceux qui, éclairés par elles, auront avec la même opiniâtreté fermé les yeux à leur éclat, seront également sans excuse *.

» Mais, ajoutes-tu, pourquoi des » hommes comme moi seront-ils à mon » égard les interprètes des volontés divi- » nes ? pourquoi faut-il que, pour ap- » prendre à honorer dignement l'Etre su- » prême, j'emprunte le secours de mes » semblables ? & trouverai-je donc par- » tout des hommes entre Dieu & moi « ?

Oui, mon fils ; parce que Dieu, en créant des êtres sociables, a voulu les former au sein de la société, les lier en-

---

* *Tribulatio & angustia in omnem animam hominis operantis malum, Judæi primùm & Græci : gloria, honor, & pax omni operanti bonum, Judæo primùm & Græco : non enim est acceptio personarum apud Deum. Quicumque sine lege peccaverunt, sine lege pereibunt : & quicumque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur.* Rom. c. 2, ℣. 9, &c.

ſemble autant par les beſoins de l'ame que par ceux du corps, les inſtruire les uns par les autres, & établir entre eux une dépendance mutuelle & une communication réciproque de ſecours & de lumières. Eh, quel eſt l'homme que d'autres hommes n'ayent pas inſtruit ? Quelles ſont les lumières naturelles que dans l'état de ſociété nous n'ayons pas recouvrées, développées, perfectionnées, à l'aide de nos ſemblables ? Et pourquoi veux-tu que, dans l'économie de la religion révélée, Dieu ſe ſoit ſervi d'autres inſtrumens, d'autres moyens, que ceux dont il ſe ſert dans le plan de la religion naturelle * ?

Des hommes s'offrent à toi pour t'inſtruire, & ſe diſent les envoyés de Dieu ; mais ils ne te privent pas pour cela de l'exercice de ta raiſon. Fais en l'uſage le plus naturel, le plus facile, le plus à la portée de l'entendement humain :

* *Naturæ quidem ordo ita ſe habet, ut cùm aliquid diſcimus, rationem præcedat autoritas.* S. Aug. l. 2, de Ord. cap. 9.

examine les faits ſenſibles & publics qui établiſſent leur miſſion : conſidère attentivement les caractères de la religion qu'ils t'annoncent, caractères ſimples & vrais ; ſon ancienneté, ſon unité, ſa perpétuité, ſa ſainteté ; ſon rapport à la gloire de Dieu, au bonheur de l'homme, & à la vertu ; car ce ſont-là de ces choſes de fait & de ſentiment, dont tout homme peut juger ſans peine ; de ces choſes qui ont frappé, éclairé & converti le monde entier : & d'après cela, ſoumets-toi, ſi, par la voix de tes ſemblables, c'eſt en effet Dieu qui a parlé. Prends-y garde, cher Valmont, la révélation, une fois prouvée, te prouve, de la manière la plus ſimple & la plus abrégée, toutes les autres vérités : ſans elles il faut ſe les prouver à ſoi-même une à une, ſi je puis parler ainſi. Quel travail ! & quel danger de ſe tromper dans des choſes, où l'erreur eſt d'une ſi grande conſéquence, & où cependant elle a toujours été ſi commune !

» Mais encore, pourquoi un nouveau » joug & de nouvelles entraves ? & qu'im- » portent toutes les inſtitutions arbitrai-

» res, ſi, par les ſeuls principes de la » loi naturelle, la vertu, l'honneur ſont » en ſûreté « !

Sur ce peu de mots, que de choſes à répondre, mon fils, s'il falloit ne laiſſer rien à dire! Mais du moins écoute encore quelques momens. » Pourquoi un nou- » veau joug & de nouvelles entraves « ? C'eſt pour te rendre le joug de la vertu, de la raiſon elle-même, plus doux & plus facile. La loi que le chriſtianiſme t'impoſe eſt une loi de grâce & d'amour; ſans elle tout coûte, tout eſt pénible à la Nature; rien au contraire ne lui coûte, dès qu'elle emprunte ſon ſecours. Cette aimable loi nous fortifie, nous ſoutient, nous élève au deſſus de la foibleſſe humaine. Elle eſt à l'homme, ce que ſont à l'oiſeau timide les ailes qui l'aident à voler: ſi elles ſont un fardeau pour lui, c'eſt un fardeau bien léger; avec elles il fend les airs, il ramperoit ſans elles.

» Qu'importent des inſtitutions arbi- » traires « ? Eh, pourquoi les regardes-tu comme telles, ſi la religion qui les renferme ne l'eſt pas? Qu'importent....?

ah ! mon fils, elles importent beaucoup, ſi elles ont la force de nous rendre ſolidement vertueux.

» Mais ſans elles, Socrate, Ariſtide, » Caton, Tite, & Marc Aurèle ne l'ont-» il pas été « ? Valmont, je ne prétends pas calomnier leur vertu : ils en ont eu ſans doute ; mais, bien évaluée, qu'étoit-elle dans la balance du grand Juge, comparée à celle du ſimple Fidèle? Etre juſte & bienfaiſant, c'eſt une partie de l'homme moral, ce n'eſt encore que la première ébauche du Chrétien : & dans celui-là même, comptes-tu pour rien, d'être chaſte, d'honorer le vrai Dieu, d'être humblement ſoumis à ſa volonté ſuprême ? Socrate ſoupçonné d'être l'amant d'Alcibiade, accuſé, par ſes propres concitoyens, d'être le corrupteur de la Jeuneſſe d'Athènes ſous prétexte de l'inſtruire ; ou, pour ne rien donner à des clameurs publiques, à des ſoupçons mal fondés & qu'on doit encore moins ſe permettre à l'égard des grands hommes, Socrate, mourant pour la vérité, & ordonnant à ſes amis de ſacrifier pour lui

un coq à Eſculape : Caton, cédant ſa femme à Hortenſius, après s'être montré tout diſpoſé à lui céder ſa fille ; l'inflexible Caton, indépendant des Dieux, dit-il en parlant de lui-même, & ſe donnant la mort plutôt que d'implorer la clémence d'un vainqueur : Marc-Aurèle, (quel nom cependant !) honorant d'un culte ſuperſtitieux les dieux de toutes les nations, & ſouffrant, pour complaire au Sénat, qu'on perſécutât les Chrétiens ; fermant les ieux ſur les crimes des Sénateurs, pour ne pas être obligé de les punir ; philoſophant tranquillement au fond de ſon palais, tandis que les Gouverneurs pilloient ſes Provinces ; faiſant mettre ſa femme au nombre des divinités, après l'avoir laiſſée pendant ſa vie ſe ſouiller par les plus honteuſes débauches aux ieux de tout l'Empire ; Marc-Aurèle, par la plus cruelle indulgence & la plus indigne foibleſſe, remettant une ſeconde fois ſon fils entre les mains des maîtres vicieux qui l'avoient perdu, &, quoiqu'aſſez libre dans ſon choix, donnant à ſon peuple Commode pour Empereur : ſont-ce donc

là des vertus ſans taches ? Et combien de noms célèbres en ce genre te reſte-t il à me citer ? Je te montrerai, moi, une foule d'hommes parfaitement vertueux, par-tout où la religion a fait de vrais diſciples, par-tout où le chriſtianiſme fut en vigueur.

Cependant, ſans les forces qu'il nous donne, tu te flattes de pratiquer la vertu. Ah ! tu la connois mal, cher Valmont, ou du moins tu ne te connois pas aſſez toi-même. Autrefois j'ai penſé comme toi. Alors j'avois des amis, avec leſquels j'étois lié de ſentimens & de mœurs, ſi toutefois l'amitié pure peut ſe trouver encore où ne ſe trouve pas la religion ; hélas ! je rougis de leurs égaremens, & je n'avois pas moins à rougir des miens. Vérité, vertu, équité, bienfaiſance, humanité (*b*), mœurs honnêtes, beaux noms qui ne furent jamais ſi communs, vous êtes dans la bouche de tous les Sages, & jamais la choſe qu'ils expriment ne fut ſi rare ! Non, jamais l'idolâtrie elle-même n'enfanta des mœurs plus dépravées, que n'en fait naître parmi nous

l'incrédulité. S'il y a encore des vertus sur la terre, où sont-elles, mon fils, si ce n'est dans les sentimens & dans la conduite du vrai Chrétien ? Ton épouse, si tendre & si sage, la fidèle & courageuse Emilie, seroit-elle si constamment vertueuse, si elle n'étoit inspirée & soutenue par la religion ? Eh, que peut-on se promettre sans elle, que la présomption la plus vaine & les plus honteuses foiblesses (*c*) ?

Mon ami, je ne crains pas de l'avouer; dès que je sonde mon esprit & mon cœur, j'y trouve le besoin de la religion chrétienne : c'est le cri intérieur le plus vif & le plus fort en moi. Sans la religion, chaque circonstance un peu critique, chaque occasion dangereuse, chaque mouvement de passion un peu ardente, prendroient beaucoup trop sur moi : l'idée d'en satisfaire une seule, allumeroit bientôt toutes les autres ; le désir de me satisfaire une fois, feroit naître celui de me satisfaire toujours ; l'oubli d'un principe me meneroit insensiblement à l'oubli, à l'abandon de toute vérité ; mes penchans de-

viendroient, à mon gré, l'unique loi de la Nature. L'ame meurt, me dirois-je, & n'eſt plus rien; tout eſt égal; Dieu même exiſte-t-il? La religion eſt donc pour moi l'illuſion de la vertu? O la belle illuſion! & qu'elle eſt en toutes choſes ſemblable à la vérité même!

Mais pour te réconcilier plus ſûrement avec le chriſtianiſme, il me reſte une obſervation importante à te faire: tu t'effraies de ſon joug, tu regardes ſes loix comme des entraves; eh, que diras-tu, ſi je te force de convenir que la loi naturelle n'impoſe pas un moindre frein à tes paſſions, un moindre joug à ta foibleſſe, mais avec bien moins de ſecours pour le porter?

De tous les penchans qui nous ſollicitent le plus vivement, & qui contribuent davantage à rendre la religion chrétienne odieuſe à l'incrédule, le plus commun, c'eſt celui qui nous attache aux plaiſirs des ſens; de toutes les loix, celle qui l'effraie le plus, c'eſt celle de la chaſteté. L'amour, cette paſſion ſi univerſelle, mais ſi dangereuſe dans ſes ſuites,

ſi funeſte dans ſes dérèglemens ; voilà la divinité chérie, en faveur de laquelle le Naturaliſte* combat avec tant d'opiniâtreté. Eh bien, mon fils, analyſe ſur ce point la loi naturelle, ſur laquelle tu te fondes, & examine ce qu'elle te permet & ce qu'elle te défend.

Avant toutes choſes, elle met des bornes à nos penchans, elle y condamne tout excès, elle en arrête la fougue impétueuſe, elle les ſoumet à la raiſon, & rend à celle-ci l'empire que les ſens voudroient uſurper **.

---

* L'Editeur a trouvé dans ces Lettres le mot de *Naturaliſte*, pour ſignifier *le partiſan de la loi naturelle* : il s'y eſt tenu, comme le croyant plus propre à rendre cette idée d'une manière préciſe, que les termes de *Théiſte* ou de *Déiſte*, qui n'ont pas une acception auſſi déterminée ni auſſi claire pour bien des perſonnes ; & parce que d'ailleurs il n'y a pas à craindre que l'on confonde ici le *Naturaliſte* dont on parle, avec le Phyſicien qui connoît ou qui étudie ce qui a rapport à l'Hiſtoire naturelle.

** » La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté, qui les nourrit

Mais enviſageons-la dans un plus grand détail. Elle défend à ſon diſciple tout engagement, tout commerce avec celle qui a donné ſa foi. L'adultère eſt un crime aux ieux de toutes les nations ; il en eſt un aux ieux du vrai Sage ; & la loi naturelle toute ſeule lui en fait un monſtre, qu'il ne peut enviſager ſans horreur (*d*).

Cette même loi lui ordonne de reſpecter les droits d'un père, d'une mère, d'un tuteur, d'une famille entière, ſur une fille chérie qu'ils ont élevée pour la vertu, pour l'honneur ; & dont il ne peut corrompre la ſageſſe, ſans abuſer de leur confiance, ſans tromper indignement leurs ſoins & leur eſpoir, ſans porter le glaive dans leur cœur, & ſans la déshonorer elle-même. Qu'il ſe mette un moment à leur place, qu'il ſuppoſe en danger la vertu de ſon épouſe, l'honneur de ſa fille, celui de ſa ſœur ou de ſa pupille ; &, s'il lui reſte quelque ſentiment

---

toutes «. Et ailleurs, » Je veux être chaſte, parce que c'eſt la première vertu qui nourrit toutes les autres «. *M. Rouſſeau.*

d'équité, qu'il juge & qu'il prononce.

La loi naturelle ne lui permet pas non plus de séduire l'innocence d'une fille honnête & sans expérience, qui ne sent pas assez les conséquences de l'engagement qu'on veut lui faire contracter, & qui n'apperçoit pas toutes les suites funestes de la passion qu'on lui inspire. Le véritable honneur exigeroit, au contraire, qu'il l'éclairât, qu'il la retînt lui-même sur le bord de l'abîme, où cette passion l'engage à se précipiter : car enfin est-il juste, de rendre quelqu'un malheureux, de se prêter à son aveuglement, de le faire naître, & de trahir ses véritables intérêts, pour se satisfaire ? Eh, ne sait-on pas d'ailleurs qu'une fille séduite une fois, quelque ignorée que soit cette première chute, devient presque toujours foible, vicieuse, & malheureuse pour toute la vie ?

Cette loi rejette, abhorre toute union des deux sexes, toute action quelconque, qui trompe les fins de la Nature ; & la Nature en pleurs demande vengeance au Ciel, d'un crime qui bientôt dépeupleroit la terre.

Cette

Cette loi de la Nature & de la droite raiſon ne nous fait pas enviſager, avec moins d'indignation & de honte, tout commerce fondé ſur l'intérêt; & ici le ſentiment & la raiſon ſe ſoulèvent à la vue de ces trafics honteux, mis à la place d'une union légitime.

Que dirai-je enfin? elle réprouve toute union clandeſtine, toute liaiſon paſſagère, tout engagement irrégulier (*e*). Comme nous ſommes faits, non ſeulement pour nous, mais pour la ſociété; c'eſt à la ſociété même à régler les conditions de cet engagement ſacré, qui unit la moitié de ſes membres à l'autre, & ſur lequel repoſent, comme ſur un fondement inébranlable, l'ordre & l'intérêt public, la diſtinction & la perpétuité des familles, l'état & l'éducation des enfans, la ſûreté & le repos des particuliers.

Le diſciple fidèle de la loi naturelle ſuppléera-t-il par l'imagination à ce qu'il ne peut ſe permettre du côté des ſens? Mais le déſir, mais la penſée réfléchie du crime eſt un crime elle-même, & la voie qui conduit le plus ſûrement à le

commettre. Si celui qui s'occupe volontiers de l'idée du mal, ne le fait pas, c'est que le mal, dans la pensée duquel il se complaît, n'est pas en son pouvoir : ses mœurs peuvent être encore sans reproche ; mais son esprit & son cœur sont déjà coupables.

Que reste-t-il donc au Naturaliste, que les passions agitent, mais que retient la conscience ? que lui reste-t-il, cher Valmont ? la même obligation, qui est imposée au Chrétien, de les réprimer, sans avoir d'ailleurs les mêmes secours pour y parvenir. Car enfin, tu en conviendras un jour avec moi, tout est moyen, tout est secours dans la religion pour le bien ; tout est préservatif, tout est remède contre le mal : & ces secours le Naturaliste ne les a pas. Ce ne sont donc pas, mon fils, de nouvelles entraves que je te présente. Dans tout ce qui contrarie les penchans d'une nature dépravée, la religion chrétienne ajoute bien peu de devoirs par elle-même à ceux que la raison t'impose ; mais ces devoirs, encore une fois, elle t'aide à les remplir ; ce

joug de la raison, elle t'aide à le porter.

Tu parles d'entraves : eh, pour le Naturaliste vraiment droit & qui raisonne un peu conséquemment, il se trouve des entraves par-tout, sans qu'il lui soit possible d'en sortir, à moins qu'il ne renonce à tout commerce avec ses semblables.

Dans ses vrais principes, tout culte extérieur, qui ne sera pas celui de la simple Nature, qui sera lié essentiellement à des dogmes qu'il regardera comme faux & mensongers, qui supposera des articles de foi qu'il désavoue au fond de son cœur, ne pourra jamais être le sien : y participer avec ses aveugles concitoyens, seroit, dans sa façon de penser, une idolâtrie peut-être ; mais toujours une imposture qu'il feroit au genre humain, & une trahison à la Divinité. Où ira-t-il donc pour servir son Dieu à sa manière, si, parmi tous les peuples, il n'est point en effet de culte qui lui convienne ?

Dans ses principes, le droit que nous nous arrogeons sur la vie des animaux, est-il un droit incontestable ? & dans le

doute ſeul, avec quelle eſpèce d'hommes vivra-t-il en ſociété ?

Dans ſes principes encore, foible comme le reſte des hommes, coupable quelquefois, pourra-t-il, en tout état de crime, faire aſſez de fond ſur la validité & la force de ſon repentir pour être tranquille ? & après avoir outragé le Dieu de la Nature, quand & comment ſe croira-t-il ſuffiſamment réconcilié ?

Ainſi, de toute part, inquiet, contraint, embarraſſé, ne pouvant faire aucun acte où intervienne la religion des autres hommes (& elle intervient preſque par-tout), ne pouvant les ſatisfaire & les raſſurer ſur la ſienne, ne ſachant comment vivre au milieu d'eux, & n'oſant ni s'aſſeoir à leur table, ni participer aux douceurs de leur ſociété, iſolé ſur la terre, environné d'abîmes, gliſſant à chaque pas, & ne trouvant pas même où mettre le pied ; lui, mon fils, ce Naturaliſte, dont tu me vantes la liberté, avec des principes & un fonds de droiture ſeroit le moins libre & le plus malheureux de tous les hommes. Crois-en, cher Valmont, la triſte

épreuve que j'en ai faite dans les jours orageux de mon incrédulité ; Matérialiſte, Pyrrhonien, Naturaliſte enfin, & pour le coup incrédule par ſyſtême, Naturaliſte de bonne foi, hélas ! je ne ſavois plus comment agir, d'après mes ſentimens, au ſein de cette ſociété, pour laquelle cependant j'étois né. Mille fois je fus prêt à la quitter ; & cette irréſolution eſt peut-être en partie ce qui prépara mon changement.

O mon ami ! je n'oublierai jamais que dans une de ces ſéances académiques, où nous autres Eſprits-forts nous jugions en dernier reſſort les ſots jugemens des hommes, je fis part, en tremblant, à mes illuſtres aſſociés, de mes réflexions ſur les doutes inquiétans où nous laiſſe la loi naturelle, ſur les embarras où ſa pratique toute ſeule nous jette, ſur les devoirs que cette même loi, priſe dans toute ſa rigueur, nous impoſe, ſur la contrainte où elle nous retient. Sous tous ces rapports, mes réflexions n'étoient, hélas ! que trop vraies; mais elles venoient mal à propos pour nous. Sans ôſer les nier

directement, on les traita de scrupules; on y répondit en pirouettant, & la séance finit par-là *.

» Mais enfin, pourquoi ne pas tolérer » toutes les opinions ? Il n'y auroit plus » d'entraves pour personne «. En effet, la solution seroit commode. Ah ! mon fils, elle ne le seroit qu'en apparence. Songe donc que c'est la religion qui lie tous les hommes; que son culte extérieur est la base & le nœud de leur société; qu'en permettre la détermination à chacun en particulier, c'est risquer de ne plus leur laisser rien de commun par la suite, & en ôter bientôt la pratique à tout le monde. Fais d'ailleurs attention, & ne sois pas effrayé de ce principe, il ne va pas jusqu'à autoriser la persécution (*f*); fais attention, mon fils, que la vraie Religion est intolérante de sa nature **; que

* Je citerois bien quelqu'un à qui la même chose est arrivée dans les mêmes circonstances.

** » Une religion qui croit toutes les autres » religions permises, n'est pas une religion, » mais une dérision du culte religieux; parce

ce caractère que l'on reproche à la Religion Chrétienne, est ce qui dépose en sa faveur; que la vérité est une, indivisible, & ne peut se concilier avec ce qui lui est opposé; que, si Dieu a parlé, il ne veut que de la soumission à sa parole sainte, & point d'autre culte que celui qu'il a établi, parce que tout autre est indigne de lui; que, comme je te l'ai fait observer, il ne peut approuver deux cultes contraires, qui dès-lors se trouveront, du moins pour l'un des deux, en contradiction avec ses attributs *.

» qu'elle fait de la Divinité une Idole, à laquelle » tout hommage est égal «. *Pensées Théologiques de Dom Jamin.*

» La seule vraie religion a droit de s'établir » par-tout sur les ruines de la superstition, » parce qu'elle seule porte ses preuves avec » elle «. *Ibid.*

* » Dieu est toujours le même, & par- » tout il est un Esprit de vérité. La vérité est » donc la même par-tout; & par-tout Dieu » l'approuve, comme il réprouve par-tout le » mensonge & l'erreur. Il ne peut être vrai » que l'Alcoran soit en Turquie l'ouvrage de

Que veux-tu d'ailleurs que la société te permette ? La façon de penser qui te conviendra le mieux, & la liberté de ne croire que ce que tu voudras ? Ah ! ce

---

» Dieu, & vrai en France qu'il ne le soit » pas ; que l'Evangile soit véritable en Eu» rope, & qu'il soit faux en Afrique ; que » le Pape soit à Rome le Vicaire de Jésus» Christ, & qu'il soit l'Ante-Christ à Genève. » Le Dieu de vérité ne peut donc pas vou» loir qu'on croie en Turquie & à Genève » d'une façon, & qu'on croie le contraire à » Rome & en France.

» Dieu est un Esprit de sainteté & de sa» gesse ; il ne peut donc pas approuver le » vice, & les folies de l'esprit humain. Or, » si Dieu approuvoit toutes les religions, il » voudroit que je vécusse en idolâtre parmi » les idolâtres, en païen parmi les païens ; » que j'honorasse Jupiter & Vénus, comme » ces peuples, par d'impudiques cérémonies » & par d'infâmes bacchanales. Penser de la » sorte, ce n'est plus reconnoître un Dieu. » L'Athéisme est quelque chose, en un sens, » de moins affreux qu'un tel système ». *Voyez Pensées sur les plus importantes vérités de la Religion, par M. Humbert, c. 1. p.*

n'eſt pas-là ſeulement ce que demande l'incrédule ; il prendra bien cette liberté ſans qu'on la lui donne : eh, qui pourroit la lui ôter, ſi ce n'eſt celui qui lit au fond du cœur, & qui, ſource unique de toute vérité, jugera d'après elle nos ſentimens & nos opinions ? Ce qu'il prétend, c'eſt qu'on le laiſſe conduire les autres par ſes propres principes, les plier, ſelon ſes goûts & ſes intérêts, à ſa façon de voir & de penſer, dogmatiſer dans les cercles, philoſopher à ſon aiſe dans ſes dangereux écrits, pervertir la foi des ſimples, réduire en problêmes les plus importantes vérités, ſaper les fondemens de la Morale, ſous prétexte de détruire l'empire des préjugés, & ſe donner tout ſeul pour le ſage par excellence & la lumière du genre humain. Or voilà, mon fils, ce que, pour le bonheur des hommes, on ne tolèrera jamais *.

* » Les nouveaux Philoſophes ne prêchent » que la tolérance, & ne veulent pas tolérer la » religion de leur propre pays. Quelle incon» ſéquence « ! *Penſées Théol.*

Ah ! une sorte de tolérance fût-elle nécessaire au repos des Etats, ce qui, d'après l'expérience & par le fait même, souffre bien des difficultés (*g*) ; non, ce ne seroient jamais des opinions semblables à celles de nos Sages qu'on tolèreroit dans quelque société que ce fût, pour peu qu'il y restât de véritable sagesse.

J'ai trop bonne opinion de la tienne, cher Valmont, pour croire que tu t'obstines à rejeter une loi aimable & sainte, qui peut seule faire ton repos & ton bonheur. Je ne croirai pas du moins que tu sois assez esclave des préjugés que tu t'es formés contre elle, pour refuser d'en ramener les preuves à un plus sérieux examen. Je t'en ai dit assez pour te faire désirer qu'elle soit vraie, & que Dieu lui-même t'ait donné un pareil guide. J'ai fait plus : je suis venu au secours de ta foiblesse ; j'ai levé l'obstacle que tes passions pouvoient mettre à la Religion, en te prouvant qu'il te suffisoit de ta propre raison pour les condamner, que la loi naturelle ne leur étoit pas plus favorable que la loi évangélique, & qu'elle t'offroit

ſeulement moins de ſecours pour les vaincre. Déjà tu l'avoues, mon fils; elles ſont ton malheur & celui d'Emilie: crains qu'elles ne ſoient auſſi la cauſe principale de ton aveuglement; commence du moins à ſentir le danger & la honte des fers qu'elles te font porter. Ame noble & généreuſe, ou qui étoit faite pour l'être, ſecoue tes chaînes: indigne toi de ton eſclavage; lève de nouveau tes regards vers le Ciel: demande-lui la force que tu ne peux avoir de toi-même: cherche-la dans l'éloignement & la fuite, s'il en eſt quelques moyens; puiſque c'eſt moins en combattant l'amour, qu'en fuyant l'objet qui nous fait aimer, qu'on peut triompher des charmes que la paſſion en reçoit pour nous ſéduire. Apporte, s'il ſe peut, à la recherche de la vérité, une ame plus libre & plus dégagée; & la vérité, ſe prêtant à tes premiers efforts, te rendra la paix en te rendant la lumière

NOTES.

PAGE 58.

(a) *LE Dieu de vérité ne lui manque pas.* Lorsque la lumière évangélique, appelée, si je puis m'exprimer ainsi, par ce cri intérieur d'une ame vraie & fidèle qui sentoit ses besoins, a été portée chez des peuples sauvages & barbares (& elle l'a déjà été deux fois dans les Indes, comme les traditions de ces peuples le témoignent assez, & comme quelques-uns de nos Philosophes ne font pas difficulté d'en convenir); ce n'est point par le ministère des Anges, si indécemment ridiculisé de nos jours, qu'elle y a été portée: c'est par le ministère des autres hommes. Eh, combien de ressources, qui nous sont inconnues, restent encore au Tout-puissant, pour laver dans un baptême de désir la tache d'une ame à demi instruite, il est vrai, mais droite, & dans sa droiture vraiment digne de lui plaire! Ce qui pouvoit suffire avant la venue de Jésus-Christ, mais toujours par sa grace & en vue de ses mérites, seroit-il insuffisant après que Jésus-Christ nous a été donné? Et le bienfait inestimable de la rédemption, rendroit-il

aujourd'hui la condition des hommes moins avantageuse qu'elle ne l'étoit auparavant ?

PAGE 67.

(b) *Bienfaisance, humanité, beaux noms, &c.*

Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guère ;
Et par tant de fripons je le vois répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode ;
C'est un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs sentimens masque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur avidité.
J'ai vu peu de ces gens qui se prônent sans cesse,
Pour les infortunés avoir plus de tendresse,
Se montrer, au besoin, des amis plus fervens,
Etre plus généreux, ou plus compâtissans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Consoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens ;
Et, pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

Les Philosophes, Comédie.

L'ancien Curé de S. Sulpice disoit, il y a quelques années, dans une de ses assemblées de charité : « Vous savez, Mesdames, que nous avons bien des pauvres sur cette Paroisse. J'y entends tous les jours parler de philosophie & d'humanité : mais ce ne sont pas

jugale; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence; & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi, quiconque ôſe la corrompre, pèche; premièrement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines..... Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice ? & le crime eſt-il moindre de le changer dans le ſein de ſa mère « ? *M. Rouſſeau.*

Eh, que répondroit l'infâme adultère qui ſuborne la femme de ſon prochain, ſi on lui demandoit de quel œil il verroit un homme, ſous le nom d'ami peut-être, profiter du libre accès qu'il a dans ſa maiſon, pour lui dérober le cœur de ſa femme, ravir à ſon épouſe l'honneur, & lui donner à lui des enfans qui ne ſeroient pas les ſiens ? que répondroit-il s'il lui reſte encore quelque ſentiment d'honnêteté ?

Que j'aime au reſte à voir l'Auteur que je viens de citer, prendre en main les intérêts de la vertu ſur un article ſi eſſentiel à l'ordre civil, ſi reſpectable, & malheureuſement ſi peu reſpecté de nos jours! Qu'il me ſoit donc permis de le copier tout entier ſur cet objet.

» La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes dans le mariage, n'eſt ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon. C'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi; & tout mari infidèle, qui prive ſa femme du ſeul prix des auſtères devoirs de ſon ſexe, eſt un homme injuſte & barbare: mais la femme infidèle fait plus; elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la Nature. En donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux père, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur;

qui doute, en embraſſant ſon enfant, s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur des biens de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets, qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer?

» Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidèle, mais qu'elle ſoit jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu. S'il importe qu'un père aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mère. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des ſexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manières, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines, c'eſt ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela «.

PAGE 73.

(c) *Elle réprouve toute union clandestine, toute liaison passagère, tout engagement irrégulier.* » Je ne mettrai pas ici en question, est-il dit dans un article de l'Encyclopédie, si l'adultère est un crime, & s'il défigure la société. Il n'y a personne qui ne sente en sa conscience que ce n'est pas là une question à faire; s'il n'affecte de s'étourdir par des raisonnemens, qui ne sont autres que les subtilités de l'amour-propre. Mais une autre question bien digne d'être discutée, & dont la solution emporte aussi celle de la précédente, seroit de savoir lequel des deux fait le plus de tort à la société; ou de celui qui débauche la femme d'autrui; ou de celui qui voit une personne libre, & qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier?

» Nous jugeons avec raison, & conformément au sentiment de toutes les nations; que l'adultère est, après l'homicide, le plus punissable de tous les crimes, parce qu'il est de tous les vols le plus cruel, & un outrage capable d'occasionner les meurtres & les excès les plus déplorables.

» L'autre espèce de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes

éclats que l'adultère. Les maux qu'elle fait à la société ne ſont pas ſi apparens, mais ils ne ſont pas moins réels; &, quoique dans un moindre degré d'énormité, ils ſont peut-être beaucoup plus grands par leurs ſuites.

» L'adultère, il eſt vrai, eſt l'union de deux cœurs corrompus & pleins d'injuſtice, qui devroient être un objet d'horreur l'un pour l'autre, par la raiſon que deux voleurs s'eſtiment d'autant moins qu'ils ſe connoiſſent mieux. L'adultère peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent, parce qu'il ne faut attendre pour eux, ni les effets de la tendreſſe maternelle, de la part d'une femme qui ne voit en eux que des ſujets d'inquiétude ou des reproches d'infidélité, ni aucune vigilance ſur les mœurs, de la part d'une mère qui n'a plus de mœurs & qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce ſoient là de grands déſordres; tant que le mal eſt ſecret, la ſociété en ſouffre peu en apparence: les enfans ſont nourris & reçoivent même une ſorte d'éducation honnête. Il n'en eſt pas de même de l'union paſſagère des perſonnes qui ſont ſans engagement.

» Les plaiſirs que Dieu a voulu attacher à la ſociété conjugale, tendent à faire croître le genre humain; & l'effet ſuit l'inſtitution de la Providence, quand les plaiſirs ſont aſſujettis à une

règle : mais la ruine de la fécondité & l'opprobre de la société sont les suites infaillibles des liaisons irrégulières.

» D'abord elles sont la ruine de la fécondité : les femmes qui ne connoissent point de devoirs, aiment peu la qualité de mère, & s'y trouvent trop exposées ; ou, si elles le deviennent, elles ne redoutent rien tant que le fruit de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfans arriver à la lumière ; il semble qu'ils n'y ayent point de droit, & l'on prévient leur naissance par des remèdes meurtriers, ou on les tue après qu'ils ont vu le jour, ou l'on s'en délivre en les exposant. Il se forme, de cet amas d'enfans dispersés à l'aventure, une vile populace, sans éducation, sans biens, sans profession. L'extrême liberté dans laquelle ils ont toujours vécu, les laisse nécessairement sans principes, sans règle, & sans retenue. Souvent le dépit & la rage les saisissent ; &, pour se venger de l'abandon où ils se voient, ils se portent aux excès les plus funestes.

» Le moindre des maux que puissent causer les amours illégitimes, c'est de couvrir la terre de citoyens infortunés, qui périssent sans pouvoir s'allier, & qui n'ont causé que du mal à [illegible] société, où on ne les a vus qu'avec mépris.

» Rien n'eſt donc plus contraire à l'accroiſſement & au repos de la ſociété, que la doctrine & le célibat infâme de ces faux Philoſophes qu'on écoute dans le monde, & qui ne nous parlent que du bien de la ſociété, pendant qu'ils en ruinent en effet les véritables fondemens. D'une autre part, rien de ſi ſalutaire à un Etat que la doctrine & le zèle de l'Egliſe, puiſqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embraſſent en devenir plus parfaits & plus utiles aux autres; qu'elle s'applique à inculquer aux Grands, comme aux Petits, la dignité du mariage, pour les fixer tous dans une ſainte & honorable ſociété; & qu'enfin c'eſt elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer, à nourrir, & à inſtruire ces enfans, qu'une philoſophie toute beſtiale avoit abandonnés «.

PAGE 78.

(f) *Il ne va pas juſqu'à autoriſer la perſécution.* Le zèle amer & l'eſprit de perſécution ont fait dans preſque tous les tems bien du mal aux hommes. Ils ſont contraires à l'*humanité*; par elle nous ſommes tous frères, nous ſommes tous ſuſceptibles d'erreur, & nous devons nous ſupporter: à la *Religion*; elle eſt une loi de douceur, de perſuaſion,

de charité, & non de violence & de barbarie ; elle a horreur du fanatique cruel & insensé, qui plonge le poignard dans le sein de ses semblables, en l'honneur de ce Dieu de bonté qui est venu pour les sauver : à la *raison* ; car si le droit de persécuter ceux qui ne pensent pas comme nous est une fois admis, que n'auront pas à craindre ceux qui pensent bien, par-tout où ils seront les plus foibles ? Aussi les anciens Peres de l'Eglise se plaignoient-ils de cette intolérance des Païens, qui alloit jusqu'à vouloir contraindre les Fideles à sacrifier à leurs fausses divinités. Notre sainte Religion, disoient-ils, bien différente de la vôtre, persuade, & ne contraint personne *.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas si aisément oublié ce langage ! mais il ne s'ensuit pas de ces réflexions, ni que Dieu tolère les faux cultes, ni que les hommes doivent permettre qu'on attaque un culte solidement établi, raisonnablement prouvé par les autorités les plus respectables, convenable à l'ordre & à la félicité publique, pour y substituer des systêmes impies & des maximes licencieuses & perverses. Restreindre alors & punir, dans les principes

* *Pie religionis est proprium non cogere, sed suadere.* S. Athan. in Apol.

mêmes de bien des mécréans de nos jours, n'eſt pas proprement ce que l'on peut appeler perſécuteur.

PAGE 82.

(g) *Une ſorte de tolérance fût-elle néceſſaire au repos des Etats, ce qui..... ſouffre bien des difficultés, &c.* » Dans toute République bien ordonnée, le premier ſoin doit être d'y établir la vraie Religion, non une fauſſe ou fabuleuſe, & de ne choiſir pour chef que celui qui y aura été élevé dès l'enfance. Le vrai culte eſt l'appui de la République «. (Platon, *lib. 2, de Repubi. & lib. 4, de Legibus*).

» Il ne doit être permis à perſonne, ſelon le même Philoſophe, d'avoir des dieux particuliers, d'adorer le vrai Dieu ſuivant ſon caprice, ou de ſe faire une religion à part «.

En effet, l'unité du culte dans un Etat, dit l'Auteur des *Penſées Théologiques*, eſt un centre où viennent ſe réunir tous ſes membres; mais la variété du culte eſt un germe de diſcorde, qui la produit tôt ou tard.

Comme l'obſerve l'Auteur des *Trois ſiècles*, » il y a bien de la différence entre les ſentimens que la charité impoſe à tous les Chrétiens à l'égard de ceux qui ſont dans l'erreur, & les

les précautions que l'autorité doit prendre pour prévenir les troubles. Toute secte qui est foible, réclame la tolérance, & devient intolérante quand elle a pris le dessus. C'est la chienne de la Fable, qui demande en suppliant un logement pour mettre bas ses petits, & chasse le propriétaire dès que ses petits sont devenus assez forts pour soutenir son usurpation. Telle est la marche des passions humaines : timides & artificieuses dans leur naissance, elles sont bientôt injustes & tyranniques, pour peu qu'elles trouvent de l'appui.

Il faut donc regarder comme des inconséquences les déclamations de nos Philosophes, qui veulent qu'on tolère toutes les façons de penser, parce que leur premier intérêt est d'être tolérés. On peut juger cependant de leur tolérance pratique, par les manœuvres qu'ils mettent en usage contre ceux qui les attaquent ou ne les estiment pas. Que seroit-ce, s'ils étoient les plus forts... ! Rien de plus naturel, après cela, que de conclure qu'une tolérance indiscrète, telle qu'ils font semblant de la solliciter pour toutes les sectes, est aussi chimérique en exécution, que la paix universelle de l'Abbé de *Saint Pierre*. Qu'on examine les Gouvernemens les plus tolérans de l'Europe, on verra si la manière dont ils en usent à l'égard de ceux qu'ils

tolèrent, peut s'appeler véritablement une tolérance. En Hollande, en Angleterre, en Prusse, les religions tolérées sont dans un abaissement & dans une servitude qui ne diffère pas beaucoup de l'oppression «. *T.* 1, au mot *Basnage de Beauval.*

LETTRE XXX.

Du Marquis de Valmont à la Comteſſe.

JE ſuis enchanté, ma fille, de la naïveté qui règne dans le caractère de ta jeune amie. Ses ſentimens pour toi m'intéreſſent plus que jamais en ſa faveur. Son amitié, il eſt vrai, eſt une paſſion, comme elle le dit elle-même; mais, dans un cœur tel que le ſien, cette paſſion eſt l'enthouſiaſme de la vertu : elle ne t'aime avec tant d'ardeur, que parce qu'elle te voit ſous des traits qui flattent ſon amour pour le bien; ſon penchant fait honneur à ſa raiſon. Il eſt juſte qu'elle te ſoit chère; & tu ne dois que la plaindre de l'effet qu'elle a produit ſur Valmont.

Que la ſurpriſe qu'il vous a faite à toutes deux a donné lieu à une ſcène bien touchante! Que j'euſſe aimé à être le ſecret témoin de vos épanchemens réciproques! Ils euſſent été, à mes ieux, l'expreſſion la plus vraie de la bonté du cœur, & le triomphe du ſentiment. Pourquoi

faut-il que le tableau qu'ils nous offrent ne soit plus de ce siècle, & qu'il contraste si fort avec nos mœurs !

Je ne suis point étonné que les jours qui ont suivi cette espèce de réunion, ayent été pour vous tous des jours plus sereins & plus purs : mais prends garde, ma fille ; c'est un calme trompeur, qui peut être suivi de bien des orages. Avec un cœur excellent, vous êtes tous trois jeunes encore & sans expérience : croyez-en la mienne ; elle est le fruit des années, & son langage, dicté seulement par mon amitié pour vous, n'emprunte rien des idées sombres d'une triste & craintive vieillesse. La passion de Valmont est pour quelque tems resserrée, comprimée au dedans, par la sagesse & les leçons de Senneville ; par celles qu'il s'est faites à lui-même ; par une tendre pitié pour les maux d'une épouse, qui a si peu mérité son indifférence ; par les principes d'équité, de vertu, qui revivent au fond de son ame, & y font renaître le cri de la conscience & la voix des remords : mais cette passion n'est pas éteinte, & la violence

qu'il se fait ne peut pas durer long-tems. Le feu couve & s'allume sous la cendre, qui le dérobe à vos yeux ; bientôt il se fera jour, & se montrera plus ardent qu'il ne l'a jamais été. Pour l'éteindre entièrement, il faut éloigner l'objet qui serviroit de nouveau à l'enflammer. Tant que Senneville sera au milieu de vous ; malgré elle, malgré mon fils, les passions, les dangers, le trouble & les alarmes y habiteront avec elle. La séparation sera cruelle pour vous tous ; mais elle est devenue nécessaire. Ce sera le mal d'un moment ; sans cela, vous vous exposeriez tous trois à des maux dont vous ne verriez pas la fin.

C'est donc à toi, ma fille, quoi qu'il en coûte à ton attachement pour ta jeune amie, quelques regrets qu'il puisse lui en coûter à elle-même ; c'est à toi à la préparer à un sacrifice, que la raison, que la religion exigent également. Je sais les moyens de le faire agréer à Valmont, en le rendant souverainement avantageux à Senneville ; & j'ai déjà tout disposé avec M. d'Orval pour un si grand dessein. Cet

ami, bien moins vénérable encore par ſon âge que par ſes vertus, m'a fait naître des eſpérances que je t'ai laiſſé entrevoir, mais auxquelles tu n'as pas fait aſſez d'attention : il s'apprête à les réaliſer ; &, quelque obſcurité que tu puiſſes y trouver, ſouffre que je te la laiſſe toute entière, pour te ménager, quand il en ſera tems, le plaiſir de la ſurpriſe. Il ſervira alors à tempérer le ſentiment trop vif que te cauſera l'éloignement de Mademoiſelle de Senneville, & à te le rendre moins pénible.

Maintenant, ma chère Emilie, je ne veux plus m'occuper dans cette lettre que du ſoin que tu m'impoſes de t'éclairer, ainſi que ton amie, ſur un article plus intéreſſant que tu ne le crois, celui des ſpectacles. Je ſuis charmé que tu m'ayes fourni toi-même l'occaſion de joindre ſur cette matière quelques réflexions à celles que je t'ai fait faire ſur les lectures. Souviens-toi que, t'écrivant en père & en ami, dans les penſées comme dans la manière de les rendre, ce n'eſt point à tes jeux le mérite de la nouveauté que j'am-

bitionne ; je n'en veux point d'autre que celui de t'être utile.

Mais avant tout, dis-moi, ma fille, eſt-ce à Emilie ſage & raiſonnable ſeulement, ou à Emilie chrétienne & ſage tout enſemble, que je vais parler ? Heureuſement pour ton père & pour toi, la queſtion n'eſt pas difficile à réſoudre : j'écris à cette ſage & fidèle Emilie, qui, bien loin de ſéparer ces deux titres, ne croit pas pouvoir trouver de véritable ſageſſe ailleurs que dans la religion. Eh bien, je vais donc te parler d'abord le langage du Chriſtianiſme. Mais je ferai plus, je t'aiderai enſuite à parler aux autres le langage de la ſeule raiſon.

Comme chrétienne, ma fille, croirois-tu pouvoir allier l'école du monde avec celle de J. C., & les maximes du théâtre avec la Morale évangélique ? Autant il y a de différence entre la lumière & les ténèbres, autant il y en a entre l'eſprit qui règne ſur la ſcène & celui qui éclaire, qui anime le vrai Fidèle. Faire mourir en nous tout ce qui tient au monde & à ſes folles paſſions, c'eſt-à-dire, comme

parle le disciple chéri du plus saint & du plus aimable de tous les maîtres, tout ce qui flatte dans l'homme la concupiscence de la chair, celle des yeux, & l'orgueil de la vie; voilà l'esprit du christianisme: nourrir dans notre ame l'attachement au monde, & ses penchans déréglés; voilà, sinon tout l'objet, au moins tout le fruit de nos spectacles. Dans l'Evangile, J. C. dit par-tout anathême au monde: sur le théâtre, le monde est par-tout; dans ce qu'on voit, dans ce qu'on entend, & au fond de notre cœur: c'est lui qui sur la scène établit les usages, détermine les bienséances, dicte les sentimens, dirige les affections, & peint de ses couleurs les vices & les vertus: seul il y fixe la règle de nos mœurs; il y juge en dernier ressort; & en Monarque suprême, il y dicte des loix. Est-ce au pied de la croix, dans l'Evangile de Jésus crucifié pour les hommes, que tu prétends te former & t'instruire? ou bien est-ce à l'école du monde & des passions? De ces deux maîtres entièrement opposés, J. C. & le monde, lequel choisis-tu? Si c'étoit le

dernier, ma fille ! que me resteroit-il à te dire ? je frémirois ; & l'anathême prononcé par ton Dieu retomberoit tout entier sur toi *. Eh, de quel front, sous quels prétextes, irois-tu voir au spectacle des intrigues d'amour, d'ambition, de vengeance, ou de haine, qu'avec tout l'art dangereux qui les accompagne tu n'oserois lire dans les Romans ? y entendre des maximes de galanterie, de faux principes d'honneur, des leçons de plaisirs & de volupté qui t'effraieroient dans des entretiens, & que nulle part, avec de la religion, tu ne pourrois entendre de sang-froid ? Ah ! quel supplice le spectacle ne seroit-il pas pour une ame, qui y entreroit vraiment chrétienne, qui en sortiroit également fidèle, si une telle ame, forcée d'y entrer, pouvoit y donner quelque attention ?

* Il ne faut pas oublier que, dans presque toute cette Lettre, M. de Valmont écrit encore plus pour Mademoiselle de Senneville que pour Emilie, dont il connoît assez la façon de penser.

Mais on peut, me diras-tu, ne choisir que des pièces saintes; & alors qu'auront-elles d'incompatible avec l'esprit du christianisme ? Presque tout encore, ma chère Emilie; tout ce qui les accompagne du moins, & qui les dépare.

Je n'en connois que trois tout au plus, où, pour la morale & les caractères, il n'y ait rien à reprendre; & dans celles-là mêmes, ce qu'il y a de plus pur se trouve en contraste avec les mœurs de ceux qui les représentent, s'altère en quelque sorte par le jeu des Acteurs, & devient nuisible par les idées qu'ils font naître.

» De pareils sujets, dit Madame de » Sévigné, ne conviennent pas à de tels » Acteurs. Il faut des personnes innocentes pour chanter les malheurs de » Sion, & des ames vertueuses pour en » voir avec fruit la représentation «. Au reste, ces pièces si saintes, de quelles autres pièces ne sont-elles pas suivies * ? &

* » On vient de jouer *Polieucte*; le théâtre » change, on joue l'*Ecole des Maris*; en est-ce » une d'amour conjugal ? & cette satire du

par le goût du ſpectacle qu'elles inſpirent, à quels autres drames en tout genre ne conduiront-elles pas ?

D'ailleurs, ma fille, ſans autre diſcuſſion, tu es enfant de l'Egliſe, & heureuſement née dans ſon ſein : ſi l'Egliſe eſt ta mère, elle, qui t'a enfanté à Jéſus-Chriſt ; ſi ce nom ſi tendre n'eſt point un vain nom ; s'il exige de toi le même

---

» mariage achevera-t-elle les beaux ſentimens » que la vertu de Pauline avoit commencé d'inſ- » pirer ? On vient de repréſenter *Athalie* ; j'ai » vu la maiſon du Seigneur, les livres de la loi, » les cérémonies du ſacre des Rois de Juda ; j'ai » la tête remplie de nouvelles Prophéties, des » grandeurs & de la puiſſance de Dieu ; tout » cela m'a pénétré d'une terreur religieuſe & » d'un reſpect profond pour le Roi des Rois : » les violons jouent, George Dandin paroît ; » & dans le même lieu où étoit le Temple de » Jéruſalem, je vois le rendez-vous nocturne » d'un jeune homme avec une femme mariée. » Je voudrois ſavoir ſi les effets de ces différens » contraſtes peuvent jamais tourner au profit » de la religion & des mœurs «. *M. le Franc dans ſa Lettre à Louis Racine.*

respect & la même obéissance, que tu auras droit d'exiger de tes propres enfans; son langage sur les spectacles ne doit pas être pour toi un langage indifférent, & ton devoir est de consulter ce qu'elle te dicte sur un objet aussi intéressant. Que prononce-t-elle à cet égard? Le même anathême que Jésus-Christ a prononcé contre le monde. Dans aucun siècle son langage n'a varié: dans ses Conciles, par la voix de ses souverains Pontifes, par la bouche de ses Docteurs, par la prédication journalière de ses Ministres, par les liens d'excommunication dans lesquels elle retient les Acteurs, par l'infamie dont les ont notés les loix des Princes animés du même esprit qu'elle, par la croyance commune des peuples qu'elle instruit, ne te dit-elle pas d'une voix assez haute pour être entendue, que c'est pécher contre son esprit & ses loix (a), contre les loix de la religion toute entière, que d'assister à ces sortes de spectacles?

Si leurs défenseurs allèguent pour eux quelques exemples, s'ils citent quelques textes; qui ne sait que ces textes & ces

exemples ne prouvent rien en leur faveur ? Il y a des spectacles au centre de l'Eglise Romaine, il est vrai : mais la puissance temporelle toute seule les y tolère ; & dans le même Prince, la puissance ecclésiastique en restreint la durée, en les bornant à certain temps de l'année ; en diminue le danger autant qu'elle le peut ; les réforme de jour en jour ; & tous les jours les condamne (*b*). Il y a à Rome des lieux affectés par autorité publique aux courtisanes, afin de les noter davantage & de rendre moins communs les périls de la séduction : de ce que ces lieux de débauche y sont tolérés par une sorte de nécessité (*c*), ôseroit-on bien en conclure que le libertinage y est permis ?

» Des hommes, qui par état devroient » s'interdire les spectacles, y assistent «. Mais cela prouve seulement qu'ils déshonorent leur état par leur conduite, & que leurs mœurs sont en contradiction avec leurs principes *.

---

* Tout le monde sait la belle réponse de M. Bossuet à Louis XIV. Nous parlions de

» Quelques Docteurs particuliers ont » laissé échapper des expressions favora- » bles au théâtre «. Mais comment ? en parlant des spectacles considérés dans leur nature, & abstraction faite des abus qui s'y glissent ; en permettant ceux où la pudeur & la sagesse chrétienne ne peuvent rien entendre ni rien appercevoir qui les alarme ; & en anathématisant, par des textes formels, tout théâtre, toute assemblée, qui, comme nos lieux de spectacles ordinaires, peut donner atteinte aux bonnes mœurs *.

---

spectacles, lui dit ce Prince, en le voyant entrer : qu'en pensez-vous ? Sire, il y a de » grands exemples pour, répondit le Prélat, » mais il y a de grandes autorités contre «.

* » Les sophismes, dit M. Gresset, les noms » sacrés & vénérables dont on abuse, pour » justifier la composition des ouvrages dra- » matiques & les dangers des spectacles, les » textes prétendus favorables, les anecdotes » fabriquées, tout cela n'est que du bruit, & » un bruit bien foible pour ceux qui ne re- » fusent point d'écouter les réclamations de » la religion, & qui connoissent que, [illegible]

Il ne reſte donc, ma chère fille, à une ame vraiment chrétienne, aucun appui ſolide ſur lequel elle puiſſe fonder, dans les circonſtances les plus communes, le droit & la liberté qu'elle ſe donneroit d'y aſſiſter : il ne lui eſt donc pas plus permis d'y accompagner ou d'y conduire les autres : par ſa ſeule préſence, elle concourt au mal qui s'y fait ; elle y ſert d'exemple ; elle y tient lieu d'autorité ; & plus ſes mœurs ſont pures, plus ſa piété par-tout ailleurs eſt édifiante, plus auſſi, dans ces lieux dangereux & profanes, elle devient aux foibles un ſujet de ſcandale. Eh, quand il ne ſeroit queſtion que des comédiens tout ſeuls, compteroit-elle pour rien d'être du nombre de ceux, qui, en aſſiſtant à leurs jeux, portent à leur ame le coup mortel (*d*) qui doit la perdre éternellement ? Y auroit-il des ſpectacles, s'il n'y avoit point de ſpectateurs ? & ce qui ſe fait pour tout un Public, ne ſe

---

» qu'on eſt réduit à diſputer avec la conſ-» cience, on a toujours tort «.

fait-il pas en particulier pour chacun de ceux qui le compoſent ?

» Mais on ne prétend pas en faire un » amuſement de tous les jours ; on n'ira » au ſpectacle que de loin à loin, on n'ira » même qu'une fois pour ſatisfaire ſa cu- » rioſité «. Eh, ma fille, ſi le ſpectacle eſt défendu à celui qui ſe fait gloire d'être enfant de l'Egliſe, il l'eſt pour cette fois même que tu voudrois en excepter. Si, pris dans ſon enſemble, il eſt mauvais en ſoi, on ne doit pas ſe le permettre une ſeule fois par curioſité : & où en ſerions-nous pour les mœurs, ſi, ſous ce prétexte, il falloit tout connoître & tout voir ? Qui peut d'ailleurs ſe répondre que ce qui eſt attrayant de ſa nature, ne fera pas naître en nous le déſir de le voir plus ſouvent ; & pourquoi ſe donner un déſir de plus, pour avoir enſuite tant de peine à le réprimer, ou pour s'expoſer au danger d'y ſuccomber encore (*e*) ?

» Mais il faut des amuſemens, & il eſt » bien permis de ſe délaſſer quelquefois «. Oui, ma fille ; mais pour une ame vraiment chrétienne, il faut des délaſſemens

conformes à l'esprit du christianisme. Ne crains pas que, censeur austère & réformateur indiscret, sous prétexte de te prêcher la mortification évangélique, j'ôse bien t'interdire tous les plaisirs qui te sont permis : mais encore faut-il qu'ils le soient : encore faut-il qu'ils ne compromettent point la piété & les mœurs ; qu'ils n'ayent rien de contagieux ; qu'ils n'inspirent point le goût des faux plaisirs, l'amour de la frivolité, & l'esprit de dissipation ; qu'ils ne nous fassent pas trop sortir de nous-mêmes, pour nous attacher à de vaines fictions, pour exciter en nous des passions turbulentes, & pour nous livrer à des transports que désavouent presque toujours la vertu & la raison. Eh, ne peut-on pas se délasser sans ces sortes de plaisirs ? Lorsque Saint Louis crut devoir bannir de son Royaume les spectacles, ne restoit-il plus de délassemens à ceux qui en avoient besoin ?

Mais sur-tout une ame belle & sensible n'a-t-elle pas, au sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchemens de la con-

fiance, dans le goût même des lettres & des arts, des plaiſirs plus purs qu'elle puiſſe ſe permettre ? Hélas ! ſi elle eſt plus belle & plus vertueuſe encore, n'a-t-elle pas des ſpectacles plus intéreſſans qu'elle puiſſe ſe procurer, celui des malheureux qui ſouffrent & qu'elle va conſoler ? N'a-t-elle pas des larmes plus douces à verſer, celles de la pitié pour les indigens qu'elle va viſiter & ſoulager ? N'a-t-elle pas un emploi plus noble & plus touchant à faire de ſes richeſſes, en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité & la charité ? Quel ſpectacle délicieux pour elle, lorſqu'elle voit un vieillard décrépit ranimer à ſa vue cette froide & tremblante vieilleſſe, à laquelle elle vient ſervir d'appui ? une veuve deſtituée de tout conſeil & de toute reſſource, lui ouvrir ſon cœur avec toute la liberté qu'inſpire la confiance, & reſſentir à ſon aſpect les ſeuls tranſports de joie dont elle ſoit encore ſuſceptible ? des orphelins abandonnés accourir au devant d'elle, recevoir ſes tendres careſſes, les lui rendre avec uſure, & arroſer ſes mains de

larmes, arrachées moins encore par le beſoin que par la reconnoiſſance ? Ah ! ma fille, ce ſont-là les plaiſirs vraiment dignes de toi !

Quiconque en cherche d'autres au ſein du monde & de la vanité, au ſein des plaiſirs bruyans & tumultueux, des jeux (*f*), des cercles, des danſes (*g*), & du théâtre, s'il ſe dit encore chrétien, rappelle-le aux fonts ſacrés ſur leſquels il fut régénéré. C'eſt-là qu'on promit en ſon nom le renoncement au monde & à ſes vains amuſemens ; le ſceau de la religion confirma ces vœux ſolemnels ; ils furent écrits dans le livre de vie. Au grand jour, où ce livre s'ouvrira pour lui, où il ſera jugé ſur ce qu'il renferme, où l'arbitre de ſon ſort lui retracera ſes premiers engagemens, ôſera-t-il bien dire, qu'en ſe permettant ces divertiſſemens profanes, il n'a point violé ſes promeſſes, & que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dans ces aſſemblées & ſur nos théâtres, ne démentoit point en lui l'eſprit du chriſtianiſme ?

Mais nous vivons, ma fille, dans un

ſiècle où ce langage a paſſé de mode, & où ſeulement on fait grâce quelquefois à la ſeule raiſon. Hé bien, raiſonnons, puiſqu'il le faut, chère Emilie; & que, par ta voix touchante & perſuaſive, la ſageſſe humaine détrompe ceux que n'aura pu détromper la religion. Et en premier lieu, ma fille, ſi l'on veut raiſonner d'après des principes, mêler l'utile à l'agréable, aſſaiſonner nos plaiſirs du ſel de la ſageſſe, & joindre les bienſéances à nos amuſemens; s'il eſt queſtion de mœurs enfin; on voudra bien ſans doute leur ſacrifier du moins la Comédie Italienne, l'Opéra, & mille autres ſpectacles moins honnêtes & plus dangereux encore. Le premier que je viens de nommer eſt trop rempli d'équivoques, de fades jeux de mots, de lazzis indécens, d'intrigues de valets, de baſſes repréſentations des mœurs les plus viles, de parodies honteuſes de la raiſon même & du goût, pour en croire l'épigraphe ſi connue que Santeuil a faite pour ce ſpectacle.

Le théâtre lyrique, encore plus fu-

neste, n'offre à l'ame que l'ivresse des vains plaisirs & les charmes de la séduction. C'est-là que la volupté entre par tous les sens ; que tous les arts concourent à l'embellir ; que la Poésie ne rime presque jamais que l'amour & ses douceurs ; que la Musique ne fait entendre que les accens des passions les plus vives ; que la danse retrace aux ieux, ou rappelle à l'esprit, les images qu'un cœur chaste redoute le plus ; que la peinture ajoute à l'enchantement par ses décorations & ses prestiges ; qu'une espèce de magie nous transporte dans les pays des Fées, à Paphos, à Cythère, & fait éprouver insensiblement toute la contagion de l'air impur qu'on y respire. C'est-là que tout nous ramène à cette seule maxime, à cette unique leçon : *Aux attraits du penchant cédez sans résistance.* C'est-là que l'ame amollie par degrés, perd toute sa force & tout son courage ; qu'on languit, qu'on soupire, qu'un feu secret s'allume & menace du plus terrible embrâsement ; que des larmes coulent pour le vice ; qu'on oublie ses vertus ; & que

privé de toute réflexion, réduit à la faculté de sentir, lié par de honteuses chaînes, mais qui sont pour nous des chaînes de fleurs, on ne sait plus même s'indigner de sa foiblesse. Quelle école pour tous les citoyens & pour tous les âges *!

---

* Ce n'est pas là l'Opéra peint en laid, & ridiculisé, d'ailleurs à si juste titre, par la plume ingénieuse d'un Auteur moderne ; mais c'est l'Opéra tel qu'il est vu & senti par la foule de ceux qui y assistent.

Quelqu'un de ma connoissance se souviendra toujours que, dans sa plus tendre jeunesse & presque dans son enfance, la récompense d'un *accessit* fut pour lui d'être mené à l'Opéra qu'il n'avoit jamais vu. Le premier essai de ce spectacle sur son ame fut de lui causer une espèce de délire, dont il ne revint que longtems après. Jamais le souper ne lui parut si long ; il n'aspiroit qu'au moment où il pourroit, seul avec lui-même, faire revivre toutes les images dont il s'étoit rempli, tous les sentimens qu'il avoit éprouvés. Une partie de la nuit se passa dans ces agitations ; & rien, comme il l'a avoué depuis, ne contribua davantage à développer, de si bonne heure & avec tant de force, les passions qui l'égarèrent si long-temps.

Je ne parlerai point de ces autres ſpectacles, qui, plus ou moins, participent à la nature de celui que je viens de décrire. Hélas ! il en eſt aujourd'hui de tout genre. Les ris, les jeux naiſſent en foule ſous les pas de la Jeuneſſe : par-tout & de quelque côté qu'elle ſe tourne, on lui tend des pièges, on amorce ſa curioſité par les coups-d'œil les plus enchanteurs, on tente ſes goûts par les fêtes les plus brillantes, on trompe ſon innocence par tous les attraits de la volupté, on la dégoûte des devoirs par les plaiſirs. Cette grande ville, que j'ai quittée & que tu habites, n'offre plus que l'ancienne image des Sybarites ; au milieu d'elle on peut dire, on peut montrer à chaque inſtant, où ſont les amuſemens, où ſont les vices ; on auroit peine à y dire, où ſont les vertus & les mœurs. Triſte fruit de tous nos ſpectacles !

Mais paſſons à celui qui eſt par excellence le ſpectacle de la nation, & que d'ailleurs ſes apologiſtes conſidèrent comme le ſpectacle des mœurs & de la vérité : c'eſt à défendre celui-ci qu'ils

s'obstinent le plus ; parce qu'il est le seul qui puisse prêter des armes à quiconque veut paroître allier les amusemens & la décence, l'utilité & l'agrément.

Deux genres, dont le dernier se divise maintenant en bien des espèces différentes, partagent la scène Françoise : la Tragédie, dont les effets sont d'inspirer la compassion & la terreur ; & la Comédie, qui a pour objet d'amuser par la peinture des ridicules.

Considérons ces deux genres par ce qu'ils ont de commun : dans le peu que nous dirons, tu distingueras sans peine ce qui est propre à chacun d'eux.

Le but de ce spectacle, comme de tout autre proprement dit, est d'intéresser, non pas quelques personnes seulement, mais tous les hommes en général. C'est le goût public qu'il veut flatter, & il ne peut y parvenir qu'en intéressant les passions. Mais quelles passions ! Celles que les hommes trouvent les plus universellement en eux, qui frappent, qui émeuvent davantage la multitude. Je veux bien que son second objet soit d'instruire

d'inſtruire, mais on ne me niera pas que ſon premier but ne ſoit de plaire; & malheureuſement je crois pouvoir prouver que, de la manière dont on eſt preſque forcé de s'y prendre, ce premier objet nuit à l'autre, & y ſubſtitue pour l'ordinaire un effet tout oppoſé.

Quelle eſt cette multitude à laquelle on veut plaire, & qu'il s'agit d'intéreſſer? Ce ſont des hommes, qui certainement, & quoi qu'ils en puiſſent dire, ne vont au ſpectacle que pour être amuſés; & qui, dans la peinture qu'on y fait des mœurs, ne peuvent être affectés comme ils deſirent de l'être, qu'autant qu'on aura ſoin de ne pas y contrarier juſqu'à un certain point leurs penchans; qu'on y ménagera, qu'on y flattera même leurs paſſions favorites; qu'on y donnera, aux vices qui leur ſont les plus naturels, un vernis d'héroïſme & de grandeur, qui adouciſſe à leurs propres yeux ce qu'auroient d'odieux des couleurs trop vraies & des images trop reſſemblantes. Ce ſont des hommes, pour la plupart volages & diſſipés, bien plus

ſuſceptibles d'impreſſions nuiſibles & dangereuſes que d'impreſſions bonnes & utiles ; des hommes, qu'une Morale exacte, qu'une raiſon ſévère ennuieroit, rebuteroit, & qui ne peuvent ſouffrir ſon langage qu'autant qu'il eſt tempéré par un langage plus doux, & racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leurs foibleſſes (*h*). Ce ſont des hommes qui veulent être remués, agités, vivement excités : à condition toutefois que ce ne ſera pas en leur inſpirant des remords, en faiſant porter leur terreur & leur pitié ſur leur propre misère ; mais ſeulement en les attachant à de vaines fictions, où l'ombre qu'ils pourſuivent puiſſe leur faire oublier la réalité ; où on les intéreſſe par le ſpectacle de paſſions & de malheurs, qui ne ſoient ni trop loin d'eux ni trop près, & qu'ils puiſſent enviſager ſans un retour douloureux & pénible ſur leur propre cœur : à condition encore que, ſi on veut les forcer à rire de leurs propres foibleſſes, ce ſera ſans ôter à leurs paſſions les eſpèces de dédommagemens qui leur importent le

plus, ſans faire trop ſouffrir leur orgueil, ſi ce n'eſt peut-être dans la peinture de quelques vices que tout le monde abhorre, & qu'on charge ſi bien que perſonne ne peut s'y reconnoître. Voilà, il faut en convenir, les hommes qu'on veut intéreſſer, qu'on veut amuſer; & pour la réduire aux termes les plus ſimples & les plus vrais, telle eſt la poétique de tous nos théâtres.

Quels ſont d'autre part ceux qui travaillent pour le ſpectacle? En général des hommes, trop peu occupés de choſes eſſentielles & d'études vraiment utiles; trop livrés aux choſes de pur agrément; trop nourris des penſées, des images, des lectures qui flattent le plus leurs paſſions; trop répandus au dehors; trop avides des louanges qu'on prodigue à des talens futiles, & qu'on ne devroit accorder qu'à un mérite réel; trop intéreſſés à ſe prêter au goût des ſpectateurs, pour qu'ils ne travaillent pas de la manière la plus propre à ſe concilier leurs ſuffrages; pour qu'ils n'emploient pas toute leur imagination, à ſéduire l'imagination des

autres hommes, au lieu de s'attacher à éclairer leur raison ; pour que leur goût le plus ordinaire, celui qu'ils font le plus sentir dans leurs ouvrages, ne soit pas le goût du vice bien plus que celui de la vertu.

Aussi voyons-nous, dans la plupart des pièces qu'on représente sur la scène, de violentes passions ennoblies avec art ; des sottises héroïques, consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire * ; de beaux sentimens, qui ne sont, à bien dire, que des saillies extravagantes d'ambition & de vengeance ** ; des fantômes de vertu, qui en imposent par un vain coloris de grandeur ; des personnages, qui, par leur caractère, leur rang, leurs sentimens, & leurs exploits, réveillent au fond de l'ame ou flattent ces inclinations vicieuses, d'où naissent en nous les

* Ce sont les expressions de M. de Voltaire.

** La Motte. *Réflexions sur la Critique.* Ces deux phrases ont été ajoutées au texte par l'Editeur, ainsi que quelques autres qu'on n'a pas toujours pris la peine de noter.

révolutions les plus funeſtes. On y voit la paſſion la plus généralement répandue & la plus à craindre, s'élever ſur la ruine de toutes les vertus, dominer dans preſque tous les cœurs, & fonder les principaux intérêts *; on y voit les foibleſſes & les crimes qu'elle traîne à ſa ſuite, déguiſés, palliés par le tour ingénieux d'une Morale auſſi fauſſe que ſéduiſante, juſtifiés, autoriſés par de grands exemples, préſentés du moins ſous des traits qui les font paroître plus dignes de

---

*M. de Voltaire lui-même en parle ainſi dans la diſſertation qui précède ſa Sémiramis. » D'environ quatre cents Tragédies qu'on a » données au Théâtre depuis qu'il eſt en poſ- » ſeſſion de quelque gloire en France, il n'y » en a pas dix ou douze qui ne ſoient fondées » ſur une intrigue d'amour. C'eſt preſque tou- » jours la même pièce, le même nœud, formé » par une jalouſie & une rupture, & dénoué » par un mariage. ....; c'eſt une coquetterie » perpétuelle «.

» Les femmes, dit-il ailleurs, qui parent nos » ſpectacles, ne veulent point ſouffrir qu'on » leur parle d'autre choſe que d'amour «.

compaſſion que de cenſure & de haine : on y apprend à nouer les intrigues de l'amour, à en parler le langage, à en adopter les prétextes, à en répéter les excuſes *. On y voit les autres paſſions les plus ardentes & les plus dangereuſes, ces paſſions qui ſont les ſecrets mobiles du cœur humain, & qui enfantent tous nos malheurs, l'orgueil, l'eſprit de domination, le reſſentiment des injures, prendre un air de nobleſſe & d'élévation, qui ſemble les rapprocher de la grandeur d'ame & du vrai courage. Près d'elles & à leur lumière, la fourberie eſt une politique ſage & l'art de gouverner ; l'eſprit de faction, le caractère d'une ame hardie, faite pour règner ſur ſes ſemblables ; le duel, une loi de l'honneur ; la vengeance, un devoir ; le ſuicide, un droit à ſa propre vie, qui n'eſt ignoré que des

* » Si les héros de quelques pièces ſoumettent » l'amour au devoir ; en admirant leur force, » le cœur ſe prête à leur foibleſſe : on apprend » moins à ſe donner leur courage, qu'à ſe mettre » dans le cas d'en avoir beſoin «. *M. Rouſſeau*.

lâches & des foibles. Les grandes fautes y ſont données preſque toutes à la deſtinée, & les dieux ſeuls y ſont coupables du crime des hommes. On y accoutume l'eſprit à des horreurs auxquelles il n'auroit jamais dû penſer; & je ſuis perſuadé qu'un homme fait à nos ſpectacles ſera moins étonné, moins frappé d'un grand crime, qu'une ame neuve, qui n'a jamais vu que l'image touchante de la vertu, ou l'empreinte légère du ridicule.

On y voit les caractères vicieux, altérés au gré de l'intérêt qu'on veut répandre ſur eux; on les voit, rachetant de ſcène en ſcène leurs grands vices par des qualités brillantes, en devenir moins odieux. On n'y ſait ni qui perd ni qui gagne, du vice ou de la vertu; tout y eſt ſacrifié au jeu des paſſions. On y voit règner une enflure continuelle d'idées & de ſentimens; on y entend, après quelques maximes vraies, des maximes fauſſes *; & chacun adopte, ſelon ſon goût & ſon

* » Je hais, a dit quelque part l'Auteur que » nous venons de citer, les mauvaiſes maximes

génie, celle qui lui convient le mieux (*i*). La religion elle-même n'y eſt traitée, ſur-tout aujourd'hui, qu'avec indécence; les dieux, les autels, les oracles, les prodiges, les prêtres, n'y paroiſſent que pour être la matière d'un indigne parallèle; ils n'y ſont offerts que pour nous engager adroitement à confondre avec de faux cultes le culte véritable, & n'y ſont marqués que du ſceau de la haine & du mépris.

Dans les Comédies, le valet apprend à tromper ſon maître; la ſoubrette, à ſervir la paſſion de ſa maîtreſſe; le fils de famille, à ſe jouer de la confiance de ſon père; la pupille, à ſurprendre la vigilance de ſon tuteur; la femme, à tirer parti de la crédulité de ſon mari. Tous y apprennent les expreſſions, les détours, les ruſes

(*i*) encore plus que les mauvaiſes actions «. Et il donne enſuite la raiſon de ce ſentiment. » Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes » actions; mais les mauvaiſes maximes cor- » rompent la raiſon même, & ne laiſſent plus » de reſſource pour revenir au bien «.

de la galanterie, de la séduction, & les manèges de la coquetterie *. Là le plus honnête homme est presque toujours le plus ridicule, & tout l'avantage y est pour le plus fourbe & le plus adroit. Dans les pièces les plus honnêtes, mentir est compté pour rien : dans les plus utiles, dans les pièces de caractère, l'effet qu'on envisage est presque toujours manqué, par la nécessité de charger le caractère principal, pour le faire ressortir & le rendre plus intéressant. Souvent aussi on le revêt, malgré ses foiblesses, de tant d'agrémens, on lui laisse tant de ressources, qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose (*k*). Presque toujours, si le fonds de la pièce est bon, les détails en sont dangereux ; & les leçons

* Ce ne sont point là des imputations fausses & de vaines déclamations. Qu'on ouvre Molière, Dancourt, Regnard, &c. qu'y trouve-t-on presque par-tout que de pareilles leçons ? Tout au plus ils corrigent en nous un foible peut-être, & ils y développent le germe de tous les vices.

mêmes, qui seroient utiles aux uns, deviennent pernicieuses aux autres, selon les circonstances & les dispositions de ceux qui les reçoivent *.

Ajoute, ma fille, à tout ce que je viens de dire, les prestiges de la déclamation; ce langage muet, si éloquent, si persuasif, si séduisant, qui, par un geste, parle aux yeux & pénètre le cœur, donne de la vivacité aux passions, de la force au sentiment, & de la véhémence au discours; qui exprime, dans toute leur énergie, les mouvemens de l'ame que le Poëte même n'a rendus que foiblement; qui fait

* » En peignant le ridicule des états qui » servent d'exemple aux autres, on le répand » plutôt que de l'éteindre; & le peuple, tou- » jours singe & imitateur des riches, va moins » au Théâtre pour rire de leurs folies, que » pour les étudier & devenir encore plus fou » qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause » Molière lui-même: il corrigea la Cour » en infectant la Ville; & ses ridicules Mar- » quis furent les premiers modèles des petits- » maîtres bourgeois qui leur succédèrent «. *M. Rousseau.*

illusion sur la fausseté des pensées & des maximes, & fait applaudir au mensonge avec plus de chaleur qu'on n'applaudiroit à la vérité. Ajoute le charme, l'enchantement du spectacle tout entier, le cercle brillant d'une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui étalent à l'envi tous les raffinemens de l'art & de la parure, qui affectent tous les agrémens de la mode & tout l'éclat du luxe, qui vont pour voir & pour être vues, qui dans leurs yeux portent tout le feu des passions qu'on exprime sur la scène. Ajoute les idées que font naître les acteurs, les actrices, malheureusement trop connus pour la plupart par la licence de leurs mœurs; avilis, quoi qu'on en puisse dire, par un préjugé raisonnable (*l*), par une conduite qui sans doute est bien plus le vice de leur état que celui de leur esprit & de leur cœur; invitant, irritant les passions par leur seule présence; & ôtant aux sens & à l'imagination le frein puissant, que du moins y met presque toujours l'auguste carac-

tère de la retenue & de la pudeur qui brillent dans les ames honnêtes *.

Réunis tous ces principes de corruption; & d'après eux, ma fille, juge des effets que le ſpectacle doit produire. Quels effets ! on y laiſſe altérer les premières idées de vérité, d'innocence, & de vertu, que l'éducation avoit pu donner. On y accroît, on y renforce les préjugés qu'on avoit puiſés dans le commerce du monde. On y échange des manières décentes & naturelles, contre des affectations ridicules. On s'y forme à un eſprit romaneſque, à un jargon de Théâtre, ou bien encore à ce ton de fatuité & d'impertinence, qui rend nos jeunes gens inſupportables à leurs propres concitoyens, & en fait pour les étrangers des objets de haine ou

* Riccoboni, Auteur & Acteur tout à la fois, cet homme ſi expert & ſi diſtingué dans ſon Art, nous aſſure que les ſentimens qui ſeroient les plus corrects ſur le papier, changent de nature en paſſant par la bouche des Acteurs, & deviennent criminels par les idées qu'ils font naître dans l'eſprit du ſpectateur, même le plus indifférent.

de mépris. On y apprend à dédaigner les mœurs anciennes, à mépriſer les occupations ſérieuſes, à négliger les devoirs domeſtiques, à ſe laiſſer gagner par la fureur du chant, de la danſe, & des vers, à étouffer l'heureux germe des talens précieux, par des goûts frivoles & des talens futiles. On y ſubſtitue l'eſprit de diſſipation, de luxe, & de galanterie, à l'amour de la retraite, de la ſimplicité, & de la ſageſſe. On y contracte l'habitude des penſées fauſſes & libertines; on y attiſe le feu des paſſions; on y reçoit les premières impreſſions de l'amour, ou on les augmente. La force de l'intérêt, la chaleur du ſentiment, le feu de l'action, les ornemens de la poéſie, tout l'enſemble du ſpectacle nous émeut & nous tranſporte. On eſt tout entier à ce qu'on voit, à ce qu'on ſent. On ſe remplit, on ſe pénètre à loiſir des mêmes vues, des mêmes penchans que font paroître les perſonnages qu'on nous repréſente. On ſe ſent attendrir; on verſe des pleurs en dépit de ſoi; on oublie tout; on oublie ſa raiſon & ſon propre cœur. On eſt déçu,

on eſt ſéduit, ſans avoir la force de revenir contre de ſi douces & de ſi fortes impreſſions; tout fait illuſion, & tout concourt à la maintenir.

Les effets du Théâtre ne ſont pas toujours ſi ſenſibles; mais dans qui? Dans ceux que rien n'émeut, que rien n'affecte, dont l'eſprit lent & pareſſeux ne ſaiſit les objets qu'à demi; dont la raiſon l'emporte ſur l'imagination & l'amortit: mais ceux-là s'ennuient au ſpectacle; car il n'amorce que ceux qu'il intéreſſe & qu'il paſſionne. Pour qui ſes effets ſont-ils moins ſenſibles encore? Pour ceux dont les paſſions ſont déjà accoutumées aux émotions les plus vives; qui ſont blaſés ſur les plaiſirs; qui ne ſentent plus rien pour avoir trop épuiſé toute eſpèce de ſentiment & de volupté; qui ne s'apperçoivent plus des écarts de leur eſprit & de leur cœur par l'habitude qu'ils ont contractée de les laiſſer s'égarer impunément; & qui ſe croient toujours innocens, parce qu'ils ne ſavent plus diſtinguer ce qui les rend coupables: pour ceux, en un mot, qui conſentent à tout,

qui s'amuſent de tout ſans ſcrupule, & qui, entraînés par tout ce qui leur paroît agréable, ſe livrent à toutes les impreſſions qu'ils en reçoivent, ſans s'inquiéter de ce qu'elles peuvent avoir de criminel. Voilà ceux qui ne ſentent pas les effets & les dangers du ſpectacle : car, hélas ! ſent-on toute l'impétuoſité d'un torrent, quand on ſe laiſſe aller à ſon cours ? Retranchez du ſpectacle tout ce qui en fait le péril, tout ce que la véritable ſageſſe y réprouve ; & bientôt il ceſſera d'avoir pour eux les mêmes charmes.

D'ailleurs, ma fille, je conviendrai, ſi l'on veut, que le ſpectacle ne produit pas ſes plus pernicieux effets tout à coup ; mais il les prépare : il ne porte pas à nouer ſur le champ des intrigues ; mais il les amène : il n'occaſionne pas ſur le champ des défaites & des chûtes ; mais il met dans le cœur la diſpoſition ſecrète, qui en ſera un jour la trop funeſte cauſe.

Eh, dans combien de ſpectateurs, le Théâtre n'opère-t-il pas des effets plus prompts & plus funeſtes ? Quelle plus grande preuve nous faut-il de ſon in-

fluence ſur les mœurs ? C'eſt à la ſortie de la Comédie, de l'Opéra, qu'on va tendre des pièges à la jeuneſſe ; c'eſt ſurtout aux environs de nos ſpectacles que ſe logent les courtiſanes. Elles comptent donc bien ou ſur les effets qu'ils produiſent, ou ſur le peu de ſageſſe de ceux qui y vont chercher leur délaſſement & leurs plaiſirs *.

A des raiſons ſi preſſantes, faut-il joindre des autorités ? Celle des Légiſlateurs, des anciens Sages de la Grèce & de Rome (*m*), qui, preſque tous, ont regardé les ſpectacles comme la ſource de mille déſordres ; celle de nos hommes de Cour qui ont le mieux connu le jeu des paſſions & le cœur humain, de la

* » Je ne conſidère pas les ſpectacles, a dit » M. de Voltaire lui-même, comme une occu» pation qui retire les jeunes gens de la débau» che ; cette idée ſeroit celle d'un Curé igno» rant. Il y a aſſez de tems avant & après les » ſpectacles pour faire uſage de ce peu de » momens qu'on donne à des plaiſirs de paſ» ſage, immédiatement ſuivis du dégoût «. *Mélanges de Littérature.*

Rochefoucault *, de Buſſi-Rabutin, du Prince de Conti, qui a fait un Traité exprès contre les ſpectacles; celle d'un Magiſtrat auſſi éclairé que l'étoit le Chancelier d'Agueſſeau, qui a fait ſur eux des Remarques ſi intéreſſantes; celle enfin de nos génies les plus diſtingués, de nos Poëtes eux-mêmes, des Corneille, des Racine, des Quinaut, des la Motte **, qui ſe ſont repentis d'avoir travaillé pour le Théâtre, & qui, après en avoir ſi bien étudié toute la ſcience, ont été les premiers à en avouer les dangers & la ſéduction: tant d'autorités en tout genre donneront

* » Tous les grands divertiſſemens, dit M. le Duc de la Rochefoucault, ſont dangereux: on ſort du ſpectacle le cœur ſi rempli de toutes les douceurs de l'amour, & l'eſprit ſi perſuadé de ſon innocence, qu'on eſt tout préparé à recevoir ſes premières impreſſions, ou plutôt à chercher l'occaſion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaiſirs & les mêmes ſacrifices qu'on a vus ſi bien repréſentés ſur le Théâtre «.

** Voyez dans les notes leurs regrets & ceux de MM. Leſranc, Greſſet, Riccoboni, &c.

sans doute un nouveau poids à la raison. Eh, qui se flattera de mieux savoir que les maîtres de l'Art, quels sont les effets qu'il peut produire (*n*) ?

Quels prétextes, ma fille, restent donc à ses partisans ? Qu'ils dénaturent tant qu'ils voudront nos spectacles, qu'ils les considèrent d'une manière abstraite, tels qu'ils devroient être, tels qu'il seroit à souhaiter qu'ils fussent ; ils ne persuaderont pas, à quiconque a de la sagesse & des mœurs, qu'on peut, sans risque & sans crime, les voir & les fréquenter tels qu'ils sont.

Combien donc se rendent coupables, des pères foibles, des mères imprudentes, des gouverneurs & des guides indignes de l'être, qui, en y conduisant leurs enfans ou leurs élèves, leur présentent eux-mêmes la coupe empoisonnée du plaisir & de la volupté ? Hélas ! n'y boiront-ils pas assez tôt sans eux ? Leurs passions ne s'éveilleront-elles pas assez d'elles-mêmes ? Faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter ?

O toi, ma fille, plus éclairée sur tes

devoirs & mieux disposée à les remplir, mieux instruite des dangers du spectacle, tu n'iras point y chercher pour toi-même un vain délassement ; tu n'y conduiras point Mademoiselle de Senneville, & tu ne courras pas le risque trop réel d'y égarer sa jeunesse ; tu n'y mèneras point un jour tes enfans ; tu n'auras pas été leur mère pour aider à les séduire ! Le Théâtre n'est pas l'école des mœurs ; & lors même qu'il semble le devenir à certains égards, les secours qu'il offre à la vertu sont trop insuffisans, & les motifs qu'il lui prête sont trop au dessous d'elle. S'il est l'école du goût, c'est tout au plus d'un goût frivole, qui amuse l'esprit & qui fait tort à la raison. Tu ne connoîtras de goût pur & solide, de discernement exquis, que celui qui tient à la sagesse ; & tu croiras toujours que l'art de bien penser tient à l'art de bien vivre.

N'oublie pas, ma fille, combien nos idées prennent aisément la teinte de tout ce qui nous environne, & combien à nos premières idées sont liés nos premiers penchans. Fais donc en sorte que

tes enfans, que tous ceux qui dépendront de toi, ſur-tout dans un âge encore tendre, ne voient, n'entendent rien, qui ne puiſſe leur donner, ſans aucun mêlange, l'idée du vrai & l'amour du bien.

Par rapport à toi, ma chère Emilie, ſi ton mari redouble par la ſuite ſes ſollicitations les plus vives en faveur des ſpectacles, oppoſe-lui les armes ſi puiſſantes que la Nature elle-même donne à ton ſexe, lorſqu'il veut bien en faire uſage: redouble tes complaiſances & les marques de ton attachement: fais-lui voir que ton cœur même ne ſauroit conſentir à être diſtrait de ſon amour pour lui, par des amuſemens qui inſenſiblement tendroient à l'altérer; & qu'il ne s'y refuſe ſi conſtamment que pour ſe conſerver toujours pur & fidèle.

NOTES.

PAGE 108.

(a) QUE c'eſt pécher contre ſon eſprit & ſes loix, &c. » La diſtinction que quelques perſonnes font entre les Comédiens François & les Italiens, eſt regardée avec dériſion parmi les gens ſenſés & inſtruits. Il faut, au contraire, ſe renfermer dans le principe inconteſtable, qu'où les loix du Royaume & de l'Egliſe ne diſtinguent point, il ne faut pas diſtinguer «. *Collection de Déciſions de Juriſprudence, par Deniſart*, au mot *Comédien.*

On peut conſulter ſur tout ceci les Maximes & Réflexions ſur la Comédie, par M. Boſſuet; le Traité de la Comédie au troiſième tome des Eſſais de morale de M. Nicole, & au cinquième volume, ſes penſées ſur les ſpectacles; le Traité de la Comédie & des ſpectacles, de M. le Prince de Conti; un excellent ouvrage de M. Deſprés de Boiſſi, Avocat en Parlement, qui a pour titre, *Lettres ſur les Spectacles*, & dont on a fait un très-grand uſage dans ces notes *; un Recueil de diſſertations ſur ce ſujet, que le

* Voyez la ſixième édition en deux volumes, conſidérablement augmentée par l'Auteur.

Pape Benoît XIV engagea le P. Concina à compoſer. Ce même Pontife donna, le premier Janvier 1748, une Déclaration authentique, par laquelle il proteſta qu'il ne toléroit les Spectacles qu'à regret.

PAGE 109.

(b) *Et tous les jours les condamne.* » Ce n'eſt point par négligence ni par relâchement, diſoit le Pape Gélaſe, que mes prédéceſſeurs ont uſé de tolérance à l'égard de ce ſcandale, que j'eſpère abolir. Je ſuis perſuadé qu'ils ont fait les plus ſincères tentatives pour le détruire, & que leurs bonnes intentions furent toujours traverſées «.

IBID.

(c) *De ce que les lieux de débauche y ſont tolérés par une ſorte de néceſſité.* Néceſſité vraie ou prétendue : car, quelles que ſoient les autorités qu'on peut faire valoir à ce ſujet, j'ôſe croire que d'autres loix meilleures feroient d'autres mœurs ; & ce que dans les beaux jours de Rome païenne on ne connoiſſoit même pas, il ſeroit ſans doute poſſible à des Princes vertueux de le faire diſparoître, & d'en purger les Etats où l'on fait profeſſion de chriſtianiſme. Juſqu'en 1738 on n'avoit point encore vu de courtiſane dans une de nos villes les plus diſtinguées par la population & par le commerce; les honnêtes

femmes n'y étoient pas moins en ſûreté : une malheureuſe, venue d'une autre cité, y a donné, dans cette même année, comme le ſignal de la proſtitution & du libertinage ; maintenant la ville dont je parle en eſt remplie.

PAGE 111.

(d) *Portent à leur ame le coup mortel*, &c. M. l'Abbé Clément rapporte ce beau trait de Madame Henriette de France. » Elle diſoit un jour à une perſonne qu'elle honoroit de quelque confiance, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaiſir aux repréſentations du Théâtre ; que pour elle c'étoit un vrai ſupplice. La perſonne à qui elle parloit ainſi, ne put s'empêcher d'en marquer de l'étonnement, & prit la liberté de lui en demander la raiſon. Je vous avoue, répondit la Princeſſe, que, quelque gaie que je ſois en allant à la Comédie, ſi-tôt que je vois les premiers Acteurs paroître ſur la ſcène, je tombe tout à coup dans la plus profonde triſteſſe : » Voilà, me dis-» je à moi-même, des hommes qui ſe damnent » de propos délibéré, pour me divertir «. Cette réflexion m'occupe & m'abſorbe toute entière pendant le ſpectacle : quel plaiſir pourrois-je y goûter « ? *Maximes pour ſe conduire chrétiennement dans le monde.*

Si la réflexion de Madame Henriette eſt vraie, rien n'eſt plus naturel & plus juſte, que le ſentiment dont elle étoit ſi vivement affectée ; & cette réflexion eſt de toute vérité, aux ieux de quiconque a de la Religion. Auſſi, pour tant de gens, eſt-il plus court de n'en point avoir.

PAGE 112.

(c) *S'expoſer au danger d'y ſuccomber encore ?* » Combien en eſt-il qui ont prétendu de même n'y aller qu'une fois, ou par curioſité, ou par complaiſance, & que l'attrait du Théâtre a tellement ſéduits tout à coup, qu'ils en ſont devenus les partiſans les plus zélés & les plus empreſſés ſpectateurs ?

» Témoin Alype, diſciple d'abord, & enſuite ami de S. Auguſtin. Etudiant le droit à Rome, quelques-uns de ſes condiſciples lui propoſèrent un jour d'aller avec eux à l'Amphithéâtre. Alype autrefois avoit aimé paſſionnément les ſpectacles ; & S. Auguſtin, étant ſon Maître à Carthage, l'avoit guéri de cette paſſion. Alype s'en croyoit dégoûté pour toujours ; il réſiſte aux invitations, aux prières, aux preſſantes ſollicitations de ſes amis ; mais ils l'entraînent de force. C'eſt en vain, leur dit-il, que vous me faites violence ; vous pouvez la faire à mon

corps,

corps, mais vous ne pouvez rien sur mon esprit; au milieu de vous, à l'Amphithéâtre, je serai dans mon cabinet avec mes livres. En effet, Alype ferma constamment les ieux pendant le spectacle; & au lieu d'y prendre aucune part, il ne s'occupa que de ses réflexions. Mais tout à coup un cri extraordinaire frappa ses oreilles & excita sa curiosité; il ouvrit les ieux : à peine vit-il le spectacle, qu'il s'y sentit intéressé; ravi, transporté hors de lui-même, il mêle ses cris & ses applaudissemens à ceux des autres spectateurs, & sort enfin plus épris que jamais de l'amour du Théâtre ». *M. l'Abbé Clément.* Ibid.

PAGE 115.

(f) *Des jeux, des cercles, &c.* Puisqu'il est question ici de toutes les sortes de plaisirs que la Religion condamne, que ne pourroit-on pas dire de cette manie du jeu, si commune de nos jours, qui fait asseoir indistinctement à la même table & souper ensemble, le prince & l'aventurier, la duchesse & la courtisane, l'honnête homme & le fripon; qui fait risquer aux uns la perte de l'honneur & de la probité, aux autres la perte de la pudeur & de l'innocence, à tous la perte du tems & de la fortune; qui fait hasarder sur une carte ce qui

eût ſuffi pour le bonheur de vingt familles ; & qui réduit quelquefois à la plus affreuſe indigence, celles qui parmi nous étoient les plus diſtinguées & les plus opulentes ?

IBID.

(g) *Des cercles, des danſes, &c.* Ce qu'on dit ici des Spectacles, on doit le dire, à plus forte raiſon, des Bals, qui ne ſont pas moins dangereux. C'eſt à leur ſujet que, ſur le Théâtre Italien, un Auteur dramatique fort connu (M. de Boiſſi, *Talens à la mode*) fait dire à un de ſes perſonnages qui eſt d'ailleurs très-porté pour les plaiſirs en tout genre :

Des femmes, ſans garder la moindre bienſéance,
Avec des hommes font aſſaut
D'entrechats & de bonds, de gambade & de ſaut.
O ſiècle ! Otems ! O mœurs ! quelle indécence * !

C'eſt à ce même ſujet que le célèbre Buſſi-Rabutin, de l'Académie Françoiſe, ce Cour-

* L'indécence eſt plus grande aujourd'hui que jamais, par la nature de ces nouvelles danſes, de ces Allemandes, qui, au jugement des hommes les moins prévenus, font rougir la pudeur & devroient déconcerter la vertu la moins ſévère. C'eſt à ces ſortes de danſes cependant, qu'on forme l'âge le plus tendre ; & maintenant nous avons, preſque en tous lieux, les *Bals d'enfans*.

tisan célèbre, dont le témoignage ne sera pas suspect aux gens du monde, écrivoit à M. de *la Roquette*, Evêque d'Autun, une Lettre, qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici.

» J'ai lu l'avis sur les Bals que vous m'avez envoyé, Monsieur; & puisque vous souhaitez de savoir ce que j'en pense, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent très-dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience; & quoique le témoignage des Pères de l'Eglise soit bien fort, je tiens que, sur ce chapitre, celui d'un courtisan sincère doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres: cependant les tempéramens les plus froids s'y réchauffent; & ceux qui sont assez glacés pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaisir, n'y vont point. Ainsi, il n'est pas nécessaire de les leur défendre; ils se les défendent assez eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaisir, les soins de sa parure & les veilles en rebutent; & quand on y a du plaisir, il est certain qu'on court grand hasard d'y offenser Dieu. Ce ne sont d'ordinaire que les jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à

réſiſter aux tentations dans la ſolitude ; à plus forte raiſon dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la danſe échaufferoient des anachorètes. Les vieilles gens, qui pourroient ſe trouver dans les Bals, ſans intéreſſer leur conſcience, ſeroient ridicules d'y aller ; & les jeunes, à qui la bienſéance le permet, ne le pourroient pas ſans s'expoſer à de trop grands périls. Ainſi, je tiens qu'il ne faut point aller au Bal quand on eſt chrétien ; & je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les conſciences, qu'ils n'y allaſſent jamais ». Voyez le quatrième tome du *Recueil des Lettres de M. de Buſſy, édition d'Amſterdam*, 1738.

PAGE 112.

(h) *Racheter par des maximes qui s'accommodent mieux à leur foibleſſe.* » Auſſi l'habile Poëte, le Poëte qui ſait l'art de réuſſir, cherchant à plaire au peuple & aux hommes vulgaires, ſe garde bien de leur offrir la ſublime image d'un cœur maître de ſoi, qui n'écoute que la voix de la ſageſſe : mais il charme les ſpectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas ; qui font retentir le Théâtre de cris & de gémiſſemens ; qui nous forcent à les plaindre lors

même qu'ils font leur devoir, & à penſer que c'eſt une triſte choſe que la vertu, puiſqu'elle rend ſes amis ſi miſérables. C'eſt par ce moyen que, par des imitations plus faciles & plus diverſes, le Poëte émeut & flatte davantage les ſpectateurs.

» Cette habitude de ſoumettre à leurs paſſions les gens qu'on nous fait aimer, altère & change tellement nos jugemens ſur les choſes louables, que nous nous accoutumons à honorer la foibleſſe d'ame ſous le nom de ſenſibilité, & à traiter d'hommes durs & ſans ſentimens, ceux en qui la ſévérité du devoir l'emporte en toutes occaſions ſur les affections naturelles. Au contraire, nous eſtimons comme gens d'un bon naturel ceux, qui, vivement affectés de tout, ſont l'éternel jouet des évènemens; ceux qui pleurent, comme des femmes, la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié déſordonnée rend injuſtes pour ſervir leurs amis; ceux qui ne connoiſſent d'autres règles, que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du ſexe, qui les ſubjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs paſſions, & d'autre mérite que leur foibleſſe. Ainſi, l'égalité, la force, la conſtance, l'amour de la juſtice, l'empire de la raiſon, deviennent inſenſiblement des qualités haïſſables, des vices.

que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris ; & ce renversement des saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre ». *M. Rousseau.*

PAGE 128.

(i) *Et chacun adopte suivant son goût & son génie, celle qui lui convient le mieux.* Il s'en faut bien que nous ayons sur cela la même délicatesse qu'avoient les Athéniens du tems d'Euripide. Ce Poëte avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par ces paroles : » Les » richesses sont le souverain bien du genre » humain ; & c'est avec raison qu'elles excitent » l'admiration des Dieux & des hommes «. Tous les spectateurs se récrièrent ; & on auroit chassé l'Acteur, si Euripide ne fût venu prier l'Assemblée d'attendre la fin de la Pièce, où l'admirateur des richesses recevoit le châtiment qu'il méritoit.

Euripide lui-même fut sur le point d'être cité devant les Magistrats, au sujet de cette réponse qu'il fait faire à Hyppolite : » Ma langue » a prononcé le serment, mais mon cœur n'y a » point consenti «.

En général, il est bon d'observer que les Anciens savoient bien mieux que nous tirer

parti des spectacles ; ils les lioient en quelque sorte au système de la législation ; ils les faisoient servir pour l'ordinaire à renforcer les mœurs, l'esprit national, & la religion. Les Poëtes & les Philosophes, dans le siècle où nous sommes, les emploient le plus souvent à les détruire.

M. d'Arnaud, dans son discours préliminaire sur le Comte de Comminge, & à l'occasion d'un spectacle plus dangereux encore & plus licencieux que tous les autres, fait une réflexion qui mérite bien toute l'attention du Ministère public » Des hommes éclairés, qui connoissent le pouvoir du physique, ne sauroient être trop attentifs sur le choix des objets qui les entourent, & des impressions qu'ils reçoivent. Des ames remuées par des images nobles & attendrissantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, seront assûrément plus préparées aux bonnes actions, que des esprits nourris de jeux insipides, & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens résistèrent aux forces du *Grand Roi*, ils ne couroient point entendre des musiciens (ou des Poëtes) efféminés ; ils alloient enflammer leur courage aux représentations des Drames immortels des Sophocle & des Euripide «.

PAGE 129.

(k) *Qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose.* C'est ce qu'on éprouve en quelque sorte dans le Misanthrope, & presque autant dans le Glorieux, cette Pièce de caractère & de sentiment pour laquelle, plus que pour toute autre, on se sentiroit porté à faire grâce au Spectacle, s'il ne renfermoit pas tant d'inconvéniens à la fois : on y fait le Glorieux si grand à certains égards, dès qu'il paroît sur la scène ; il met dans son rôle tant de hobleſſe & de majesté, de cette fausse majesté cependant qui flatte notre fol orgueil ; il l'emporte si fort sur son doucereux rival ; il en triomphe si parfaitement, que pour peu qu'on soit entiché du même vice, on aimeroit mieux, ce semble, rester le Comte de Tuffière, que d'être le très-honnête, très-ridicule, & très-malheureux Philinte. Dans une si belle Pièce, que d'autres choses à reprendre par rapport aux mœurs ?

On auroit été tenté d'analyser ici nos plus belles Pièces, tant les Tragédies que les Comédies, si, dans de simples notes, on pouvoit se permettre de faire une dissertation ; & j'ose croire que, si l'on en excepte Esther & Athalie,

qui n'ont pas été compoſées pour notre Théâtre, il eût été facile de prouver qu'il n'y en a pas une peut-être, qui, du côté de la morale, ne laiſsât plus à perdre qu'à gagner.

M. Rouſſeau a relevé avec beaucoup de juſteſſe les inconvéniens qui ſe rencontrent, relativement aux mœurs, à mettre les Fables de la Fontaine entre les mains des enfans ; par une analyſe auſſi exacte, combien ne feroit-on pas obſerver d'inconvéniens, plus ſenſibles encore, à mettre nos meilleures Pièces de Théâtre ſous les yeux & entre les mains de tous les hommes, & ſur-tout des jeunes gens ?

PAGE 131.

(1) *Avilis par un préjugé raiſonnable.* Quoi qu'en puiſſent dire les paſſions, ſi portées à flatter ceux qui contribuent le plus à les ſatisfaire, le métier de Comédien ſera toujours aviliſſant par ſa nature : parce qu'en ſoi il ſera toujours vil de ſe donner ſoi-même en ſpectacle pour amuſer les autres, & de s'y donner pour de l'argent ; de jouer par état des rôles qui nous ſont étrangers ; de revêtir à commandement un perſonnage qui n'eſt pas le ſien, tantôt roi de Théâtre & tantôt valet ; tantôt un héros & plus ſouvent un fripon, tour à tour Alexandre & Griſpin ; de faire acheter au Public le droit de cenſurer nos geſtes, nos démarches, de

nous siffler en face, & de nous insulter en personne.

C'est ainsi qu'en parle le Philosophe de Genève: » Quel est donc au fond l'esprit que le comédien reçoit de son état? Un mêlange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil & d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne..... C'est un grand mal sans doute de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur «?

» Si l'on ne peut voir en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des actrices, qui force & entraîne celui des acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah! pourquoi? Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siècle, où règnent si fièrement les préjugés & l'erreur sous le nom de Philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la nature... je demande donc comment un état, tel que

celui de comédienne, dont l'unique objet est de se montrer en public, & qui pis est de se montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette bientôt en personne, & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des désirs qu'elle prend tant de soins d'exciter » ?

» Quoi ! malgré mille timides précautions, une fem me honnête & sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste, entourée d'une Jeunesse ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir, résisteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, & à l'or auquel elles sont d'avance à demi-vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point ». *Lettre sur les Spectacles.*

PAGE 136.

(m) *L'autorité des Législateurs, des anciens Sages de la Grèce & de Rome.* Solon s'opposa fortement à l'établissement des Spectacles; il en prévoyoit les plus funestes suites, & l'effet ne prouva que trop qu'il avoit bien prévu. Plutarque attribue la corruption & la perte d'Athènes à la passion que le peuple eut pour ce genre d'amusement. A Lacédémone on ne représentoit ni Tragédies ni Comédies. Platon les réprouvoit comme des amusemens qui tendoient à faire des hommes passionnés. Cicéron s'écrie à ce sujet dans les Tusculanes: O la belle école! Si on en ôtoit tout ce qu'elle offre de vicieux, il n'y auroit plus de spectateurs. Le tendre & galant Ovide s'écrioit lui-même: Ne touchez pas à ces Poëtes qui ne respirent que la tendresse: *Teneros ne tange Poëtas*; & tels sont, du plus au moins, tous nos Poëtes dramatiques.

» L'an 400 après la fondation de Rome, les Censeurs proposèrent au Sénat de faire construire un Théâtre de pierre. Le grand Scipion s'y opposa, & fit à ce sujet un discours si véhément pour prouver que les Spectacles corrompoient infailliblement les Romains, que l'on vendit, aussi-tôt, par ordre du Sénat, tout ce qui avoit été préparé pour la construction du Théâtre. La

ſuite fit voir que Scipion ne s'étoit point trompé ; l'établiſſement des Spectacles à Rome fut l'époque du luxe & de la molleſſe, qui corrompirent enfin cette fameuſe République. « *Maximes, &c.*

» On croit répondre à tout, dit M. l'Abbé Clément, qui rapporte ce dernier trait, en diſant que les Spectacles aujourd'hui ſont bien différens de ce qu'ils étoient autrefois. A qui donc croit-on parler ainſi ? N'avons-nous pas le Théâtre d'Euripide, de Sophocle, de Ménandre, & celui de Sénèque, de Plaute, & de Térence ? Qu'on les compare à ceux de Racine, des deux Corneille, de Molière, & on verra leſquels ſont les plus propres à corrompre le cœur. Et l'impiété que quelques Auteurs tragiques ont affecté de ſemer dans leurs Ouvrages, n'eſt-elle pas une des cauſes de l'irréligion qui ſe répand & s'établit de jour en jour « ? *Ibid.*

PAGE 158.

(n) *Qui ſe flattera de mieux ſavoir que les maîtres de l'Art, quels ſont les effets qu'il peut produire* ? Corneille ne ſe raſſura jamais entièrement ſur l'abus qu'il avoit fait de ſes talens.

Voici ce que Racine écrivoit à ſon fils ſur les Spectacles. » Croyez-moi, mon fils, quand vous ſaurez parler de Romans & de Comédies, vous n'en ſerez guère plus avancé pour le monde, &

ce ne ſera pas par cet endroit-là que vous ſerez plus eſtimé..... Vous ſavez ce que je vous ai dit des Opéra & des Comédies ; on doit en jouer à Marly. Le Roi & la Cour ſavent le ſcrupule que je me fais d'y aller ; & ils auroient une mauvaiſe opinion de vous, ſi, à l'âge où vous êtes, vous aviez ſi peu d'égards pour moi & pour mes ſentimens «.

Voyez les *Mémoires ſur la vie de Jean Racine*, par *Louis Racine* ſon fils, Auteur du *Poëme de la Religion.*

Quinaut s'eſt repenti, quoiqu'un peu tard, d'un talent trop facile & trop mal employé.

La Motte a marqué les mêmes regrets ; & travaillant encore pour la ſcène Françoiſe, voici l'aveu qu'il fait au Public dans ſon diſcours ſur la Tragédie : » Nous ne nous propoſons pas d'éclairer l'eſprit ſur le vice & la vertu, en les peignant de leurs vraies couleurs. Nous ne ſongeons qu'à émouvoir les paſſions par le mêlange de l'un & de l'autre ; & les hommages que nous rendons quelquefois à la raiſon, ne détruiſent pas l'effet des paſſions que nous avons flattées. Nous inſtruiſons un moment, mais nous avons long-tems ſéduit ; & quelque forte que ſoit la leçon de Morale que puiſſe préſenter la cataſtrophe qui termine la Pièce, le remède eſt trop foible & vient trop tard «.

A ces autorités on peut joindre celle des Auteurs plus modernes encore.

M. Lefranc, de l'Académie Françoiſe, & Auteur de Didon, parle ainſi contre les Spectacles, en ſe déclarant contre quelqu'un qui en prenoit la défenſe : » On s'efforce depuis long-tems de réduire en problême théologique cette queſtion: *Si c'eſt un péché d'aller à la Comédie.* On ne manque pas d'appuyer la négative de toutes les diſtinctions poſſibles, de toutes les conditions capables de raſsûrer : on exige qu'il n'y ait rien de déshonnête ni de criminel dans la Pièce ; que celui qui va au Spectacle n'y apporte point de penchant au vice, ni une âme facile à émouvoir ; qu'il y ſoit maître de ſon cœur, de ſes penſées, de ſes regards : que rien de ce qu'il entend, que rien de ce qu'il voit, ne ſoit pour lui une occaſion de chûte ni de tentation. Cette théorie eſt certainement admirable. Qui me répondra de la pratique ? Sera-ce notre Caſuiſte ? qu'il aille plutôt à la Comédie ; au retour je m'en rapporte à lui «.

M. Greſſet, auſſi de l'Académie Françoiſe, après nous avoir fait obſerver que l'Hiſtoire de l'Art dramatique eſt beaucoup plus la liſte des fautes célèbres & des regrets tardifs, que celle des ſuccès ſans honte & de la gloire ſans remords, déclare lui-même ſon repentir des ſuccès

qu'il a eus en parcourant la même carrière. Voici quelques-uns des motifs qu'il rapporte dans sa Lettre imprimée en 1759, & qui l'ont porté à faire cette espèce d'abjuration. » Je vous avouerai, dit-il, que depuis quelques années j'avois beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le Théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevoit souvent des nuages dans mon ame sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme ; & je me faisois, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitois de démêler & d'approfondir. Toujours combattu & toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre & par le désir de me faire grâce. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination & l'enivrement de la fausse gloire ? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* & *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui & de moi-même, rappelé en même tems par cette voix intérieure, toujours sévère & toujours juste, je souffrois, & je n'en travaillois pas moins dans le même genre. Il n'est guère de situation plus pénible, quand on pense, que de voir sa conduite

en contradiction avec ses principes, & de se trouver faux à soi-même & mal avec soi. Je cherchois à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence; ou je croyois y répondre par de mauvaises autorités, que je me donnois pour bonnes. .. j'aurois dû reconnoître dès-lors, comme je le reconnois aujourd'hui sans nuage & sans enthousiasme, qu'on ne parviendra jamais à justifier la composition des Ouvrages dramatiques & la fréquentation des Spectacles... Tout Fidèle, quel qu'il soit, quand ses égaremens ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, & laisser un monument de son repentir.... ; & quand on a quelques écrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve, dès que le remords les condamne : il seroit trop incertain de compter que ses écrits soient brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.... Je rétracte donc solemnellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans mes bagatelles rimées... L'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par ce genre d'Ouvrage, & de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer sans le vouloir... Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules, peuvent, à leur aise, se moquer de ma dé-

marche ; je ſerai trop dédommagé de leur petite cenſure & de leurs froides plaiſanteries, ſi les gens ſenſés & vertueux, ſi les ames honnêtes & pieuſes, voient mon humble déſaveu avec cette ſatisfaction pure, que fait naître la vérité dès qu'elle ſe montre «.

Riccoboni s'exprime ainſi dans la Préface de ſon *Traité de la réformation du Théâtre.* » Je crois que c'étoit préciſément à un homme tel que moi, qu'il convenoit d'écrire ſur cette matière, & cela par la même raiſon que celui qui s'eſt trouvé au milieu de la contagion, & qui a eu le bonheur de s'en ſauver, eſt plus en état d'en faire une deſcription exacte... Je l'avoue donc avec ſincérité, je ſens dans toute ſon étendue le grand bien que produiroit la ſuppreſſion entière du Théâtre, & je conviens ſans peine de tout ce que tant de perſonnes graves & d'un génie ſupérieur ont écrit ſur cet objet «.

Le même Auteur fait enviſager avec beaucoup de force & de vérité les effets du Spectacle par rapport à la Jeuneſſe. » Communément, dit-il, juſqu'à l'âge de dix ans, les enfans ſont très-bien élevés ; depuis dix ans juſqu'à quinze l'éducation foiblit, & les enfans commencent à être gâtés, ſouvent même par leur père & par leur mère ; enfin depuis quinze ans juſqu'à

vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achèvent eux-mêmes de se corrompre.

» Les parens sont pour l'ordinaire plus occupés de l'apparence, de l'extérieur, que du fonds & de l'essentiel de l'éducation de leurs enfans. On ne s'attache à leur apprendre que la politesse, les belles manières, & l'usage du monde; en sorte qu'à dix ans ils sont en état de paroître dans ce qu'on appelle les meilleures compagnies, où l'on a grand soin de les présenter. C'est là qu'ils entendent parler de toutes sortes de matières, qui peuvent ou exciter leur curiosité, ou développer les germes de leurs passions. Et c'est là que, dans un âge encore tendre & si susceptible des impressions du vice, ils commencent à le connoître & à se familiariser avec lui.

» Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics, où les pères & les mères ont l'imprudence de s'empresser de conduire leurs enfans de l'un & de l'autre sexe *. Or, quelles atteintes mortelles ne

* Eh, que sera-ce, lorsque dans les Sociétés ou dans les Collèges on permettra aux jeunes gens de devenir Acteurs eux-mêmes? Ils perdront, comme on l'a observé, le train de leurs études, l'amour du travail, & prendront du goût pour la dissipation; cet inconvénient, tout grand qu'il est, dit l'Abbé Batteux dans

doivent pas donner à leur innocence, le nombre infini de maximes empestées qui se débitent dans les Tragédies, dans les Opéra, & les expressions, les images licencieuses que présentent les Comédies ? Ils ne les effacent jamais de leur mémoire..... Ils voient des Grands, des personnes élevées en dignité, des vieillards, &c.

---

son *Cours de Belles-Lettres*, est peut-être le moindre qui puisse en arriver.

La distribution des rôles en devient un autre bien plus important. On choisit, pour les remplir, ceux qui peuvent faire le mieux, & qui ont pour certains caractères une disposition toute naturelle ; ce qui leur donne, dit le même Auteur, un défaut, quelquefois même un vice pour toute leur vie.

» Par exemple, un jeune homme est précieux, petit-» maître ; on le choisit, par cette raison, pour faire » le petit-Marquis, le Fat. Il est paresseux, indolent, » on lui fera jouer l'indolence, la paresse. Il est haut, » il fera le Glorieux ; menteur, il fera le premier rôle » dans la Comédie de Corneille ; dur, il jouera Atrée. » S'il est dissipé, polisson, étourdi, il fera le Valet. » De manière que des défauts ou des vices, qu'on de-» vroit corriger par l'éducation, se concentrent par ce » moyen dans le caractère «.

Que dirons nous de ces autres passions plus vives encore, dont leur propre rôle, & des circonstances qu'il est aisé de prévoir, porteront ces jeunes Acteurs à se pénétrer ? A quel âge de pareils rôles ne seroient-ils pas dangereux ?

y applaudir. Ils s'imaginent que tout ce qu'on leur expose est à retenir... Ils agissent en conséquence, lorsqu'ils jouissent de leur liberté : & les voilà corrompus dans le cœur & dans l'esprit pour le reste de leur vie.... Mais, dit-on, quel inconvénient y a-t-il qu'ils entendent parler de la passion de l'amour ? Il faut bien qu'ils la connoissent tôt ou tard. C'est ce que je suis très-éloigné de croire : on doit toujours ignorer le libertinage. Mais quand cette passion seroit traitée avec plus de réserve sur le Théâtre, il n'y auroit pas moins d'inconvénient, &, si j'ôse le dire, moins de cruauté à leur donner, sur une matière si délicate, des leçons prématurées & infiniment dangereuses, & à leur faire courir le risque de perdre leur innocence, avant même qu'ils sachent quel est son prix, & combien cette perte est affreuse & irréparable. Mais les parens s'intéresseront-ils à leur conserver cette vertu, s'ils n'en connoissent pas eux-mêmes le prix ? Néanmoins ils sont ensuite au désespoir, quand leurs enfans donnent dans des désordres préjudiciables à leur fortune.

Enfin M. Rousseau, Auteur lui-même en ce genre, & qui, de son aveu, n'a jamais manqué volontairement une représentation de Molière, a réuni & présenté dans tout leur jour les dangers des Spectacles. Des hommes célèbres

ont entrepris de répondre à la lettre qu'il a écrite ſur ce ſujet; mais ils n'ont répondu, ce me ſemble, qu'à la moindre partie des raiſons qu'il leur oppoſe; & encore avec tant d'eſprit, tant d'art & de talens, leur réponſe eût-elle été ſi foible, ſi la cauſe qu'ils s'étoient chargés de défendre n'eût pas été la moins bonne?

LETTRE XXX.

Du Comte de Valmont au Marquis.

DANS quel embarras, dans quelle triſte & cruelle perplexité vous me jetez ! Je commençois à reprendre une ſorte de tranquillité, & vous me l'ôtez. Ah ! par pitié pour moi, que ne me laiſſiez-vous dans mon aveuglement ! Mais que dis-je ? & quelle pitié barbare que celle qui aideroit à me tromper ! Mon père, vous voulez mon bonheur plus que je ne le veux moi-même ; & pourquoi faut-il que je ne me ſente pas aſſez de force pour y concourir avec vous ? Vous voulez que je fuie l'objet qui m'eſt cher....., que je l'éloigne.... moi ! pour qui un jour d'abſence eſt encore trop long. O Ciel ! qu'en liſant cet avis que vous me donnez, je me ſuis repenti de mon indiſcrétion ! Eloigner l'infortunée Senneville, cette amie de la Comteſſe, ce dépôt précieux qui lui a été confié ! Car enfin, c'eſt elle que j'aime ; & voilà le reſte de mon

ſecret que je n'avois pas encore oſé vous dire tout entier. Mon épouſe pourroit-elle y conſentir ? Son attachement égale preſque mon amour, & n'en diffère qu'en ce qu'il eſt plus parfait & plus pur : elles ſont devenues néceſſaires l'une à l'autre ; nous nous le ſommes en quelque ſorte tous trois, & il n'y a plus entre nous qu'un eſprit & qu'un cœur. Que diroit le monde lui-même, ſi Senneville s'éloignoit ? & ſous quels prétextes pourroit ſe faire une ſéparation, que les bienſéances ont rendue comme impoſſible....? D'ailleurs ne puis-je pas aimer ſans crime? Ce que la loi naturelle me défend, n'eſt pas d'avoir un cœur ſenſible. Hélas! pourquoi le Ciel l'a-t-il fait ſi tendre, s'il m'a défendu d'aimer.....? Mais que dis-je ? & voudrois-je toujours me tromper moi-même ? Ce cœur, n'étoit-ce pas à moi de le mieux régler ? A qui devois-je mon amour ? qui l'a mieux mérité, de Senneville ou d'Emilie ? Qui des deux avoit acquis ſur lui de plus juſtes droits....? Ah! le cœur connoît-il de pareilles loix ? & eſt-ce bien celle du de-

voir

voir & de la reconnoiſſance, qu'il attend pour ſe donner? Cependant la paſſion ne doit pas être mon guide; je le ſais, c'eſt à ma raiſon à la réprimer & à la vaincre. Impuiſſante raiſon! Elle eſt auſſi foible pour triompher de mes penchans, qu'elle l'eût été, ſans vous, pour diſſiper mes ténèbres. Que ferai-je, mon père? Combien vous affligez mon ame en l'éclairant! & falloit-il que la vérité, au lieu de m'apporter la paix, fût pour moi la ſource d'un nouveau tourment? Laiſſez-moi quelque tems encore emprunter de Senneville même les ſecours dont j'ai beſoin, pour parvenir à m'en ſéparer. Peut-être l'amitié... Inſenſé que je ſuis! quel beau nom je profane? C'eſt bien un ſentiment ſi ſaint, une affection ſi tranquille & ſi chaſte, que je puis eſpérer de mettre à la place d'une flamme adultère! Car enfin vous m'avez deſſillé les ieux: oui, la loi naturelle toute ſeule, la ſeule raiſon ſuffit pour me condamner; elle m'impoſe un joug preſque auſſi dur que celui auquel je prétends me ſouſtraire. Par-tout, ah! par-tout, je retrouve les en-

traves que je voulois éviter ! Qu'il s'en faut peu que je ne rétracte tous les aveux que vous m'avez forcé de faire, que je ne reprenne mes premiers doutes, que je ne me replonge pour toujours dans une nuit plus profonde encore.... ! Voilà donc à quoi se termineroient cette franchise & cette droiture dont je me suis glorifié devant vous, à devenir plus coupable & moins digne d'excuse ! Tout en moi réclameroit contre de nouveaux égaremens. Vous m'avez trop éclairé, pour que je puisse douter quand je le voudrois; & mes passions me sont devenues trop suspectes, pour en mettre jamais le murmure importun à la place de la vérité.

Achevez votre ouvrage; soyez touché plus que jamais du trouble que je ressens. La loi naturelle, dites-vous, n'est pas la seule que je doive suivre; &, quelques argumens qu'on forme en sa faveur, si Dieu m'en a donné une autre, ce n'est point à moi à restreindre ses dons. S'il a parlé, de quelque manière qu'il s'explique, ce n'est point à moi à refuser de l'écouter. Par le fait même, la raison de

l'homme eſt trop bornée ; ſes lumières ſont inſuffiſantes : abandonnée à ſes propres forces, qu'a-t-elle produit, que des lumières bien imparfaites dans quelques-uns ſeulement ; & dans preſque tous, que des égaremens monſtrueux ? Que répondre ? C'eſt là, j'en conviens, l'hiſtoire de l'univers ; c'eſt malheureuſement la mienne ; & que peut, je le répète, ma foible raiſon, pour la vertu autant que pour la vérité ? Cependant, quel autre appui me donnerez-vous ? Le Chriſtianiſme. Eh, quoi, le Chriſtianiſme avec tous ſes myſtères ! Ah ! je ne prétends pas le blaſphémer ; votre exemple, plus que jamais, me le feroit reſpecter. Mais enfin, dans ſes principaux dogmes, que d'étranges contradictions ne renferme-t-il pas ? Quelle oppoſition avec la raiſon, ce premier guide que vous m'avez appris à conſulter ! Quelle foi aveugle n'exige-t-il pas de moi ? Quels ſuffrages compte-t-il en ſa faveur ? Quelle Philoſophie a pu s'en accommoder ? & n'eſt-ce pas au tribunal de la raiſon même, des ſciences, des arts, & du génie, qu'il eſt le plus décrié ? Com-

ment donc croirai-je trouver en lui cet appui plus solide, ce guide plus sûr, que vous m'offrez ?

Ainsi, de quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois rien qui puisse me satisfaire ; & je suis encore plus mécontent de moi-même. Toute ma lettre vous le prouve assez. Je veux le bien ; j'aime la vertu, que vous m'avez fait connoître ; mais je ne me sens pas assez de force pour la pratiquer. Je suis donc à mes propres ieux une énigme ; je m'examine & ne me comprends pas : je me fais honte ; je vous en fais encore plus..... Hélas ! que les passions dégradent ce même être, qu'élève & qu'ennoblit la raison !

LETTRE XXXI.

Du Marquis à son Fils.

TOUJOURS des combats, mon fils ! mais ils mènent à la victoire ; ils décèlent au moins un cœur naturellement vertueux. Ce cœur est foible encore, il a peine à se faire violence : cependant il sent assez qu'il le doit, qu'il le faut ; & il craint seulement de ne le pouvoir pas. D'un côté, la passion, les illusions qu'elle traîne à sa suite, & les prétextes dont elle se couvre ; de l'autre, l'honneur, la raison, le devoir ; quelle opposition ! quel contraste ! & qu'il est dur & pénible de combattre ainsi, & d'être à chaque instant combattu par soi-même ! mais aussi qu'il est beau, qu'il est glorieux de se vaincre ! Qu'il est doux, qu'il est consolant, de s'être vaincu ! Mon ami, cette victoire est digne de toi, & j'ose bien la promettre à tes efforts. Celui qui préside à la vertu, ce Dieu dont maintenant tu révères les loix & tu reconnois la puissance, après

t'avoir donné la liberté, ne te laissera pas sans secours & sans forces pour en faire un légitime usage. La paix, que tu cherches en vain dans tes passions, qu'inutilement tu cherchois dans tes erreurs, sera le fruit de ton triomphe; & par le calme dont tu jouiras, ta conscience te rendra avec usure le prix des sacrifices que tu lui auras faits.

Souffre donc, cher Valmont, que la Vérité, pour prendre plus d'empire sur ton ame, achève d'éclairer ta raison. N'élude point, par des excuses frivoles, les loix que le devoir t'impose; & pour être entièrement d'accord avec lui, commence par être de bonne foi avec toi-même. Alléguer la force de ton penchant, ce seroit, en vil esclave, exagérer la pesanteur de tes chaînes, pour te dispenser de les rompre: envisager comme un obstacle invincible à l'éloignement de Senneville, l'amitié que lui a vouée la tendre & vertueuse Emilie, ce seroit la croire, dans son attachement, aussi foible que toi, ou refuser de te montrer, lorsqu'il en sera tems, aussi fort, aussi

généreux qu'elle : enfin, à l'égard du monde & des bienséances, à l'égard de Mademoiselle de Senneville & de ses véritables intérêts, que te restera-t-il à objecter, si, par un de ces évènemens heureux, qu'une Providence attentive sait si bien nous ménager dans nos besoins & dans nos maux, le monde lui-même prescrit à Emilie un sacrifice qui doit faire le bonheur de celle qui lui est chère ?

Mais j'en ai dit assez. Ces amis, que le Ciel m'a donnés pour prix de ma disgrâce, & que tu connoîtras dans peu, t'en diront davantage.

Cependant il faut, pour te résoudre à des renoncemens si pénibles, quelque chose de plus sûr encore que le sentiment, & de plus fort que la raison : il te faut, mon ami, le secours de la Religion..... ! Ce seul mot te révolte ; & la Religion, telle que je te la présente, la Religion chrétienne, avec tous ses mystères, te paroît une foi trop aveugle, un amas trop absurde de contradictions & d'erreurs : elle te paroît une invention humaine, trop peu faite pour être la

croyance des vrais Sages, trop décriée au tribunal de la raiſon, des ſciences, & du génie, pour que tu puiſſes ſeulement penſer à l'adopter.

Quels préjugés tu t'es formés contre la foi de tes pères ! Travailler à les détruire, c'eſt, de tous les moyens que peuvent me ſuggérer mon zèle & mon amitié pour toi, le premier que je doive mettre en uſage pour te réconcilier avec elle.

Déjà je te l'ai dit, Valmont, & je n'ai point eu de peine à en convenir, une foi qui ne porteroit ſur aucun fondement ſolide, une foi évidemment contredite par la raiſon, ſeroit dès-lors indigne d'un être raiſonnable ; elle ſeroit l'ouvrage de la ſéduction, de l'erreur, & le fruit du préjugé. L'adopter, ſeroit s'ôter toute reſſource pour diſcerner le menſonge ; ce ſeroit anéantir toute règle de vérité. Mais je le dis avec autant d'aſſûrance ; c'eſt calomnier la Religion & la connoître bien mal, que d'ôſer prétendre qu'elle nous force à la croire ſans raiſon, ou contre la raiſon même. Non, mon fils, non, la ſimplicité de la foi n'eſt pas la

crédulité d'une aveugle & ſtupide ignorance : c'eſt la ſoumiſſion éclairée d'un eſprit humble & ſage, qui plie ſous l'autorité de Dieu, dès qu'il eſt certain que Dieu a parlé.

La foi, il eſt vrai, ſemblable à cette colonne de feu qui guidoit les Iſraélites dans le déſert, a ſon côté obſcur ; & ſa nature l'exigeoit : mais elle a auſſi ſon côté lumineux, & où brillent les plus purs rayons de la vérité.

La foi devoit avoir ſon obſcurité. Elle a été donnée à l'homme, pour l'inſtruire ſur les objets que, dans l'état préſent des choſes, il lui importe le plus de connoître, mais qui n'ont pour la plupart aucune proportion naturelle avec ſon entendement ; ſur des objets qui n'entrent point par eux-mêmes dans la chaîne de ſes idées, & dont il ne peut être inſtruit que par voie d'autorité & de révélation. Elle lui a été donnée, pour ſuppléer d'une manière tranſcendante, ſi je puis m'exprimer ainſi, à ſa foible raiſon, à cette raiſon bornée, qui auroit trop à faire, s'il falloit que, de principe en principe,

de raisonnement en raisonnement, elle parvint à la connoissance des secrets que Dieu renferme dans son essence, & que, proportionnément à nos besoins, lui-même nous a dévoilés. Mais il y a plus encore; elle été donnée à l'homme, cette foi dont tu méconnois le prix, pour qu'il fît à l'auteur de son être un sacrifice, non de sa raison même, mais du trop de confiance qu'il avoit en elle; confiance présomptueuse & vaine, punie dans presque tous les hommes, & surtout dans les faux Sages, par de si honteux écarts. Sous tous ces rapports, sans doute, la foi devoit être obscure. Mais eu égard aux fondemens sur lesquels elle repose, aux preuves qui en établissent la certitude, aux motifs qui engagent à la recevoir, elle devoit être distinguée de toute invention humaine, de toute croyance vaine & superstitieuse, de tout genre de fanatisme & d'imposture; &, sous cet autre rapport, il falloit qu'elle portât avec elle son genre de démonstration & sa lumière.

Elle l'y porte, mon fils, comme j'es-

père te le prouver bientôt : & ce qu'elle craint de notre part, moins d'ailleurs pour elle que pour nous, ce n'eſt pas l'examen ſévère & impartial d'une ame droite, qui ne veut que connoître la vérité, & qui eſt prête à lui tout ſacrifier dès qu'elle l'aura trouvée ; c'eſt la froide & ſtupide indolence de ces faux diſciples, qui la ſuivent ſans diſcernement & ſans motifs, qui ſavent à peine ce qu'ils croient, & qui s'inquiètent encore moins du ſoin de le pratiquer ; c'eſt le coup-d'œil fier & inſultant que laiſſent tomber ſur elle ces eſprits orgueilleux, qui, de la hauteur de leur prétendu génie, dédaignent ſa touchante & noble ſimplicité ; ce ſont les phantômes qu'élèvent contre elle ces hommes vains, enflés de leur ſavoir, qui ne veulent de lumières que celles qui leur ſont propres, de ſentimens que ceux qui les ſingulariſent, & de croyance que celle qu'ils ſe ſont faite *,

* » L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. » Tout Savant dédaigne le ſentiment vulgaire ; » chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe

c'eſt l'examen critique, mais infidèle, de ces mécréans de nos jours, que la prévention, que la paſſion rendent moins attentifs à l'enchaînement & à la force de ſes preuves, qu'aux difficultés qu'ils pourront lui oppoſer, & aux ridicules qu'ils peuvent jeter ſur elle; c'eſt encore l'examen ſuperficiel de ces eſprits légers & diſſipés qu'une brochure amuſe, qu'une plaiſanterie contre la Religion fait rire & perſuade, que des ouvrages ingénieux & frivoles fixent pour un tems, mais que rebutent, à coup sûr, des ouvrages ſérieux, des raiſonnemens profonds, & qui ont plutôt fait de ne rien croire que de travailler efficacement à s'éclairer & à ſe convaincre; ce ſont enfin, parmi ſes propres enfans, des recherches curieuſes & vaines, dans leſquelles, pour vouloir trop ſcruter la Majeſté divine, on eſt opprimé par ſa gloire, & où l'on met des opinions humaines à la place des lumières de Dieu même:

» Philoſophie mène à l'eſprit-fort, comme l'aveugle dévotion au fanatiſme ». *M. Rouſſeau.*

voilà, mon fils, voilà ce que la Religion craint pour nous.

Mais si c'est au contraire avec des dispositions convenables que nous voulons l'étudier & la méditer; ah! elle nous y invite, bien loin de nous le défendre; & elle fait, de cette étude, le principe de notre fidélité & la matière de son triomphe. » Mon fils, te dit-elle aujourd'hui » par ma voix, dépose tes préjugés dan» gereux: je ne te demande, pour être » crue, que d'être approfondie; & je n'ai » besoin que d'être connue, pour être » aimée. Dès que tu m'auras vue telle » que je suis, ton unique regret sera de » m'avoir outragée, & ton zèle pour ma » gloire surpassera la haine qui t'armoit » contre moi. Dès que tu commenceras » à m'aimer, je ferai ton bonheur. Alors » je fixerai ton esprit, & je tranquilli» serai ton cœur; je sanctifierai tes ac» tions; je règlerai tes penchans; je dimi» nuerai tes besoins; je soulagerai tes » maux; en les épurant, j'assurerai & j'é» terniserai tes plaisirs «. Ecoute, cher Valmont, ce langage si doux, ces pro-

meſſes ſi flatteuſes, dont j'ai moi-même éprouvé la réalité ; &, avant toutes choſes, fais-moi la grâce de penſer, que, ſi je crois la Religion chrétienne, ce n'eſt pas ſans fondement & ſans preuves.

» Cependant la foi a ſes myſtères ; & » ces myſtères, dis-tu, ſont des contra» dictions & des abſurdités «. La foi a ſes myſtères; je t'en ai dit les raiſons : & quand je ne les aurois pas dites, elles s'offrent aſſez d'elles-mêmes. Des myſtères ! eh, Valmont, où l'homme n'en rencontre-t-il pas? De toute part, la raiſon, la nature ont les leurs (*a*).

La Métaphyſique a ſes profondeurs & ſes abîmes ; la Phyſique a ſes phénomènes inexplicables ; parmi les inſectes, elle a ſes polypes ; la matière, comme on ſe plaît à le croire & comme on prétend le démontrer, a ſa diviſibilité à l'infini : la Géométrie a ſes lignes aſymptotes, qui s'approcheront toujours, &, quoique prolongées à l'infini, ne ſe couperont jamais : la connoiſſance de Dieu par la ſeule raiſon, parmi bien d'autres difficultés, nous laiſſe à concilier, dans ſes

attributs, la nécessité d'être & la liberté : l'homme tout seul, sans le secours de la révélation, est à lui-même le plus grand des mystères.... & tu ne permettras pas qu'une Religion, qui, bien au-dessus des lumières & des loix de la nature, nous découvre ce qu'il y a de plus profond, de plus caché, dans la Divinité, renferme rien d'obscur & de mystérieux ! Mortel audacieux ! si le vol hardi de ton orgueilleuse raison doit trouver quelque part des limites, ne sera-ce pas du moins au bord de l'infini * ?

» La foi a ses mystères, & ses mystères

---

* » C'est ce que M. de Voltaire a si bien exprimé par ces Vers.

La raison te conduit ; avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme, il le faut respecter.

. . . . . .

Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux Savant,
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut dévoré du feu qu'il cherchoit à comprendre.

» ſont contraires à la raiſon «. Dis mieux, cher Valmont ; ils ſont au-deſſus de notre raiſon, de la raiſon humaine ; mais ils ne ſont pas contre elle : &, quoi qu'en ait dit un Sophiſte ingénieux, la différence de l'un à l'autre eſt immenſe.

Sans remonter juſqu'à des propoſitions géométriques, ſi certaines pour un Géomètre, ſi conformes à ſes lumières, & cependant ſi fort au deſſus de l'entendement rude & groſſier d'un villageois & d'un ſimple artiſan ; combien d'autres vérités, ſenſibles pour un homme dont la raiſon eſt exercée, & qui ceſſent de l'être pour celui dont la raiſon eſt ſans exercice & ſans culture ? Ce que l'homme ne peut comprendre, le crois-tu incompréhenſible à un Ange, à Dieu même ? Croirois-tu faux tout ce qui ſurpaſſe ta foible intelligence, & oſerois-tu bien faire de ta raiſon la meſure des poſſibles * ?

* Les Géomètres démontrent que la diagonale d'un carré eſt incommenſurable avec les côtés du même carré, & il leur eſt impoſſible d'expliquer comment il ſe peut faire que cela ſoit ainſi.

Qu'eſt-ce donc aux ieux de la droite raiſon, qu'une abſurdité, qu'une contradiction? C'eſt ce qui préſente l'être & le non-être dans un même objet & ſous le même rapport, ce qui renferme tout à la fois & ſous le même point de vue l'affirmation & la négation. Or, les myſtères, qui au premier coup-d'œil effraient l'imagination bien plus que la raiſon, conſidérés de près, n'offrent rien de ſemblable. La manière d'être, le *comment* y eſt inconcevable; mais, dans l'exacte vérité, rien n'y eſt abſolument incompatible.

La Trinité, par exemple, offre des termes obſcurs à certains égards, mais elle ne renferme point d'idées contradictoires. On ne nous dit pas que ce qui eſt *un* eſt auſſi *triple* au même égard & dans le même ſens; que *trois* choſes d'une certaine eſpèce ne ſont qu'*une* ſeule choſe de la même eſpèce; ce qui ſeroit abſurde: on ne préſente point à ma foi un Dieu & trois Dieux, mais ſeulement trois perſonnes en Dieu, qui ne ſont qu'un même Dieu. La Trinité affecte les perſonnes,

& non la ſubſtance* : dans celle-ci point de bornes, point de diviſion, point de partage; le Chrétien n'adore qu'un ſeul Etre tout-puiſſant, éternel, immenſe, infini; & ſes attributs ſont communs, ſont tout entiers à chaque perſonne, dans l'unité & la ſimplicité parfaite d'une même eſſence (*b*). Eh, comment expliquer cette fécondité divine; cette union de trois perſonnes, en une ſeule ſubſtance; toute l'énergie de ce mot *perſonnes*, employé pour exprimer, dit S. Auguſtin **, ce qui, à dire vrai, eſt au deſſus de toute expreſſion? Je n'en ſais rien; & de là naît le myſtère que la foi me propoſe : mais il me ſuffit, que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puiſſe y démontrer rien d'abſurde (*c*).

De même auſſi dans l'Incarnation, la foi nous offre, non un Dieu, qui, en ſe faiſant homme, ait altéré en lui cette nature divine, qui, par ſon eſſence, eſt inal-

---

* *Neque confundentes perſonas, neque ſubſtantiam ſeparantes.* Symbol. S. Athan.

** *De Trinit. lib. 5, caput 9.*

térable ; mais un Dieu, qui, ſans ceſſer d'être tout ce qu'il eſt par lui-même, a daigné s'unir à la nature humaine. Les variations, les abaiſſemens, les ſouffrances ne tombent dans le Verbe fait chair que ſur l'humanité ; & en Jéſus-Chriſt, par l'union des deux natures, les mérites ſont d'un Dieu, les ſouffrances ſont d'un homme. Cette union eſt étonnante, l'idée en eſt incompréhenſible ; mais elle n'eſt pas contradictoire.

Dans l'Euchariſtie, c'eſt le même corps immolé ſur la croix, qui eſt au ciel & ſur la terre ; mais, ſuivant des Phyſiciens éclairés & des Philoſophes profonds, il n'eſt pas néceſſaire que ce ſoit par-tout la même quantité numérique de matière, & en total les mêmes particules, pour que ce ſoit par-tout le même homme, &, à proprement parler, le même corps *.

Je ne vois donc en tout ceci que des effets dignes de leur cauſe, d'une cauſe

* Pour un plus grand éclairciſſement, voyez l'Ouvrage cité ci-après, note (*d*), ſur le myſtère de l'Euchariſtie.

ſouverainement féconde au dedans & au dehors, ſouverainement puiſſante, ſouverainement bonne. Je vois avec admiration, avec tranſport, dans la Divinité, une charité immenſe, qui, de même que tous ſes autres attributs, participe à ſon infinité: & bien loin que ma foi ſoit ébranlée par ces myſtères; dans le Dieu des Chrétiens, à tant d'amour pour les hommes, je reconnois mon Dieu.

Dans le péché originel, ce myſtère le plus incompréhenſible de tous, & ſans lequel toutefois nous ſommes encore plus incompréhenſibles à nous-mêmes, les enfans ont contracté la tache de leur premier père; mais c'eſt comme des ruiſſeaux infectés dans leur ſource. Ils ſont dégradés, il eſt vrai; ils naiſſent enfans de colère: mais dans leur dégradation, Dieu leur laiſſe plus qu'ils n'avoient droit de prétendre, & leur rend, par la rédemption en Jéſus-Chriſt, bien au-delà de ce qu'ils pouvoient eſpérer. Peut-être même te forcerai-je de convenir un jour, que, ſans le péché du premier homme, Jéſus-Chriſt, ſi je

puis parler ainſi, eût manqué à l'Univers *.

Dans tous ces myſtères, je vois donc des choſes obſcures ; je n'en vois point, que la droite raiſon, que la ſaine philoſophie puiſſe nommer abſurdes, puiſqu'il n'en eſt point qui ſoient renfermées dans le principe de contradiction **.

En effet, cher Valmont, les choſes abſurdes en elles-mêmes, celles qui ſont

---

* Les Théologiens & les Philoſophes ont formé ſur le péché originel différens ſyſtêmes. Nous ne nous y arrêterons point ici ; mais nous croyons pouvoir renvoyer à une diſſertation qui ſe trouve à la ſuite de l'*Avis aux Religionnaires de France*, par M. de Fonbonne, chez de Bure, l'aîné, Quai des Auguſtins : & pour prévenir tout abus des ſyſtêmes en ce genre, nous nous contenterons d'obſerver, que, quand il eſt queſtion de l'énonciation du dogme, on ne ſauroit trop prendre garde de donner un ſentiment particulier pour le ſentiment de l'Egliſe univerſelle, la ſeule règle ſuffiſante de notre foi.

** C'eſt ainſi que l'appelle Leibnitz, en le conſidérant comme la règle eſſentielle de ce qui eſt véritablement impoſſible. *Voyez ci-deſſus, p. 185.*

opposées à des propositions évidentes ; aux premières notions du sens commun, sont absurdes pour tous les hommes. Fais croire à une petite portion du genre humain que la partie est plus grande que le tout, que la même chose peut être & ne pas être tout à la fois, que deux unités font trois ! & cependant une partie du genre humain croit nos mystères*; les plus grands hommes les ont crus ; ils ont fait plus, ils ont travaillé à défendre sur ce point & à justifier leur croyance ** (*d*).

---

* » Si l'Incrédule avoit des armes victorieuses » contre les dogmes du Christianisme ; si ces » dogmes étoient tels qu'on pût en démontrer » l'impossibilité : personne ne seroit Chrétien, » ni ne pourroit l'être «. *Essais de Philosophie morale, par M. de Maupertuis.*

** » Le grand argument des Esprits-forts contre nous est fondé sur l'impossibilité de nos dogmes : & en effet, si ces dogmes étoient impossibles, la religion qui ordonne de les croire seroit détruite. Quelque captieux qu'ayent été sur ce point les raisonnemens de quelques Incrédules, ceux qui liront les réponses qui y ont été faites par des hommes bien supérieurs (Leibnitz,

Eh quoi ! n'auroient-ils pu y voir, après tant de réflexions, ce que l'Incrédulité nous donne pour des contradictions ſi palpables ? Quoi ! ils ont ſi bien relevé toutes les abſurdités que renferment, dans leur développement & leurs conſéquences, les ſyſtêmes de nos prétendus Eſprits-forts ; & avec tout leur génie, ils n'auroient pu ſaiſir celles qui dans la Religion ſe ſeroient préſentées d'elles-mêmes !

» Mais encore, me diras-tu ſans doute, » ne pourroit-on pas ſéparer la Religion, » de ſes dogmes & de leur obſcurité « ? Séparer la Religion de ſes dogmes ! Eh, ſi c'eſt Dieu qui les y a unis, comment veux-tu les en ſéparer ? Ce ſont les dogmes qui forment eſſentiellement l'eſprit du Chriſtianiſme ; ils ne nous offrent point des ſpéculations inutiles & frivoles : ce ſont eux qui fondent toute la Morale évangélique, qui après nous avoir fait connoître toute la bonté, tout l'amour

---

Mallebranche, &c.), verront combien tous ces raiſonnemens ſont frivoles «. *Maupertuis, ibid.*

de Dieu envers les hommes, ſervent de plus puiſſans motifs à la reconnoiſſance & à l'amour de l'homme envers ſon Dieu, de plus ferme appui à ſon courage, de ſoutien à ſon eſpérance, & de principe à ſes mérites : ce ſont eux, qui en l'uniſſant plus intimement à l'Auteur de ſon être, le lient plus étroitement à ſes frères; qui deviennent, pour le vrai Fidèle, la ſource des joies & des conſolations les plus pures; qui ſont la baſe de ſes vertus les plus ſublimes; qui le rendent capable des efforts les plus héroïques & de la conſtance la plus parfaite : ce ſont eux qui font de la Religion Chrétienne, le corps de doctrine le plus ſuivi, le ſyſtême le mieux lié dans toutes ſes parties, l'enſemble le plus un, le plus complet, & l'ouvrage le plus digne de la Divinité. Séparer la Religion de ſes dogmes ! O mon fils, ce ſeroit donc l'anéantir ! Laiſſe, aux inventions de nos faux Sages, le triſte privilége de pouvoir être altérées, modifiées, réformées, au gré de leur caprice : laiſſe à des hommes vains, leurs ſyſtêmes ſi peu liés, ſi découſus, ſi mal aſſortis;

ces

ces systêmes, où l'erreur se contredit à chaque instant, & qui se démentent par tant d'endroits. Le plan de doctrine que la Religion nous présente, ne peut perdre un de ses articles de foi, sans nous laisser voir le majestueux édifice qu'elle élève, chanceler, s'écrouler, & se renverser tout entier sur lui-même.

Aussi, mon fils, c'est avec ses dogmes & ses mystères, que l'Univers a reçu la Religion chrétienne. Tu demandes quels suffrages elle peut compter en sa faveur? Demande plutôt, cher Valmont, dans presque tous les siècles qui ont été éclairés de sa lumière, chez tous les peuples où elle a été portée, parmi tous les grands hommes qui ont brillé dans le monde par leur génie & leurs talens, & qui l'ont si scrupuleusement examinée, si soigneusement discutée; demande quels suffrages elle ne compte pas.

L'Eglise ne faisoit que de naître, le Christianisme étoit encore à son berceau; & déjà ses apologies, répandues de toute part, étoient l'ouvrage des Philosophes les plus vertueux & les plus éclairés. Tu

compterois bien plutôt le petit nombre de ceux, qui, au tribunal de la Raiſon & de la Philoſophie, ont prétendu combattre la Religion & la détruire, les Celſe, les Julien, les Porphyre, que la foule de ceux, qui, à ce même tribunal, l'ont ſi glorieuſement défendue & l'ont fait triompher. Parcours, dans ces premiers tems, les ouvrages des Juſtin, des Arnobe, des Lactance, des Tertullien, des Origène : parcours ceux de tous les ſaints Docteurs que l'Egliſe reconnoît pour ſes Pères, & qui dans leurs écrits, malgré les incorrections & les défauts de leur ſiècle, ſont encore, à tant d'égards & à ſi juſte titre, l'admiration du nôtre ; les Irénée, les Cyprien, les Athanaſe, les Hilaire, les Baſile, les Cyrille, les Grégoire de Nazianze, les Ambroiſe, les Jérôme, les Auguſtin, les Chryſoſtôme : vois tant de Génies divers, de tant de nations différentes, ſous tant d'époques remarquables, ſe ſoumettre au joug de la foi : ſouviens-toi que c'étoient des hommes de lettres, des Savans, des Orateurs, des Sages, imbus pour la plupart de pré-

jugés tout contraires, nourris dans les idées & les maximes d'une orgueilleuſe philoſophie; & qui, par le caractère de leur eſprit, par le genre de leurs études, par l'intérêt le plus preſſant, par la réſiſtance des paſſions oppoſées, par la crainte des dangers & la honte de croire, étoient portés à l'examen le plus ſévère: ſouviens-toi, qu'après la prédication de J. C. & de ſes Apôtres, le Chriſtianiſme a commencé par tant d'hommes illuſtres, qui n'étoient rien moins que chrétiens avant qu'il fût queſtion pour eux de le devenir: & demande encore quelle ſorte d'examen & quels ſuffrages la Religion compte en ſa faveur.

Mais peut-être, Valmont, tous ces ſiècles n'étoient-ils pas aſſez éclairés pour toi. Tu ne trouveras, ſans doute, de vraies lumières que dans le ſiècle de Bayle, de Spinoſa, & dans des tems plus modernes encore, où, par air, par goût, par défaut de mœurs, par prévention, on ſe rallie de toute part ſous les drapeaux de l'irréligion. Eh bien, mon fils, choiſis ce qu'il te plaira d'appeler, par préférence à tout

autre, le ſiècle des grands hommes ; choiſis celui d'un de nos plus grands Monarques, le ſiècle de Louis XIV *, plus grand peut-être à nos ieux que le ſiècle d'Auguſte, s'il avoit pour lui la même antiquité : dans cette époque ſi remarquable, & parmi toutes les nations éclairées, compte, pèſe, diſcute les autorités, puiſque c'eſt auſſi à l'autorité que tu en appelles ; & voyons qui l'emportera, de la Religion ou de l'Incrédulité.

A cette petite poignée d'hommes, qui dans le dix-ſeptième ſiècle ont levé l'étendard de l'impiété, qui pour la plupart ont été célèbres ſeulement par leur liberté de penſer, & qui tous ſe ſont tant de fois démentis, contredits eux-mêmes ; oppoſe, ſans diſtinction de ſecte & de ce

* CE GRAND SIÈCLE, comme l'appelle M. de Voltaire dans ſa Lettre à la ſuite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet ſur la langue Françoiſe.* Il l'a appelé ailleurs le PRÉCEPTEUR DU SIÈCLE PRÉSENT, que, dans ſes Mêlanges, il nomme *le ſiècle des petiteſſes.* Celui-ci eſt, comme on le voit, un élève qui, au moins dans certains genres, fait bien peu d'honneur à ſon maître.

qu'a pu mêler à la croyance générale l'esprit particulier, oppose les Descartes (*e*), les Leibnitz (*f*), les Newton (*g*), ces trois hommes, l'éternel honneur de l'esprit humain, qui s'élèvent si fort au dessus de la sphère commune, qui dominent avec tant d'éclat dans l'empire des Sciences, & partagent entre eux les respects de tous les Philosophes modernes qui se rangent à leur suite; oppose les Mallebranche (*h*), les Bernouilli (*i*), les Wolf (*k*), les Wollaston, les Cumberland, les le Clerc, les Grotius (*l*), les Clarck, les Abbadie, les Derham, les Nieuwentyt, les Bacon (*m*), les Adisson (*n*), les Pascal, les Arnauld, les Nicole, les Bossuet, les Fénélon, qui ne se sont pas contentés d'être Chrétiens ou de le paroître, mais qui tous ont si bien prouvé leur croyance: quels noms! (& je te fais grâce des autres); quels hommes je t'ai cités, mon fils! & que tu te trouveras petit auprès d'eux, toi & les partisans de tes erreurs! Oppose des Sages, que l'incrédule ignorant ou de mauvaise foi ôse citer pour lui; des Sages, quelquefois

trop hardis dans leur ſyſtême, peu meſurés dans leurs expreſſions, emportés par la fougue du génie au delà des bornes que la Religion lui preſcrit, peut-être auſſi ſéduits par un vain déſir de gloire; (car hélas! que de gloire a terni le trop grand déſir de l'accroître)! mais toutefois, au milieu même de leurs écarts, retenant dans leur cœur & dans leurs écrits la Religion, que par quelques endroits ils ſembloient abandonner. Tels ont été, par rapport au Chriſtianiſme, un Locke (*o*), un Pope (*p*), un Hobbes peut-être, avec tous ſes faux principes (*q*), & tant d'autres dans le même genre: car c'eſt un grand & dangereux abus, mon fils, que de crier trop aiſément à l'incrédulité, & de vouloir compter malgré eux, parmi les ennemis de la Religion, des hommes d'un certain nom, qui, juſque dans leurs vains ſyſtêmes, l'ont chérie ou du moins l'ont reſpectée.

A ces Philoſophes, à ces Sages, ajoute les Pères de notre belle littérature, les Corneille (*r*), les Racine, les Deſpréaux (*s*), un Lamotte, un Rouſſeau (*t*), un la Fon-

taine (*u*), qui a déploré si amèrement les dérèglemens de son imagination & les honteuses licences qu'il avoit permises à sa plume.

C'étoit là le siècle des grandes choses, le siècle des grands hommes, & c'étoit aussi le siècle de la foi : & de nos jours, où tout devient si étroit, si petit, si stérile, si ce n'est peut-être en genre de futilité, on se fera gloire d'être incrédule ! Hélas ! lorsque nous nous piquons de mieux voir que ceux qui nous ont précédés, lorsque nous nous flattons de donner le ton à ceux qui viendront après nous, qu'est-ce donc qui fonde nos prétentions ? Où sont nos inventions ? Quelles sont nos découvertes, comparées à celles de ces hommes rares & sublimes qui nous ont éclairés ? Dans le dernier siècle, on a vu briller de toute part l'étincelle du génie ; on a vu, si je puis m'exprimer ainsi, les esprits s'échauffer, s'enflammer, produire à l'envi des chefs-d'œuvre, & faire jaillir en tous lieux l'éclat & la lumière. Aujourd'hui, plus occupés du désir de paroître profonds, que du soin de le deve-

nir ; mettant par-tout l'affiche de la ſcience, ſans y mettre la ſcience même ; portant juſque dans l'éloquence de grands mots bizarrement placés *, froids, mo-

---

* » Le déplacé, le faux, le giganteſque, » ſemblent vouloir dominer aujourd'hui ... On » appelle de tous côtés les paſſans pour leur faire » admirer des tours de force, qu'on ſubſtitue à » la démarche ſimple, noble, aiſée, des Péliſſon, » des Fénélon, des Boſſuet, des Maſſillon «. *M. de Voltaire*, Lettre à la ſuite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet.*

C'eſt dans ce ſiècle ſur-tout que, ſelon la penſée ingénieuſe de Greſſet,

» L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a «.

C'eſt de nos jours que l'on montre dans preſque tous les Ouvrages,

» De l'eſprit ſi l'on veut, mais pas le ſens commun «.

Et toutefois, comme l'a ſi bien dit un homme de Lettres, » avoir beaucoup d'eſprit & point de jugement, c'eſt, avec le ſuperflu, manquer du néceſſaire «. *L'Abbé Trublet.*

Ah ! pourquoi faut-il que cette manie du bel eſprit, des faux brillans, & des amphigouris philoſophiques, ſe ſoit gliſſée juſque dans nos Chaires chrétiennes, & que, faute d'enſeigne-

notones, triſtement & follement raiſonneurs; nous ne ſavons, à le bien prendre, ni raiſonner ni ſentir : ou ſi, quelquefois encore, nous montrons de l'eſprit, du feu, du ſentiment, & de la chaleur; c'eſt tout au plus dans les délires, qui ſont le fruit de l'irréligion & de la dépravation des mœurs. Nous vantons, il eſt vrai, nos productions; nous nous donnons pour des Sages; nous appellons notre ſiècle, le ſiècle de la philoſophie (*x*): pauvres Philoſophes! c'eſt la montagne en travail: & qu'enfante-t-elle* ?

O mon fils! je m'imagine quelquefois voir ces Génies fameux des derniers ſiècles, ces hommes vraiment grands, à qui l'orgueil philoſophique eſt forcé de rendre hommage (*y*), renaître de leurs cendres & reparoître au milieu de nous. Je crois les entendre élever la voix dans nos plus célèbres Académies, s'adreſſer à leurs

---

mens ſimples & à la portée de tous, d'inſtructions ſolides, touchantes, & pathétiques, elle n'ait que trop favoriſé peut-être les progrès du libertinage & de l'irréligion?

* Des ballons.

disciples, & leur dire : » Reconnoissez-
» vous vos instituteurs & vos maîtres,
» vos guides & vos modèles ? Est-ce donc
» leur gloire que vous prétendez flétrir,
» en flétrissant la religion, qu'ils ont si
» sincèrement honorée, qu'ils ont défen-
» due si constamment ? Quoi, n'étions-
» nous donc des esprits foibles & de petits
» génies, que lorsque nous combattions
» pour elle ? Quoi, l'attachement qu'elle
» nous inspiroit, le respect dont elle nous
» pénétroit, les éloges qu'elle nous dic-
» toit en sa faveur, n'étoient-ils donc
» qu'un vain préjugé ? Et lorsque nous
» détruisions avec tant de soin toutes les
» erreurs, lorsqu'en tout genre nous ren-
» versions avec tant de force & de cou-
» rage les autels élevés à la crédulité,
» lorsque nous cherchions avec tant de
» zèle & de succès la vérité ; ne nous
» étions-nous mépris que sur l'objet que
» nous discutions avec le plus d'atten-
» tion, & qui nous intéressoit le plus ?
» Eh, qui êtes-vous pour traiter notre
» croyance de superstition, de fanatisme,
» & d'imbécillité ; lorsque nous vous

» aſsûrons d'un commun accord, qu'elle » avoit à nos ieux tout le poids de l'exa- » men & toute l'autorité de la raiſon ? » Qui êtes-vous & de quel droit vous » donnez-vous pour nos cenſeurs & pour » nos juges ; vous, que, ſous aucun titre, » nous n'euſſions admis pour nos égaux, & » que notre unique étonnement peut-être » eſt de voir aſſis maintenant à la même » place que nous « ?

Cette apoſtrophe, un peu vive, mais ſi bien fondée, ce ſemble, n'eſt point ici, cher Valmont, une déclamation outrée, qui n'excepte rien, qui ne trouve de génie, de connoiſſances, & de talens que dans ceux qui penſent comme nous. Il en eſt ſans doute qui, avec un grand nom juſtement mérité, ſoit faute d'examen, ſoit par d'autres cauſes que je ne prétends pas approfondir, ont pu s'égarer. Mais ceux-là ſeront-ils les ſeuls qui doivent faire autorité pour toi ? Mais parmi eux en eſt-il beaucoup, dont l'incrédulité ſoit abſolument décidée, & qui lors même qu'ils font les forts contre Dieu & contre ſon Chriſt, ne mentent

pas à leur propre cœur (χ) ? Mais combien de témoignages favorables à la Religion n'ont-ils pas laiſſé échapper ? Que d'aveux, qui valent mieux peut-être que des éloges ! Que de converſions, même éclatantes, qui dépoſent en faveur de la Foi qu'ils avoient abandonnée ! Que de variations, qui prouvent aſſez, qu'en genre de doctrine on ne ſait plus à quoi s'en tenir, ou qu'on ne tient plus à rien, lorſqu'on ne tient pas de toutes ſes forces à la révélation ! Le Fidèle ſage & vertueux ne change point de croyance ; l'Incrédule, juſqu'à ce qu'il ſoit redevenu Chrétien, en change à chaque inſtant. Mais dans ces eſprits ſi forts, quelle différence du langage qu'ils ont tenu pendant la vie, à celui qu'ils tiennent à la mort ! D'ailleurs qui eſt-ce qui fait nombre parmi les Incrédules, & le plus de bruit peut-être ? Ne ſont-ce pas ces eſprits légers, ſuperficiels, qui, incapables de penſer par eux-mêmes, ſe font l'écho des autres & ne répètent que ce qu'ils ont entendu dire *; qui plaiſantent, parce

* « L'autorité eſt le plus grand argument

qu'il leur coûteroit trop d'approfondir & de raisonner ; & qu'à leur tour le sifflet tout seul épouvante & réduit au silence ? Ne sont-ce pas ces petits-maîtres, ces agréables de nos jours, semblables aux soldats de Pompée, poudrés, musqués, peu faits pour la guerre, & cependant hardis à défier au combat, s'avançant fièrement, faisant briller leurs armes, mais qu'il suffit de frapper au visage pour les déconcerter & les mettre en fuite ? Ne sont-ce pas ces hommes singuliers, qu'on a peine à définir, qui refusent de passer pour Chrétiens, parce que trop de gens le sont encore ; & qui, voulant marcher seuls dans la route qu'ils se sont frayée, n'attendroient qu'un renversement total d'idées & de sentimens pour se rendre les héraults du Christianisme ? Ne sont-ce pas sur-tout ces hommes aussi libertins de mœurs que de croyance, ces jeunes gens

» de la multitude ; & l'incrédulité, disoit un » homme d'esprit, est une espèce de foi pour la » plupart des impies ». *M. d'Alembert, de l'Abus de la Critique en matière de Religion.*

déjà perdus de débauche à vingt ans, & qui mettent par-tout, dans leurs écrits comme dans leurs propos, le poison de l'impureté & tous les excès de la licence à côté de l'irréligion ? Eh, mon ami, en considérant la marche ordinaire de la plupart des Incrédules, ce n'est pas leur nombre qui m'étonne : c'est au contraire qu'il y en ait si peu. Avec un cœur dépravé, il est si commode de ne rien croire ! mais enfin, malgré la dépravation du siècle & la manie de l'*esprit-fort*, la Religion ne trouve-t-elle pas aujourd'hui même, parmi les hommes les plus célèbres, des défenseurs ou des disciples ? Elle n'est donc pas si décriée que tu le disois au tribunal de la Science, du Génie & de la Philosophie ; & depuis qu'elle s'est fait connoître, elle ne l'a jamais été. Malgré ton mépris apparent pour les suffrages & les opinions des hommes, tu me rappelois à l'autorité, Valmont ; & je t'ai répondu par des autorités.

Mais faut-il répondre à tout ? Est-il vrai encore, par exemple, que les arts soient opposés au Christianisme ? & ne peut-on en même tems embrasser l'un & cultiver

les autres avec succès ? De quels arts parles-tu ? de l'Eloquence ? de la Peinture ? de la Sculpture ? de l'Architecture ? de la Poésie ? de la Musique ? Mais dans les genres les plus nobles, je t'ai déjà cité les plus grands noms. Hommes illustres par vos talens, Orateurs sublimes, Poëtes célèbres, Artistes fameux ! c'est à vos ouvrages que j'en appelle ; qu'ils répondent pour moi. Ah ! mon fils, que de chefs-d'œuvre en tout genre la Religion n'a-t-elle pas enfantés ! L'éloquence des Chrysostômes, des Bossuet, des Fénélon, des Bourdaloue, des Massillon, en s'exerçant sur des objets consacrés par la Religion, a-t-elle dégénéré de celle des Cicéron, des Demosthène ? Nos morceaux chrétiens des Raphaël, des Michel Ange, des Bernin, répandus sur-tout à Rome & dans toute l'Italie, dont ils font l'ornement, n'égalent-ils pas ceux qui nous restent des Peintres & des Sculpteurs les plus renommés de l'antiquité païenne ? L'Eglise de S. Pierre de Rome, celle de S. Paul de Londres, seroient-elles indignes de figurer pour l'Architecture à côté du pan-

théon ? Les plus belles pièces de Corneille & de Racine, ne ſont-elles pas leurs tragédies ſaintes ? & nos plus belles odes ne ſont-elles pas des odes ſacrées ? La Muſique a-t-elle rien perdu dans nos têmples de ſa nobleſſe & de ſon harmonie ? & celle qui, dans les compoſitions de nos plus grands maîtres *, inſpire des ſentimens profonds de crainte, de reſpect, & d'amour pour la Divinité, ne vaut-elle pas bien celle qui, ſur des rimes impures, & par des ſons dangereux, nous invite aux plaiſirs ?

C'eſt trop m'arrêter peut-être à réfuter des objections frivoles : mais rien n'eſt à mépriſer pour moi de ce qui peut détruire dans Valmont des préjugés, qui, quoique légers en eux-mêmes, l'empêcheroient de prêter l'oreille à ma voix ſur des choſes plus eſſentielles. Dépoſe toute prévention, mon fils, & tu m'entendras volontiers te prouver la Religion chrétienne.

---

* Et plus récemment encore dans les beaux morceaux de la Lande, des Mondonville, des Pergolèſe, & de tant d'autres.

NOTE

PAGE 182.

(a) *DES mystères !..... De toute part la raison, la nature ont les leurs.* LES CHOSES LES PLUS COMMUNES QUI SE RENCONTRENT SUR NOTRE CHEMIN, dit M. Locke, ONT DES CÔTÉS OBSCURS, OÙ LA VUE LA PLUS PERÇANTE NE SAUROIT SE FAIRE JOUR : » & la Théologie naturelle, dont les Déistes semblent faire leur fort, est-elle exempte de difficultés ? Conçoit-on facilement quel est le passage du néant à l'être ? comment Dieu crée quelque chose par sa seule volonté ? comment est-ce qu'étant spirituel, il peut agir sur la matière ? comment il est présent par-tout, sans occuper un espace ? comment il peut prévoir la détermination d'un être libre ? Et l'idée de l'éternité, de combien d'abîmes n'est-elle pas environnée ? Cependant on passe par-dessus ces difficultés, & il le faut bien ; parce que, dès qu'on voit clairement qu'une chose doit être, on ne s'embarrasse pas d'en comprendre la manière. La vue de l'esprit a une sphère bornée aussi bien que celle du corps : & comme tout ce qui est au delà d'une certaine distance, ne frappe nos yeux que confusément ; aussi dans l'ordre des choses spirituelles, il ne

faut pas croire que tout soit soumis à notre pénétration. Pendant que des esprits vains & légers s'imaginent que rien n'est au dessus de leurs lumières, on entend les vrais Philosophes faire là-dessus les aveux les plus modestes. Sur-tout dès qu'on s'élève aux premiers principes, & qu'on veut toucher à l'infini ; qui est-ce qui n'a pas éprouvé que l'esprit se confond, & qu'il y a je ne sais quelle obscurité redoutable qui nous arrête, comme n'étant pas permis à un mortel de pénétrer dans l'essence & l'origine des choses, qui est le sanctuaire du Très-haut ? Puis donc que la nature est pleine de *mystères*, puisque toutes les sciences ont les leurs, s'étonnera-t-on que la Théologie chrétienne ait les siens ? Et au milieu des obscurités qui nous environnent, trouvera-t-on étrange que la Révélation dise quelque chose de l'essence divine, qui passe nos conceptions ? il seroit bien plus étonnant que tout fût facile & de plain-pied dans un sujet si mystérieux & si sublime «. *Turretin, De la vérité de la Religion chrétienne, sect. 4, art. 1, chap. 7.*

PAGE 186.

(b) *Dans l'unité & la simplicité parfaite d'une même essence.* La simplicité n'exclut pas la diversité des rapports : notre ame est simple ; elle a cependant des rapports différens. L'infinité

ſemble les exclure davantage ; mais pourquoi n'y auroit-il pas dans l'infini des rapports ? qui, ſans ſe borner l'un l'autre & ſans altérer la ſubſtance, ſeroient ſuſceptibles de diſtinction entre eux ? On conçoit aſſez que ce ſont là de ces choſes cachées dans les profondeurs de la nature divine, & qui tiennent à des notions plus parfaites, à une connoiſſance plus intime, que l'homme ne peut l'avoir ici-bas.

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver avec un célèbre défenſeur de la Religion chrétienne *, que » Philon, Ecrivain Juif, parlant de la *raiſon* ou de la *parole*, va juſqu'à l'appeler le *fils de Dieu*, ſon *premier né*, ſon *image*, le *ſouverain Pontife*, & le *médiateur* entre Dieu & les hommes. Ces idées n'étoient pas même abſolument étrangères aux Païens ; Philon les y avoit puiſées en partie, & l'on ſait que Platon, qui en cela pourroit bien n'être que l'écho des Sages Orientaux, diſtinguoit trois principes ; ſavoir, le premier être ou le *bon* par excellence, qui avoit enfanté l'*idée* ou la *raiſon*, & enſuite l'*action* ou l'*eſprit* ; en ſorte pourtant que ces trois principes ne conſtituoient qu'une ſeule & même eſſence, comme Porphyre & les autres Platoniciens l'ont expliqué. Nous n'alléguons pas ces exemples, comme ayant un entier rap-

* Turretin, *ubi ſupra*.

port avec la Théologie chrétienne, ni pour lui servir de fondement; mais seulement pour montrer que l'on n'a pas droit d'attaquer ce point de notre Foi, comme s'il renversoit tout ce qui a jamais été reçu en matière de Philosophie «.

Ibid.

(c) *Il me suffit que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puisse y démontrer rien d'absurde.* » Il ne faut pas demander toujours ce que j'appelle des notions *adéquates*, & qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué; puisque même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne nous sauroient donner de telles notions. Ainsi, nous convenons que les mystères reçoivent une explication; mais cette explication est imparfaite. Il suffit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un mystère, tel que la Trinité & que l'Incarnation; afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles entièrement destituées de sens: mais il n'est point nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'on pourroit le souhaiter; c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à la compréhension & au *comment*..... Le *comment* nous passe & ne nous est point nécessaire. On peut dire des explications des mystères qui se débitent par-ci par-là ce que la Reine de Suède disoit dans une médaille sur la Couronne qu'elle avoit quittée:

NON MI BISOGNA, E NON MI BASTA. *Leibnitz. Discours de la Conformité*, &c.

PAGE 190.

(d) *Les plus grands hommes.... ont travaillé à défendre sur ce point & à justifier leur croyance.* Le Discours préliminaire de la Théodicée de M. Leibnitz, qui a pour titre, *De la conformité de la Foi avec la Raison*, & qui sert de réponse aux plus ingénieux sophismes de Bayle, est dirigé presque tout entier vers cette fin, la défense de la Religion & de ses mystères. Leibnitz, ce génie si vaste & si sublime, dans le tems de ses plus grands travaux & de ses plus hardies productions, composa en Latin un Traité intitulé, *Sacrosancta Trinitas per nova argumenta Logica defensa ;* La sainte Trinité défendue par de nouveaux raisonnemens de Logique. Sans prétendre expliquer le mystère ni le prouver par des raisons philosophiques, il s'attache seulement à montrer dans cet écrit, que la saine Logique est favorable à cet égard à la foi des Orthodoxes. C'est encore sur ce même objet, que le savant & célèbre Tillotson disoit, qu'il ne craignoit pas la dispute avec les Sociniens, & qu'il consentoit volontiers que cette cause fût plaidée au tribunal de la raison, aussi bien qu'à celui de l'Ecriture expliquée par la tradition gé-

nérale de l'Eglise chrétienne : *Second Sermon de la Divinité de Jésus-Christ.*

Mais sans parler de tous les Ouvrages par lesquels une foule de grands hommes, dans toutes les communions chrétiennes, ont pris la défense de nos mystères ; qu'il me soit permis d'en citer un sur le mystère de l'Eucharistie, qui m'a étonné, moins encore par son titre que par l'exactitude, & la profondeur d'esprit & de lumières avec lesquelles ce titre est rempli. C'est ainsi que ce livre est intitulé : *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les principes de la bonne Philosophie*, en réponse au défi d'un journaliste Hollandois. Son Auteur, qui est celui des *Lettres à un Américain*, dont on connoît assez le succès, commence par établir, dans le sens le plus catholique & le plus rigoureux, toutes les conditions du problême qu'il a à résoudre. Il part ensuite de l'hypothèse du corps prototype, que Nieuwentyt avoit proposée pour prouver la possibilité de la résurrection des corps, malgré les objections que [illegible] forme contre elle : il développe, il perfectionne cette hypothèse ; il y joint, sur l'identité personnelle & les autres parties nécessaires à la solution du problême, des principes, tirés tout à la fois de la Métaphysique la plus simple & la plus vraie, & des observations les plus constantes que la Physique puisse nous

fournir ; & il en déduit d'une manière ſenſible la vérité de ſa propoſition. Ce n'eſt pas, comme il le dit lui-même, qu'il ôſe prétendre que ſa ſolution, par rapport à l'Etre ſuprême, ſoit la vraie, ni qu'elle nous dévoile tout le myſtère ; mais il lui ſuffit de faire voir que, ſi la raiſon toute ſeule peut montrer une manière ſelon laquelle ce myſtère eſt poſſible, à plus forte raiſon l'entendement divin doit-il avoir, dans les reſſources de ſa ſageſſe & de ſa fécondité, une infinité d'autres moyens pour effectuer ce qui ne nous paroît au premier coup-d'œil comme impoſſible, que faute de connoiſſances & de lumières. M. de Leibnitz, dans le Diſcours préliminaire dont j'ai déjà parlé, avoit entrevu la poſſibilité de ce myſtère dans le ſens Luthérien ; dans le ſens Catholique & plus ſtrict, M. l'Abbé de Lignac la démontre.

Pour revenir entièrement des préjugés que l'on auroit pu ſe former contre les myſtères de la Religion, on peut joindre, à la lecture de cet Ouvrage, celle d'un autre Livre également intéreſſant, intitulé, *La Foi juſtifiée de tout reproche de contradiction avec la Raiſon*, & qui ſe vend, comme le premier, chez *Rozet*, Libraire à Paris. Ces Ouvrages ne ſont pas propres à orner une toilette, j'en conviens : auſſi je ne les propoſe pas à tout le monde, mais ſeule-

ment à ceux, qui, doués d'ailleurs d'un esprit vrai & d'un cœur droit, & égarés plus par prévention que par passion, plus par un doute mal fondé que par libertinage ou par présomption, ne croiroient pas pouvoir acheter par trop d'examen & trop d'étude la connoissance de la vérité.

PAGE 197.

(e) *Les Descartes.* Il faudroit ne connoître ni sa vie ni ses œuvres, pour suspecter seulement sa foi. Descartes semble avoir eu sur la Religion cette conviction de sentiment, que font naître dans les ames droites la sainteté de ses Loix & la sublimité de sa Morale. C'est ce qui étoit cause qu'il n'ôsoit l'asservir à de vains raisonnemens, comme il le répète en plusieurs endroits de sa Méthode & dans ses autres Ouvrages. Il ne se bornoit pas toutefois à la respecter; mais il la professoit, il la chérissoit, & apprenoit aux autres à la chérir & à la professer comme lui. On en a sur-tout un témoignage bien éclatant, dans le certificat par lequel la célèbre Christine, Reine de Suède, avoue qu'elle lui doit, après Dieu, ainsi qu'à son illustre ami, M. Chanut, sa conversion à la Foi catholique. On peut voir dans sa Vie, écrite par M. Baillet, d'autres preuves aussi frappantes de son zèle pour la Religion, de son exactitude à en remplir les devoirs, de son assiduité à

fréquenter

fréquenter les Sacremens au ſein de la Hollande & de la Suède, de ſa foi humble & ſoumiſe, lors même qu'il philoſophoit le plus librement; & ſouvent alors la philoſophie venoit à l'appui de la Foi, & confirmoit ſon accord avec la raiſon, comme il le témoigne lui-même dans pluſieurs de ſes Lettres, auſſi conformes à la Religion qu'à la ſaine Philoſophie. C'eſt ce qui l'autoriſe à écrire à quelqu'un au ſujet de ſes Ouvrages, » qu'il ne craignoit nullement au fond qu'il s'y trouvât quoi que ce fût contre la Foi. Au contraire, ajoutoit-il, jamais la Foi n'a été ſi fortement appuyée par les raiſons humaines, qu'elle peut l'être, ſi l'on ſuit mes principes : mais ſur-tout la Tranſſubſtantiation, que les Calviniſtes reprennent comme impoſſible à expliquer par la Philoſophie ordinaire, eſt très-facile par la mienne «. *Tome premier des Lettres, page 518.*

Il s'en expliqua en effet, pour répondre à une objection de M. Arnaud, d'une manière qui contenta un grand nombre de Catholiques, qui crurent y trouver moins d'embarras que dans celles des Ecoles. Mais on lui a ſouvent entendu dire depuis : » que, ſi les hommes étoient encore un peu plus accoutumés à ſa manière de philoſopher qu'ils ne l'étoient alors, il pourroit leur faire connoître un autre moyen

d'expliquer ce myſtère, qui fermeroit la bouche aux ennemis de notre Religion, & auquel ils ne pourroient contredire ». *Rel. mſſ. & tome premier des Lettres, page 525.*

IBID.

(f) *Les Leibnitz.* Voyez la note (*d*).

IBID.

(g) *Les Newton.* Cet homme, d'un génie ſupérieur & unique peut-être, a toujours été auſſi fortement convaincu de la vérité de la Religion chrétienne, que rempli d'attachement pour elle; il en étoit ſi pénétré, qu'il la rappelle & lui rend hommage dans preſque toutes ſes œuvres, & juſque dans ſon *Optique*. Son livre favori étoit la Bible; mais il avoit fait ſa principale étude du Nouveau Teſtament. On trouve, à la fin de ſa Chronologie, des réflexions ſur la concorde & l'enchaînement des faits contenus dans l'Evangile.

IBID.

(h) *Les Mallebranche.* Le Père Mallebranche eſt peut-être celui, de tous nos Ecrivains, qui a le mieux vu la Religion en grand, & le mieux compris, par les vues même philoſophiques, toute la dignité du Verbe incarné, relativement

à la gloire du Créateur & au système complet de la création.

Ibid.

(i) *Les Bernouilli.* M. d'Alembert a fait à ce sujet cet aveu si remarquable & si honorable pour tous deux : » M. de Bernouilli ne m'étoit » connu que par ses ouvrages ; je leur dois » presque entièrement le peu de progrès que j'ai » fait en Géométrie, & la reconnoissance exige » de moi l'hommage que je vais rendre à sa » mémoire. ... Sincèrement attaché à la Reli- » gion, il la respecta toute sa vie sans bruit » & sans faste. On a trouvé, parmi ses papiers, » des preuves par écrit de ses sentimens pour » elle ; & il faudra augmenter de son nom la » liste des grands hommes qui l'ont regardée » comme l'ouvrage de Dieu : liste capable d'é- » branler, même avant l'examen, les meilleurs » esprits, mais suffisante au moins pour impo- » ser silence à une foule de conjurés, ennemis » impuissans de quelques vérités nécessaires » aux hommes, que Pascal a défendues, que » Newton croyoit, & que Descartes a respec- » tées ». *Eloge de Bernouilli.*

Ibid.

(k) *Les Wolf.* Voyez l'abrégé en trois volumes qu'a donné M. Formey du grand Ouvrage

latin de Wolf, du droit de la nature & des gens, & à la tête de cet abrégé, la Vie de cet homme illuſtre, l'un de nos plus grands Philoſophes & de nos plus ſavans Mathématiciens. Ses dernières paroles, en mourant, ont été celles-ci : *Jéſus, mon Rédempteur, fortifiez-moi dans ces momens.*

IBID.

(l) *Les Grotius.* Il n'eſt preſque perſonne qui n'ait entendu parler de l'excellent Ouvrage de Grotius ſur la vérité de la Religion chrétienne. Cet homme, l'un des plus beaux eſprits & des plus ſavans, eſt ſur-tout admirable dans ce petit Livre, où tous les genres d'érudition ſont employés, non pour le faſte & l'oſtentation, mais pour ſervir de preuves eſſentielles ſur les points de fait les plus intéreſſans.

M. le Clerc a fait des notes ſur cet ouvrage ; & cet habile Critique a compoſé lui-même un Traité ſur l'incrédulité, qui mérite d'être lu.

IBID.

(m) *Bacon*, que tous les hommes de Lettres & les Savans reconnoiſſent pour l'auteur ou le reſtaurateur de la ſaine Philoſophie, ſe faiſoit gloire d'être le diſciple de la Religion,

Ibid.

(n) *Les Adiſſon.* Le célèbre Adiſſon a fait un Traité de la Religion chrétienne, dont nous avons une traduction françoiſe imprimée à Lauſane.

PAGE 198.

(o) *Un Locke.* Locke a eu, comme Philoſophe, ſes ſyſtêmes; comme Chrétien, il a eu par malheur ſes opinions particulières : mais ſa liberté de penſer, ſon eſprit de tolérance ſur des articles même fondamentaux de la Religion chrétienne, ne l'ont pas empêché de reconnoître, premièrement, qu'on ne doit pas compter parmi les erreurs que le juſte Juge pardonnera, celles qui viennent d'indocilité; & en ſecond lieu, que chacun eſt obligé à rechercher de bonne foi & avec ſincérité ce qu'enſeigne Jéſus-Chriſt, à le croire, à le pratiquer, & à ſe repentir de ſes fautes pour être juſtifié par la foi en Jéſus-Chriſt. En un mot, il croyoit à la néceſſité de la révélation, à la rédemption, aux prophéties, à la miſſion divine de Jéſus-Chriſt, à ſa réſurrection, à ſon dernier avènement, à ſes miracles, & à ſes œuvres. Il paroît même qu'il admettoit la ſatisfaction par les mérites de Jéſus-Chriſt; & il ſe défendoit très-fortement d'être Socinien, comme on l'en accuſoit avec une ſorte de fondement. (Voyez ſon *Chriſtianiſme raiſonnable*).

IBID.

(p) *Un Pope.* M. Pope, quoiqu'Anglois & au sein de sa patrie, a toujours vécu dans la profession publique de la Religion catholique. Il en donne lui-même une preuve bien authentique dans sa Lettre à M. Racine le fils.

Le Chevalier de Ramsay, qui étoit lié avec lui si étroitement, lui rend à ce sujet le plus glorieux témoignage, celui de s'être montré, par rapport à sa croyance, supérieur aux tentations les plus séduisantes. Voyez les Lettres à la suite du Poëme de la Religion. Je n'ignore pas cependant qu'on a voulu faire passer pour équivoques, les assurances si positives que cet illustre Poëte a données de sa foi; mais j'aime beaucoup mieux l'en croire sur sa parole, & le juger tout à la fois catholique & vrai, que de le croire déiste & imposteur. D'ailleurs on n'a pas fait sans doute assez d'attention à cet autre témoignage que lui rendit M. Warburton, son compatriote & son ami, lorsqu'il promit, en publiant la nouvelle édition de ses œuvres (avertissement, pages x & xj), non seulement de rendre compte avec étendue des ouvrages de Pope dans l'Histoire de sa Vie, mais encore *de défendre son caractère moral par le détail de ses vertus, sa piété filiale..., son profond respect pour la Divinité, & sur-tout son attachement*

ſincère pour la révélation. Quelle autorité, après celle de Pope lui-même, doit avoir ici plus de poids que celle d'un homme, qui l'aidoit ſi ſouvent de ſa ſcience & de ſes lumières, & qui, juſqu'à ſa mort, a vécu avec lui dans l'union la plus tendre & la plus intime? On ne peut donc regarder les ſujets de doute que le Poëte Anglois a donnés de ſa foi, tout au plus que comme une ſuite des contradictions qui naiſſent, dans la plupart des hommes, de l'oppoſition que la Nature a miſe entre notre cœur & notre eſprit, entre notre raiſon & nos ſens; & qui, comme l'obſerve M. l'Abbé Yart (*Idée de la Poéſie Angloiſe*, t. 3), ſe rencontroient dans M. Pope autant & plus que dans quelque homme que ce puiſſe être.

Ibid.

(q) *Un Hobbes peut-être.* Voyez à la fin de ſon ouvrage Latin *De Cive*, édit. d'*Amſterdam. année 1696*, les chapitres ſous le titre *Religio*; malgré les principes erronés qu'ils renferment, on eſt forcé de reconnoître que Hobbes y rend un hommage ſincère à la Religion chrétienne, & que c'eſt de très-bonne foi qu'il y prouve ſa divinité & celle de Jéſus-Chriſt. Cet homme, ſi dangereux par ſes écarts, étoit, ce me ſemble, un philoſophe plein de grandes idées & de grandes vues, mais qui, égaré, comme preſque tous les

philosophes, par l'esprit de système, a cru pouvoir plier les vérités de la Religion & de la Morale à celui que malheureusement il s'étoit formé.

IBID.

(r) *Les Corneille.* Nous avons du grand Corneille une traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ, moins recommandable par la Poésie que par l'esprit de religion qui l'a dictée.

IBID.

(s) *Les Despréaux.* » Le respect de Despréaux » pour la Religion étoit pur & sévère. S'il n'a » pas fait contre les Incrédules huit cents épi- » grammes comme un pieux Versificateur de » nos jours *, il n'a néanmoins laissé échapper » dans ses vers aucune occasion de les rendre » ridicules, sur-tout ceux qui, incapables » même d'une mauvaise Logique, mettent à » l'incrédulité plus de prétention que de bonne » foi, & dans lesquels, disoit-il, l'erreur est » encore moins un malheur qu'une sottise. Il a » montré, dans la pratique de la Religion, un » discernement aussi éclairé, que dans son atta- » chement pour la croyance de ses pères «. *M. d'Alembert, éloge de Despréaux.*

* Desfouches, de l'Académie Françoise, Auteur du *Glorieux*, &c. Voyez son éloge par M. d'Alembert.

IBID.

(t) *Un Rousseau.* Voyez dans les Œuvres de Rousseau l'Epître VII du second livre, adressée à M. Racine le fils, où on lit l'expression de son repentir, son retour à la Religion ; & où il décrit ainsi l'égarement, l'audace, & la foiblesse de nos prétendus Esprits-forts :

.... En ce siècle à la révolte ouvert,
L'Impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne ; & le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées,
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le Ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades ;
Jusques au sein de la Divinité,
Portent la guerre avec impunité ;
Viendront bientôt, sans scrupule & sans honte
De ses arrêts lui faire rendre compte ;
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main, pour écraser la Foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes ?
Votre raison, qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obscurité,
Et qui rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au dessus du tonnerre,

Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas !
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle ?

PAGE 199.

(u) *Un La Fontaine.* Comme rien n'est plus licencieux que la plupart de ses ouvrages, rien aussi n'est plus édifiant que l'histoire de sa conversion. On peut en voir le détail dans la Lettre du Père Poujet de l'Oratoire à M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoise : elle se trouve à la tête du premier volume des Œuvres diverses de La Fontaine ; & dans les Mémoires de Littérature & d'Histoire, par le P. Desmolets, t. I, part. 2, p. 285. On lit avec autant d'édification ses dispositions chrétiennes dans une Lettre que son ami Maucroix lui écrivit peu de jours avant sa mort, arrivée en 1609, quelques années après sa conversion. A l'heure de son décès, on le trouva couvert d'un cilice en le déshabillant.

PAGE 201.

(x) *Nous nous donnons pour des Sages ; nous appellons notre siècle, le siècle de la philosophie,* &c.

Sans doute, & l'on ne vit jamais tant de génie,
Tant de productions charmantes, plus de mœurs.
Eh ! quoi de plus sensé que nos jeunes Seigneurs ?
Quel usage admirable ils font de leurs richesses !

Quel goût dans leurs plaiſirs ! quel choix dans leurs maîtreſſes !
De nos femmes, ſur-tout, l'honneur n'eſt point ſuſpect ;
Auſſi je m'interdis d'en parler par reſpect.
J'admire nos Savans. Que leur Philoſophie
A répandu de fleurs, d'agrémens ſur la vie !
Grâces à leurs travaux, nous ſommes dégagés
Du fardeau des devoirs & des vieux préjugés.
D'agréables pédans tous nos cercles foiſonnent.
A leurs ſoupers divins nos Financiers raiſonnent.
Nos abbés ſont décens ; nos robins ſtudieux :
Je ſuis de votre avis, le ſiècle eſt merveilleux.

Paliſſ.

IBID.

(y) *Ces génies fameux du dernier ſiècle, ces hommes vraiment grands à qui l'orgueil philoſophique eſt forcé de rendre hommage.* Forcé de rendre hommage ! Hélas ! il commence à s'en diſpenſer autant qu'il le peut. Deſeſpérant de s'élever juſqu'à eux, on a pris le plus court parti, celui de les rabaiſſer juſqu'à ſoi, pour tout mettre de niveau. Corneille eſt un *déclamateur* ; Boileau *n'a ni verve ni fécondité* ; La Fontaine ne mérite pas *d'être compté parmi ceux qui ont fait honneur au ſiècle de Louis XIV* ; Racine *parloit plus en Métaphyſicien qu'en homme ſenſible*, ſes Tragédies n'étoient *que des dialogues bien écrits & bien rimés* ; & à trois ou quatre odes près

& quelques épigrammes, Rouſſeau *ne faiſoit que des vers.* Fénélon *a écrit d'une manière foible ;* Boſſuet *a fait de ſon génie un pitoyable uſage, & ſon Hiſtoire Univerſelle n'eſt qu'une maigre production.* Dans des ſiècles plus reculés, Cicéron *n'étoit qu'un rhéteur.*

Le ſingulier ſiècle que le nôtre ! Toutes les idées y ſont renverſées ; les notions les plus généralement reçues y ſont contredites ; le vrai goût y eſt méconnu, & ſon ſanctuaire indignement profané ; ſous le deſpotiſme fier & abſolu de nos ſages Littérateurs, tous les grands talens ſont déprimés ; diſons mieux, ſous leur compas prétendu géométrique, le bon ſens eſt morcelé, & le ſentiment réduit à rien. Tel eſt le digne ouvrage de la moderne Philoſophie ! On ne pouvoit mieux en peindre les délires que dans ces vers de M. de Pompignan :

Oui, nous verrons bientôt ces petits conquérans,
Du Parnaſſe François audacieux tyrans,
De leurs Maîtres fameux proſcrire les merveilles,
Et leur orgueil briſer le ſceptre des *Corneilles ;*
Tels on vit les Romains, dans leurs jours lumineux,
Du ſecond des *Céſars* dégrader l'âge heureux,
Enſevelir *Horace* & déterrer *Lucile*,
Préférer la Pharſale aux beaux vers de *Virgile*,
Vanter l'eſprit guindé du maître de *Néron*,
Et bailler ſans pudeur en liſant *Cicéron*.
Déjà même la langue, & moins belle & moins pure,
Rougit de ſe prêter à la ſimple nature ;

Cette heureuſe clarté, ſon plus ſolide appui,
Et que l'Etranger même admiroit malgré lui,
Cet ordre lumineux, le nombre & la cadence,
Semblent abandonner nos vers, notre éloquence.
Le ſtyle devient ſec, moins nerveux que tendu;
Et pour vouloir trop dire, on n'eſt plus entendu.
Le Public déſormais, faſciné par ſes guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Eh, faut-il s'étonner de nos écarts en tout genre ? » Aujourd'hui, comme dit très-bien M. Rouſſeau, on n'étudie plus, on n'obſerve plus; on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philoſophie les rêves de quelques mauvaiſes nuits «.

PAGE 204.

(z) *En eſt-il beaucoup,.... qui ne mentent pas à leur propre cœur ?* Parmi nos auteurs les plus modernes, on tait ici bien des noms fameux; parce que l'apologie de la Religion n'eſt pas une ſatire, & que, dans les notes qu'on a cru devoir ajouter au texte, on s'eſt toujours propoſé de garder cette modération, qui ſied ſi bien à la vérité, & que la Religion elle-même preſcrit. Mais parmi les auteurs qui ne ſont plus, ne nous ſera-t-il pas permis du moins de citer des exemples frappans, qui, choiſis entre mille autres, ſont la preuve la

plus ſenſible du peu de fond qu'on doit faire ſur l'autorité de ces hommes qui ſemblent combattre toute révélation ?

M. de M***, (qui eût pu attendre une pareille foibleſſe d'un ſi grand homme !) cet illuſtre auteur des Lettres Perſanes & de l'Eſprit des loix, qui a paru y laiſſer des marques de ſon peu de ſoumiſſion à la Foi, en même tems qu'il en offroit de la grandeur de ſon génie, cet homme fait pour donner le ton à ſon ſiècle, l'avoit malheureuſement reçu de lui. C'eſt de lui-même qu'on a ſu, qu'il avoit toujours été chrétien dans le cœur & pénétré au fond de reſpect pour la Religion ; mais que le goût du neuf & du ſingulier, le déſir de paſſer pour un génie ſupérieur aux préjugés & aux maximes communes, l'envie de plaire & de compter, parmi ſes admirateurs & ſes partiſans, ces hommes, qui, après avoir ſecoué le joug de toute dépendance, s'arrogent un droit ſuprême à l'eſtime publique, & ſemblent diſtribuer à leur gré la gloire & l'immortalité, l'avoient engagé à tenir le même langage qu'eux : langage démenti tant de fois juſque dans ſes écrits, par les aveux que ſon propre cœur lui arrachoit en faveur de la Religion. On trouvera ſur tous ces objets les détails les plus intéreſſans, dans une Lettre

que le Père Routh a fait imprimer, que j'ai entre les mains, & dont j'ai cru devoir conſtater dans le tems l'exactitude & l'authenticité; on y reconnoîtra ſans peine que M. de M*** n'a pas ſeulement ſatisfait à tous ſes devoirs *avec décence* au lit de la mort, mais même qu'il a donné pendant ſa vie, dans bien des occaſions, des preuves de ſa foi, qui confirment aſſez tout ce qu'ont montré de religion & de repentir ſes aveux & ſes dernières diſpoſitions. *La Révélation*, diſoit-il en particulier à Madame la Ducheſſe d'Aiguillon avant ſa mort, *eſt le plus beau préſent que Dieu ait pu faire aux hommes* *.

* Voyez l'éloge de M. de Monteſquieu, par M. de Maupertuis, imprimé à Hambourg en 1755. On pourroit citer ici la mort de M. de Maupertuis lui-même, qui a été l'objet des plaiſanteries de M. de Voltaire, & l'on ne ſavoit qu'elle a été précédée de pluſieurs années de converſion. Depuis cette époque, cet illuſtre Académicien s'eſt montré conſtamment, quoique dans des circonſtances aſſez critiques, fort au deſſus de la petite manie de l'eſprit fort, & des froides railleries des ennemis de la Religion. Il a rendu publics les motifs de ſon changement. Un de ſes principes étoit, que » la vraie religion devoit conduire l'homme à ſon plus grand bien par les plus grands moyens poſſibles; & que la religion de Jéſus-Chriſt avoit ſeule ce double avantage «.

Le second exemple est celui de M. Boulanger, auteur du *Christianisme dévoilé*, du *Despotisme Oriental*, &c. Il tombe malade, &, malgré les témoignages si sensibles de sa haine pour la Religion & de son attachement à la combattre, il permet qu'on aille chercher le Vicaire de sa Paroisse, M. L***, actuellement Chanoine de Saint-Honoré. Il confère avec lui

---

M. de Voltaire étoit moins en droit que personne de plaisanter sur la mort de Maupertuis, lui qui, par des abjurations si solemnelles, laissoit du moins espérer qu'il l'imiteroit dans les dernières années de sa vie. Eh, qui ne sait, au reste, combien au moindre danger nos plus fiers Incrédules volent la Religion chrétienne d'un tout autre œil, que celui dont ils l'ont vue lorsqu'ils étoient en santé ?

M. Tr..... célèbre Médecin, parlant un jour chez un de nos plus respectables Prélats, & en présence du Prince de Virtemberg, de ce coryphée de la nouvelle Philosophie, qui avoit osé en appeller à son témoignage sur la fermeté qu'il avoit fait paroître dans une maladie, où il l'avoit arraché des portes de la mort, s'exprima ainsi : » Tout le témoignage que j'aurois pu lui » rendre, est que je n'ai jamais vu que dans cet » homme jusqu'où peut aller le dernier excès de la » peur «. Si, en mourant, il ne nous a pas consolés par son repentir, ceux qui l'ont vu de près dans ses derniers momens, n'ignorent pas combien il eût effrayé ses plus zélés partisans par ses angoisses & son désespoir. Et, après tout, quel mot que celui de S. Augustin ! *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

à plusieurs reprises ; il s'instruit, il s'éclaire : il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes, des nuages plutôt qu'une véritable incrédulité, & que les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites dans ses sociétés philosophiques, l'ont plus énivré, plus séduit que tout le reste. Il se confesse, avec le témoignage du plus vif repentir ; fait, en recevant les derniers Sacremens, une réparation authentique des scandales de son irréligion ; & exprime, de la manière la plus touchante & la plus persuasive, ses remords, ainsi que l'unique regret qu'il ressent en mourant, de ne pouvoir assez réparer tout le mal qu'il a pu faire.

Le Marquis d'Argens, Auteur de la *Philosophie du bon sens*, & de beaucoup d'autres ouvrages pernicieux, a fini, dit-on, ses jours dans les mêmes dispositions. Il avoit du moins donné, quelques années avant sa mort, des espérances de conversion à son frère, M. le Président d'Eguilles, en se livrant à une lecture assidue des Livres saints, & particulièrement du Nouveau Testament. Il vint un tems où il lui dit : Il pourra se faire un jour que je pense comme vous ; j'en suis déjà au point de ne croire ni ne décroire. Peu de tems après, il l'assura enfin qu'il croyoit. Un trait assez singulier de sa part est celui que le Président lui-même m'a raconté : ce Magistrat, si rempli de zèle pour

la Religion, avoit penſé autrefois comme le Marquis d'Argens ; ils avoient un troiſième frère qui étoit bien éloigné de partager leur incrédulité : un jour s'entretenant tous deux de ſes ſentimens & les tournant en dériſion, *Eh bien, mon frère*, dit le Marquis d'Argens au Préſident, *nous nous moquons de ſa ſimplicité ; & cependant ſi j'avois un dépôt à confier, ce ne ſeroit pas à toi, ce ſeroit à lui.*

Nous ne parlerons point ici de la Mettrie, ce Philoſophe Cynique * ; du Comte de Boulainvilliers, mort entre les bras du Père de la Borde de l'Oratoire, dans les ſentimens d'une ſincère pénitence, & auquel d'ailleurs on a prêté mal à propos l'ouvrage impie ſi connu ſous ſon nom ; de M. Maillet, l'auteur de *Telliamed*, mort à Marſeille en 1758, en abjurant ſes ſyſtêmes ; & de tant d'autres, qui ont auſſi en mourant déteſté leurs erreurs. Quelle liſte à

* Le Père Hayer, Récollet, dans ſon Traité *De la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame*, diſ. préliminaire p. xv, lui rend ce témoignage : il eſt mort avec le plus vif regret d'avoir donné dans les extravagances du matérialiſme. Je tiens ce fait de celui qui a recueilli ſes derniers ſoupirs à Berlin.

» Le Père Hayer a ſu, & nous avons ſu comme lui, dit l'Abbé Trublet, que M. de la Mettrie s'étoit repenti à la mort de ſes égaremens ; nous le lui avions ſouvent prédit ; & nous ſommes conſolés de l'apprendre. Quelques Philoſophes, au contraire, en furent bien fâchés,

ajouter à celle de ces hommes plus ſages & plus fidèles dont a parlé M. d'Alembert ! Voyez ci-deſſus note (*i*).

Ce ſont ſans doute ces ſortes d'exemples de converſions tardives, ſi communs dans tous les tems, qui, au rapport de Bayle, ont fait dire à Sainthibal, fameux Eſprit-fort : » Ils ne nous » font point d'honneur quand ils ſe voient au lit » de la mort ; ils ſe déshonorent ; ils ſe démen- » tent ; ils meurent tous comme les autres «.

Il y a cependant ici des exceptions à faire, aujourd'hui ſur-tout, parmi nos Incrédules ; les uns, retenus par la honte de ſe dédire ſous les ieux mêmes de ceux qu'ils ont ſéduits, refuſent avec opiniâtreté les ſecours que leur offre encore dans ces derniers momens une Religion toujours miſéricordieuſe & bienfaiſante, & prêts à paroître devant le Dieu qu'ils ont blaſphémé, ſe mutinent en quelque ſorte contre leur propre conſcience ; les autres, continuellement obſédés par les complices de leurs déſordres & leurs com-

---

en furent honteux ; l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *la Mettrie les avoit déshonorés pendant ſa vie, & ſur-tout à ſa mort.* Pendant ſa vie, il avoit imprudemment avoué toutes les conſéquences de ſes principes ; à ſa mort il avoit lâchement abandonné les principes mêmes «. Voyez tout le morceau de l'Abbé Trublet ſur la Mettrie, dans le *Journal Chrétien* du mois de Mai 1758.

pagnons d'incrédulité, n'ont pas même la liberté qu'ils voudroient avoir de laisser approcher le ministre de paix, qui, touché de leur sort, vient leur offrir tout à la fois des consolations & des lumières; d'autres enfin, déchirés intérieurement par l'affreux souvenir de tout le mal qu'ils ont fait, se livrent à toutes les horreurs de la rage & du désespoir, & meurent comme des forcenés. Telle a été, comme nous l'avons dit plus haut, la fin déplorable de cet homme, malheureusement célèbre, qui n'a que trop contribué à dépraver nos opinions & nos mœurs. Quant aux secrètes dispositions des Impies pendant la vie, on peut dire d'eux, au moins pour la plupart, ce que disoit Bayle lui-même, en parlant de leur croyance: » Ce n'est pas une foi éteinte; » ce n'est qu'un feu caché sous la cendre. Ils en » ressentent l'activité, dès qu'il se consultent, » & principalement à la vue de quelque péril. » On les voit alors plus tremblans que les » autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils n'en sentoient pour » les choses saintes, & d'avoir tâché de se soustraire intérieurement à ce joug, redouble leur » inquiétude «. *Dict. hist. & crit. art.* Desbarreaux.

LETTRE XXXII.

De la Comteſſe de Valmont au Marquis.

ILS partent ! ils emmènent Senneville ! ils m'enlèvent ce que j'ai de plus cher après vous, après mon mari.... Ils nous laiſſent tous deux dans l'admiration, le ſaiſiſſement, les larmes, & un mélange inconcevable de joie & de douleur, de contentement & de regrets. Quelle famille que celle de M. de Veymur ! mais ſur-tout quel ami que M. d'Orval ! quel ami, quel ange tutélaire le Ciel nous a donné ! il déchire notre cœur par l'endroit le plus ſenſible ; il nous arrache le plus grand de tous les ſacrifices, & nous force encore à le bénir.

O vous, mon père, qui avez préparé tous ces évènemens, quelles actions de grâces vous rendrons-nous ? Que rendrons-nous au Ciel, qui le premier nous les a ménagés ? & que ne lui devons-nous pas pour tout le bien qu'il nous fait !

Cependant Senneville eſt déjà loin de

nous : vous la verrez presque en même tems que vous recevrez la Lettre que je vous écris.... Pour moi je ne la reverrai de long-tems.... Que dis-je ? peut-être ne la reverrai-je plus. En nous quittant, elle étoit comme nous partagée entre mille mouvemens divers. Sa tendre amitié pour moi combattoit le plaisir qu'elle ressent d'aller s'établir près de vous ; de suivre une famille respectable, qui va être la sienne ; un homme tel que M. d'Orval, qui devient, à bien des titres, son père & son ami ; un époux, ou du moins un homme aimable, qui dans peu va le devenir, & pour qui son penchant sera bientôt d'accord avec son devoir.... Ah, comme ses ieux mouillés de pleurs se portoient tour à tour sur Madame de Veymur & sur moi ! comme elle me tenoit étroitement serrée dans ses bras ! comme ses larmes brûlantes se confondoient avec les miennes ! enfin M. d'Orval nous a séparées ; il a fait céder la tendresse à la raison & au devoir.

Mon père ! que la vertu a de force & d'empire ! & quels prodiges n'opère-t-elle

pas ! Celle de M. d'Orval a triomphé de ma jeune amie, de moi, de mon mari ; & que bien peu d'inſtans ont ſuffi à ſon triomphe ! Deux mots de votre part nous avoient annoncé ſon arrivée *. Il s'eſt préſenté avec Madame de Veymur & le Chevalier **. Nous n'étions que nous trois, le Comte, Senneville, & moi. Après quelques momens d'un entretien, déjà bien intéreſſant, puiſqu'il rouloit ſur vous, M. d'Orval, paroiſſant entrer dans la peine que je lui témoignois ſur votre éloignement, me fit ſentir d'abord que dans les évènemens les plus fâcheux le Ciel avoit ſes deſſeins, toujours plus admirables à nos ieux, à meſure qu'ils ſe laiſſoient plus aiſément pénétrer. La diſgrâce de M. le Marquis, me dit-il enſuite, ſembloit être pour lui, ainſi que pour vous, Madame, le coup le plus funeſte ; cependant le Ciel s'eſt déjà ſuffi-

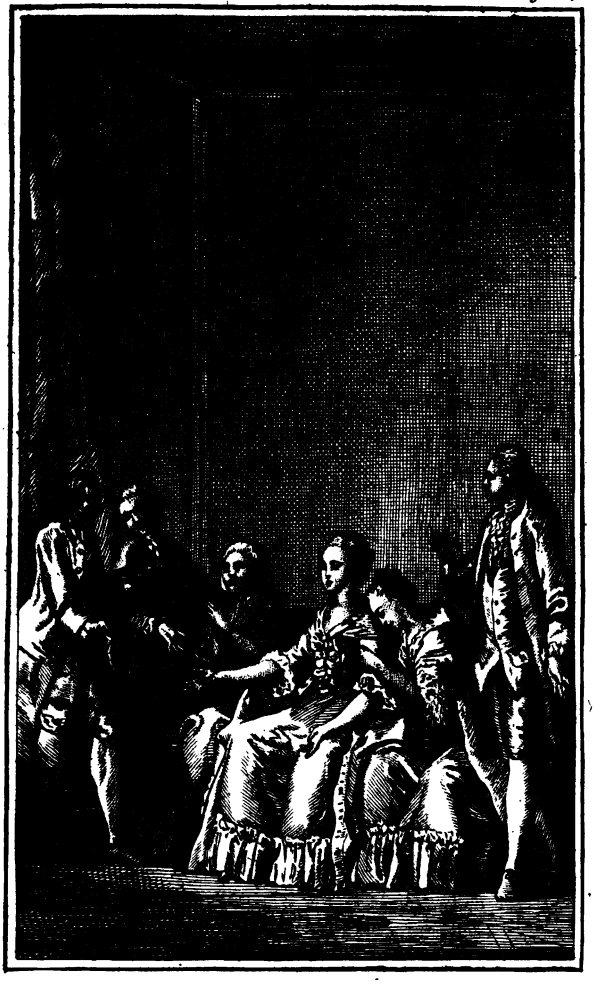
* Cette Lettre ne ſe trouve point ici.

** Le frère de M. de Veymur, dont il eſt parlé dans les Lettres XII & XVII du Marquis de Valmont.

ſamment juſtifié par rapport à lui : dans ſa retraite il a trouvé le repos, le bonheur, après lequel il ſoupiroit depuis ſi long-tems. Une famille reſpectable par mille endroits, ajouta-t-il en ſe tournant du côté de Madame de Veymur & du Chevalier, ſembloit attendre ſa préſence pour voir combler ſa félicité. Il s'eſt formé entre elle & M. de Valmont la ſociété la plus douce : un lien plus intime doit la reſſerrer & être le gage de ſa durée : ce gage précieux, nous ſommes venus de ſi loin pour l'obtenir. M. votre père le demande avec inſtance ; M. le Chevalier l'eſpère, & tremble de ſe le voir refuſer.... Oui, Mademoiſelle, dit à l'inſtant le Chevalier avec la plus vive émotion, & en portant un œil inquiet ſur Senneville, un mot de votre part va aſſurer la conſolation de M. le Marquis, mon bonheur, & celui de toute ma famille, ou changer la joie que nous cauſe le plus doux eſpoir en une douleur mortelle. Déjà le récit de vos vertus m'avoit enflammé ; je vous vois, & je ſens trop bien que je ne puis plus vivre heureux,

reux, si vous ne me permettez de vivre pour vous. Senneville déconcertée rougit, baissa les ieux, puis me jeta un regard tendre, qui, sans donner aucun espoir, ne tenoit rien cependant de la rigueur du refus. J'étois, aussi bien qu'elle, dans le trouble le plus grand. Mon mari, pâle, tremblant, & dont l'agitation violente ne put m'échapper, prit la parole, & dit d'une voix entrecoupée : Votre alliance, Monsieur, honore Mademoiselle de Senneville ; elle nous honore : mais Mademoiselle de Senneville n'a point de fortune ; je sais que vous n'en avez pas une à lui offrir ; & vous ne voudriez point la condamner à une vie peu aisée, qui par la suite pourroit faire son malheur & le vôtre. Tout est prévu, reprit aussi-tôt M. d'Orval. Ma fortune a commencé par la famille de M. de Veymur, qui maintenant se trouve assez riche pour lui & pour ses enfans ; les évènemens les plus favorables l'ont portée bien au delà de mes espérances. Mon unique objet étoit d'en faire hommage à cette même famille, à qui je la dois dans son principe

c'eſt combler ſes vœux & les miens, que d'en faire part à M. le Chevalier dans les circonſtances heureuſes que le Ciel a fait naître; qu'elle ſoit ſon bien, & la dot de Mademoiſelle de Senneville; cette fortune n'eſt plus à moi. A ces mots un tranſport d'admiration nous ſaiſit. Mon mari, plus interdit que jamais, bégaya ainſi que moi quelques mots de reconnoiſſance. Son viſage s'étoit animé par degrés; des larmes rouloient dans ſes yeux; c'étoit le moment du combat entre la vertu & l'amour: l'exemple de M. d'Orval, ce trait héroïque de ſentiment l'emporta dans ſon cœur. Si Mademoiſelle de Senneville y conſent, dit-il, & elle doit y conſentir, vous nous aurez fait faire, Monſieur, à ma femme & à moi, par le conſentement que nous y donnons nous-mêmes, le ſacrifice le plus pénible. Senneville ſe leva à l'inſtant, & ſe jetant dans mes bras: O ma bonne amie! me dit-elle en me baignant de pleurs, qu'il m'en coûtera de me ſéparer de vous! Mais, reprit-elle d'un ton plus bas, je le dois en effet; & ſerois-je



Les charmes de la Bienfaisance.

ici la moins généreuse ? Oui, Monsieur, dit-elle ensuite à M. d'Orval d'une voix plus haute & plus ferme, je me croirois ingrate envers vous, envers Madame & toute la famille de M. de Veymur, envers M. le Marquis lui-même, qui nous procure l'avantage de vous connoître, si je ne répondois à tant de grandeur d'ame, que par un refus ; & je sens trop bien, que consentir à l'union que vous m'offrez, est l'unique moyen qui me reste de m'acquitter envers vous. La force avec laquelle mon amie prononça ces paroles, dont je pénétrois assez les motifs les plus secrets, sembla nous en donner à nous-mêmes. Une douce confiance & une sorte de contentement & de gaieté vinrent se placer au milieu de nous. Depuis ce moment, & dans le peu de jours que nous avons passés ensemble, les sentimens d'estime & d'affection réciproque se sont accrus à mesure que nous nous sommes connus davantage. Senneville elle-même m'a paru s'attacher, autant par goût que par raison, à celui que le Ciel lui avoit destiné pour époux. Ce digne élève de

M. de Veymur, & l'heureux fruit de ſa tendreſſe & de ſes vertus, n'a pas craint de nous faire part de ſes anciens égaremens, de ſon retour, & de ce qu'il devoit à ſon généreux frère. Le ſentiment qu'il mettoit dans ce noble aveu de ſes fautes nous attendriſſoit, autant que nous étions touchés des vives expreſſions de ſa reconnoiſſance. Son âge, quoiqu'un peu mûr pour Senneville, ne lui a point déplu; elle le préfère, dit-elle, pour un tel choix, à celui où les paſſions font ſentir toute leur violence, & où le caractère n'eſt pas encore formé.

A l'égard de Madame de Veymur, je ne puis vous exprimer juſqu'à quel point ſes manières douces & inſinuantes, ſon caractère de bonté, ſes ſentimens nobles & purs, ſon eſprit toujours égal, ſon aimable franchiſe, lui ont concilié notre reſpect & notre amour. Ma bonne amie n'aura pas de peine à ſe conſoler de ma perte, par ce tréſor bien plus réel qu'elle vient d'acquérir: elle aura auſſi en elle une amie: elle y aura de plus, du côté des lumières & de l'expérience, un guide

fidèle ; du côté de l'âge & des ſentimens, la plus tendre & la plus reſpectable de toutes les mères.

Mais ce qui va vous ſurprendre bien agréablement, c'eſt que, parmi ces évènemens ſi inattendus, avant même que de perdre Senneville, j'ai retrouvé dans Valmont un époux. En peu de jours, & par un changement qu'avoit accéléré peut-être la perte de tout autre eſpoir, ſa tendreſſe pour moi s'eſt ranimée avec plus de force que jamais ; ſes ieux ne ſe ſont plus portés ſur Senneville ; ſes regards, ſes ſoins ont été tout entiers pour moi. Il ſembloit vouloir, par ſon repentir & ſon amour, me dédommager de ce qu'il m'avoit fait perdre ; & ſon retour eſt ſi ſincère, que ſouvent j'ai peine à contenir toute la joie que j'en reſſens.

Cependant ce qui en tempère l'ivreſſe, & qui la mêle d'une ſorte d'amertume, c'eſt la crainte de l'avenir ; c'eſt le départ de Senneville. Je viens de remettre entre les mains de Madame de Veymur ce dépôt ſi cher ; M. d'Orval & le Chevalier l'accompagnent ; vous allez la recevoir.

Les accords de ſon mariage ſe ſont faits ſous nos ieux ; & il eſt bien juſte que ſous les vôtres elle contracte cette union, qui va faire ſon bonheur. C'eſt à vous qu'elle le devra ; c'eſt à vous que je dois le retour de mon mari.... Mais permettez moi de pleurer encore Senneville. Son amitié pour moi étoit ſi tendre ! ſes ſentimens étoient ſi purs ! elle partageoit ſi bien tous les miens ! ſon ame étoit ſi naïve & ſi belle ! Quelle compagne j'ai perdue..... ! Ah ! du moins puiſſe le cœur de Valmont me reſter toujours !

Mais quelle eſt mon inquiétude ? hélas ! je crains encore ; je crains de nouvelles peines. Suis je trop ingénieuſe à m'alarmer ? mes craintes ſont-elles ſans fondement ? La fougue de la jeuneſſe, l'indiſcrétion de l'âge, l'impétuoſité du caractère, le peu d'expérience, les faux amis, le manque de principes, & l'irréligion, tout m'épouvante dans Valmont ; & ſi j'ajoutois foi aux preſſentimens, du ſein de mon bonheur actuel je croirois toucher au plus grand des malheurs. L'amour même que mon mari me témoigne

reprend un caractère de jalousie qui m'effraie ; &, le croiriez-vous ? Lausane en devient l'objet. Il l'observe quelquefois d'un œil sombre, le moment d'après il sourit aux agaceries qu'il me fait : mais son regard est inquiet, & son rire est forcé. Lausane s'en apperçoit, s'en amuse, & par un raffinement de méchanceté se fait un jeu d'irriter ses inquiétudes & ses craintes. Il semble triompher & reprendre à son tour l'ascendant que mon mari paroissoit avoir pris sur lui ; il redouble ses empressemens : il met, dans les soins qu'il me rend, plus d'affectation qu'il n'en mit jamais. Tout ce manège me déconcerte ; & je ne puis ou n'ôse en profiter, pour mettre fin à des assiduités qui me sont à charge, & que je redoute bien davantage depuis que j'y démêle encore plus de vanité que de passion. Le plus court parti seroit de porter Valmont à rompre entièrement avec lui : mais une rupture entre eux feroit un éclat réel, & dans les circonstances présentes cet éclat devient dangereux. Les nouvelles grâces que le Roi vient de faire à Lausane, prouvent assez

LETTRE XXXIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

J'AI vu des ames vraiment belles.... J'ai vu une famille, qui mérite tout mon respect... un vieillard....! est-ce un homme, est-ce un dieu, sous la forme d'un mortel ? Quel saisissement j'ai éprouvé à son aspect ! quels sentimens ses discours impriment ! de quels efforts ne rend-il pas capable celui qui le voit & qui l'entend ! Ah ! mon père, de grands exemples sont venus à l'appui de vos leçons, & la vertu me devient plus chère qu'elle ne me l'a jamais été.

Etes-vous content de nous ? Mademoiselle de Senneville s'éloigne & sacrifie les douceurs de l'amitié aux loix de l'amitié même : comme elle, Madame de Valmont en sacrifie les liaisons & les charmes à l'amour conjugal ; & à cet amour, j'immole une passion qui étoit si vive, & qui me rendoit si criminel. Qu'il a fallu peu de jours pour opérer en moi une si étrange

révolution, & que la société des hommes vertueux produit d'heureux changemens dans un cœur qui étoit fait pour le devenir ! enfin le voile est tombé, & je retrouve Emilie avec tous les attraits de la constance & de la vertu.

Peut-être aussi un Dieu propice a aidé à son triomphe; le dirai-je ? ce Dieu de vérité que j'implore a semblé disposer mon cœur & le rendre plus docile. Depuis votre dernière Lettre, pénétré d'un respect plus sincère pour la Religion chrétienne & la jugeant plus digne de ma raison, afin de me mieux préparer à l'étudier & à la connoître, je méditois ce sacrifice, dont peu de tems auparavant la seule idée me faisoit frémir, & dont l'exécution me sembloit impossible. Je me disois à moi-même : » Dissipons tout le prestige » des passions qui m'enchantent; levons » tous les obstacles qu'elles peuvent apporter à la connoissance de la vérité; » cherchons-la sans opposition, sans prévention; offrons, aux soins d'un père » tendre, un esprit libre & un cœur maître » de soi. Si la Religion est vraie, si c'est

» moi qui ſuis dans l'erreur, j'aurai moins » de peine à en convenir ; & ſi je ſuis » fondé dans mon incrédulité, j'aurai du » moins l'avantage de ne plus en ſuſpec- » ter la cauſe «. C'eſt dans ces momens que M. d'Orval eſt ſurvenu ; & ſa préſence, m'élevant au deſſus de moi-même, m'a donné une force que je ne me connoiſ-ſois pas.

Pourſuivez donc, mon père, l'ouvrage que vous avez ſi heureuſement commencé. Souffrez ſeulement que ma circonſpection augmente à meſure que la vérité me devient plus chère, & qu'il eſt queſtion pour moi d'une détermination plus préciſe ſur des objets ſi importans. Je vous promets de ne point oppoſer à des preuves ſolides des difficultés minutieuſes, des doutes mal-fondés, & de vains ſophiſmes : mais auſſi je ne veux me rendre qu'à la ſeule raiſon ; & ſi les autorités les plus reſpectables ſont pour vous, ne trouvez pas mauvais que, déterminé comme je le ſuis à ne jurer ſur la parole d'aucun maître, je ne cède point à l'autorité.

LETTRE XXXIV.

Du Marquis au Comte & à la Comtesse de Valmont.

PARTAGEZ ma joie, mes chers enfans, comme je partage la vôtre; mettons en commun les doux sentimens qu'éprouvent nos ames, pour les rendre plus doux encore. Vous vous aimez, vous êtes heureux; tout est heureux autour de moi; que manqueroit-il à mon bonheur? Jugez par la Lettre * de nos deux époux, des ravissemens de leurs cœurs. Jamais, pour le caractère & la façon de penser, pour les agrémens de l'esprit & les qualités de l'ame, non jamais on ne vit d'union mieux assortie, comme on en voit peu qui ayent été faites sous de meilleurs auspices. Cette heureuse alliance vous rend la paix & l'amour mutuel; elle fait ici l'enchantement de toute une famille;

* Cette Lettre a été supprimée, ainsi que plusieurs autres.

elle me fait éprouver à moi-même un contentement que j'ai peine à bien rendre. Ah ! je ne croyois pas qu'éloigné de vous, mon cœur fût encore ſuſceptible d'impreſſions ſi vives & de ſi agréables tranſports. C'eſt d'hier que ces époux ſont unis. M. de Veymur & toute ſa famille ſe ſont réunis chez moi à l'arrivée de Madame de Veymur & de Mademoiſelle de Semneville. Cette aimable enfant, que vous m'avez rendue ſi chère, & qui me l'eût été ſans vous, m'a fait en votre nom les plus tendres careſſes : ſon attachement pour les amis qu'elle vient de quitter, ne contribue pas peu à la lier plus fortement aux amis qu'elle retrouve. Monſieur & Madame de Veymur, M. d'Orval, ſon mari, ſes ſœurs, tout ce qui l'environne l'intéreſſe, l'affecte vivement ; & cependant elle veut bien, dans de certains momens, me donner comme des marques de préférence, dont ils ne ſont point jaloux, & dont il ſeroit difficile que je ne fuſſe pas flatté. Elle a choiſi, avec ſon mari, mon château pour ſon domicile, & veut, dit-elle, partager

mon exil aussi long-tems qu'il pourra durer. Vous concevez, mes chers enfans, combien ma retraite me devient de jour en jour plus aimable : elle est mon Louvre ; l'amitié, la confiance se réunissent pour m'y former une sorte d'empire ; & c'est sur des cœurs que j'ai la douceur de régner. Cet empire n'est pas tel cependant, que je ne veuille bien en faire hommage à M. d'Orval. Il est le patriarche, il est le père de toute la famille. Ses sages conseils vont cimenter dans nos deux époux la durée de l'amour, de l'innocence, & du bonheur.

Je ne saurois me refuser à la douce satisfaction de vous répéter, sinon dans les mêmes termes, du moins quant au fond, les leçons touchantes qu'il leur a données. » Vos ames sont trop honnêtes & trop belles, leur disoit-il à l'instant même qui a précédé la célébration de leur mariage, pour que j'insiste sur la fidélité que vous devez l'un & l'autre à l'engagement que vous allez contracter. C'est d'ailleurs au Ministre de nos Autels à vous faire bien comprendre toute la

fainteté & toute l'importance du nœud sacré qui va vous unir. Il vous dira à quel point de grandeur & de dignité la Religion élève ce lien, cette convention, déjà si respectable par les seules loix de la nature, mais que, par-tout où s'introduit la dépravation des mœurs, la Religion seule a encore la force de faire respecter *. Il vous montrera la société toute entière reposant tranquillement sur la foi d'une convention si sainte, & l'oubli des devoirs qu'elle impose entraînant après lui tous les maux & l'oubli de tous les autres devoirs **. Il vous montrera un Dieu, le défenseur des droits de la Nature & de la Religion, également intéressé à venger l'une & l'autre par les

* Dans les beaux jours de Rome, où sans aucune loi écrite sur ce sujet on ne connut pas l'adultère, les mœurs suffisoient pour conserver aux saints nœuds du mariage toute leur force & leur pureté; mais aujourd'hui que les mœurs sont dépravées, où trouvera-t-on, sans Religion, une femme vraiment chaste, un seul mari vraiment fidèle?

** Voyez la note (*d*) de la XXVIIIe. Lettre.

châtimens terribles, réservés tôt ou tard à ceux qui les auront violés. Il vous exposera ces grandes vérités, qu'heureusement votre cœur vous aura dites avant lui. Mais il y a des choses bien intéressantes encore pour votre bonheur, que peut-être il ne vous dira pas. Il y en a même que sa sagesse ou que la dignité de son ministère ne lui permettroit pas de vous dire aisément, & que mon amitié, plus libre sans être moins circonspecte, ne me permet pas de vous taire. Mon âge, mon zèle, votre amitié pour moi, ennobliront à vos ieux des détails qui paroîtroient minutieux peut-être à tout autre que vous «.

»Pour assurer votre bonheur mutuel, vous vous devez avant toutes choses une indulgence réciproque. Doués tous deux d'un esprit juste, d'une humeur douce & prévenante, d'un caractère sensible & tendre, d'un cœur excellent, tous deux enjoués, tous deux aimables, vous vous conveniez l'un à l'autre, & vous avez en vous de grandes ressources pour vous plaire toujours également. Cependant vous avez tous deux des défauts; puisque

telle est la condition humaine, qu'il n'est personne qui en soit parfaitement exempt. De quelque œil que vous vous voyiez maintenant, il viendra un jour, où, le charme de l'enchantement faisant place à la réflexion, vous vous verrez tels que vous êtes; & faits pour vivre ensemble, ce jour ne peut pas être loin. Vous vous verrez donc avec des taches & des imperfections. Vous y attendre, est le plus sûr moyen de n'en être pas surpris, & de ne pas trouver dans votre union un mécompte, qui déjà pourroit en altérer la douceur. Vos défauts une fois connus, il faut réciproquement les supporter. Cette loi, qui est celle de toute société, l'est encore plus d'une société indissoluble de sa nature, & où il est d'autant plus nécessaire de savoir tirer parti de sa situation, qu'il n'est pas raisonnable, qu'il est toujours peu honnête de penser à la changer. La persuasion intime de cette vérité, rendue sensible par l'expérience, que tous les hommes ont leurs défauts, que nous avons les nôtres, est ce qu'il y a de plus propre à nous rendre indulgens. Suppor-

ter les autres pour mériter qu'ils nous supportent, c'eſt le cri de l'équité, c'eſt la loi de la nature, & celle que nous impoſe l'intérêt de notre propre bonheur. La raiſon vous en fait une règle de prudence; la Religion vous en fait un devoir; la raiſon, la Religion, & l'amour vous en feront un plaiſir. Il faut donc que ſur chaque objet le moins affecté de vous deux, &, pour le moment, le plus ſage cède en quelque ſorte à l'autre; que celui-là n'irrite point, par une réſiſtance déplacée, par une oppoſition trop ſenſible & faite à contre-tems, la vivacité de celui-ci; qu'il n'entreprenne pas d'arrêter un torrent furieux, mais qu'il ſe contente d'en détourner le cours. Le langage de la raiſon eſt trop foible quand la paſſion s'explique, & ne ſert ſouvent qu'à l'enflammer. Aidez-la par de ſages ménagemens & beaucoup de douceur, à perdre inſenſiblement de ſa force; & la raiſon reprendra bientôt ſon empire; & celui d'entre vous qui aura été vaincu par un procédé ſi noble, n'aſpirera qu'à vaincre à ſon tour «.

» A cette règle de conduite, ajoutez-en une autre, qui rendra l'uſage de la première plus rare, & qui en rendra même le beſoin moins néceſſaire. Faites-vous une loi de vous montrer toujours l'un à l'autre ſous des dehors aimables, comme s'il étoit queſtion de vous plaire pour la première fois. Trop de contrainte, il eſt vrai, rendroit votre union moins douce ; mais trop de négligence détruiroit le bonheur. Une familiarité mal entendue nuit à l'eſtime ; trop d'aiſance nuit à l'amour. On perd aiſément un cœur dont on ſe croit trop sûr ; il faut au moins autant de ſoins pour le conſerver, qu'on en a pris pour l'acquérir. Une jeune femme, déjà tendrement chérie, n'a pas beſoin ſans doute de beaucoup de parure pour être belle aux yeux de ſon mari ; mais pour ne pas ceſſer de l'être un jour, elle a beſoin d'une certaine attention ſur elle-même, d'une ſorte d'étude ſur les goûts de celui à qui elle veut plaire, d'un ſoin exact à ſe parer en ſa faveur de tous les ornemens d'une belle & noble ſimplicité &

de tous les charmes de la décence *. De son côté un époux qui veut être aimé, doit se montrer toujours aimable. Qu'il n'exige rien, s'il est possible; par autorité; qu'il ne fasse rien par humeur; qu'il persuade ce qu'il désire; qu'il fasse naître des dispositions plus conformes à ses volontés, quand on les contrarie; qu'il remette à des tems plus favorables ce qu'on lui refuse avec trop d'opiniâtreté, & qu'il ménage un sexe foible, mais naturellement bon dès qu'il nous trouve indulgens. Le respect, la soumission, l'amour, sont au nombre de ses principaux devoirs; mais c'est l'exposer à y manquer, que de les exiger en maître. Une épouse est une compagne, une amie, & non pas une esclave; & vivre toujours avec elle comme un amant fidèle, est le plus sûr moyen d'être toujours heureux époux «.

» Il faut donc aussi qu'il procure à cette

(*) » La complaisance, dit Richardson, l'égalité d'humeur, & la propreté, son trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais «.

compagne qui lui eſt chère, des amuſemens & des plaiſirs ; mais, & c'eſt la troiſième règle, il faut qu'il ſache les bien choiſir. Une vie trop uniforme, une retraite continuelle, des occupations trop pénibles & trop peu variées, pourroient, dans une jeune femme, produire enfin la laſſitude & l'ennui. C'eſt en l'arrachant quelquefois aux travaux & aux ſoins domeſtiques, qu'on les lui fait retrouver avec plus d'agrément. Cependant il y a un milieu à prendre pour elle entre une vie trop ſérieuſe & des plaiſirs trop diſſipans. Si au milieu de la Cour, ſi dans le tumulte des villes, vous la livrez à des amuſemens de toute eſpèce, à des ſociétés brillantes & frivoles, à l'enchantement des ſpectacles, aux bals, aux jeux, aux ris, & aux fêtes les plus galantes ; elle y prendra bientôt l'eſprit d'un monde dangereux & futile, l'amour du luxe & de la molleſſe, le ton du jour, les airs à la mode, le ſentiment & le jeu des paſſions ; elle y prendra le déſir inſatiable de voir & d'être vue, la fureur des vains amuſemens, le mépris de ſes devoirs,

l'éloignement pour ſa maiſon, & au moins l'indifférence pour ſon mari & pour ſes enfans. Vous ferez étonné d'une révolution ſi étrange; elle s'en étonnera elle-même dans quelques momens : & cèpendant liée, entraînée par ſes goûts dépravés, elle ne ſe ſentira plus aſſez de forces pour chercher dans l'accompliſſement de ſes premiers devoirs le ſentiment de ſon premier bonheur. Pour flatter ſa curioſité; pour la ſatisfaire & vous ſatisfaire vous-même, vous l'aurez promenée d'objets en objets, de cercle en cercle, de plaiſirs en plaiſirs; & vous y aurez laiſſé évanouir ſa tendreſſe & corrompre ſes mœurs (*a*). Faites-lui donc des amuſemens dignes d'elle, & qui la lient plus étroitement à vous au lieu de contribuer à l'en ſéparer. Compoſez-lui des ſociétés également dignes de tous deux, où l'on aime à vous voir enſemble, où elle ne ſe plaiſe jamais mieux qu'avec vous, qu'elle quitte ſans humeur, qu'elle retrouve ſans empreſſement, qu'elle ne préfère point à ſa propre maiſon. Faites en ſorte que ſa famille ſoit pour elle le

ſpectacle le plus touchant, que ſon époux ſoit toujours ſa ſociété la plus douce, que ſon ſéjour ordinaire ne ceſſe point de lui paroître aimable. Réuniſſez-y en ſa faveur ce que les amuſemens permis ont de plus touchant & de plus vrai, ce que les vertus ont de plus attrayant & de plus ſolide, ce qu'il y a de moins futile dans les arts & les talens «.

» Ce n'eſt pas aſſez du choix de vos plaiſirs, il faut encore en prévenir l'abus. Il ne ſe gliſſe que trop ſouvent dans l'uſage de ceux qui ſont les plus légitimes, de ceux mêmes qui naiſſent de l'union ſi douce & ſi ſainte que vous allez contracter. Pour ne pas les dégrader, ennobliſſez-en le principe, reſpectez-en la fin, ſachez vous y reſpecter vous-même. En les rendant plus purs, vous les rendrez plus conſtans; en en retranchant les excès, vous en bannirez les dégoûts; en les couvrant du voile de la ſageſſe, vous n'émouſſerez pas la délicateſſe ſi naturelle aux ames bien nées; vous augmenterez dans le cœur d'une épouſe toujours chaſte l'aimable ſentiment de la pudeur, bien loin

de

de l'affoiblir *; vous nourrirez en elle des pensées toujours honnêtes; vous lui laisserez au besoin des armes toujours prêtes contre les égaremens du cœur & les dangers de la séduction; & vous mettrez pour vous-même, à la place des honteux délires d'une passion déréglée, les délices du sentiment «.

» Pleins d'amour l'un pour l'autre, tendrement attachés à tout ce qui peut naître d'une union si belle, vous ne craindrez pas d'en voir multiplier les fruits, sous les auspices d'une Providence, qui, en vous les donnant, se réserve, pour prix de votre confiance, de les faire servir

* C'est la pensée de Plutarque: » Ayez, dit-» il, avec votre épouse la plus grande décence. » Songez que le lit conjugal sera pour elle une » école de vertu ou de libertinage «.

» Evitez les familiarités peu séantes, a dit, » par le même principe, un des Sages de la » Chine; la bienséance qu'on garde dans l'in-» térieur de la maison, fait contracter l'habi-» tude de tenir au dehors une conduite sage & » réglée «. Voyez *Lettres édifiantes*, t. 26. de l'ancienne édition.

à votre bonheur. Vous ne ferez point injure à la société, qui, devenue le garant de l'alliance que vous formez au milieu d'elle, vous redemande, dans d'autres vous-mêmes, le prix de ce qu'elle a fait pour vous. Vous n'outragerez point la Religion, l'amour & la nature; outrage le plus grand de tous, &, à la honte de notre siècle, de tous peut-être le plus commun. Vous ne risquerez pas de manquer un jour d'héritiers de votre nom & de vos vertus, par la crainte d'en trop avoir. Vous serez vraiment heureux, & toujours dignes de l'être «.

M. d'Orval se tut à ces mots. De si sages conseils convenoient dans sa bouche; ils y acquéroient, par son âge, par son caractère plus vénérable encore, par toutes les circonstances, une force que nul autre n'auroit pu leur donner: & j'ôse bien assurer que ceux auxquels il les adressoit ne les oublieront jamais.

Chaque jour je serai témoin des fruits qu'ils porteront pour la félicité de tous deux. Puissiez-vous bientôt en être témoins vous-mêmes! Puissent les obsta-

ders qui vous retiennent être levés à la satisfaction de tous, & vous permettre de jouir quelque tems, au milieu de nous, de toutes les douceurs de la paix & de tous les charmes de l'amitié !

Je vous ai fait part, mes chers enfans, de ce qui excite les transports de ma joie : comme la source vous en est commune, je n'ai pas voulu vous séparer dans ma Lettre. Dans les suivantes, je ne tarderai pas à m'entretenir avec chacun de vous de ce qui fait en particulier le sujet de votre juste impatience. Adieu, mes enfans ; aimez-moi ; aimez-vous toujours ; un amour si légitime & si doux, s'il est bien réglé, peut vous sauver bien des dangers & vous consoler de bien des peines.

NOTES.

PAGE 263.

(a) *Vous y aurez laissé évanouir sa tendresse & corrompre ses mœurs.* C'est ce qui tarde encore moins à se vérifier, lorsqu'à ces premières sources de corruption, déjà si efficaces par elles-mêmes, se joignent l'indifférence pour le culte, & l'oubli du Christianisme. Un homme de condition épouse une jeune personne honnête, bien élevée, formée à Saint-Cyr sur les principes qui y sont établis. A peine sont-ils mariés, qu'il interdit à sa femme toute pratique de piété, où que du moins il la gêne sur ses exercices de religion; il la lui fait même en peu de tems regarder comme une institution arbitraire & une affaire de préjugé; il la lance au-milieu du monde le plus dangereux, & l'associe quelquefois avec la plus mauvaise compagnie, pour être plus libre de s'amuser jusque chez lui: il tient devant elle les plus mauvais propos. Qu'en résulte-t-il? La jeune femme oublie en effet tous principes & toute pudeur; elle a son monde, ses amis, ses convives, que le mari ne connoît seulement pas, & qui le connoissent à peine, ou qui ne

le voient que comme un personnage ennuyeux & maussade ; elle a ses intrigues que tout le monde sait ; elle se rend la fable de toute une ville : le scandale devient si public, qu'enfin le mari lui-même en est instruit. La division se met entre les époux ; la haine, les mauvais procédés, la séparation, les procès viennent ensemble ; mille horreurs se révèlent : les deux époux se sont perdus & déshonorés. Mari, remontez à la source. Votre femme avoit de la religion, & eût pu vous rendre heureux, quand vous l'avez épousée : mais cette religion, vous la lui avez ravie : & de là votre propre honte & vos malheurs.

LETTRE XXXV.

Du Marquis de Valmont à son Fils.

JE m'empresse, mon fils, à m'acquitter envers toi. J'ai contracté à ta naissance une dette, (& qu'elle est douce à mon cœur!) celle de t'éclairer & de te rendre heureux. Que n'ai-je été assez libre, ou du moins que n'ai-je été assez fidèle pour y satisfaire plus promptement! & quelle obligation si importante pouvoit me pas s'allier avec celle-là?

Tu ajoutes encore au devoir que la Nature & la Religion m'imposent, en me ménageant les moyens de le bien remplir. Cher Valmont, que le sacrifice que tu viens de faire a de prix à mes ieux! Que tes dispositions m'encouragent! & que la préparation secrète de ton ame y donne un accès facile au Dieu de vérité! C'est lui, n'en doute pas, qui, t'inspirant des vues si droites & suppléant à ta foiblesse, s'est ouvert dans ton cœur une route si belle. Puisses-tu, mon fils, toujours

docile à ſa voix, répondre juſqu'à la fin à ſes deſſeins ſur toi !

Tu me promets donc qu'en traitant avec toi des preuves de la Religion, je n'aurai point à inſiſter vainement ſur ces objections futiles, que la mauvaiſe foi enfante, que les paſſions accréditent, que l'ignorance répète, & que tant ſoit peu de lumières, avec plus de bonne foi, ſuffiſent pour détruire ? Tu me promets que tu ne joueras point ſur les mots ; que tu ne t'amuſeras point à incidenter follement ſur les faits ; que tu ne t'arrêteras point à des difficultés qui ne portent que ſur de faux expoſés ; que tu ne combattras pas des certitudes par des conjectures, & ce qui eſt avéré par ce qui eſt incertain ; que, te bornant à conſtater les preuves, tu ne chercheras point à les infirmer par des ſuppoſitions ? Que de circuits tu t'épargnes ! & que d'ennuyeuſes redites tu m'épargnes à moi-même ! Il eſt un nombre infini de ces objections frivoles, que cent fois on s'eſt plu à répéter, qu'on a pulvériſées cent fois, & que tous les jours encore on

reſſaſſe, on reproduit impunément. Nous amuſer à les diſcuter de nouveau, ce ſeroit conſumer en propos inutiles un tems qu'on peut mieux employer, & fatiguer ton attention par des détails, auxquels, pour un eſprit vrai & ſagement critique, le fond même des preuves répond ſuffiſamment *.

* Les défenſeurs de la Religion ſe ſont multipliés à proportion des efforts & de la quantité de ſes adverſaires : dans ces derniers tems encore on a vu paroître d'excellens ouvrages en ce genre ; tels que le *Deiſme réfuté*, l'*Apologie de la Religion*, les *Lettres de quelques Juifs Portugais*, les *Réponſes critiques* du ſavant M. Bullet, le *Catéchiſme Philoſophique* de M. Flexier de Réval, les *Fondemens de la Foi*, par M. Aimé, les *Helviennes*, ou *Lettres Provinciales Philoſophiques*, &c. Qu'il nous ſoit permis d'y renvoyer, comme à une ſource de lumières ſur les vaines difficultés que l'on forme contre le Chriſtianiſme, & d'éviter ainſi de ſurcharger ces notes de réponſes, qui ne ſeroient au fond que d'éternelles répétitions. Je me bornerai ſeulement à remettre ici ſous les yeux un précis de ces difficultés mêmes, tiré

Tout tient, mon fils, à l'idée que nous devons nous former de la Religion

---

d'un des ouvrages de M. l'Archevêque de Vienne sur la Religion. » A quoi se réduisent-elles, dépouillées de toute plaisanterie, de toute satire, de toute déclamation ? à des lieux communs, qui prouvent peu par eux-mêmes, & qui ne prouvent rien du tout, lorsqu'on ne peut les appliquer aux questions particulières que l'on traite. » Il y a eu des révélations con-» trouvées ; donc celles de Moïse & de J. C. » le sont aussi. Il y a eu des devins fourbes & » mercenaires, des oracles trompeurs ; donc » nos Prophètes n'ont pas prédit l'avenir. Il » y a eu des miracles supposés, ou des faits » purement naturels, jugés miraculeux par » l'Ignorance ; donc les prodiges attribués à » Moïse, à J. C., aux Apôtres, ne sont ni » véritables, ni divins. L'Idolâtrie & le Maho » métisme ont duré long-tems, ont occupé » de vastes contrées ; donc le Christianisme a » pu se répandre & s'accroître par des moyens » humains. L'erreur a eu ses martyrs ; donc » les nôtres ont été des imposteurs & des fa-» natiques. Il y a eu quelques Actes de mar-» tyrs ou douteux ou faux ; donc ils le sont » tous. Il y a, dans quelques-uns de ces Actes

chrétienne. A-t-elle des caractères vraiment divins, ou ne s'annonce-t-elle que

---

» les plus authentiques, des circonſtances moins » certaines que tout le reſte, ou qui ne quadrent pas avec nos uſages & nos mœurs; » donc les Actes eux-mêmes ſont apocryphes. » Des Bonzes, des Faquirs, des Derviches » vivent en ſolitude, ſe livrent à d'étonnantes » auſtérités; donc la vie angélique, conforme » aux ſublimes conſeils de l'Evangile, eſt une » illuſion. Il y a eu, dans le commencement » du Chriſtianiſme, des Evangiles fabriqués » ou falſifiés par des Hérétiques; donc il faut » compter pour rien les quatre Evangiles que » la tradition conſtante & unanime des Egliſes » chrétiennes nous a tranſmis. Les quatre » Evangéliſtes ne racontent pas toujours les » mêmes choſes dans le même ordre, quelques-uns omettent des faits ou des circonſtances que d'autres rapportent; donc ils ſe » contrediſent mutuellement. Il y a eu de » grands abus, de grands crimes parmi les » Chrétiens, parmi même les miniſtres du » Sanctuaire; donc la religion elle-même eſt » un tiſſu de fables & de menſonges «. Quelles conſéquences! & quelle manière de raiſonner! Voilà pourtant, dans l'exacte vérité, tout ce

comme une invention, une production toute humaine ? eſt-elle marquée au ſceau de la vérité ou à celui du menſonge ? C'eſt à quoi ſe réduit l'importante queſtion que je me propoſe d'examiner avec toi.

Si ce ſont les hommes qui ont inventé la Religion chrétienne ; c'eſt dans la ſuite des ſiècles qu'on doit en fixer l'époque, elle doit être l'ouvrage du tems. Si elle eſt le fruit de l'impoſture, des circonſtances, & du hazard ; l'aſſemblage de ſes parties ne doit pas former un ſyſtême parfaitement lié, un tout complet ; &, comme l'erreur, elle doit ſe démentir par quelque endroit. Si elle n'eſt appuyée que ſur l'illuſion & le menſonge ; elle ne doit pas ſoutenir de grandes & longues épreuves, elle doit ſe

---

qu'objectent à nos preuves du Marſais, Boulanger, Fréret, le Lord Bollingbroke, l'Auteur du Dictionnaire philoſophique & de la Philoſophie de l'Hiſtoire ; voilà comment ils ont *examiné*, *analyſé*, *dévoilé* le Chriſtianiſme «. *La Religion vengée de l'incrédulité par elle-même.*

détruire d'elle-même, s'affoiblir & périr en vieillissant. Que dirai-je de plus ? Si elle est uniquement produite par la raison humaine ; foible comme elle, insuffisante comme elle, elle ne doit pourvoir, comme il faut, ni à la gloire de Dieu, ni au bonheur de l'homme.

Mais si c'est Dieu qui s'est révélé aux hommes, si le Christianisme est son ouvrage ; quel contraste & quel tableau bien différent ! La Religion, au lieu d'être jetée comme au hazard parmi les hommes & dans la suite des siècles, au lieu de former comme un œuvre à part, doit être liée en quelque sorte aux premiers jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu, & entrer dans le plan de la création : ses parties, au lieu d'être divisées, décousues, sans suite & sans rapport entre elles, doivent être enchaînées l'une à l'autre, se supposer mutuellement, tendre vers un même centre, & avoir le rapport le plus parfait : l'œuvre qu'elle nous présente doit être ferme, inébranlable ; il doit être à l'épreuve de toutes les dis-

cuſſions, triompher de tous les obſtacles, ſurmonter toutes les réſiſtances, ſe développer, ſe perpétuer de génération en génération, & aſſurer de plus en plus ſa conſiſtance par ſa durée : enfin cette Religion, dans ſes rapports avec Dieu, avec l'homme, & dans le lien ſacré qu'elle forme entre eux, doit, par la juſteſſe de ſes proportions, procurer abondamment la gloire de l'un & ſuffire aux beſoins de l'autre.

Ainſi, l'ancienneté, l'unité, la perpétuité, l'excellence, c'eſt-à-dire, la perfection éminente, l'éminente ſainteté de la Religion révélée, formeront ſes principaux caractères. Chacun d'eux ſe retrouvera en quelque ſorte dans l'autre ; on pourra remonter, redeſcendre de l'un à l'autre ſur la même ligne & avec la même aſſurance ; ils ſeront liés entre eux d'une manière preſque indiviſible, & ſe prêteront l'un à l'autre une force nouvelle : ainſi la Religion nous offrira-t-elle comme un édifice majeſtueux, dont le ſommet touche au Ciel, dont les fondemens repoſent au plus profond de la

terre, dont toutes les parties, étroitement unies, ont, entre elles & avec le tout qu'elles compoſent, le plus juſte rapport : ainſi encore la Religion nous fournira-t-elle des preuves qui ſeront à la portée de tous. Par ſes trois premiers caractères elle ſe prouvera à l'eſprit : & c'eſt le genre de démonſtration qui convient à ceux qui ſont capables de diſcuſſion & de recherches. Par le dernier elle ſe prouvera au cœur : & c'eſt le genre de preuves qui convient aux ames droites & ſimples ; à celles, qui, jugeant plus par ſentiment que par raiſonnement, plus par le cœur que par l'eſprit, ont beſoin d'une voie plus abrégée, & non moins sûre, pour diſcerner la vérité.

D'après ces réflexions, commençons, cher Valmont, l'examen des caractères de la Religion chrétienne : & voyons ſi elle a ceux que nous venons d'aſſigner, ou ſi elle en eſt dépourvue ; ſi elle porte la triſte empreinte des inventions humaines, ou ſi elle eſt ſcellée du ſceau reſpectable de la Divinité.

Cette Lettre va te paroître un peu

sérieuse peut-être ; mais, mon fils, ce n'est pas maintenant le plaisir tout seul, c'est la vérité que tu cherches ; la vérité, qui doit ensuite te mener au bonheur ! Eh, quelle que soit la route qui nous conduit à elle, ne mérite-t-elle pas bien les soins qu'on prend pour la trouver ?

Si je ne m'arrête pas à l'examen des autres religions, du moins de celles qui sont étrangères à la Religion de J. C. ; c'est, mon fils, qu'il est évident, pour peu de notion qu'on en ait, qu'elles n'ont aucun des caractères d'une révélation divine, pris dans toute l'étendue que nous leur avons donnée. Il n'en est pas une seule, qui ait une antiquité égale à celle du monde, & dont on n'entrevoie l'origine informe & grossière dans des tems bien moins reculés ; pas une, dont toutes les parties liées entre elles forment un système complet de faits & de doctrine, & prennent un caractère d'unité ; pas une qui se perpétue toujours la même, toujours uniforme & invariable, dans une société chargée d'en con-

ſerver le dépôt ; pas une enfin, qui, par ſa perfection éminente, pourvoie ſuffiſamment à la gloire de Dieu & aux beſoins de l'homme.

C'eſt donc ſur la Religion chrétienne que va ſe porter toute notre étude ; & pour nous inſtruire à fond de ce qui la concerne, j'interroge le Chrétien lui-même. Que me répond-il ? O mon fils ! quel premier ſujet d'étonnement ! Il me renvoie avant toutes choſes à un peuple ennemi, diſperſé par toute la terre, partout étranger, proſcrit, errant, objet de la haine & de la malédiction de tous les peuples, en butte à tous les outrages, à toutes les révolutions, à tous les revers ; & cependant toujours ſubſiſtant ſans confuſion, ſans mélange ; toujours diſtingué des autres nations, ſans avoir de chef, ſans pouvoir former un corps de nation lui-même ; & parmi tant de cauſes de variation, de deſtruction, retenant toujours de ſa religion ce que ſa ſituation préſente lui permet d'en retenir & d'en obſerver. » Conſidère ce peuple, me dit » le Chrétien fidèle, ce peuple étrange,

» ſi digne de toute ton attention. C'eſt » lui, tout mon ennemi qu'il eſt, qui » t'offrira les titres de mon origine; c'eſt » ſur lui que je ſuis fondé; je ne fais » qu'accomplir en moi les promeſſes qui » lui ont été faites pour moi *; la loi que » je profeſſe n'eſt que le développement » & la perfection de celle qui lui a été » donnée; ſes livres ſont les miens; & » ma religion ne forme avec la ſienne » qu'un tout parfait «.

Surpris de ce peu de mots, où j'entrevois déjà l'heureux mélange de tous les caractères d'une révélation divine, je m'arrête à ce peuple auquel on me renvoie, & il offre à mes recherches les objets les plus intéreſſans. En datant, par la filiation la plus conſtante & la mieux ſuivie, non pas ſeulement de la

* » Un avantage qu'a la Religion chrétienne, & dont aucune autre ne peut ſe vanter, c'eſt d'avoir été annoncée, un grand nombre de ſiècles avant qu'on la vît éclore, dans une Religion qui conſerve encore ces témoignages, quoiqu'elle ſoit devenue ſa plus cruelle ennemie «. *Maupertuis.*

vocation d'Abraham, mais des premières époques de ſon origine, il eſt, ſi je l'en crois, le plus ancien de tous les peuples connus; les livres qui contiennent ſon hiſtoire, ſa religion, & ſes loix, ſont les plus anciens de tous les livres qui nous reſtent; les faits qu'ils nous expoſent comme étant l'hiſtoire de ſes pères, ſont en même tems les premiers évènemens de la grande hiſtoire de l'univers. Ce peuple, gouverné autrefois par la Divinité même, ſe regardoit comme le peuple de Dieu; & s'il n'eſt que l'ébauche du peuple Chrétien, quels premiers traits, mon fils, pour le tableau de la Religion!

Le Juif, répandu parmi toutes les nations, & pris dans le ſens que nous venons d'expoſer, ſe dit le plus ancien de tous les peuples qui exiſtent maintenant ſur la terre. Diſcute ſans partialité, cher Valmont, une aſſertion ſi hardie; emprunte les lumières des Critiques les plus judicieux, des Savans les plus éclairés; & de concert avec eux, balance les prétentions des autres peuples.

Dans des contrées nouvellement dé-

couvertes, des peuples moitié policés, moitié ſauvages, ne nous vanteront pas ſans doute leur antiquité, rien ne prouveroit en leur faveur : diſons mieux, leur population ſi peu nombreuſe relativement à ces vaſtes contrées qu'ils occupent, leurs connoiſſances ſi étroites encore & ſi bornées, leurs mœurs, leur police, leurs loix ſi imparfaites eu égard au tems qu'ils auroient mis à les perfectionner, prouvent aſſez leur nouveauté (*a*).

Dans l'Aſie, un peuple plus ſavant, plus policé, paroît, il eſt vrai, ſe glorifier avec aſſez de fondement de l'antiquité la plus reculée. Les Annales de la Chine placent l'invention des ſciences & des arts parmi les Chinois, près de 3000 ans avant Jéſus-Chriſt (*b*). Des obſervations aſtronomiques viennent à l'appui de ces calculs, & ſemblent en garantir l'exactitude. Cependant ces Annales elles-mêmes nous apprennent que, loin de remonter juſqu'à l'origine des faits par une tradition conſtante, ſur des lignes fermes & sûres, elles ne por-

tent que ſur des bruits confus, elles ne portent ſur rien. Les ſupputations d'éclipſes, quand bien même elles ſeroient juſtes, & il s'en faut qu'elles le ſoient, ne prouvent pas davantage en faveur des Annaliſtes Chinois; puiſqu'il eſt démontré qu'on peut calculer les éclipſes paſſées juſqu'à la création du monde, comme on calculeroit pour tous les ſiècles futurs celles qui doivent arriver. On peut dire la même choſe de leur cycle ſolaire & de toutes leurs ſupputations chronologiques. Elles ſont d'ailleurs ſi confuſes, ſi embarraſſées, & mêlées de tant de faits évidemment faux & ridicules, qu'il eſt aiſé de ſentir, ſur-tout pour les ſiècles un peu reculés, le peu de fonds qu'on doit faire ſur leur authenticité.

Aux Indes enfin (*c*), & par toute la terre, je ne vois que des peuples entés ſur des peuples; je vois les nations, autrefois les plus célèbres, mêlées & confondues; je vois d'anciennes religions défigurées & remplies de nouvelles ſuperſtitions. Parmi les Juifs, rien de ſem-

blable : c'eſt toujours le même peuple, &, pour ainſi parler, la même famille ; ce ſont toujours entre eux la même langue, les mêmes uſages, la même religion ; ce ſont toujours, pour le fond, les mêmes idées & les mêmes eſpérances : ils remontent, d'âge en âge, de génération en génération, à leurs Patriarches ; & par eux, à travers un petit nombre d'hommes diſtingués par la pureté de leur culte, à travers un petit nombre de détails & de faits qui ſe répondent exactement, ils remontent aux premiers pères du genre humain. Ils laiſſent ainſi bien loin derrière eux les Aſſyriens, les Chaldéens & leur véritable fondation ſous Nemrod *, les

*, C'eſt du moins, comme l'obſerve M. Boſſuet, vers ce tems, & pas plus haut, que commencent les obſervations qu'ils donnèrent dans Babylone à Calliſthènes pour Ariſtote, 334 ans avant l'Ere chrétienne. Encore faut-il convenir que ces obſervations n'ont pas un fondement bien aſſuré. Voyez à ce ſujet les ſavantes remarques de M. Goguet ; *De l'origine des Loix, des Arts, & des Sciences, l. 3, c. 2, art. 2,*

toujours été exposés aux ieux du monde entier. Je les vois soumis à l'attention & à la critique de tous les esprits, de tous les peuples, de tous les âges : & dans le petit nombre d'hommes qui ont révoqué en doute leur authenticité, qui ont hasardé de la combattre, je ne vois qu'une critique foible & insuffisante ; que de petites difficultés, qu'ils n'eussent pas ôsé faire contre d'autres livres que ceux-là ; que des citations de contradictions apparentes, & qu'avec plus de lumières & d'équité on concilie aisément ; qu'une ignorance réelle ou affectée des anciennes coutumes, des anciens usages ; que bien de l'humeur, pour le dire en un mot, & des efforts impuissans.

Ces livres existoient certainement avant Jésus-Christ. C'est des mains mêmes des Juifs que le Chrétien les a reçus ; c'est à ces livres qu'il en appeloit contre eux dès les premiers tems ; & le Juif qui en conserve le dépôt ne les eût pas reçus de la main du Chrétien. Ces livres, ou du moins les livres de Moïse, existoient du tems de Ptolomée Philadelphe,

300 ans

300 ans avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, puiſque c'eſt ſous ce Prince & par ſes ordres que s'en fit cette traduction célèbre d'Hébreu en Grec, qu'on nomme la verſion des Septante; verſion authentique, l'ouvrage des plus ſavans Juifs, & qui ſuppoſe non ſeulement l'original préexiſtant, mais l'aveu de toute la nation.

Ils exiſtoient, ces livres, plus de 500 ans avant Jéſus-Chriſt : puiſqu'alors les Samaritains, entièrement diviſés d'avec les Juifs, avoient retenu le Pentateuque avec la même vénération qu'ils avoient pour ſon auteur *: ces deux peuples, toujours oppoſés, toujours ennemis, ne s'accordent que ſur l'origine & ſur l'ancienneté de ce livre. Encore aujourd'hui une Secte de Samaritains, toujours connus ſous le même nom, le conſerve

* Voyez les nouveaux Eclairciſſemens ſur l'origine & le Pentateuque des Samaritains, par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, un volume *in*-8°. A Paris, chez Nyon, 1760.

religieusement avec les anciens caractères Hébreux; & une secte si foible semble ne durer si long-tems, que pour rendre témoignage à l'antiquité des livres de Moïse & à leur intégrité.

De l'an 536 avant l'Ere chrétienne, où fut commencé par Zorobabel, le rétablissement du temple, à l'occasion duquel éclata davantage l'inimitié des Juifs & des Samaritains, on peut remonter évidemment, pour l'authenticité du Pentateuque, près de 150 ans plus haut, c'est-à-dire, un peu moins de 700 ans avant Jésus-Christ; car c'est alors que les Cuthéens, peuple d'Asie, furent envoyés pour habiter Samarie, & qu'ayant obtenu d'Asaraddon un prêtre Israélite, ils reçurent de lui les livres de Moïse, que les dix Tribus révoltées avoient retenus dans leur schisme, & firent du culte du Dieu d'Israël un mélange bizarre & sacrilège avec le culte des Idoles.

De cette dernière époque, on est encore forcé de remonter près de trois siècles au delà; je veux dire, à la sépa-

ration des dix Tribus, environ 439 ans avant le rétabliſſement du Temple, & près de mille ans avant Jéſus-Chriſt. En effet, le ſchiſme qui ſépara dès-lors, ſous Roboam, fils de Salomon, les deux portions d'Iſraël, ne permettoit pas à l'une des deux de recevoir de l'autre l'invention, la ſuppoſition du Pentateuque : que dis-je ? il ne permettoit pas même de l'altérer ; & Eſdras, étant de beaucoup poſtérieur à la ſéparation des Juifs, & même, en tant qu'écrivain, à la première époque du rétabliſſement du Temple, étant d'ailleurs l'ennemi le plus déclaré des Samaritains, ne peut jamais être ſoupçonné avec fondement, ni d'avoir compoſé, ni d'avoir altéré les livres de Moïſe, également reçus, également connus & révérés par les deux nations.

De la date préciſe du ſchiſme d'Iſraël, pour remonter juſqu'à Moïſe, il ne reſte plus qu'environ 500 ans *. Mais dans

* De ſavans Chronologiſtes n'en comptent même que 400. Quoi qu'il en ſoit, il y a déjà

cet intervalle, tout nous confirme l'authenticité des livres qui nous ont été transmis sous son nom.

Elle se prouve, cette authenticité, par la nature de ces livres, qui intéressent tout un peuple dans les objets les plus essentiels; qui lui imposent un joug,

---

ici une observation importante à faire, & qui dément la supposition des livres de Moïse avant cette époque. » De deux choses l'une : ou la fabrication du Pentateuque étoit ancienne lorsqu'arriva le schisme des dix Tribus, ou elle étoit nouvelle. Dans le premier cas, est-il vraisemblable que les Hébreux, voisins comme ils l'étoient du tems de Moïse, eussent reconnu pour son ouvrage des livres supposés, où se trouvoient consignés leur histoire, pleine de faits ignominieux, leurs généalogies, leur culte, leur législation ? Dans le second, déterminé à changer la police & la religion dans son nouveau Royaume d'Israël, Jéroboam eût-il manqué de faire ouvrir les yeux aux dix Tribus sur la fabrication récente d'une production qui mettoit le plus grand obstacle à ses desseins « ? Voyez *Nouveaux Eclaircissemens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains.* Préface de l'Editeur.

insupportable de la part de tout autre qu'un Législateur tel que Moïse ; qui peignent les Juifs avec un caractère d'aveuglement, d'ingratitude, de révolte, si déshonorant pour toute la nation.

Elle se prouve, en second lieu, par le concert des douze Tribus à les adopter ; concert qui ne se dément jamais, malgré leurs querelles particulières, leurs vues souvent contraires ; leurs passions & celles de leurs chefs, leurs intérêts différens, leurs prérogatives, leurs possessions, leurs droits respectifs, fondés sur le Pentateuque. Quelle combinaison à faire en faveur des livres de Moïse, & quelles lignes traditionelles nous sont offertes pour en démontrer l'authenticité !

Elle se prouve, en troisième lieu, par l'ordre fixe & immuable, qui, avant les époques que nous avons citées, se trouve établi pour le sacerdoce dans une seule famille, pour les fonctions lévitiques dans une seule Tribu ; par l'existence des loix, des cérémonies, des fêtes, des

monumens, dont la date ne pouvoit être prise que de celle du Législateur même, qui remontoient en effet jusqu'à lui, qui supposoient, & son existence, & l'authenticité de ses livres, & celle des faits qu'il y rapporte.

Ainsi, l'Arche, la manne, la verge d'Aaron, le serpent d'airain, les tables de l'alliance, le rit de l'agneau Paschal & les Azymes, la loi des prémices & le rachat des premiers nés, la consécration des prêtres, les cérémonies des sacrifices, la fête de la Pentecôte & celle des Tabernacles, les généalogies des familles, l'habitation des Tribus de Ruben & de Gad & de la demi-Tribu de Manassé au delà du Jourdain, la division de la terre de Chanaan, les asiles, & les autres établissemens qui prenoient leur origine dans les premiers tems de la République; tout servoit à rappeler les évènemens remarquables consignés dans le Pentateuque, à en confirmer l'histoire, & à lui concilier la plus grande autorité.

Ici les faits, les monumens, & les

livres, tout se suit avec tant de justesse & de précision, tout s'accorde si bien qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la loi écrite & les usages établis ont nécessairement & la même source & la même antiquité.

Elle se prouve encore, cette ancienneté des annales du peuple Juif, par le concert merveilleux des autres livres de l'Ecriture. L'histoire des Rois est liée à celle des Juges; celle des Juges, à celle de Josué; & celle-ci, à tous les faits que contient le Pentateuque, ainsi qu'à Moïse, auquel toute la Bible me rappelle. Les écrits des Prophètes, ceux de Salomon, les Pseaumes de David, les livres que nous venons de citer, il faut, en remontant de siècle en siècle, tout regarder comme supposé; il faut aller soi-même de supposition en supposition, d'absurdité en absurdité, avant que de se croire autorisé à douter seulement de l'authenticité des livres de Moïse.

Elle se prouve enfin, par tous les caractères d'ancienneté qu'ils portent en eux-mêmes. On y voit le plus naïvement

& le plus fidèlement décrites les mœurs des premiers tems; on n'y remarque en ce genre, pour les premiers âges, rien qui se ressente des siècles plus récens; on n'y apperçoit aucune loi, aucune coutume, qui se soit introduite depuis Moïse: toutes les coutumes & toutes les loix y sont parfaitement conformes au plan général du Législateur, aux circonstances dans lesquelles il se trouvoit, aux desseins qu'il se proposoit: le style, le contexte de l'ouvrage, tout y est de la plus haute antiquité.

Les mêmes combinaisons, les mêmes preuves, plus que suffisantes pour fonder une évidence morale équivalente à toute autre sorte d'évidence, par l'impossibilité absolue de la réunion & du concours de toutes ces choses en faveur du mensonge; ces preuves, dis-je, & ces combinaisons se retrouvent par rapport à l'intégrité du Pentateuque, comme par rapport à son authenticité.

Le respect des Juifs pour ces livres, suffisoit seul, pour empêcher, ou pour rendre du moins inutile, la témérité de

ceux qui eussent prétendu les détruire, ou qui, dans les points tant soit peu importans, eussent seulement prétendu les altérer. Ces livres étoient entre les mains de tous ; on en donnoit un exemplaire aux Princes & aux Pontifes aussi-tôt après leur inauguration ; on en faisoit tous les sept ans, à la fête des Tabernacles, des lectures publiques ; ils étoient pour tous les Juifs le fondement de leur croyance, la règle de leurs mœurs, l'unique objet de leur étude ; ils étoient pour eux en quelque sorte les seuls livres ; ils les portoient par-tout, & en rendoient ainsi la perte ou l'altération impossible.

Qu'oppose-t-on, mon fils, à des preuves si convaincantes ? Rien de suivi, rien de solide ; on incidente sur de petites difficultés, qui, par leur foiblesse même, ne font que prêter un nouvel éclat à la vérité.

Quelques endroits ajoutés au texte, comme la mort & la sépulture de Moïse rapportées dans le dernier chapitre du Deutéronome, & qui d'ailleurs eussent pu être prévues, écrites, & rapportées

de la vérité des faits qu'ils contiennent. Car prends-y garde, cher Valmont, c'eſt dès-lors un Auteur contemporain qui parle à ſa nation; qui lui parle de faits qui ſe ſont paſſés & qui ſe paſſent encore ſous ſes ieux : c'eſt un Ecrivain qui ne peut la tromper, qui ne peut ſe tromper lui-même ſur la nature & la vérité de ces faits, dès que ce ſont, pour elle comme pour lui, des faits publics, ſenſibles, & permanens. Ainſi, par exemple, la ſortie de l'Egypte au milieu de tant de prodiges, dont l'Egypte ſeule eſt la victime, dont tout l'art de ſes magiciens ne peut la défendre, & auxquels même toute la puiſſance des démons eſt forcée de rendre hommage : le paſſage de la Mer rouge, non pas en côtoyant ſes bords, non pas ſur la vaſe de ſes flots retirés, mais au milieu de ſon lit & à travers ſes flots diviſés : le Mont Sinaï tout en feu : la voix retentiſſante du Très-Haut : des flammes des éclairs, & des foudres, qu'on expliqueroit bien mal par des feux d'artifice, par la poudre à canon, que l'on ne connoiſſoit point

alors & qu'il eſt abſurde de ſuppoſer : la terre entr'ouverte ſous les pieds de Dathan, de Coré, & d'Abiron : le rocher frappé par la verge de Moïſe, & offrant tout à coup une ſource d'eau vive à un peuple, toujours prompt à ſe répandre en murmures, toujours prêt à ſe révolter : mieux que tout cela encore, les prodiges du déſert, d'autant moins ſuſceptibles d'illuſion, qu'ils étoient pour tous les Juifs, qu'ils ſe renouveloient tous les jours, qu'ils ont duré quarante ans ; tels que la manne, qui leur a ſervi ſi longtems de nourriture ; leurs vêtemens, qui ſe ſont conſervés pendant tant d'années ; cette nuée, qui n'a ceſſé de les couvrir ; & cette colonne de feu, qui réglоit leur marche : ce ſont là ſans doute de ces faits, qu'on ne peut raconter à une nation comme s'étant paſſés ſous ſes yeux & avec les circonſtances les plus frappantes, ſi elle n'en a rien vu ; qu'on ne peut lui faire croire comme les ayant vus, s'ils ne ſont pas vrais ; & qui ne peuvent être vrais, ſans prouver la miſſion de celui qui les a opérés au nom même du

Dieu tout-puissant, du Dieu de vérité.

Mais ces faits ne sont pas les seuls que racontent les livres de Moïse. Ces livres d'un peuple si ancien, & qui sont eux-mêmes de la plus haute antiquité, nous expose nt les premiers faits, les premiers évènemens de la grande histoire de l'Univers.

Ils me rappellent à un Dieu qui a tout fait; & ils me donnent, de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles & les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun avec les divinités que le reste du monde adoroit. C'est l'Etre existant par lui-même; c'est un Dieu unique dans sa substance, infini, parfait dans tous ses attributs. Il existoit, & rien n'existoit encore: à sa voix le monde sort du néant; il dit que la lumière se fasse, & elle est faite; il appelle les astres, & ils commencent leur course; il orne les cieux; il embellit la terre; il la rend féconde; il la peuple d'animaux divers; & donne à l'univers un maître, un ministre à sa gloire, un interprète à la nature, en créant l'homme

à son image. S'il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de la création, c'est pour nous apprendre qu'il fait tout, non par une impétuosité aveugle & nécessaire, mais librement, sans contrainte, comme il le veut, & au moment où il le veut.

L'Univers est créé, le monde a pris sa forme; & en sortant des mains du Créateur, tout est parfait. L'homme reçoit l'hommage de tous les êtres pour le rapporter à son Dieu: un précepte léger lui est imposé, pour lui faire sentir que, si tous les êtres lui sont soumis, il est assujetti, aussi bien qu'eux, à l'empire de l'Etre suprême, & lui doit, comme sa créature, le tribut de sa soumission & de sa dépendance. Ce précepte, il l'a violé: tout change de face; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes; il y retrouve partout les funestes suites de son péché: il les trouve dans lui-même; son entendement se remplit de ténèbres, son cœur s'incline vers la terre; ses sens se révoltent; la postérité d'un père coupable perd en lui ses privilèges & ses droits.....

Triſtes & étonnantes vérités ! mais que je trouve gravées ſur la face de la nature entière ; que je trouve imprimées dans tout mon être, dans ce mélange de grandeur & de baſſeſſe, de lumières & de ténèbres, de force & de foibleſſe ; qui nous fait ſi ſouvent chercher l'homme dans l'homme même, & qui dans lui annonce à l'Univers un Roi, mais un Roi dégradé. Ah ! du moins à la faveur de ces clartés précieuſes & néceſſaires à l'homme ; je ne ſuis plus un myſtère à moi-même : la nature n'eſt plus une énigme, dont l'obſcurité me faſſe perdre de vue le Dieu qui m'a créé : je connois maintenant la ſource des contradictions qui me déſolent ; j'ai la clef de tout le ſyſtême de l'humanité, j'ai celle de l'état actuel des êtres qui m'environnent, & l'univers entier s'explique à mes yeux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus conſolant. Adam a péché ; & déjà, dans une ſemence bénite qui naîtra de la femme, il lui fait entrevoir un libérateur : par lui, l'homme pécheur rentrera en grâce avec ſon Dieu ; par

lui, il honorera la Divinité comme elle doit être honorée, & lui offrira un culte digne de lui plaire.

Cependant la poſtérité d'Adam ſe multiplie, & le péché s'étend & ſe multiplie avec elle. Une famille plus ſainte eſt ſéparée de la contagion univerſelle. Les crimes des enfans des hommes, répandus ſur toute la terre, crient vengeance au Seigneur; ſa juſtice éclate par un déluge univerſel. Sa bonté conſerve le juſte & ſa famille : Sem, Cham, & Japhet, dont les noms ſe ſont conſervés parmi les anciens peuples, deviennent les chefs des nations.

Après le déluge, la conſtitution de l'univers ſe trouve affoiblie; la vie humaine décroît inſenſiblement; la confuſion des langues s'introduit parmi les hommes; les premiers peuples ſe forment; & les premières conquêtes annoncent au genre-humain de nouveaux crimes & de nouveaux malheurs.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'hiſtoire de Moïſe nous les repréſente : commencemens heureux, dit

chez presque toutes les nations. Presque toutes ont eu l'idée de la création du monde (*g*), d'abord informe, ce qu'elles ont appelé chaos; & ensuite réduit à l'ordre que nous voyons. Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, & ensuite d'un premier homme (*h*). L'état d'innocence leur a été connu sous le nom de l'âge d'or, suivi bientôt après d'un autre siècle, où les misères ont été la punition du crime *. La longue vie des premiers hommes se retrouvoit dans leurs plus anciennes traditions. Celle du déluge s'est conservée par-tout; & l'arche même où se sauvèrent les restes du genre humain, a été de tous tems célèbre en Orient. Que dirai-je de plus? La fable des géans, qui entassoient montagnes sur montagnes, pour escalader le ciel, est l'histoire défigurée de la tour de Babel, que les hom-

*» La chute de l'homme dégénéré, dit M. de Voltaire, est le fondement de la Théologie de presque toutes les anciennes nations «. *La Philos. de l'Hist. ch. 17.*

mes entreprirent d'élever jusqu'aux nues, & qui fut suivie de leur dispersion. Après ce fait, nous ne voyons plus rien de généralement reçu chez tous les peuples, parce que la diversité du langage coupa la communication qu'ils avoient eue jusqu'alors. Mais on retrouve encore, dans l'origine & la formation des premières sociétés, des premiers Etats, dans la position que Moïse a donnée aux premiers peuples de la terre, dans leurs noms & ceux de leurs fondateurs, de nouvelles preuves de son exactitude : ici, comme sur tout le reste, les critiques les plus éclairés & les plus savans sont pour lui (*i*). Enfin dans les traditions particulières, dans la mythologie des païens & l'explication de leurs fables, on démêle avec un peu d'attention presque tous les autres faits de Moïse, quoique défigurés par la superstition.

Eh d'ailleurs, cher Valmont, indépendamment de l'Histoire & de la Tradition, la raison même & toute la nature déposent en faveur de cet historien. Trois principaux articles de son histoire, la

création du monde & du premier homme, la chute de l'homme, & le déluge, une fois prouvés, garantiſſent, amènent, & prouvent ſuffiſamment tous les autres faits qu'il nous raconte.

La création du monde, incompréhenſible à notre imagination, eſt ſenſible à la raiſon. Le monde n'eſt point éternel, incréé, exiſtant par lui-même; les attributs de l'éternité, de la néceſſité, ne conviennent point à la matière; elle porte au contraire tous les attributs d'un être dépendant, & dans ſon exiſtence, & dans ſa manière d'exiſter * : la matière, le monde, toutes les parties du monde ont donc auſſi été créées (*k*) : il y a donc eu auſſi un premier homme. Eh, comment un premier homme n'auroit-il pas été créé? Suppoſeras-tu, mon fils, une ſucceſſion d'hommes à l'infini? Elle répugne; puiſque dans toute la préciſion du terme elle ſuppoſeroit une ſuite d'effets, ſans aucune cauſe ſuffiſante de cette ſuite infinie: dans cette pro-

* Voyez tom. 1, pag. 33 & ſuiv. & la note (*b*), pag. 57.

greſſion tout ſeroit effet, & rien ne ſeroit cauſe proprement dite. Suppoſeras-tu un premier homme, formé du limon de la terre & de la rencontre de molécules organiques * ? Tu mets des mots à la place des choſes ; tu expliques un fait, par l'hypothèſe la plus inſuffiſante comme la plus obſcure ; tu donnes à un ouvrage admirable & rempli d'intelligence, la cauſe la plus aveugle ; tu donnes à l'eſprit la matière pour principe. La raiſon toute ſeule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme (*l*).

Mais dans quel tems le monde, le premier homme ont-ils été créés ? Eſt-ce dans des tems fort anciens ? L'affaiſſement continuel des montagnes, qui ſe prouve par mille expériences & qui cependant n'a produit encore que des effets peu ſenſibles ** , l'état du monde civil &

*. Voyez ci-deſſus, t. 1, p. 68.

** Il eſt bien d'autres preuves phyſiques de la nouveauté du monde, qu'on trouvera en partie dans l'Ouvrage de M de Luc, que nous aurons lieu de citer dans les notes. Voyez à la ſuite de cette Lettre, la note (*p*), vers la fin.

du monde moral, la moitié de la terre preſque encore déſerte ou peu habitée, les progrès ſi bornés de l'eſprit humain, la nouveauté même des ſciences & des arts, à conſidérer le nombre de ſiècles que nous avons parcourus, démontrent une origine, dont l'époque ne peut être plus ancienne que celle que Moïſe donne à la terre & à ſes premiers habitans.

Mais encore, de quelle manière a été créé celui qui l'a habitée le premier ? Ici, mon fils, imagine, ſi tu le peux, ſoit pour l'âge, le tems de la vie, le point de force & de maturité auquel il a dû ſortir des mains du Créateur, ſoit pour les connoiſſances & les ſecours néceſſaires qu'il a dû trouver en lui-même & autour de lui en ouvrant les ieux à la lumière, ſoit pour l'état du monde entier, & l'ordre qui a dû régner dans toute la nature à la création de l'homme innocent & juſte, imagine quelque choſe de plus raiſonnable, de plus ſatisfaiſant, & qui réponde mieux à toutes les difficultés, que le récit de Moïſe (*m*).

A l'égard du second article de son histoire, qui est la chute de l'homme & sa dégradation, un sentiment intime, auquel je te rappelois, il n'y a qu'un instant, semble nous l'annoncer malgré nous. Le fond de misère & de corruption que l'homme découvre en lui, lorsqu'il veut être de bonne foi avec lui-même; cet empire des sens, auquel il cède & dont il a honte; cette nudité, qu'il couvre & dont il rougit *; cette grandeur, qui est démentie par tant de bassesse; cette pente au mal, qui est démontrée par la corruption universelle

* En effet, cette sorte de honte, que l'on observe presque généralement parmi les nations même les plus sauvages, & que l'on a observée plus généralement encore parmi celles qui commençoient à se policer, par quelle tradition universelle, ou par quel sentiment naturel l'expliquerons-nous? Qu'on y fasse attention; l'une ou l'autre cause d'un effet aussi singulier en apparence, est également favorable au récit de Moïse. (Voyez toute l'*Histoire générale des Voyages*, par l'Abbé Prevost, & tous les Voyageurs les plus connus).

& par la comparaiſon du mal avec le bien ; ces contradictions perpétuelles, qu'il trouve dans le fond de ſon être ; ces deux hommes, ſi je puis parler ainſi, qu'il porte dans un ſeul ; cette révolte de toute la nature contre lui, lors même qu'il paroît fait pour être le maître & le Roi de toute la nature ; cette tradition générale de l'homme coupable & dégénéré ; que de preuves de ſa dégradation & de ſa chute !

Le troiſième article eſſentiel du récit de Moïſe, eſt le déluge. On y trouve des difficultés dans la quantité d'eau néceſſaire pour inonder la terre : mais, ſans nous arrêter à la manière dont s'eſt fait le déluge, & à laquelle Moïſe n'a pas prétendu, ſans doute, que des cauſes purement naturelles duſſent ſuffire ; ſans oſer déterminer les effets que produiſit la main du Tout-puiſſant, lorſqu'elle inclina l'axe du monde, lorſqu'elle ouvrit les cataractes du ciel, & qu'elle épancha de cette urne immenſe cette vaſte quantité d'eau, auparavant inviſible & ſuſpendue, ou continuellement atténuée dans l'atmoſphère du globe

terreſtre *, lorſqu'enfin elle rompit le réſervoir du grand abîme, & fit ſortir la mer de ſon lit pour en répandre les eaux ſur toute la terre habitable; du moins pouvons-nous dire avec aſſurance, que le déluge nous eſt garanti par l'hiſtoire de tous les peuples (*n*). La tradition, non d'un déluge ſeulement local, mais du déluge univerſel, eſt répandue par-tout, malgré la diſtance des lieux & la diverſité des mœurs & du langage. Les Chinois même, à travers toutes leurs fables, en ont laiſſé ſubſiſter la mémoire dans leurs livres; comme on y retrouve auſſi, dans le règne qu'on prête à leurs premiers Empereurs, la longue vie des premiers hommes. Juſque dans le nouveau monde,

* L'azur que nous voyons dans l'étendue du ciel, n'eſt, comme toute autre couleur, qu'une lumière réfléchie, & nous y décèle la préſence d'un *liquide*, aſſez tranſparent pour admettre la lumière qui vient du ſoleil, & aſſez ſubſtantiel pour réverbérer celle qui rejaillit de deſſus la terre. *M. Pluche, Spectacle de la Nature, tome 8, première partie, pag. 84 & ſuiv.*

un évènement, si prodigieux & si différent de toute autre révolution, a laissé parmi les nations les traces les plus profondes. A la Tradition & à l'Histoire se joignent, en faveur du déluge, les plus saines observations de la Physique, malgré toutes les explications contraires qu'on a voulu donner des monumens qu'elle nous en offre de toute part. Un déluge particulier n'explique point ces coquillages, ces poissons de mer pétrifiés, ces plantes étrangères empreintes sur des pierres, médailles toujours subsistantes du déluge universel (*o*), dispersées sur tout le globe de la terre, & qui, des contrées les plus éloignées, ont été transportées sur les plus hautes montagnes, sur le penchant des collines, & dans le fond des vallées. La terre sortie du sein des eaux, la mer se creusant un lit au milieu d'elle & formant des montagnes, cet antique système (*p*), en flattant notre curiosité par une foule de suppositions ingénieuses, n'explique, d'une manière satisfaisante pour la raison, ni l'état du globe terrestre, ni la formation

de l'homme, ni ſon état actuel. A quoi ſerviroit d'ailleurs d'élever des montagnes, de creuſer des baſſins, par le ſeul mouvement des eaux ? On retrouveroit toujours la même quantité d'eau, la même quantité de terre ; celle-ci ſeroit donc toujours couverte d'eau comme dans l'origine du monde, & le niveau de la mer n'auroit pas baiſſé d'une ligne *. De quelque côté qu'on ſe tourne, il eſt donc plus naturel, plus raiſonnable, d'en revenir au récit de Moïſe (*q*). Il ne nous offre pas, il eſt vrai, des ſyſtêmes hardis, mais ſans fondement, des hypothèſes brillantes que l'imagination ſeule a enfantées ; les faits qu'il nous préſente ſont, je le répète, les faits les plus conformes à la raiſon ; ils ſont exprimés dans un ſtyle ſimple, mais grand

* C'eſt ce que l'auteur des *Lettres à un Américain* a ſi bien démontré. Voyez la troiſième Lettre & les ſuivantes, qui embraſſent tout le ſyſtême dont il eſt ici queſtion, ainſi que les preuves du déluge par les monumens phyſiques.

ſes récits, & tous les caractères de vérité qui les accompagnent ?

C'en eſt aſſez, ſans doute, pour te forcer de reconnoître l'authenticité, comme l'intégrité de nos premiers livres ſacrés. C'eſt aſſez de tout ce que nous venons de dire, pour te faire avouer que la Religion chrétienne, en la conſidérant, comme nous le ferons bientôt, dans ſa liaiſon néceſſaire avec l'ancien Teſtament, renferme déjà le premier caractère de vérité que nous avons aſſigné. En effet, le plus ancien de tous les peuples, à dater du moins des époques de ſa première origine, me préſente un livre, qui a pour lui des preuves manifeſtes de la plus haute antiquité, & qui renferme les faits les plus anciens; ce peuple, ce livre, & ces faits éclatans me ramènent à la plus ancienne Religion; & cette Religion, ſelon le langage du peuple chrétien, ne fait qu'un corps avec la ſienne. A ce premier titre, mon fils, qu'elle doit déjà te paroître reſpectable ! Mais pour lui confirmer ce titre & lui aſſurer ton reſpect, examinons ſi la liaiſon de l'ancienne

alliance avec la nouvelle, de la Religion des Hébreux avec celle des disciples de Jésus-Christ, est telle que le Chrétien le prétend; si elle donne au Christianisme le caractère de l'unité, le caractère de la perpétuité; après quoi nous finirons par l'examen de son excellence ou de sa sainteté: & si elle réunit ces trois caractères au premier, ô mon fils! que lui manquera-t-il pour être à tes yeux une Religion toute divine, & pour mériter de ta part le plus humble & le plus fidèle hommage?

Mais souffre, Valmont, que, me partageant entre toi & Emilie, je m'interrompe en sa faveur. Je lui dois une réponse, & je m'empresse à la lui faire. Nos deux époux t'écrivent, ainsi qu'à leur tendre amie, par le même courier que moi *.

* Leurs Lettres, comme plusieurs autres dont il a été fait mention, ne se sont point trouvées avec celles du Marquis.

NOTES.

PAGE 283.

(a) *PROUVENT assez leur nouveauté.* » Les Américains ſont des peuples nouveaux : il me ſemble qu'on ne peut pas en douter, lorſqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance, & au peu de progrès que les plus civiliſés d'entre eux avoient faits dans les arts. Car quoique les premières relations de la découverte & des conquêtes de l'Amérique nous parlent du Mexique, du Pérou, de Saint-Domingue, &c. comme de pays très-peuplés ; qu'elles nous diſent que les Eſpagnols ont eu à combattre par-tout des armées très-nombreuſes, il eſt aiſé de voir que les faits ſont fort exagérés : premièrement, par le peu de monumens qui reſtent de la prétendue grandeur de ces peuples : ſecondement, par la nature même de leur pays, qui, quoique peuplé d'Européens, plus induſtrieux ſans doute que ne l'étoient les Naturels, eſt cependant encore ſauvage, inculte, couvert de bois, & n'eſt d'ailleurs qu'un groupe de montagnes inacceſſibles, inhabitables, qui ne laiſſent par conſéquent que de petits eſpaces propres à être cultivés & habités : troiſièmement, par la tra-

dition même de ces peuples sur le tems qu'ils se sont réunis en société ; les Péruviens ne comptoient que douze Rois, dont le premier avoit commencé à les civiliser (Voyez l'*Histoire des Incas, par Garcilasso*, &c. *Paris*, 1744) ; ainsi, il n'y avoit pas 300 ans qu'ils avoient cessé d'être, comme les autres, entièrement sauvages : quatrièmement, par le petit nombre d'hommes qui ont été employés à faire la conquête de ces vastes contrées ; quelque avantage que la poudre à canon pût leur donner, ils n'auroient jamais subjugué ces peuples, s'ils eussent été nombreux ; une preuve de ce que j'avance, c'est qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des Nègres ni les assujettir, quoique les effets de la poudre fussent aussi nouveaux & aussi terribles pour eux que pour les Américains. La facilité avec laquelle on s'est emparé de l'Amérique, me paroît prouver qu'elle étoit très-peu peuplée, & par conséquent nouvellement habitée *a. M. de Buffon, Hist. Nat. t. 5. Discours sur les Variétés dans l'espèce humaine.*

IBID.

(b) *Les Annales de la Chine font remonter, parmi cette nation, l'invention des Sciences & des Arts à près de 3000 ans avant Jésus-Christ.* Ces Annales placent l'époque de Fou-hi, relativement aux premières inventions des

Sciences & des Arts, entre l'an 2914 avant Jésus-Christ & l'an 2834, où commence, selon elles, le règne de Chin-nong.

En admettant même cette époque & les règnes de Fou-hi & de ses successeurs jusqu'à Yao, qui régna, si on en croit les Annales, l'an 2357 avant Jésus-Christ *, elle seroit encore postérieure de plusieurs siècles au déluge, soit qu'on s'arrête à la Chronologie du Pentateuque Samaritain, que bien des Savans croient être fondés à regarder comme le texte original, soit qu'on préfère la Version des Septante, qui, respectée de toute l'antiquité chrétienne, reçue & admise pendant tant de siècles, approuvée dans le cinquième Concile, est encore suivie dans le Martyrologe Romain. Quant aux différences qui se trouvent ici entre

* Selon l'opinion de M. Fréret, qui ne fait commencer les règnes d'Yao & de Chune, les deux Fondateurs & les deux Législateurs de la Monarchie Chinoise, que vers l'an 2147; » on doit regarder tout ce » qui précède le règne d'Yao, comme faisant partie » de l'histoire fabuleuse de la Chine, & assurer que » l'époque de ce Prince, qui tira les hommes de la » barbarie, suivant Confucius, est la véritable époque » du commencement des tems historiques «. Voyez la Dissertation sur l'antiquité & la certitude de la Chronologie Chinoise, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, 1. Décembre 1733.

les trois textes, en avouant qu'elles proviennent de quelques altérations, elles nous importent fort peu, comme nous aurons lieu de l'observer dans les notes suivantes (note *f*); on peut toutefois, si l'on veut, admettre le système de conciliation du Père Tournemine. Dans ce système, en interprétant, d'après les conjectures les plus ingénieuses & des fondemens assez plausibles, le vrai sens du texte hébreu, le Père Tournemine ne fait que suppléer ce que l'Ecrivain sacré paroît avoir sous-entendu dans le chapitre XI de la Genèse. Il ajoute, en conséquence, cent ans à la vie de chacun des enfans de Sem, en supposant, avec quelque vraisemblance, que ce nombre capital exprimé antérieurement, est celui que l'Ecrivain sacré n'a pas jugé à propos de répéter, comme lorsque nous disons: Henri IV eut Louis XIII en 1601, & ce dernier eut Louis XIV en 638, & Philippe de France en 640. Par-là ce savant Jésuite, conciliant les différens textes, & montrant la cause de leurs variations dans ce qu'elles ont de plus embarrassant pour l'époque qui suit le déluge, ne change rien au texte hébreu, & ne fait, comme nous venons de le dire, que suppléer ce qui paroît avoir été omis à dessein. Il faut voir, pour le détail & pour les raisons sur lesquelles il s'appuie, ses

Dissertations chronologiques, à la fin de son édition des *notes* de Menochius *sur l'Ecriture sainte*, ou *la Méthode pour étudier l'Histoire*, de l'Abbé Lenglet-Dufresnoy, *in*-12. tom. I, seconde part. chap. 4, art. 2.

Mais à s'en tenir même à la lettre du texte hébreu, qui me paroît néanmoins devoir céder par bien des endroits au texte Samaritain, & qui demande beaucoup plus de discussions que ce dernier pour trancher toutes les difficultés réelles ou apparentes qu'offre l'histoire des anciens peuples, il seroit aisé de prouver que celle de la Chine, réduite à sa juste valeur, s'accorde très-bien avec la Chronologie que le premier de ces textes nous présente.

Quoi qu'il en soit, discutons sans partialité les raisons qu'ont apportées les Missionnaires eux-mêmes pour défendre la haute antiquité des Chinois; & voyons s'ils n'ont pas été un peu trop prévenus en faveur d'une nation, qu'ils ont si bien servie, qui leur a couté tant de travaux en tout genre, & qui, à son tour, les a honorés à si juste titre.

Premièrement, » à parler en général, (dit le Père Duhalde, en empruntant les preuves qu'ils ont employées *,) les Historiens

* Consultez l'avertissement qui est à la tête des Fastes de la Monarchie Chinoise, vers le milieu du t. I, de la Description de l'Empire de la Chine.

» Chinois paroiſſent ſincères, & ne cherchent » que la vérité. On ne voit pas qu'ils ſoient » perſuadés que la gloire d'une nation conſiſte » dans ſon ancienneté «.

Eh, pourquoi donc y en a-t-il parmi eux qui ont fait remonter leur hiſtoire juſqu'à des millions d'années ? pourquoi ont-ils leurs tems fabuleux, qu'à la vérité une partie des Lettrés déſavoue, mais qui marquent à certains égards l'eſprit du reſte de la nation ? pourquoi ſont-ils ſi fort en contradiction entre eux ſur l'époque certaine des tems hiſtoriques & ſur les règnes qu'ils doivent admettre ou rejeter ? pourquoi cette eſpèce d'émulation à enchérir les uns ſur les autres, comme le fait voir M. Fréret *, qui, en donnant une notice de leurs Hiſtoriens, montre *leurs variations continuelles au ſujet de la Chronologie des tems antérieurs aux Han?*

Secondement, » leur hiſtoire, dit encore le » même Père, eſt fort ſuivie & fort circonſtan- » ciée «.

Mais qu'on liſe le premier volume des Annales de la Chine, traduites du Tong-kien-kang-mou, & publiées aſſez récemment; & l'on verra, dans l'eſpace de près de deux mille ans que ce volume renferme, en quoi conſiſtent

* Voyez la Diſſertation que nous avons déjà citée ſur l'antiquité & la certitude, &c.

ce détail & ces circonſtances, qui, pour le dire en paſſant, ne confirment pas, à beaucoup près, la haute idée que nous nous étions formée de la douceur & de la ſageſſe du Gouvernement Chinois. On remarquera ce que dit M. de Guignes dans la belle & ſavante Préface de ſon édition du Chou-king *, » qu'en jetant un coup-d'œil ſur les règnes des premiers Empereurs de la Chine pendant les douze premiers ſiècles, on eſt ſurpris de n'y trouver que de l'incertitude; que l'hiſtoire de ces règnes n'eſt qu'une ſimple table chronologique, preſque entièrement deſtituée de détails «.

Troiſièmement, » ſuivant la Chronologie des » Chinois, la vie des premiers Empereurs de la » Chine eſt très-conforme pour la durée à celle » que l'Ecriture ſainte donne aux hommes de » ce tems-là «.

Qu'eſt-ce que cela prouve, ſinon la tradition de la longue vie des premiers hommes répandue preſque univerſellement parmi les autres nations? Il y a parmi les Chinois bien d'autres veſtiges de tradition conformes à nos livres. Tels ſont les traits ſinguliers de reſſemblance qu'on trouve, dans quelques-uns de nos hiſtoriens, entre Fou-hi & Noé; telle eſt l'inondation

* Chez Tilliard, rue de la Harpe, Préface, p. 33, 35, &c.

du tems de Yao, dont les circonſtances, jointes au tems & aux moyens qu'on employa pour y remédier, renferment des choſes qu'il ne nous paroît pas aiſé de concilier, s'il n'eſt pas ici queſtion des reſtes du déluge; telles ſont tant d'autres traditions dont parle le Père Ko dans ſes *Mémoires*, art. 4, de l'antiquité des Chinois.

Quatrièmement, » toutes les parties de l'ancienne hiſtoire ont été écrites par des auteurs » contemporains des Empereurs dont ils ont » laiſſé la Vie «.

Et comment prouve-t-on cette aſſertion ? c'eſt ſur les King, ou livres ſacrés des Chinois, comme ils les appellent, que ſont appuyées les hiſtoires les plus authentiques de la Chine; mais en ſuivant les règles de la ſaine critique, qu'eſt-ce qui conſtate l'authenticité de ces livres par rapport au tems où ils ont été écrits ? quels témoignages intermédiaires ſuivis & conſtans, quelles lignes traditionnelles fermes & ſûres, nous conduiſent d'une manière précise & déterminée juſqu'à leur origine ? Celui des King qui fournit le plus à l'hiſtoire des Chinois, celui qui en eſt, ſelon l'expreſſion de M. de Guignes, la ſource la plus pure & la moins équivoque, eſt le Chou-king, ſi ſtérile d'ailleurs en détails. Or voyez ce qu'en dit M. de Guignes lui-même, pag. 7 & ſuivantes de ſa Préface. Écoutons parler le Père Ko, ce Miſſionnaire

le chapitre intitulé, Hong-fan, p. 164 de l'édition de M. de Guignes. Peut-être conviendrez-vous que nos Incrédules auroient de quoi exercer avec plus de fondement leur critique sur nos livres sacrés, s'ils ne faisoient que ressembler à ceux-là.

Cinquièmement, » Confucius, dont l'autorité doit être d'un très-grand poids à cause » de sa probité & de son rare mérite, n'a » jamais révoqué en doute la haute antiquité » des principaux King & l'authenticité de la » Chronologie Chinoise «.

Nous conviendrons sans peine de la probité, du rare mérite, & des lumières de Confucius. Mais, en genre d'histoire, il est venu trop tard, si j'ôse le dire, pour pouvoir donner une autorité suffisante à des livres qui lui sont antérieurs de beaucoup *, & dont l'authenticité, prise dans leur origine, n'auroit pu être bien

* Voici ce qu'en dit l'Histoire générale de la Chine, t. II, p. 220. » Ce Sage reprit, cette trente-sixième » année du règne de King-ouang, le travail qu'il avoit » commencé pour mettre en ordre le Chi-king & le » Chu-king. Il remonta à l'Empereur Yao, en rassemblant tous les Mémoires qu'on avoit depuis ce » tems-là jusqu'à Mou-kong, Prince de Tsin; il en » forma le livre qu'on appelle Chou-king «. Or quel fond peut-on faire sur ces Mémoires, & par conséquent sur le Chu-king ou Chou-king lui-même ?

constatée que par une suite de témoignages successifs, transmis d'une manière constante jusqu'à lui.

Qu'on me permette encore d'avancer, que Confucius ne paroît pas avoir eu une critique entièrement exempte de superstition, à en juger même par ce que rapportent les Annales, & en particulier par le trait du Kilin, t. 2, p. 121. « Ce Philosophe, dit M. Visdelou *, a adopté l'une & l'autre fable (celle de la Tortue & celle du Dragon, toutes deux également absurdes), & les a confirmées ouvertement de son suffrage.... Non seulement il approuve les sorts, mais encore il enseigne en termes formels, dans le livre canonique des changemens (c'est à dire son Commentaire sur l'Y-king), l'art de les déduire; & certainement cet art, attaché à ce livre, ne se déduit que de ce que Confucius y en a dit ».

J'ajouterai qu'en parcourant différens traits de sa vie, depuis la page 190 du tome II des Annales de la Chine, jusqu'à sa mort, page 223, on n'y trouvera pas non plus ce caractère de consistance, si je puis parler ainsi, qui eût dû faire honneur à sa philosophie.

* Voyez la Notice de l'Y-king à la suite du Chou-king, édition de M. de Guignes, p. 409 & 410.

Sixièmement, » A la Chine le ſoin d'écrire » l'hiſtoire n'eſt point abandonné aux parti- » culiers. Un Tribunal, érigé exprès ſous le » titre de Haneline, & compoſé des Lettrés les » plus habiles, préſide à la confection des » Annales. C'eſt à lui que ſont remis les Mé- » moires de ce qui arrive dans l'Empire. Ces » Mémoires ſont jetés chaque jour par les hiſ- » toriens publics dans un coffre ſcellé des ſceaux » de l'Empire, & auquel on a pratiqué une » ouverture. Ce coffre ne s'ouvre qu'à l'éta- » bliſſement d'une nouvelle Famille impériale, » & c'eſt alors que les Mémoires ſont confron- » tés & diſcutés, &c. «.

Mais depuis quand cette précaution s'obſerve-t-elle ? quand le Tribunal de l'Hiſtoire a-t-il été érigé ? Car tout ceci, dit M. Fréret *, ne peut convenir au corps entier des Annales. Elles ſont compoſées de deux parties, dont la certitude & l'authenticité ſont très-différentes. Celle de ces deux parties qui commence à l'an 206 avant Jéſus-Chriſt (commencement de la dynaſtie des Han), eſt écrite ſur les Mémoires contemporains, & n'a été publiée qu'après un examen authentique.... La partie des Annales qui comprend l'hiſtoire des tems antérieurs aux Han, eſt d'une eſpèce

* Diſſertation ſur l'antiquité & la certitude de la Chronologie Chinoiſe.

très-différente : c'eſt une hiſtoire reſtituée après coup, &c. «.

Croit-on d'ailleurs que cette manière de dépôt & ce Tribunal ſoient exempts de tout inconvénient ? à la faveur de tous ces Mémoires tenus ſecrets pendant ſi long-tems, eſt-on à l'abri de toute ſurpriſe ? la diſcuſſion qui ſe fait ſous nos ieux d'ouvrages qui ſont publiés à une très-petite diſtance des évènemens, n'emporte-t-elle pas un plus haut degré de certitude ? & le ſceau de l'opinion publique ne vaut-il pas bien tous les ſceaux de l'Empire appoſés à des écrits clandeſtins ?

» La dernière preuve en faveur des Antiquités » Chinoiſes, & celle dont on fait le plus de » bruit à l'égard des autres peuples, ce ſont » les obſervations aſtronomiques «.

Nous ne répéterons pas ce qui a été dit ſur la facilité de calculer les éclipſes juſqu'à la création du monde, de ſupputer des cycles, de citer quelque période aſtronomique multipliée par elle-même, d'ajuſter à des évènemens, vrais ou controuvés, des obſervations & des tables à la manière de chaque peuple & dans toutes les hypothèſes poſſibles. Nous nous contenterons de renvoyer, par rapport aux Chinois, aux remarques du Père Ko que nous avons citées plus haut, relativement à la fameuſe

éclipse du règne de Tchong-kang, tant vantée par le P. Gaubil, & à ce qu'a dit M. de Guignes, qui, ne laissant rien à désirer sur l'article en question *, montre clairement, 1°. l'incertitude des observations astronomiques des Chinois pour les premiers tems : 2°. le peu d'ancienneté de celles des tems postérieurs, relativement à la haute antiquité qu'on veut donner à ce peuple, & leur petit nombre sous l'une & l'autre époque : 3°. la très-grande probabilité, que depuis l'an 722 avant Jésus-Christ, les éclipses suivies & certaines marquées en grand nombre par Confucius, & qui, par une singularité remarquable, concourent avec l'Ere de Nabonassar, de laquelle les Astronomes Grecs partoient pour le calcul de leurs observations, ont été empruntées des autres nations : 4°. l'apparence assez forte, que même pour ce qui concerne leur astronomie & leurs anciens astronomes, les Chinois ont copié & inséré dans leur histoire ce que l'on a dit des astronomes Chaldéens & Egyptiens ; ce qui se confirme par le rapport de l'époque des observations Chaldéennes indiquées par Callisthène, avec celles des Chinois.

On a cru pendant long-tems que les Chinois

* Voyez la Préface du Chou-king, p. 29 & suiv.

étoient

étoient un peuple isolé, qui ne devoit qu'à lui-même toutes ses connoissances. Les restes d'une ancienne synagogue, qu'on a découverte dans la Capitale d'une des Provinces de la Chine, & l'entrée des Juifs dans ce Royaume sous la dynastie des Han *, les plagiats en genre d'Astronomie aperçus par nos Savans & entrevus même par des Lettrés Chinois, avoient déjà contribué en grande partie à affoiblir cette opinion. M. de Guignes l'a détruite entièrement par le Mémoire qui a été lu le 18 Avril 1777 dans la séance publique de l'Académie des Inscriptions, & qui n'est que l'abrégé de deux autres Mémoires très-étendus que l'Auteur a communiqués à l'Académie. Il y donne depuis l'an 65 de Jésus-Christ, l'histoire de la Religion Indienne dans la Chine; & il y montre combien, depuis cette époque & même longtems auparavant, les liaisons de la Chine avec l'Inde & avec les autres peuples d'occident, ont dû servir au progrès des Sciences & des Arts chez cette nation. Il n'avance rien qui ne soit appuyé du témoignage même des Historiens Chinois.

D'après l'étude la plus approfondie de ces mêmes Auteurs, M. de Guignes a achevé de

* Voyez les Lettres édifiantes, Recueils septième & huitième & onzième de l'ancienne édition.

nous convaincre du peu d'authenticité de la Chronologie Chinoise, par le nouveau Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inscriptions, au commencement de l'année 1779.

Il y prouve, 1°. que le célèbre passage de Meng-tzé, *Cœli altitudo est sublimissima*, &c. dont M. Fréret s'est servi pour appuyer, à quelques égards, la Chronologie & les Antiquités Chinoises, n'est point tel qu'il l'a cité; que ce Savant a été induit en erreur par les traductions que le Père Noël & le Père Couplet ont données de l'ouvrage de Meng-tzé, où ils ont inséré dans le texte même ce qui n'étoit qu'un commentaire d'écrivains modernes; en sorte qu'en rétablissant le vrai texte dans toute son intégrité, il ne prouve plus rien de ce qu'on lui fait prouver *.

---

* Voici la traduction du passage de Meng-tzé, telle que la donne M. Fréret dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV, in-4°. & t. XXIX de l'édition in-12. *pag.* 347. Nous mettrons en lettres italiques les mots, qui, selon la remarque qu'en a faite M. de Guignes, en remontant aux sources mêmes, ne se trouvent point dans le texte, mais seulement dans les commentateurs modernes.

» La distance qui nous sépare des astres est presque infinie, l'étendue du ciel dans lequel ils font » leur cours est immense; cependant si nous examinons attentivement les mouvemens célestes, & que

2°. M. de Guignes fait voir que les plus anciens hiſtoriens & les livres les plus authentiques des Chinois, ne renferment rien d'où l'on puiſſe conclure avec fondement une ſi haute antiquité ; qui n'eſt appuyée en effet que ſur les ſyſtêmes & les inventions d'auteurs plus récens, dont il donne la liſte la plus exacte & la plus étendue.

3°. Il prouve que les Chinois ont été en relation avec les anciens peuples, de qui ils ont tiré la plupart des connoiſſances dont on leur fait honneur.

Il prouve, 4°. que dans les tems où on leur ſuppoſe de ſi belles loix & un ſi grand Empire, ils étoient bornés à un petit nombre de Provinces, & environnés de peuples ſauvages & barbares, qui les preſſoient de toute part, & au milieu deſquels il étoit impoſſible

---

» nous recherchions avec ſoin les différens lieux où ſe » ſont trouvés les aſtres ; alors, quoiqu'il ſe ſoit » écoulé pluſieurs milliers d'années *depuis le ſolſtice* » *d'hiver dans lequel on établit un Calendrier, & qui* » *ſe trouve joint avec la ſyzygie de la lune à minuit* » *d'un jour Kia-tzé*, il ſera facile de déterminer quand » cela eſt arrivé «.

Nous avons ici un bel exemple des calculs faits après coup, & adoptés dans la ſuite avec tant de confiance par les Ecrivains, même les plus ſavans & les plus éclairés.

qu'ils euſſent acquis ſe haut degré de civiliſation qu'on veut bien leur prêter.

5°. Il démontre enfin que juſque vers l'an 800 avant Jéſus-Chriſt, leur hiſtoire n'a abſolument rien de certain, & qu'à cette époque ils ne pouvoient être fort anciens *.

Terminons, par deux réflexions, cette note que nous avons crue néceſſaire. La première, que, quand il ſeroit vrai que quelques-unes des obſervations aſtronomiques dont on a prétendu ſe prévaloir, pour exalter l'antiquité de certains peuples & pour affoiblir l'autorité du texte ſacré, ſeroient mieux fondées qu'elles ne le ſont en effet (je ne parle pas de celles, qui, ramaſſées çà & là ſans examen & ſans critique, ne portent que ſur de vaines conjectures & ſur des ſuppoſitions); il s'en faudroit de beaucoup qu'elles ne prou-

* On a donné dans le Journal des Savans (Juin 1772), le précis d'un autre Mémoire qui a été inſéré depuis dans le quarante-deuxième volume des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, dans lequel M. de Guignes examine quelle a été l'étendue de l'Empire de la Chine depuis ſa fondation juſqu'à l'an 249 avant Jéſus-Chriſt, & en quoi conſiſtoit la nation Chinoiſe dans cet intervalle. Il a paru encore un précis en Juillet, relatif au Mémoire dont nous avons parlé ci deſſus (p. 348, au haut de la p.) dans lequel M. de Guignes examine les fondemens de l'ancienne Hiſtoire Chinoiſe.

vaſſent, pour la haute antiquité de ces peuples, tout ce qu'on veut leur faire prouver. La longue vie des premiers hommes, tels que l'Ecriture nous les préſente, leur état & leur genre d'occupations, ont dû les rendre preſque univerſellement aſtronomes. Les Patriarches, Paſteurs, Agriculteurs, ont dû multiplier les obſervations & les tranſmettre à leurs enfans, qui y joignoient les leurs & les laiſſoient également à ceux qui venoient après eux *. De là a dû ſe former un dépôt de

* M. Bailly, dans ſon Hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne, éclairciſſemens liv. I, §. 1, cite en effet un paſſage de Joſephe, liv. I, chap. 2, où il parle ainſi des enfans de Seth : » On doit à leur eſprit & » à leur travail la ſcience de l'Aſtrologie (les anciens, dit M. Bailly, confondoient ſous ce nom » l'Aſtrologie judiciaire & la ſaine Aſtrologie); & » parce qu'ils avoient appris d'Adam, que le monde » périroit par l'eau & par le feu, la crainte qu'ils » eurent que cette ſcience ne ſe perdît auparavant » que les hommes en fuſſent inſtruits, les porta » à bâtir deux colonnes, l'une de brique, l'autre » de pierre, ſur leſquelles ils gravèrent les con» noiſſances qu'ils avoient acquiſes, afin que, s'il » arrivoit qu'un déluge ruinât la colonne de bri» que, celle de pierre demeurât pour conſerver à la » poſtérité la mémoire de ce qu'ils y avoient écrit. » Leur prévoyance réuſſit, & on aſſure que cette » colonne de pierre ſe voit encore aujourd'hui dans » la Syrie ».

connoiſſances, de remarques, & d'époques aſtronomiques, plus ou moins conſervé, plus ou moins-altéré parmi les nations qui ont tiré d'eux leur origine, ſans que celles-ci aient eu beſoin de grands efforts pour laiſſer en ce genre, aux générations futures, des traditions inſérées par la ſuite, & après coup, dans des hiſtoires

---

Quelque jugement que l'on porte de ce paſſage de Joſephe, il ſera toujours vrai de dire, comme nous le faiſons ci-deſſus, 1°. que la longue vie des Patriarches, ſur tout avant le déluge, & leur genre d'occupations, les mettoient beaucoup plus à portée, qu'on ne l'a été dans les âges ſuivans, d'obſerver, par exemple, la conſtance du mouvement & du retour des comètes, dont Apollonius Myndien avoit pris l'opinion dans la Chaldée, la période aſtronomique de 600 ans, dont toutefois l'origine s'explique très-bien ſans cela *, le cycle lunaire de 19 ans, ſi comme le penſe M. Bailly, il eſt bien antérieur à Méton; & 2°. qu'il eſt aſſez naturel de penſer, que c'eſt à eux que les deſcendans de Noé ont dû les connoiſſances qu'ils ont répandues parmi les premiers peuples, & qui datent de la plus haute antiquité. Voyez ſur cela les ſavantes & ſages réflexions de M. Bailly, dans l'ouvrage que nous venons de citer, liv. 3, §. 3 & ſuiv. & les éclairciſſemens ſur le liv. 2, §. 4 & ſuiv. M. Bailly y rapporte cet autre paſſage de l'Hiſtorien Méſ. Dieu,

---

* Voyez un Mémoire de M. le Gentil, Acad. des Sciences, ann. 1756.

fabriquées long-tems après les premiers évènemens.

On rapporte que M. de Caſſini, voyageant dans une de nos provinces & ſe trouvant dans un village, demanda aux payſans s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui eût une certaine connoiſſance des aſtres. Ils lui indiquèrent un villageois, qui depuis long-tems gardoit les troupeaux, & que M. de Caſſini trouva ſi inſtruit de l'état du ciel, ſans rien ſavoir des différens noms que nous donnons aux planètes, qu'il l'emmena avec lui, & n'eut pas de peine à en faire, ſelon notre méthode, un Savant. Sans prétendre garantir ce fait, qu'on ſuppoſe très-ancien, il y a d'ailleurs à Paris beaucoup de Gens de Lettres diſtingués, qui ont connu M. Duval, mort en 1776, Garde du cabinet impérial des médailles, & auparavant Bibliothécaire du Prince François de Lorraine, d'abord à Florence, & enſuite à Vienne, lorſqu'il

---

dit Joſephe, en parlant des Patriarches qui ont précédé le déluge & qui ont vécu près de mille ans, » Dieu leur prolongeoit la vie, tant à cauſe de leur » vertu, que pour leur donner les moyens de perfectionner les ſciences de la Géométrie & de l'Aſtronomie qu'ils avoient trouvées; ce qu'ils n'auroient pu faire, s'ils avoient vécu moins de 600 » ans, parce que ce n'eſt qu'après la révolution de » ſix ſiècles que s'accomplit la grande année «.

ſur devenu Empereur. Ce Prince, dans ſa jeuneſſe, étant à la chaſſe, rencontra le jeune Duval gardant un troupeau, & en même tems occupé d'un livre d'Aſtronomie qu'il entendoit fort bien, & muni d'un long tube qu'il s'étoit fabriqué pour obſerver les aſtres. Touché des efforts du jeune pâtre, il ſe chargea de ſon éducation, & depuis il l'a toujours eu à ſon ſervice. Qu'on juge par-là & par les exemples que nous offrent tous les jours les gens de la campagne, de ce qu'a dû produire, dans les Patriarches avant le déluge, ainſi que dans les deſcendans de Noé & de ſes enfans, une vie de pluſieurs ſiècles, ſous un plus beau ciel que le nôtre, & en leur ſuppoſant aſſez de lumières, ſans doute, pour fixer leurs obſervations, les lier entre elles, & en former ce qu'on peut appeler une ſcience.

Une ſeconde réflexion eſt qu'il n'y a rien dans la nature, qu'on n'ait mis à contribution pour contredire le témoignage de Moïſe. Les aſtres & les ſaiſons, le ſein des mers, la ſurface & les entrailles de la terre, l'hiſtoire du genre humain, tout a fourni matière aux objections de l'incrédule. Elles ſe reproduiſent de jour en jour ſous mille formes différentes, & s'évanouiſſent tour à tour, ſans laiſſer aucune trace conſtante, aucun monument durable de

leur solidité. Il semble qu'en livrant le monde à la dispute des hommes, Dieu leur ait dit comme aux vagues de la mer qui devoient se briser contre le rivage : » Elevez-vous si haut » qu'il vous plaira, agitez-vous, tourmentez-» vous dans tous les sens : les flots tumultueux » de vos opinions souvent contraires, vos dis-» cussions profondes, vos savantes recherches » viendront se briser contre les tems que j'ai » marqués, contre les faits que j'ai dictés ; & » ma parole sainte restera seule immuable «.

PAGE 284.

(c) *Aux Indes enfin, &c.* Ce n'est plus en effet des Chinois seulement que l'on vante si fort la haute antiquité ; c'est aux Indes sur-tout que quelques-uns de nos Philosophes ont prétendu trouver la nation la plus anciennement policée. Les Brahmines, dit-on, qui entretiennent dans le peuple la plus stupide Idolâtrie, ont cependant entre leurs mains les plus anciens livres du monde, écrits par leurs premiers Sages, & dans lesquels on ne reconnoît qu'un seul Etre suprême.

Si toutefois nous demandons sur quoi est fondée l'opinion qu'on s'est formée de ces livres, auxquels les Brahmines assignent pour époque la création, ou qu'ils placent du moins au com-

mencement du Caliougan, ce qui concourt avec le tems du déluge : on nous répondra que c'eſt ſur une tradition immémoriale, conſtante, & uniforme dans l'ordre des Brahmines eux-mêmes. Mais, comme l'a dit un de leurs plus zélés partiſans, » de quelque poids que puiſſe » être une pareille tradition (& quel ſi grand poids peut-elle avoir, quand elle eſt dénuée de toute autre preuve ?), » il eſt très-permis de » révoquer en doute cette antiquité, juſqu'à ce » qu'on nous prouve inconteſtablement la date » des Shaſter, & qu'on nous faſſe voir dans » les *Bedas* même, l'hiſtoire religieuſe marchant parallèlement avec l'hiſtoire politique » & civile «.

En attendant qu'on ait rempli cette tâche, & qu'on nous ait donné, ſur les Indiens & ſur leurs livres, des notions plus exactes qu'on ne nous en a donné juſqu'ici, puiſque, de l'aveu des hommes les plus éclairés dans cette partie, nous avons beſoin de réformer preſque toutes les idées qu'on nous avoit fait naître à cet égard ; on peut conſulter dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, t. 38, *in*-4°. p. 312, les *Réflexions* de M. de Guignes ſur le *Bagavadam*, un des dix-huit *Pouranam* ou livres ſacrés des Indiens. On y verra quelle eſt à peu près l'époque de cet ouvrage, qui doit

re, ou peu s'en faut, de même date que les Vèdes ; combien elle diffère de l'opinion que l'on en avoit conçue : combien ces livres sont modernes, en comparaison de l'antiquité qu'on vouloit bien leur prêter *: & combien d'ail-

* Voyez ce qu'en dit aussi M. le Baron de Sainte-Croix, qui nous a donné l'*Ezour-Vedam*, traduit du Samscretam par un Brahme ; *Observations préliminaires, p.* 132 *& suivantes*, tome 2, page 81, note, & ailleurs. Plus on acquiert de nouvelles lumières à cet égard, & plus on est forcé de rabattre du respect que l'on avoit cherché à nous inspirer pour cette prétendue antiquité si prodigieusement exaltée ; plus on apperçoit même dans le petit nombre d'ouvrages Indiens qui nous sont connus, des traces frappantes d'un Christianisme corrompu & étrangement défiguré, soit par les Manichéens, répandus après la mort de leur Maître dans les Indes, où ils s'étoient réfugiés, soit par les Brahmes eux-mêmes. Voyez *Observ. prélimin. page* 90 *& suiv.* L'Editeur, *page* 151, *& tome* 2, *page* 101, répond à quelques assertions de M. de Voltaire, l'un des premiers qui ait si fort préconisé parmi nous la haute antiquité des livres sacrés des Indiens. Il prouve aussi, page 215, *que leurs calculs sur l'antiquité du monde, ne sont que les rêves de leur imagination* ; & il cite sur leurs périodes une observation de M. le Gentil, bien propre à détruire toute la confiance qu'on auroit pu avoir, même dans leur période courante, qui est celle qu'ils appellent *Caliougam*. Cette observation est tirée des *Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1772, 2 part p. 191.

leurs, ſans parler du ſoupçon bien fondé, que les Indiens ont eu connoiſſance des écrits de Moïſe, ces Vèdes offrent des traits de conformité avec les grandes traditions conſignées dans nos livres ſaints; traditions plus ou moins altérées, comme elles l'ont été parmi toutes les Nations, & noyées dans les fables les plus abſurdes, dans les contes les plus puériles qu'on puiſſe imaginer. De ce qu'il y a de plus pur en apparence dans ces traditions, ſe forme, à ce qu'on a lieu de conjecturer, la doctrine ſecrète & ſymboliq e des Brahmes; & de ce qu'il y a de plus groſſier, ſe forme celle qu'ils ont répandue & qu'ils maintiennent parmi le peuple: car la double doctrine reprochée avec tant de raiſon aux Philoſophes, ſe retrouve en effet par-tout, excepté dans la véritable Religion.

M. de Guignes nous a donné des lumières plus préciſes encore, dans un Mémoire qui ſe trouve dans le quarantième volume des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, & qui a pour titre: *Recherches hiſtoriques ſur l'établiſſement de la religion Indienne dans la Tartarie, le Thibet, & la Chine, & ſur les livres fondamentaux de cette religion, qui ont été traduits de l'Indien en Chinois.*

Il répond tout à la fois, dans ce Mémoire, & à ceux qui ont prétendu que le berceau des

connoiſſances humaines devoit être placé dans l'Inde, & à ceux qui, attribuant la plus haute antiquité aux Tartares de Sibérie, ont voulu que les ſciences fuſſent nées dans la Tartarie.

Il fait voir aux premiers, par l'autorité des plus anciens hiſtoriens, que les Indiens étoient encore plongés dans l'ignorance la plus profonde & dans la barbarie, lorſque les Egyptiens, les Phéniciens, & les Chaldéens ſe diſtinguoient par leurs connoiſſances & leur habileté dans les arts. D'après le témoignage même des Indiens, celui qui le premier les a policés ſe nommoit Chekia-Mouni; & ceux qui font remonter ſa naiſſance à l'époque la plus reculée, la fixent à l'an 1122 avant l'ère chrétienne. Il paroît d'ailleurs, que ſa religion & ſes loix ne ſe répandirent dans l'Inde qu'avec beaucoup de lenteur; elles pénétrèrent encore plus tard au delà du Gange, ainſi que les ſciences. Toute l'Inde a donc été long-tems à ſe policer.

Une partie des connoiſſances que les Indiens ont acquiſes paroît avoir été empruntée des Grecs, qui depuis Alexandre, devenus maîtres de la Bactriane & enſuite des bords de l'Indus, s'étoient répandus de tous côtés dans l'Inde, & continuèrent depuis à fréquenter ces régions. Faute de connoître ces relations entre

les Grecs & les Indiens, on attribue à ceux-ci des connoiſſances, qui, dans l'origine, ne leur appartiennent pas. Ceux qui ont examiné les traités d'Aſtronomie compoſés par ces derniers, penſent qu'ils ſont faits d'après les principes d'Hipparque & de Ptolémée. Un Rajà Indien, qui a fait traduire dans ces derniers tems les Tables de M. de la Hire, & qui les a publiées ſous ſon nom, pourra ainſi par la ſuite paſſer pour un grand aſtronome.

M. de Guignes prouve en ſecond lieu, contre le ſentiment de ceux qui ont pouſſé plus loin le paradoxe, & qui ont placé le berceau des ſciences dans la Tartarie, que ce pays a toujours été habité par des peuples nomades & barbares, qui pouvoient à peine ſe mettre à l'abri de la rigueur de leur climat, & qui vers l'ère chrétienne n'avoient nulle connoiſſance de l'écriture. Il n'exiſte aucun monument hiſtorique de ces peuples: & ſi quelques Tartares ont écrit dans des tems aſſez modernes, c'eſt qu'ils demeuroient ou en Perſe ou à la Chine. Comment des peuples, toujours ſi ignorans, & qui le ſont encore, ont-ils été autrefois ſi ſavans? l'Egypte, quoique dans l'état de barbarie où elle eſt aujourd'hui, nous offre partout des veſtiges de ſon ancienne ſplendeur. Pourquoi la Tartarie ne nous en offre-t-elle

aucun ? C'eſt des Indiens que les Tartares tiennent leurs foibles lumières, ainſi que leur religion. Vers l'an 162 avant Jéſus-Chriſt, quelques nations Tartares, ſuivant les hiſtoriens Chinois, s'approchèrent de la Bactriane, & pénétrèrent enſuite dans les Indes ; dès-lors elles connurent la religion Indienne & l'embraſsèrent *. Mais il eſt prouvé que ce ne fut

* M. de Guignes parle en peu de mots de cette religion. L'idolâtrie la plus abſurde, les fables les plus révoltantes, forment celle que les Philoſophes de l'Inde enſeignent au peuple, & qui conſtitue la Religion vulgaire. Quant à celle des Philoſophes ou des Brahmes, que l'on a tant vantée, & qui conſiſte à n'admettre qu'un ſeul Dieu, qui eſt l'ame du monde, répandue dans toute la nature, & ſe transformant en tout ce qui exiſte ; elle n'eſt pas, à tout prendre, moins extravagante Les livres dans leſquels eſt conſignée cette doctrine, accompagnée elle-même de mille abſurdités, ſont interdits au peuple. Perſonne, s'il n'eſt de la race des Brahmes, ne peut lire les Vèdes.

Comme ces deux doctrines, l'une populaire & l'autre philoſophique, ont paſſé à la Chine, on a traduit en Chinois tous les livres qui les concernent. » J'ai ſous les yeux, continue M. de Guignes, celui qui eſt la baſe de la doctrine des Philoſophes (le livre des Brahmes), livre que l'on regarde comme le fondement de cette religion. J'en donne, dans le ſecond Mémoire, une notice étendue. La ſageſſe attribuée aux Indiens ne peut en tirer un grand avantage. On ſeroit tenté de croire qu'elle a pour compagnes, la folie & la fourberie ».

que vers l'an 572 de Jésus-Christ que la religion Indienne s'établit au centre de la Tartarie, & qu'on y construisit des temples. Les ruines de ces temples & celles de quelques fortereſſes qui ont été conſtruites par les Chinois dans ce pays, ſont ſans doute les veſtiges des monumens que l'on ſuppoſe avoir été élevés par une nation ancienne & ſavante ; conjecture deſtituée de toute vraiſemblance.

Preſque toutes les nouvelles opinions ſont ainſi fondées ſur de pures conjectures : » moyen, dit M. de Guignes, dont on abuſe depuis quelque tems avec trop de hardieſſe pour établir une foule de paradoxes, parce qu'on ne conſulte pas les véritables ſources, & qu'on ſe livre trop à ſa propre imagination «.

En effet, tout récemment encore, un auteur ingénieux, non moins recommandable, non moins cher à la Société par les qualités de ſon cœur que par celles de ſon eſprit, mais un peu trop indulgent peut-être pour le goût dominant de ſon ſiècle, a voulu faire revivre un

---

Voyez les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, tome 40 Le Père Pons, écrivant des Indes Orientales au P. Duhalde, & verſé d'ailleurs dans la langue des Indiens, préſente, ſur leur doctrine & ſur leurs livres, des détails conformes à ceux de M. de Guignes Voyez les Lettres édifiantes, tome 26 de l'ancienne édition.

ancien peuple détruit & oublié, qui paroît bien n'avoir jamais existé. Il entreprend de saisir le principe d'unité, qui a dû produire les rapports nombreux & frappans qu'on observe entre les nations dispersées sous différentes latitudes. Ce principe, selon lui, c'est l'existence d'un peuple primitif, qu'il place dans la Sibérie *, & qu'il

* Ce n'est plus seulement du plateau de Sibérie que M. Bailly le fait descendre. Il l'avoit placé dans ses *Lettres sur l'origine des Sciences*, au 49e. degré de latitude; dans celles sur l'*Atlantide de Platon* (espèce de roman philosophique, inventé, à ce qu'il semble, par le disciple de Socrate, pour flatter les Athéniens & leur faire goûter par cette amorce quelques vérités utiles), notre savant Académicien recule sa première habitation jusque vers le soixante-dix-neuvième degré, & le place dans le Spitzberg. Nous ne nous arrêterons pas à relever les contrariétés & les invraisemblances de ce nouveau système, moins fondé encore que celui de M. Baer, & qui d'ailleurs, à quelques incorrections près échappées à l'auteur des *observations*, se trouve suffisamment réfuté dans le Journal des Savans (Février 1679). Tout ce que nous nous permettrons de dire, en rendant hommage à l'érudition de M. Bailly, à l'élégance de son style, & aux richesses de son imagination, c'est que nous aurions souhaité, qu'au lieu de mettre en pure perte tant d'esprit dans de pures fictions, il se fût borné, puisqu'il étoit question d'histoire, à consulter, sur l'origine des différens peuples, nos divines Ecritures, qu'il regarde avec raison comme le livre *qui renferme la tradition la mieux suivie & la mieux conser-*

ſuppoſe avoir été détruit par une grande révolution arrivée ſur notre globe. En conſidérant avec attention l'état de l'Aſtronomie à la Chine, dans l'Inde, dans la Chaldée, il y trouve plutôt *les débris que les élémens d'une ſcience.* Il apperçoit des conformités bien remarquables entre les Chinois, les Chaldéens, les Indiens, & tous les anciens peuples, dans les traditions, dans les uſages, dans la philoſophie, dans la religion, dans les ſciences, & dans les inſtitutions qui y ſont relatives. Il retrouve généralement parmi eux l'uſage des libations, le tableau de l'innocence primitive du monde & de l'âge d'or, le ſouvenir du déluge, les alarmes qu'il a répandues ſur la terre, le culte des montagnes, la tradition des géans, l'uſage d'orienter les temples, la ſubdiviſion de l'année en douze mois ou lunes, la période des ſept jours, un même Légiſlateur pour les ſciences, les arts, & la religion, une grande uniformité dans la marche des idées, & enfin des *traces par-tout conſervées de l'ignorance qui ſuccède à la lumière.* Il aſſure que toutes ces conformités ne ſont pas le produit de la communication, qu'elles ne tiennent point eſſentiellement à la

---

vée, comme la ſource la plus pure de l'hiſtoire. (Page 11 des *Lettres ſur l'Atlantide de Platon.*)

nature, qu'elles naiſſent d'une identité d'origine entre les anciens peuples, & ſont les reſtes des inſtitutions d'un peuple encore plus ancien.

A la réſerve de ce dernier article, pris dans le ſens de l'auteur, & dans les développemens qu'il en donne, nous tomberons aiſément d'accord de ce que nous venons d'extraire de ſes Lettres. Nous conviendrons avec lui des rapports de conformité qui ſe trouvent entre les anciens peuples. Comme lui nous apperceyrons parmi eux de foibles clartés qui ſuccèdent à un plus grand jour. Nous avouerons ſans peine, que le genre humain a commencé par des lumières plus étendues & plus pures que celles qu'il n'a recouvrées par la ſuite qu'avec beaucoup d'efforts. Nous irons encore plus loin : nous dirons que l'âge d'or, que l'enfance du monde a été en effet un état de ſociété très-policée entre les hommes, non pas à notre manière, ſi je puis parler ainſi, mais plutôt à la manière des Patriarches, de ces premiers pères de toutes les nations. Nous dirons que l'état ſauvage eſt la dégradation, la corruption de l'état naturel; bien loin d'être le premier état de l'homme, comme on le ſuppoſe ſi gratuitement dans tant de beaux rêves qu'on imprime tous les jours

ſur l'état de nature *. En un mot, nous recevrons tout ce qui eſt fondé ſur des traditions conſtantes, ſur des faits non équivoques, tout ce qui part d'époques certaines. Mais quand il ne ſera plus queſtion que de vaines conjectures, nous ne les mettrons point à la place de ce que nous enſeigne l'Ecriture ſainte. Nous n'aurons point recours à un peuple primitif, lorſqu'une première famille, qui a exiſté avant & après le déluge, nous ſuffit pour rendre raiſon de cette *identité d'origine*, qu'on remarque entre les anciens peuples, &

* C'eſt une vérité que l'auteur de l'Antiquité dévoilée a apperçue. » On appelle communément Etat de nature, l'état errant & vagabond où l'homme vécut longtems : rien de plus commun parmi nous que de dire que les Sauvages ſont dans l'état de nature .. Cette façon de parler eſt fauſſe, ou du moins demande à être expliquée. L'état de nature animale eſt un état ſans réflexion, ſoumis au hazard & au caprice, qui rapproche l'homme de la brute. L'état de nature convenable à un homme eſt un état de raiſon & de réflexion, puiſqu'il eſt de l'eſſence de ſon ame de penſer & de réfléchir. C'eſt donc par cet état ſeul qu'il a pu commencer; l'homme n'eſt tombé dans la vie ſauvage, qui n'eſt qu'un état de nature animale, que lorſqu'il a ceſſé de raiſonner ſur les mœurs & ſur les uſages qu'il tenoit de ſes ancêtres, ou lorſqu'il a continué à les ſuivre ſans en connoître l'eſprit «. Liv. 6, chapitre 2.

de ces traces de lumière auxquelles *l'ignorance a succédé.* Nous ferons même observer, qu'il est d'autant moins convenable de recourir à une nation primitive, à un peuple antérieur situé au nord de l'Asie, que non seulement cette tradition universelle, qu'on a fait valoir avec tant de raison, ne nous en parle pas, mais que dans le fait elle en contredit l'existence. Nous ne fonderons point une hypothèse ingénieuse, mais trop peu vraisemblable, sur une fiction de Platon, dans laquelle, en rapprochant quelques endroits du Timée & du Critias, il seroit aisé de faire voir que ce Philosophe, faute d'attention & de mémoire, s'est trahi lui-même. Pour tout dire enfin, nous expliquerons, sans beaucoup de difficulté & d'après des fondemens solides, ce que, par des suppositions & des vraisemblances éloignées, on explique avec tant de peine & si imparfaitement.

PAGE 286.

(d) *Les Egyptiens & leurs dynasties confuses.* Les efforts que les plus savans Critiques ont faits pour débrouiller le chaos de la Chronologie des Egyptiens, n'ont servi qu'à prouver l'impuissance où nous sommes de rien établir de certain à cet égard.

Ceux qui ont le plus vanté la Chronique de

Manéthon, se sont accordés à mettre au rang des fables la partie où il fait entrer le règne des dieux, & se sont formé sur le reste des systêmes particuliers, d'après lesquels chacun a arrangé les dynasties & les règnes à son gré, selon le plan qui lui convenoit le mieux.

Ce qui a augmenté l'embarras des Chronologistes, c'est la liste donnée par Eratosthène de trente-huit Rois de Thèbes, qui ne sont pas compris dans les dynasties de Manéthon; c'est la différence qui se trouve, 1°. entre Jules Africain & Eusèbe, relativement aux noms des Rois de ces mêmes dynasties, à leur nombre, & à la durée de leur règne; 2°. entre Jules Africain, Eusèbe & le Syncelle; 3°. entre Hérodote, Diodore de Sicile, & Josèphe, qui, sur ces mêmes Rois, ne s'accordent ni entre eux, ni avec Manéthon & Eratosthène *.

Les Chronologistes modernes se partageant, ainsi que les anciens, en diverses opinions, se montrent, comme on l'a observé, beaucoup plus habiles à se réfuter les uns les autres, qu'à démontrer quelque chose de certain & de positif.

Au reste, soit qu'ils rejettent avec le P. Pétau

* Voyez les différentes Tables de tous ces écrivains dans l'*Histoire Universelle* des savans Anglois, Traduction *in*-4°. tome 1, page 414 & suivantes.

les dynasties de Manéthon comme fabuleuses ; soit qu'ils pensent qu'on doive seulement en retrancher les quinze ou seize premières, en les regardant d'ailleurs comme successives ; soit qu'ils les considèrent avec le Chevalier Marsham comme collatérales ; sans prendre décidément parti pour aucun d'entre eux, nous nous bornerons à dire, que nous aurions peut-être, comme bien d'autres, assez de peine à convenir que les Egyptiens ayent eu très-anciennement des Annales ou les ayent conservées.

Les contes absurdes & sans nombre dont l'ancienne histoire d'Egypte est semée, & qu'on peut voir en partie dans Hérodote (liv. 2.) ; les hiéroglyphes qui ont servi, dans l'origine, de matériaux à cette histoire, & qui ont souffert tant d'explications, tant d'interprétations différentes ; les Mémoires formés d'après ces matériaux par des prêtres, qui, selon Diodore de Sicile (liv. 1.), les tenoient en dépôt dans les archives de leurs temples, & les avoient reçus de leurs prédécesseurs par une tradition immémoriale, ce qui leur ouvroit un vaste champ pour vanter impunément leurs antiquités ; l'incendie de ces temples & des monumens sacrés sous Cambyse, qui entreprit de les anéantir ; bien d'autres révolutions qu'ils ont éprouvées ; mille détails qu'il y auroit à faire sur tous ces

points si intéressans, seroient bien capables d'inspirer une sorte de défiance, si l'on n'aimoit mieux se reposer à cet égard sur l'autorité de ceux qui ont assez de lumières pour percer la nuit des tems, & assez de constance & de droiture pour discuter à fond ces anciennes histoires, le tourment des têtes les mieux faites, & quelquefois l'écueil des savans. Quant à nous, qu'il nous suffise d'observer que l'on a employé, par rapport à nos livres, la critique la plus sévère, & qu'aux yeux de tout homme impartial & vraiment éclairé, ils en ont soutenu l'épreuve; tandis qu'à l'égard des histoires profanes, on paroît toujours également fondé à répéter les mêmes questions: sur quels témoignages portent ces histoires, lorsqu'on veut remonter à des auteurs contemporains? quels monumens certains, & plus sûrs que des dates supposées, que des calculs souvent empruntés, souvent trompeurs, apporte-t-on en preuve de leur authenticité? de quels points suffisamment établis, de quels faits part-on? & quelle chaîne de tradition bien soutenue nous conduit jusqu'au tems où ces faits sont arrivés *?

* A s'en tenir néanmoins à ce qu'on veut bien admettre comme recevable, &, si l'on veut même, comme suffisamment assuré dans les Histoires profanes des

PAGE 298.*

(c) *Quelques changemens faits par les Copistes, &c.* On veut trouver dans le Penta-

anciens peuples, voici le témoignage non suspect que rend un de nos Critiques les plus éclairés, à l'accord qui se trouve entre elles & la Chronologie sacrée, à l'égard de laquelle M. Fréret ne reconnoît toutefois, *pour la vraie Chronologie, que celle des Septante & celle des Samaritains :* » Je me suis attaché, dit ce Savant, à » éclaircir & à discuter l'ancienne Chronologie des na» tions profanes; j'ai reconnu par cette étude, qu'en » séparant les traditions vraiment historiques, ancien» nes, suivies & liées les unes aux autres, & attestées » ou même fondées sur des monumens reçus comme » authentiques, qu'en les séparant, dis-je, de toutes » celles qui sont manifestement fausses, fabuleuses, ou » même nouvelles, le commencement de toutes les » nations, même de celles dont on fait remonter le » plus haut l'origine, se trouvera toujours d'un tems, » où la vraie Chronologie de l'Ecriture montre que la » terre étoit peuplée depuis plusieurs siècles «. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome 18, in 4°. Suite du Traité touchant la certitude & l'antiquité de la Chronologie Chinoise.* Sur quoi il faut encore observer que M. Fréret s'attache, dans ce Mémoire à défendre l'ancienneté des Chinois, ainsi que dans d'autres il défend celle des Indiens, d'après des monumens & des preuves, qui, à en juger par les notions plus précises qu'on a acquises depuis quelque tems sur ces objets, ne sont rien moins qu'incontestables, comme nous l'avons fait voir dans les notes précédentes.

teuque, dit l'Auteur du Journal de Trévoux, des anachroniſmes ; mais on oublie que Moïſe n'étoit pas moins le Prophète que le Légiſlateur de ſon peuple. On critique l'anticipation des noms qui ne furent donnés aux villes qu'après la mort de Moïſe ; mais outre qu'elles peuvent être ainſi nommées par prédiction, comme Cyrus le fut par ſon nom deux ſiècles environ avant ſa naiſſance, ſeroit-il contre la pureté & l'intégrité du texte, que les réviſeurs & les copiſtes, pour le rendre plus intelligible, euſſent remplacé, par des noms plus connus, les noms donnés anciennement aux villes dans le Pentateuque ? On voudroit qu'une Religion, céleſte dans ſon origine, dans ſon objet, & dans ſa fin, ne fît point venir à l'appui de ſes loix des récompenſes & des châtimens temporels ; mais le génie du peuple, la nature du gouvernement théocratique, dont Moïſe étoit le miniſtre, n'exigeoient-ils pas ces reſſorts pour contenir un peuple, dont les révoltes réitérées nous prouvent aſſez la groſſièreté & l'inconſtance ? Ce que nous liſons de la vie de ſes Patriarches nous apprend, que ce peuple n'a pu ignorer les promeſſes de ſa Religion pour l'autre vie, conſignées dans le dépôt des ſaintes Ecritures ; & ſa conduite nous démontre, que cette croyance n'étoit pas un

frein pour la dureté de son caractère «. (Voyez les *Preuves de la Religion, par M. le François, tome 2, sect. 2, chap. 4*).

Ibid.

(f) *Quelques variantes, qui, par le peu d'importance des objets*, &c. J'ai vu bien des Incrédules tirer avantage de ce qu'on leur avouoit que, sur des objets peu importans, quelques fautes avoient pu se glisser dans les différens textes, par la faute des copistes, par le grand nombre de mains par lesquelles ces livres ont passé, par la facilité des méprises en genre de calcul, puisqu'un point de plus ou de moins, sur une des lettres numérales, forme dans l'Hébreu une différence considérable. Mais ce triomphe est bien mal fondé; car enfin des passages peu essentiels pour le fond, ne concluent rien contre ceux qui sont de quelque importance pour les faits, ou qui intéressent le Dogme & la Morale; en voici la raison: c'est que ceux-ci sont soutenus d'une tradition constante, qu'ils sont appuyés sur des monumens certains, qu'ils sont sensibles pour tous, & ne donnent par-là aucun lieu aux inattentions & aux incorrections, qu'ils sont liés d'ailleurs aux autres parties de la Religion, & font un tout compler avec elle. Aussi voyons-nous que les altérations & les différences d'un texte à

l'autre ne tombent nulle part sur de pareils objets.

PAGE 307.

(g) *Presque toutes les nations ont eu l'idée de la création du monde*, &c.... Toutes sans exception ont eu l'idée de son commencement. » C'est un fait, dit M. de Pouilly *, attesté par la tradition de tous les peuples de la terre. Transportons-nous dans l'ancienne Egypte, dans la Chaldée, dans la Perse, dans les Indes, à Siam, à la Chine, au Japon, chez les anciens peuples du Nord, enfin dans l'ancienne Grèce; toutes ces différentes nations nous diront d'une voix unanime : *La terre n'a pas toujours été, & il y a eu des premiers hommes, qui ont donné à leurs enfans une vie qu'ils n'avoient reçue que d'une main invisible.* Si nous traversons la mer du Sud, nous entendrons la même voix au Mexique, au Pérou, dans les îles. Cette tradition du commencement du monde, si ancienne & si étendue, rassemble toutes les autres conditions qui peuvent la porter au plus haut degré

* Tout ceci est pris en substance des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Nouveaux essais de critique sur la fidélité de l'Histoire, 22 Décembre 1724. Voyez à l'endroit même d'où l'on a extrait cette note, les citations de M. de Pouilly, relativement aux traditions des différens peuples.

de certitude. Le fait qu'elle conserve est d'une grandeur & d'une simplicité à se transmettre aux siècles les plus reculés.... Elle n'est combattue par aucune autre tradition.... Je dis plus ; il est des faits constans qui ont avec elle une liaison naturelle. Telle est la persuasion où sont tous les peuples, dans toutes les parties du monde, de l'existence de Dieu, comme première cause toute-puissante & intelligente..... Le fait que nous a transmis cette tradition universelle du commencement du monde, est même de nature à n'avoir pu être inventé. Tous les peuples n'eussent point douté de l'éternité du monde, si en effet le monde étoit éternel. Où eussent-ils puisé l'opinion de son commencement ? leur expérience, ni celle de leurs ancêtres, ne le leur auroit pas appris ; elle leur auroit au contraire montré un monde toujours subsistant. Ils eussent donc jugé que le monde avoit toujours subsisté «.

PAGE 308.

(h) *Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, & ensuite d'un premier homme.* On forme, contre cette première origine de tout le genre humain, deux difficultés : l'une est la différence des Blancs & des Nègres, qui prouve, dit-on, que tous

les hommes ne ſortent pas d'un premier homme ; l'autre eſt le peu de communication qu'il y avoit entre les hommes de l'ancien continent & ceux du nouveau. M. de Buffon répond abondamment à ces deux objections ; à la premiére, par une deſcription exacte des différens peuples qu'on nous oppoſe. Il fait voir quelles ſont en eux les raiſons de la variété des couleurs, & conclut de cette manière : » Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'eſt pas compoſé d'eſpèces eſſentiellement différentes entre elles : qu'au contraire, il n'y a eu originairement qu'une ſeule eſpèce d'hommes, qui, s'étant multipliée & répandue ſur toute la ſurface de la terre, a ſubi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, & auſſi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins reſſemblans ; que d'abord ces altérations n'étoient pas ſi marquées & ne produiſoient que des variétés individuelles ; qu'elles ſont enſuite devenues variétés de l'eſpèce, parce qu'elles ſont devenues plus générales, plus ſenſibles, & plus conſtantes par l'action continue de ces mêmes cauſes ; qu'elles ſe ſont perpétuées & qu'elles ſe perpétuent de génération en

génération, comme les difformités ou les maladies des pères & mères passent à leurs enfans ; & qu'enfin, comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de causes extérieures & accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées & rendues constantes que par le tems & l'action continuée de ces mêmes causes, il est très-probable qu'elles disparoîtroient aussi peu à peu avec le tems, ou même qu'elles deviendroient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes ne subsistoient plus, ou si elles venoient à varier dans d'autres circonstances & par d'autres combinaisons «. Fin du *Discours sur les Variétés dans l'espèce humaine.*

Pour la seconde difficulté, voici ce que dit le même Auteur : » Quant à leur première origine, je ne doute pas, indépendamment même des raisons théologiques, qu'elle ne soit la même que la nôtre ; la ressemblance des Sauvages de l'Amérique septentrionale avec les Tartares orientaux, doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces peuples : les nouvelles découvertes que les Russes ont faites, au delà de Kamtschatka, de plusieurs terres & de plusieurs îles qui s'étendent jusqu'à la partie de l'Ouest du continent de l'Amérique, ne laisseroient aucun doute sur la possibilité de la communication, si

ces découvertes étoient bien constatées, & que les terres fussent à peu près contiguës ; mais en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables, n'est-il pas très-possible que des hommes ayent traversé ces intervalles, & qu'ils soient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres, ou qu'ils y ayent été jetés par la tempête ? Il y a peut-être un plus grand intervalle de mer entre les îles Marianes & le Japon, qu'entre aucune des terres qui sont au delà de Kamtschatka & celles de l'Amérique ; & cependant les îles Marianes se sont trouvées peuplées d'hommes qui ne peuvent venir que du Continent oriental. Je serois donc porté à croire que les premiers hommes qui sont venus en Amérique, ont abordé aux terres qui sont au Nord-Ouest de la Californie ; que le froid excessif de ce climat les obligea à gagner les parties les plus méridionales de leur nouvelle demeure ; qu'ils se fixèrent d'abord au Mexique & au Pérou, d'où ils se sont ensuite répandus dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale & méridionale : car le Mexique & le Pérou peuvent être regardés comme les terres les plus anciennes de ce Continent, & les plus anciennement peuplées, puisqu'elles sont les plus élevées ; & les seules où l'on ait trouvé des hommes réunis en société «. *Même dif-*

cours, *vers la fin.* Voyez auſſi Robertſon, hiſt. de l'Amérique, t. 2, p. 179 & ſuiv.

PAGE 309.

(i) *Ici, comme ſur tout le reſte, les critiques les plus éclairés & les plus ſavans ſont pour lui.* » Moïſe, qui connoiſſoit ſi bien les titres Egyptiens, ne craint pas de faire remonter l'origine du genre-humain au ſeul Adam; il en fixe le berceau, les âges, & les générations: tous partent de Babel, 800 ans avant lui: il ne s'embarraſſe pas comment ils ont paſſé les mers, pourquoi les uns ſont blancs, les autres noirs. Or l'hiſtoire confirme ſon récit. La plaine de Sennaar, au confluent du Tygre avec l'Euphrate, la beauté, la fertilité de ce pays plat, l'aſphalte & le bitume naturels au ſol, ſont attéſtés par Ammien-Marcellin, qui ſuivoit l'Empereur Julien, & par Pline & Ptolomée. La tour du ralliement; la confuſion, l'origine des languees, la diſperſion des hommes, tout cela eſt connu & devance les hiſtoires de la Chaldée; tous, ſelon les deſſeins de Dieu, vont peupler les climats éloignés. Chaque colonie, unie par ſon langage, s'arrête & ſe fixe: ailleurs on ne les entendroit pas. Tout part de l'Orient, & ſe répand au Midi, à l'Occident, & au Nord. Les trois premières colonies ſe mul-

tiplient en paix ſur les côtes de l'Aſie, en Egypte, & à la Chine. Tous conſervent la première tradition, dont on reconnoît les traces dans les fables mêmes qui l'ont altérée. Les autres colonies, diſperſées, & ſéparées de toute ſociété avec les premières, tombèrent dans un abrutiſſement & une barbarie dont elles ne ſont ſorties que par leur commerce ouvert avec l'Orient, qui fut toujours le ſiège des ſciences & des arts, d'où ils ſe ſont toujours répandus dans le reſte du monde, comme l'Hiſtoire l'atteſte. Tout concourt donc à certifier le récit de Moïſe; la Géographie même eſt pour lui, tout y eſt placé dans ſes vraies poſitions locales. Moïſe eſt bien plus exact qu'Homère & Tite-Live; & 1500 ans avant Auguſte, il ôſe raconter l'enfance du monde & partager la terre entre les fils & petits-fils de Noé. Japhet va au Nord de l'Aſie, dans les pays maritimes de l'Europe : Cham, au Midi & dans l'Afrique; c'eſt le Hamon des profanes : Sem reſte en Aſie, en deçà & au delà de l'Euphrate. Ce partage ſe trouve chez les Poëtes dans le fatras de leurs fables «.

» Moïſe place tous les autres dans leurs cantons, y aſſigne les pères des peuples divers & les fondateurs des nations connues. Lui ſeul a pu avoir ce détail précieux, ou par révélation,

ou par une tradition fidèle : il eſt donc le ſeul à conſulter comme le flambeau de l'érudition hiſtorique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laiſſent dans les ténèbres : l'Ecriture ſeule nous montre les lieux, les dates, les coutumes & les faits. Dans le récit de Moïſe, tout eſt lié & ſuivi ; dès la naiſſance du monde, Adam eſt créé pour Dieu ; il ſort de l'ordre, il eſt puni ; mais il lui reſte un culte & une eſpérance. La terre eſt noyée pour ſes crimes ; mais elle eſt bientôt repeuplée. Les cœurs ſe dépravent encore ; mais Dieu met à part un peuple, qui conſerve la pureté de ſon culte & de ſes oracles ; il lui donne une loi ; il lui confie les promeſſes du ſalut. Mettez à côté de cette hiſtoire les fables païennes, les hiſtoires Egyptiennes, Chinoiſes ; & jugez *a*. *Dictionnaire Anti-philoſophique*. Article *Moïſe*.

Je crois pouvoir ajouter à ce morceau celui de M. Pluche, qui prête un nouveau jour à des objets ſi intéreſſans. » Un autre moyen, dit-il, de ſentir la juſteſſe de ce récit (du Légiſlateur des Juifs), conſiſte en ce que la diverſité des langues s'accorde avec les dates de Moïſe : cette diverſité devance toutes nos hiſtoires connues ; & d'une autre part, ni les pyramides d'Egypte, ni les marbres d'Arondel, ni aucun monument qui porte un caractère de vérité, ne

remontent au dessus. Ajoutons ici, que la réunion du genre humain dans la Chaldée avant la dispersion des colonies, est un fait très-conforme à la marche qu'elles ont tenue : tout part de l'Orient, les hommes & les arts ; tout s'avance peu à peu vers l'Occident, vers le Midi, & vers le Nord. L'Histoire montre des Rois & de grands établissemens au cœur & sur les côtes de l'Asie, lorsqu'on n'avoit encore aucune connoissance d'autres colonies plus reculées : celles-ci n'étoient pas encore, ou elles travailloient à se former. Si les peuplades Chinoise & Egyptienne ont eu de très-bonne heure plus de conformité que les autres avec les anciens habitans de Chaldée, par leur inclination sédentaire, par leurs figures symboliques, par leurs connoissances en Astronomie, & par la pratique de quelques beaux arts ; c'est parce qu'elles se sont tout d'abord établies dans des pays excellemment bons, où, n'étant traversées ni par les bois, qui ailleurs couvroient tout, ni par les bêtes, qui troubloient tous les établissemens à l'aide des bois, elles se sont promptement multipliées, & n'ont point perdu l'usage des premières inventions. La haute antiquité de ces trois peuples & leur ressemblance en tant de points, montre l'unité de leur origine & la singulière exactitude de l'Histoire sainte. L'état des autres peuplades

fut fort différent de l'état de celles qui s'arrêtèrent de bonne heure dans les riches campagnes de l'Euphrate, du Kian, & du Nil. Concevons ailleurs des familles vagabondes, qui ne connoissent ni les lieux ni les routes, & qui tombent à l'aventure dans un pays misérable où tout leur manque : point d'instrumens, pour exercer ce qu'elles pouvoient avoir retenu de bon ; point de consistance ni de repos, pour perfectionner ce que le besoin actuel pouvoit leur faire inventer : la modicité des moyens de subsister les mettoit souvent aux prises ; la jalousie les entre-détruisoit ; n'étant qu'une poignée de monde, un autre peloton les mettoit en fuite : cette vie errante & long-tems incertaine fit tout oublier. Ce n'est qu'en renouant le commerce avec l'Orient, que les choses ont changé. Les Goths & tout le Nord n'ont cessé d'être barbares, qu'en s'établissant dans la Gaule & en Italie : les Gaulois & les Francs doivent leur politesse aux Romains : ceux-ci avoient été prendre leurs loix & leur littérature à Athènes : la Grèce demeura brute jusqu'à l'arrivée de Cadmus, qui y porta les lettres Phéniciennes ; les Grecs, enchantés de ce secours, se livrèrent à la culture de leur langue, à la Poésie & au Chant ; ils ne prirent goût à la Politique, à l'Architecture, à la Navigation, à l'Astronomie, & à la Peinture,

qu'après avoir voyagé à Memphis, à Tyr, & à la Cour de Perſe ; ils perfectionnent tout, mais n'inventent rien. Il eſt donc auſſi manifeſte par l'Hiſtoire profane que par le récit de l'Ecriture, que l'Orient eſt la ſource commune des nations & des belles connoiſſances. Nous ne voyons un progrès contraire que dans des tems poſtérieurs, où la manie des conquêtes a commencé à reconduire des bandes d'Occidentaux en Aſie.

» J'ai vu des hommes plus que ſuſpects d'incrédulité, qui étoient ſingulièrement frappés ou embarraſſés de l'*exacte correſpondance qui ſe trouve d'âge en âge entre les différens récits de la Bible & l'état contemporain de la ſociété* : je les ai toujours trouvés inquiets ou ébranlés, à proportion de ce qu'ils avoient d'érudition & de droiture dans l'eſprit.... «.

» Le Géographique eſt aſſurément la partie de l'Ecriture la plus sèche, & où il y ait le moins de profit à faire pour les ſentimens & pour la conduite. On peut dire cependant que cet article y eſt d'un prix ineſtimable, puiſqu'il ſuffit pour conſtater la vérité des récits. Le Géographique met tout en ordre, & rend la vérité palpable. Prenons le Pentateuque ou la Geneſe ſeule ; voyons l'origine & les premiers progrès des nations. Dans le récit de Moïſe on

trouve, je l'avoue, des lieux & des peuples que l'éloignement des tems a obscurcis : mais de tout ce qu'il nomme, ce qui est encore reconnoissable dans des tems postérieurs, justifie sa narration par une étendue de connoissances, qui prouvent ou l'inspiration ou le secours d'une tradition fidèle. Vous ne trouverez nulle part, chez les profanes, une pareille exactitude; à tout propos on se voit dans la nécessité de leur reprocher les fables ou les méprises, &c. «. *Spectacle de la Nature, t. 7. La Préparation évangélique.*

PAGE 310.

(k) *La matière, le monde, toutes les parties du monde ont donc aussi été créées.* Supposons la matière éternelle : & qu'on se rappelle ici ce qui a été dit dans la quatrième Lettre. Premièrement, rien n'a pu agir sur elle, si elle est éternelle par elle-même : chacune de ses particules ne peut rien recevoir ni rien communiquer, rien perdre ni rien acquérir, parce que tout en elle & dans toutes ses parties est dès-lors nécessaire par sa propre essence : rien ne pourroit donc être comme il est dans la nature. Secondement, si la matière est éternelle par elle-même, elle a dû être de toute éternité en mouvement ou en repos. Si elle a été en mouve-

ent ; eſt-ce par elle-même ou par une autre cauſe ? Par elle-même ? le mouvement ſeroit donc eſſentiel ; la communication du mouvement de chaque partie de matière impoſſible ; l'idée même du repos contradictoire. Par une première cauſe ? voilà donc au moins le mouvement créé en elle. Si elle a été éternellement en repos, on fera la même demande. Eſt-ce par elle-même ? le repos lui ſeroit néceſſaire ; & le mouvement, impoſſible. Par une autre cauſe ? vous la ſuppoſez donc indifférente, de ſa nature, au mouvement ou au repos ; & puiſqu'elle eſt ſortie du repos pour être mue, voilà donc encore une fois une cauſe créatrice du mouvement dans la matière. Mais ſi, en ſuppoſant que la matière eſt éternelle, vous ne prétendez pas qu'elle ſoit éternelle par elle-même ; on vous fera, avant tout, les mêmes queſtions que nous venons de faire ſur ſon mouvement & ſon repos, & de plus on vous demandera ce que c'eſt qu'une matière éternelle, qui exiſte par une autre cauſe qu'elle-même, qui ne trouve dans ſon propre fond ni ſon exiſtence ni ſa manière d'exiſter, & qui cependant n'eſt pas créée.

Qu'on y faſſe attention ; ceux qui ne veulent pas admettre une création dans le tems, ſeront toujours forcés, en remontant aux vrais principes, de l'admettre dans l'éternité, ce qui

implique contradiction, puiſque c'eſt ſuppoſer dans l'éternité la production d'une choſe déjà produite.

Ce qui effraie l'imagination, c'eſt ce quelque choſe ſorti de rien : mais il faut obſerver que ce n'eſt pas avec rien ou par rien qu'il en ſera ſorti, dès que vous reconnoîtrez une première cauſe, une puiſſance infinie, qui renferme dans ſa fécondité le pouvoir de créer. Or, pour ſauver toutes les abſurdités qui ſuivent de l'éternité de la matière, il faut bien admettre cette première cauſe, diſtinguée de la matière, intelligente & libre, exiſtante par elle-même, & ayant par ſa nature le pouvoir infini de créer, & la liberté de créer ou de ne créer pas, de le faire dans un tems ou dans un autre, de la manière qu'il lui a plu de choiſir entre toutes les autres.

PAGE 311.

(1) *La raiſon toute ſeule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme.* » Permettons un moment à ceux qui ne veulent point voir l'action de Dieu dans la nature, ou qui n'y veulent que le mouvement une fois imprimé ; permettons-leur de former la terre de telle façon qu'ils jugeront à propos : donnons-leur une matière abondante, un mouvement circulaire, une durée toute

ent, eſt-ce par elle-même ou par une pre-
mière cauſe ? Par elle-même ? le mouvement
lui ſeroit donc eſſentiel ; la communication du
mouvement de chaque partie de matière impoſ-
ſible ; l'idée même du repos contradictoire. Par
une première cauſe ? voilà donc, au moins le
mouvement créé en elle. Si elle a été éternelle-
ment en repos, on fera la même demande. Eſt-
ce par elle-même ? le repos lui ſeroit néceſſaire ;
& le mouvement, impoſſible. Par une autre
cauſe ? vous la ſuppoſez donc indifférente, de
ſa nature, au mouvement ou au repos ; & puiſ-
qu'elle eſt ſortie du repos pour être mue, voilà
donc encore une fois une cauſe créatrice du
mouvement dans la matière. Mais ſi, en ſuppo-
ſant que la matière eſt éternelle, vous ne pré-
tendez pas qu'elle ſoit éternelle par elle-même ;
on vous fera, avant tout, les mêmes queſtions
que nous venons de faire ſur ſon mouvement &
ſon repos, & de plus on vous demandera ce que
c'eſt qu'une matière éternelle, qui exiſte par une
autre cauſe qu'elle-même, qui ne trouve dans
ſon propre fond ni ſon exiſtence ni ſa manière
d'exiſter, & qui cependant n'eſt pas créée.

Qu'on y faſſe attention ; ceux qui ne veulent
pas admettre une création dans le tems, ſe-
ront toujours forcés, en remontant aux vrais
principes, de l'admettre dans l'éternité, ce qui

implique contradiction, puiſque c'eſt ſuppoſer dans l'éternité la production d'une choſe déjà produite.

Ce qui effraie l'imagination, c'eſt ce quelque choſe ſorti de rien : mais il faut obſerver que ce n'eſt pas avec rien ou par rien qu'il en ſera ſorti, dès que vous reconnoîtrez une première cauſe, une puiſſance infinie, qui renferme dans ſa fécondité le pouvoir de créer. Or, pour ſauver toutes les abſurdités qui ſuivent de l'éternité de la matière, il faut bien admettre cette première cauſe, diſtinguée de la matière, intelligente & libre, exiſtante par elle-même, & ayant par ſa nature le pouvoir infini de créer, & la liberté de créer ou de ne créer pas, de le faire dans un tems ou dans un autre, de la manière qu'il lui a plu de choiſir entre toutes les autres.

PAGE 311.

(1) *La raiſon toute ſeule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme.* » Permettons un moment à ceux qui ne veulent point voir l'action de Dieu dans la nature, ou qui n'y veulent que le mouvement une fois imprimé ; permettons-leur de former la terre de telle façon qu'ils jugeront à propos : donnons-leur une matière abondante, un mouvement circulaire, une durée toute

auſſi grande qu'ils voudront ; qu'ils choiſiſſent, ou des loix de Deſcartes, ou de celles de Newton. Voilà la terre formée ſelon leur idée. Mais cette terre eſt nue ; je n'y vois ni verdure, ni habitans. Qu'on mette ici en œuvre toutes les loix & toutes les combinaiſons des mouvemens ; cette terre ne ſera jamais qu'un déſert affreux. Si la moindre plante y monte, ſi le moindre ver y rampe, c'eſt à une intelligence, c'eſt à une volonté particulière qu'il en faut rapporter la ſtructure & l'action. Le mouvement, qui ne peut conſtruire les anneaux & les entrailles de ce vers, ni les organes de cette plante, pourra-t-il donc ordonner une terre & la rendre habitable ? pourra-t-il en proportionner les différentes couches aux beſoins de ſes habitans ; lui départir ſa juſte meſure d'air, d'eau & de feu ; la placer à un tel point de diſtance à l'égard du ſoleil, qu'elle ne ſoit, ni glacée par trop d'éloignement, ni brûlée par une proximité trop grande ? Si les plantes & les habitans de cette terre y ſont introduits par des volontés ſpéciales, peut-on douter que la même Sageſſe, qui a créé les plantes & les animaux, ne leur ait préparé, par une volonté auſſi expreſſe, un terrein propre & une demeure conforme à leurs beſoins ? Cette terre, ſi elle étoit

compoſée ſelon les idées des Philoſophes, aſſembleroit autour d'un centre commun pluſieurs couches de matière rangées l'une ſur l'autre, ſelon leur peſanteur ſpécifique, c'eſt-à-dire, les plus peſantes par deſſous & les plus légères par deſſus. Mais elle ſeroit ſans utilité, parce qu'elle ſeroit ſans organes : point d'atmoſphère, dont elle pût reſſentir tour à tour la peſanteur & le reſſort : point de diverſité dans la couche extérieure, pour ſe proportionner à la diverſité des graines : point de baſſin, creuſé pour être le réceptacle du ſel & des eaux, ſi néceſſaires à la fécondité de la ſurface : point de montagnes pour recueillir l'évaporation de la mer, & pour précipiter de haut les fleuves ſur les plaines : point de corps d'arênes, préparés pour contenir long-tems les eaux des fontaines : point de corps de glaiſe, pour ſoutenir & arrêter les eaux dans les arênes : point d'eaux ſouterraines, pour voiturer de côté & d'autre le ſel, le bitume, le ſable, le limon, le vitriol, le mercure, & les ſoufres, dont la diſperſion, le concours & la fermentation pourront former enſuite, ici des eaux minérales ou des bains chauds, là des pierres précieuſes, ailleurs des pierres à bâtir, & peut-être des métaux. Comment ſe perſuadera-t-on qu'une méchanique & des opérations, ſi ſupérieures à toutes nos con-

noissances, se pourroient exécuter dans les croûtes massives de notre soleil obscurci ? Cette terre philosophiquement construite ne sera donc propre à rien ; & l'appareil merveilleux des organes de notre globe démontre, non une croûte, une tache, ou un accident arrivé dans la nature, mais une création expresse & un arrangement plein de desseins & de précautions. Le Spectacle de la nature est donc sur ce premier point parfaitement d'accord avec le récit de Moïse «. *M. Pluche. L'usage du Spectacle de la Nature*, à la fin du troisième volume.

» Notre terre, dit-on, est peut-être une masse détachée d'un corps céleste, ou le résultat d'une de ces taches que les Astronomes observent sur le disque du soleil, lesquelles ont pu se détacher & former de nouvelles planètes.... Réfutons cette conjecture en passant, ne fût-ce que pour montrer le danger de prendre pour guide son imagination dans la carrière des vérités géométriques. Il a été démontré par Newton, qu'un corps détaché, par une force de projection, d'un autre corps qui l'attire, suivant les règles de la gravitation connue, décrit dans son mouvement une de ces courbes qu'on nomme sections coniques : ainsi, ce même corps doit nécessairement, en vertu des loix de la pesanteur, re-

tomber, dans sa première révolution, sur la surface de l'autre. Si donc notre globe s'étoit détaché de quelque corps céleste, pour être lancé dans l'espace ; il seroit retombé sur ce même corps, & ne feroit point autour du soleil la révolution dont nous sommes les témoins & les admirateurs. Un boulet, parti de la surface de la terre, avec une force quelconque & sous tel angle que l'on voudra, sera obligé d'y retomber en vertu de sa gravitation. Mais si un canon étoit supposé élevé au dessus du globe, & que le boulet partît de cet endroit, il est certain qu'il tourneroit autour de la terre sans retomber, & qu'il passeroit, dans chaque révolution, par le point dont il étoit parti. Il en est de même par rapport à notre terre & au soleil : puisque les observations prouvent qu'elle décrit une ellipse autour de cet astre, il s'ensuit que, depuis que le monde a existé, elle a toujours été dans un point de son orbite actuelle, sans quoi aucune loi de la nature n'auroit pû l'y placer. Ceci sert à prouver en même tems que la nature d'un système planétaire n'admet point d'arrangement successif, & que dès le commencement tout a dû être dans le même ordre que nos ieux voient actuellement dans l'univers * &c.

* C'est aussi la remarque importante que fait M. Blo-

à proprement parler, le langage, en le distinguant de ces cris confus, de ces sons vagues & mal articulés, qui manifestent, dans les êtres mêmes qui n'ont que l'instinct pour guide, des sensations, des besoins, des désirs, ou qui imiteront, si vous le voulez, quoique d'une manière souvent arbitraire & très-imparfaite, le cri des animaux, le bruit du tonnerre, & en général tous les objets propres à être rendus par des sons, comme les choses figurées se rendent par des signes, des traits, & des couleurs.

On ne voit pas d'ailleurs comment, en supposant ce rapport si naturel & si nécessaire entre les mots & les idées, il a pu se faire, quelle qu'ait été la différence des climats, des nations, & des siècles, que les mots souffrissent des altérations si sensibles, qu'ils éprouvassent tant de changemens, qui ne proviennent que de la fantaisie & du caprice. Une cause nécessaire, une cause qui ne dépendoit pas même de notre choix & de notre volonté, ne pouvoit pas, ce semble, produire des effets si variables.

Quoi qu'il en soit, la nature paroît avoir donné à l'homme bien peu d'élémens du langage proprement dit, & il est difficile de penser que par lui-même il ait pu en faire naître une langue quelconque, si simple qu'on la suppose. Des sons doux, aigres, vîtes, lents, rapides,

ne

ne suffisent pas pour cela ; ils ne peindront tout au plus (& ils ne le feront pas même d'une manière fixe & constante) que les objets dont nous venons de parler : mais ils ne rendront pas naturellement & nécessairement une suite de conceptions, d'idées liées ensemble, & tout ce qui forme un raisonnement. S'entendre par des cris, comme les animaux, ce n'est pas avoir un langage ; & l'organe a beau nous être donné, comme il l'est à quelques-uns d'entre eux, je ne vois pas ce que l'on en tirera dans les hypothèses les plus favorables, si la nature toute seule préside à ses développemens.

J'ose croire, en un mot, que, si Dieu n'eût pas donné à l'homme, au moment de la création, ce qui constitue, jusque dans les peuples les plus sauvages, la métaphysique du langage & le langage lui-même, aucun langage n'existeroit encore.

Voyez, à peu de chose près, les mêmes réflexions plus développées dans l'*Année littéraire 1777*, n°. 4, lettre X. Elles me semblent présentées d'une manière victorieuse, au mot LANGUE (*gramm.*) de l'Encyclopédie, où l'Auteur, constant dans ses principes, a montré d'ailleurs pour la Religion le même respect qui lui avoit inspiré son *Exposition abrégée des preuves historiques de la Religion chrétienne*, que nous

avons déjà citée plus haut : c'eſt M. Beauzée, aujourd'hui de l'Académie Françoiſe. Cet ouvrage ne fait pas moins l'éloge de ſon cœur que celui de ſon eſprit & de ſes lumières, ayant été compoſé pour l'inſtruction de ſes enfans, lorſqu'il touchoit au moment d'être père. Puiſſe auſſi M. le Comte de S. C., qui a écrit ſi utilement dans de pareilles vues, permettre un jour qu'on rende public l'heureux fruit de ſon travail !

PAGE 315.

(n) *Le déluge nous eſt garanti par l'hiſtoire de tous les peuples.* Voyez les textes des Auteurs Païens de différentes nations, dans Joſèphe, *Ant. Jud. l. 1, c. 3;* Euſèbe, *Prap. Evang. l. 9, c. 12;* George le Syncelle, *Chronogr. Edit. Paris, p. 30 & 38;* Plutarque, *Opuſcul. terreſtria an aquat. anim. plus habeant ſolertiæ;* Lucien, *de Deâ Syriâ*, &c. La plupart de ces textes des Auteurs profanes ſe trouvent raſſemblés dans Grotius, *de verit. Relig. chriſt. l. 1 §. 16. cum not. Joan. Clerici.* Voyez auſſi l'*Hiſtoire moderne pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin*, par M. de Marſy, qu'on n'accuſera pas d'être trop favorable à la Religion chrétienne ; on eſt étonné d'y trouver ſi fréquemment, parmi les peuples les moins connus autrefois, ou même nouvelle-

ment découverts, les traditions les plus conformes à ce que nos livres saints nous apprennent.

M. Bailly, dans ses Lettres sur l'origine des Sciences, passe en revue toutes les anciennes traditions sur le déluge. » Pourquoi, dit-il, » l'effusion des eaux est-elle la base de presque » toutes les fêtes antiques? pourquoi ces idées » de déluge, de cataclisme universel? pourquoi » ces fêtes qui en sont des commémorations? » Les Chaldéens ont l'histoire de leur *Xisustrus*, » qui n'est que celle de Noé un peu altérée. Les » Egyptiens disoient que Mercure avoit gravé » les principes des Sciences sur des colonnes qui » pussent résister au déluge. Les Chinois ont » aussi leur *Peyrun*, mortel aimé des dieux, qui » se sauva dans une barque de l'inondation gé- » nérale «. (Plusieurs d'entre eux font aussi mention de Fou-hi, en lui donnant à cet égard plusieurs traits de ressemblance avec Noé). » Les Indiens racontent (en mêlant à ce récit leur fabuleuse antiquité, sur laquelle M. Frérets s'est suffisamment expliqué *) « ; qu'il y a environ vingt & un mille ans que la mer a » couvert & inondé toute la terre, à l'excep- » tion d'une montagne vers le Nord. Une seule

* Recherches sur les traditions religieuses & philosophiques des Indiens. Hist. de l'Acad. des Inscriptions, dix-huitième vol. *in*-4°.

» femme avec ſept hommes s'y retirèrent. »
» On y avoit également ſauvé deux animaux
» de chaque eſpèce & deux individus de chaque
» plante au nombre de dix-huit cent mille.....
» Ils ajoutent, en parlant de leur dieu *Vichnou*,
» métamorphoſé en poiſſon, que ce fut au
» tems du déluge, lorſque ce Dieu conduiſit la
» barque qui ſauva le genre humain. Cette
» barque conſervatrice du genre humain, ſe
» retrouve encore au Nord de la terre & dans
» l'Edda. Le géant *Ymus* ayant été tué, il coula
» tant de ſang de ſes bleſſures, que la race hu-
» maine en fut ſubmergée & détruite, à l'ex-
» ception de *Belgemer*, qui ſe ſauva dans une
» barque avec ſa femme.... L'idée du déluge,
» telle que nous l'avons recueillie chez les dif-
» férens peuples, eſt la tradition d'un fait hiſ-
» torique.... On ne cherche point à perpétuer
» la mémoire de ce qui n'eſt point arrivé. Ces
» hiſtoires, différentes par leur forme, mais
» ſemblables quant au fond, qui préſentent un
» même fait, par-tout altéré, mais par-tout
» conſervé; ce conſentement unanime des peu-
» ples, me paroît une forte preuve de la vérité
» de ce fait «.

M. Boulanger, dans l'*Antiquité dévoilée*, a inſiſté ſur ce grand évènement. Voici ce qu'il en dit dans ſon Avant-propos. » Il faut prendre

» un fait dans la tradition des hommes, dont
» la vérité soit universellement reconnue ; quel
» est-il ? je n'en vois point dont les monumens
» soient plus généralement attestés que ceux qui
» nous ont transmis cette fameuse révolution
» physique, qui a, dit-on, changé autrefois la
» face de notre globe, & qui a donné lieu à
» un renouvellement total de la société hu-
» maine : en un mot, le déluge me paroît la
» véritable époque de l'histoire des nations. Non
» seulement la tradition qui nous a transmis ce
» fait, est la plus ancienne de toutes, mais encore
» elle est claire & intelligible. Elle nous présente
» un fait qui peut se justifier & se confirmer,
» 1°. par l'universalité des suffrages, puisque la
» tradition de ce fait se trouve dans toutes les
» langues & dans toutes les contrées du monde :
» 2°. par le progrès sensible des nations & la
» perfection successive de tous les arts ; quoique
» l'Histoire ne puisse atteindre aux premiers
» tems, elle nous montre, sinon le genre
» humain naissant, du moins une infinité de
» nations encore dans une espèce d'enfance ; ces
» nations croissent & se fortifient peu à peu, &
» soumettent insensiblement une grande portion
» de la terre à leur empire. 3°. L'œil du Phy-
» sicien a fait remarquer les monumens authen-
» tiques de ces anciennes révolutions ; il les a

» vus gravés par-tout en caractères ineffaçables;
» s'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des
» débris accumulés & déplacés; il a trouvé des
» amas immenſes de coquilles au ſommet des
» montagnes, aujourd'hui les plus éloignées de
» la mer; il a trouvé des reſtes indubitables de
» poiſſons dans les profondeurs de la terre; il
» y a trouvé pareillement des végétaux dont
» l'origine ne lui a point paru douteuſe; enfin
» il a trouvé, dans les couches de la terre qu'il
» habite, des oſſemens & des reſtes d'êtres ani-
» més qui ne vivent aujourd'hui qu'à ſa ſurface
» ou dans les eaux.... Douter de la réalité de
» ces faits, ce ſeroit démentir la nature, qui a
» dreſſé elle-même en tous lieux des monumens
» qui les atteſtent. Ainſi, la révolution qui a
» ſubmergé une partie de notre globe pour en
» mettre un autre à découvert, ou ce que l'on a
» nommé le déluge univerſel, eſt un fait que
» l'on ne peut récuſer, & que l'on ſeroit forcé
» de croire, quand même les traditions ne nous
» en auroient point parlé «.

M. Boulanger détaille les inſtitutions faites par les différens peuples de la terre, pour ſe retracer la mémoire du déluge. Il tire de ces évènemens, des conſéquences relatives aux effets que, ſelon lui, il a dû produire. C'eſt ici que commence la partie ſyſtématique de ſon ouvrage; & c'eſt auſſi, lorſqu'il met les ſyſtêmes

à la place des faits, ou qu'il veut expliquer les faits par des systêmes, que comme tant d'autres, il commence à s'égarer.

PAGE 316.

(o) *Ces plantes étrangères, empreintes sur des pierres, médailles toujours subsistantes du déluge universel, &c.* Voici ce que dit M. de Fontenelle dans l'*Histoire de l'Académie*, & ce que cite d'après lui M. de Buffon, *Hist. Nat. Théorie de la Terre, t. 1.* » Toutes les plantes » gravées dans les pierres de Saint-Chaumont, » sont des plantes étrangères; non seulement » elles ne se retrouvent, ni dans le Lyonnois, ni » dans le reste de la France, mais elles ne sont » que dans les Indes orientales & dans les cli- » mats chauds de l'Amérique. Ce sont la plu- » part des plantes capillaires, & souvent en par- » ticulier des fougères; leur tissu dur & serré » les a rendues plus propres à se graver & à se » conserver dans les moules autant de tems » qu'il a fallu. Quelques feuilles des plantes des » Indes, imprimées dans des pierres d'Allema- » gne, ont paru étonnantes à M.r Leibnitz; » voici la même merveille infiniment multipliée, » il semble même qu'il y ait à cela une certaine » affectation de la nature; dans toutes les pier- » res de Saint-Chaumont on ne trouve pas une » seule plante du pays.

» Il eſt certain, par les coquillages des carrières & des montagnes, que ce pays, ainſi que » beaucoup d'autres, a dû autrefois être couvert » par l'eau de la mer ; mais comment la mer » d'Amérique, ou celle des Indes orientales, y » eſt-elle venue ?

» On peut, pour ſatisfaire à pluſieurs phénomènes, ſuppoſer avec aſſez de vraiſemblance, » que la mer a couvert tout le globe de la terre : » mais alors il n'y avoit point de plantes terreſtres ; & ce n'eſt qu'après ce tems-là & lorſqu'une partie du globe a été découverte, qu'il » s'eſt pu faire les grandes inondations qui ont » tranſporté des plantes d'un pays dans d'autres » fort éloignés «.

Mais quelle inondation que celle qui envoie la mer des Indes orientales, ou celle d'Amérique juſqu'au ſein de la France ! Et ſi l'on peut admettre une pareille ſuppoſition : quoiqu'elle n'ait pour elle aucune ſorte de preuves, de fondement, & d'autorité ; quoiqu'il n'en reſte aucune tradition dans l'eſprit des hommes ; quoique l'Hiſtoire ne nous offre aucun exemple, autre que le déluge, d'une ſi prodigieuſe révolution ; quoiqu'elle ſoit d'ailleurs ſi contraire aux loix que la ſageſſe du Créateur a preſcrites au plus terrible élément, & d'après leſquelles il s'éloigne peu de ſes bords, alors même que, par quelque

tremblement de terre, quelque éruption soudaine, il les franchit : ne valoit-il pas autant, ne valoit-il pas mieux, reconnoître un déluge universel, qui nous est garanti par les livres les plus dignes de notre croyance & par la plus respectable autorité ; qui a pour lui la tradition la plus ancienne & la plus universellement répandue parmi les nations ; qui est confirmé par tant de monumens physiques ; & qui rend bien mieux raison que tous les systêmes, des faits qui nous étonnent ?

C'est ainsi, par exemple, que le déluge explique bien simplement ce qui, dans le systême de M. de Fontenelle, ne peut s'expliquer avec quelque sorte de vraisemblance ; & ce qui, dans celui de l'illustre Auteur de l'Histoire naturelle, est absolument inexplicable. » En effet, comme » l'observe M. l'Abbé de Lignac, dans l'hypo» thèse de M. de Buffon, selon laquelle l'eau » a d'abord couvert tout le globe, & ensuite » creusé un bassin & élevé des montagnes, on » ne peut pas dire que les flots de la mer, en » formant le terrein de Saint-Chaumont, en » l'élevant au dessus du niveau actuel de la mer, » y ayent porté des plantes & des feuilles des » Indes. La terre, sous ce volume immense » d'eau dont M. de Buffon l'enveloppe, pouvoit» elle produire des arbres, des plantes terres

» tres, de ces espèces de végétaux, en un mot, » qui ne viennent qu'autant qu'ils trouvent un » air libre où ils puissent s'étendre ? On ne peut » prêter une prétention aussi bizarre à un aussi » grand Physicien. Cependant le fait est vrai ; » on trouve dans nos contrées des plantes & des » feuilles des Indes moulées dans nos pierres. » M. de Buffon conviendra que la mer les a » apportées, & les a enveloppées dans un suc » pierreux. D'où je conclus que, s'il est vrai, » d'une part, que les rochers où l'on trouve » des coquillages & d'autres productions mari- » nes, prouvent nécessairement qu'ils ont été » faits par l'élévation de la mer jusqu'à mille » toises pour le moins au dessus du niveau » qu'elle a présentement ; les feuilles d'arbres, » les plantes dont parle M. de Fontenelle, prou- » vent aussi invinciblement, qu'avant que la » mer s'éleyât à ce point, les terres avoient été » découvertes & avoient produit des arbres & » des plantes. Ce qui s'accorde parfaitement » avec l'Histoire du déluge, & point du tout » avec l'Histoire naturelle de M. de Buffon «. *Lettres à un Américain, troisième Lettre.*

Voyez aussi un petit Ouvrage, qui a pour titre : *Observations sur la formation des montagnes & les changemens arrivés au globe, pour servir à l'Histoire naturelle de M. le Comte de*

Buffon, chez Ségaud, Libraire, rue des Cordeliers, pag. 68 & ſuiv. Cet Ouvrage eſt de M. Pallas, Académicien de Pétersbourg, qui, ſous les auſpices de l'Impératrice de Ruſſie, a parcouru toute la longueur de l'Aſie & une bonne partie des deux plus grandes chaînes de montagnes. C'eſt par ſes propres obſervations que ce Savant s'eſt convaincu de la réalité du déluge, de cette cataſtrophe, dont j'avoue, nous dit-il, *n'avoir pu concevoir la vraiſemblance, avant d'avoir parcouru ces plages, & vu par moi-même tout ce qui peut y ſervir de preuve à cet évènement mémorable.* Conſultez encore le Mémoire imprimé dans le 17e. vol. des Nouveaux Commentaires de l'Académie Impériale de Pétersbourg.

FIN.

(p) *Cet antique ſyſtême*, &c. Ce ſyſtême, qu'expoſe ici M. de Valmont d'après quelques anciens Philoſophes, a été renouvelé de nos jours par l'auteur de *Telliamed*, & par M. de Buffon, qui l'a rendu encore plus ſéduiſant : mais ce n'eſt après tout qu'un jeu d'eſprit, orné de tous les charmes de l'invention, & de l'éclat le plus impoſant de l'érudition & de la Philoſophie. Je n'entrerai point dans le détail des réponſes qu'on y a faites, & qui ſapent tout cet ingénieux & brillant édifice par ſes fondemens.

On peut les voir dans les *Lettres à un Américain* *; & on ne peut nier qu'il ne s'y rencontre sur cet objet, d'après les notions physiques les plus simples & les plus communes, des argumens sans réplique. On les trouve aussi dans l'excellent traité de M. Hook sur la Religion. Mais qu'il me soit permis de demander seulement ce que pouvoient être, & où étoient même dans cette hypothèse, l'homme, les oiseaux, les animaux purement terrestres, lorsque les eaux couvroient toute la face de la terre; & de quelle manière on les fait tous sortir d'un élément qui leur est si contraire? On connoît assez, par la structure des animaux aquatiques & des animaux terrestres, pour quelle habitation la nature les avoit destinés; & il n'est pas de Physicien si peu instruit, qui ne sache observer les différences

* Plus l'ouvrage de M. de Buffon a fait à son auteur un grand nom justement mérité, plus il est essentiel de se prémunir contre ce culte superstitieux, qu'on n'est que trop porté à rendre aux grands hommes, & qui fait adopter dans leurs écrits l'erreur comme la vérité. Il seroit donc à souhaiter qu'on ne séparât point de l'*Histoire naturelle* les Lettres que nous ne craignons pas de rappeler; elles y font un supplément nécessaire: même en relevant des fautes, elles font appercevoir des beautés; & honorent, comme il veut être honoré, un homme assez modeste pour convenir qu'il s'est égaré quelquefois.

essentielles que l'Auteur de cette Nature, toujours prévoyante & sage, a mise en eux pour cet effet.

Quant aux difficultés que notre respectable Académicien semble opposer au déluge, l'Auteur des Lettres que nous venons de citer prouve très-bien qu'elles ont lieu dans son système, & qu'il s'y en rencontre de plus grandes encore; avec cette différence, que celles qui concernent le déluge rapporté par Moïse, trouvent leur solution dans les causes surnaturelles qu'il a plu à Dieu d'employer; au lieu que M. de Buffon ne peut répondre que par des causes naturelles & insuffisantes aux objections qu'on lui fait. Par exemple: » nous concevons très-» bien que rien n'a pu empêcher Dieu de four-» nir la quantité d'eau nécessaire pour couvrir » les plus hautes montagnes, dès que nous sa-» vons qu'il a voulu le faire, & que rien aussi » n'a pu l'empêcher de la supprimer: au lieu » que M. de Buffon ne peut se servir que des » loix de la Physique, pour submerger la terre » sous un si prodigieux volume d'eau, & pour » l'en délivrer; & la nature ne lui fournit pour » cela aucune ressource «. Voyez la troisième, la quatrième, & la cinquième Lettre. Nous croyons devoir seulement ajouter ici quelques réflexions générales, qui peuvent servir à résoudre une partie des difficultés qu'on nous objecte.

Premièrement, on se forme une fausse idée du déluge, lorsqu'on suppose que l'unique cause de l'inondation a été la pluie qui dura 40 jours & 40 nuits. La Genèse ne dit pas seulement que les cataractes du ciel furent ouvertes; mais elle parle aussi des sources du grand abîme, qui, par des éruptions souterraines, causèrent une agitation violente & si durable, que les eaux, toujours en mouvement, ne commencèrent à diminuer qu'au bout de cent cinquante jours *. Ce mouvement fut moins considérable, quoique très-sensible encore jusqu'au dixième mois **, auquel parurent enfin les sommets des plus hautes montagnes; & deux mois après, Noé put sortir de l'arche. C'est à ces éruptions qu'on peut attribuer en partie tant d'effets extraordinaires & irréguliers, qui s'expliquent moins bien, ce semble, dans toute autre hypothèse; par exemple ce grand nombre de coquillages trouvés au sein des plus hautes montagnes & à une si grande profondeur, ces couches diversement & souvent bizarrement inclinées, &c.

* Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, & cataractæ cœli apertæ sunt.... obtinueruntque aquæ terram centum quinquaginta diebus..... reversæque sunt aquæ de terra euntes & redeuntes, & cœperunt minui post centum quinquaginta dies. Cap. VII, 11, 24. VIII, 3.

** At verò aquæ ibant & decrescebant usque ad decimum mensem. Cap. VIII, 5.

Secondement, c'eſt tout à la fois aux deux cauſes que nous venons d'indiquer, combinées entre elles & avec pluſieurs autres, telles que pouvoient être le flux & le reflux, l'agitation des eaux cauſée par les vents, les courans dans la mer, &c. qu'on doit auſſi rapporter quelques autres effets du déluge; je veux parler de ceux qui ſont relatifs aux différentes couches dépoſées les unes ſur les autres, non pas toujours ſelon leur peſanteur ſpécifique, mais d'après le concours de tant de circonſtances différentes, qui préparoient & réuniſſoient, avec plus ou moins de promptitude, les matières laiteuſes & bourbeuſes propres à former des pierres, des marnes, des terres glaiſes, & qui en facilitoient plus ou moins la chute alternative.

Troiſièmement, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce qu'on ne trouve point communément, parmi les monumens du déluge, les reſtes des animaux terreſtres auſſi bien que de ceux qui peuplent les mers; puiſque M. de Buffon lui-même nous apprend que *les coquilles ſe conſervent très-long-tems dans les matières molles, qu'elles ſe pétrifient aiſément dans les matières dures*, ce qui les rendoit propres à durer plus long-tems que toutes les autres choſes qui ſont plus ſujettes à diſſolution. Il eſt cependant vrai qu'on a trouvé en effet des reſtes d'animaux

terreſtres, même dans des climats qui leur étoient étrangers : on a trouvé, ſur-tout en Sybérie, des os d'éléphans; & on y en trouve encore tous les jours.

Nous ne nous inquiétons pas du grand nombre de coquilles pétrifiées qui forment des bancs ſi profonds & ſi étendus. Il faudroit pouvoir ſonder les vaſtes abîmes de l'Océan, pour bien juger de ce qu'il en contient en même tems, & ſur-tout vers de certaines plages où ces poiſſons à coquilles ſe raſſemblent en plus grande quantité, ſelon ce qui convient le mieux à leur eſpèce.

Quatrièmement, quand il ſeroit vrai que la correſpondance des angles rentrans & ſaillans des montagnes ſeroit auſſi générale que l'a penſé M. de Buffon, on concevroit, dit M. l'Abbé de Lignac, que les courans de la mer, lorſqu'elle abandonnoit notre continent, ont produit ces effets réguliers. Il s'explique très-bien dans ce ſyſtême; & rien ne s'explique dans celui, où la formation des montagnes, par le mouvement des eaux, ſouffre de ſi grandes difficultés *; ce qui

* Outre les *Lettres d'un Américain*, il eſt ſur le ſyſtême de M. de Buffon, un ouvrage important & qu'on ne ſauroit trop conſulter; ce ſont les *Lettres phyſiques & morales ſur l'Hiſtoire de la Terre & de l'Homme*, par M. de Luc, citoyen de Genève, Membre de la Société Royale de Londres, & Correſpondant de l'Académie

a fait dire à M. de Voltaire, qu'*il eſt auſſi vrai que la mer a fait les montagnes, qu'il l'eſt de dire que les montagnes ont fait la mer.*

Sans nous arrêter à des développemens que ces notes ne comportent pas, nous inſiſterons ſur une dernière réflexion : c'eſt qu'on ne ſauroit trop prendre garde de donner pour des effets généraux & conſtans, ce qui n'eſt que local & qui réſulte ſeulement de quelques cauſes particulières ; ou bien encore de tirer des faits, même les plus avérés, des inductions qui n'en ſont pas une ſuite néceſſaire. C'eſt ainſi qu'on a voulu déduire de la lave du mont Véſuve & de celle du mont Etna, une preuve de la haute antiquité du monde. Il y a, dit-on, en certains endroits juſqu'à ſix ou ſept couches de lave,

---

des Sciences de Paris. Ce ſavant Phyſicien, qui, dans les voyages qu'il a faits ſous les auſpices & par les ordres de la Reine de la Grande-Bretagne, a paſſé une partie de ſa vie à étudier & à obſerver par lui-même les objets ſur leſquels d'autres Savans ſe ſont contentés du témoignage d'autrui, & ſe ſont bornés à former des ſyſtêmes, renverſé par des faits & des raiſonnemens, la plupart ſans réplique, tout ce qui ſert de fondement au ſyſtême de M. de Buffon. Voyez entre autres les quatre dernières Lettres du 1er. volume, & dans les volumes ſuivans, les Lettres 36, 37, 39, 40, 90, 144, & ailleurs : mais voyez particulièrement t. 5, p. 604 & ſuivantes.

ſéparées chacune par de la terre végétale ; & il a fallu une ſuite innombrable de ſiècles pour que ces laves ayent pu ſe couvrir de terre & ſe placer ainſi les unes ſur les autres. Il ſuffit d'oppoſer à cet un autre fait, qu'on nous apprend au même endroit, & qui détruit une conſéquence ſi haſardée. Les fouilles d'Herculanum, nous diſent ces mêmes Voyageurs, ſe font à ſoixante & dix & juſqu'à cent douze pieds au deſſous de la ſuperficie actuelle du terrein ; pour arriver à cette profondeur, on ne traverſe que des *couches volcaniques entrelacées de petites couches de terre végétale.* Or il n'y a pas 1700 ans qu'Herculanum a été enſeveli ſous ſes ruines. C'eſt donc aſſez de 1700 ans pour opérer ce phénomène, que l'on croyoit ne pouvoir attribuer qu'*à une ſuite innombrable de ſiècles* ; & ce ſoit-là cependant, pour des eſprits légers, de très-fortes objections.

PAGE 317.

(q) *De quelque côté qu'on ſe tourne, il eſt donc plus naturel, plus raiſonnable, d'en revenir au récit de Moïſe.* Sur la manière dont le déluge a pu s'opérer, & ſur les veſtiges qui nous reſtent de cet événement, voyez M. Pluche, *Spectacle de la Nature, tome 3*, vers la fin.

Le déluge univerſel une fois admis, d'après l'Hiſtoire & les monumens phyſiques, quelle

voie plus naturelle encore que celle qu'indique Moïse pour la conservation du genre humain ; je veux dire, la construction de l'arche, qui sert de retraite à la famille du Juste, ainsi qu'aux différentes espèces d'animaux qui ne pouvoient à la rigueur être conservés par aucune autre voie ? Et comme le fait encore observer M. Pluche, » un nouveau trait de la confiance qu'avoit Moïse aux instructions qui conduisoient sa plume, est la hardiesse de nous donner la dimension de l'arche, où quelques paires de tous les animaux devoient, avec leurs nourritures propres, se conserver pendant un an. La précision des mesures rapportées dans la Genèse est parfaite ; 300 coudées de long sur 50 de large, avec 30 coudées de haut distribuées en trois étages ; ce qui donnoit l'avantage de trois bâtimens chacun de quinze pieds de haut sur 75 de large, & de 450 pieds de long, tous trois posés l'un sur l'autre. Les monumens de la suffisance de ces mesures ne se doivent chercher que dans l'Histoire naturelle & l'Arithmétique. Butheo, Wilkins, & Pelletier, un des meilleurs calculateurs que Rouen ait produits, ont examiné le nombre & la taille des animaux connus ; ensuite les places qu'il faudroit assigner à tant de paires de toutes les espèces voraces, & aux brebis qui seroient nécessaires pour les

nour ir pendant un an : ils ont de même calculé ce qu'il falloit de place aux autres animaux & aux provisions qui leur convenoient, sans oublier les galeries & les facilités de l'accès de chaque loge. Le fruit uniforme de leurs différentes méthodes, a été de prouver géométriquement, que les dimensions marquées dans la Genèse étoient plus que suffisantes pour l'entretien & l'aisance de tout ». *Préparation Evangélique.*

IBID.

(r) *Ce que je remarque dans toute l'Ecriture, &c.* On reproche à l'Ecriture sainte des expressions qui semblent marquer dans Dieu des passions semblables aux nôtres, des mouvemens & des opérations indignes de lui : il *se repent*, il *se fâche*, il *se venge*, il *endurcit nos cœurs.* Mais il faut se souvenir aussi, qu'après avoir donné dans mille endroits les idées les plus saines, les notions les plus exactes de la Divinité, il étoit naturel que l'Ecriture sainte parlât un langage humain & sensible, à des hommes. Les lumières qu'elle fournit à la raison nous aident suffisamment à fixer le sens des termes, lors même que l'Auteur sacré parle à l'imagination ; & on ne se trompe pas plus à ces différentes expressions, à ces différentes images, qu'on ne se trompe à celles-ci, *le bras du Tout-puissant*, *la face du Très-haut*, *le trône de sa gloire.*

LETTRE XXXVI.

Du Marquis à la Comteſſe de Valmont.

TU veux, ma chère Emilie, que je règle ton goût, tes ſentimens, ta conduite, ſur l'uſage des grands biens que tu poſsèdes ; & tu penſes que le Comte lui-même me ſaura gré de mes conſeils ſur un objet ſi délicat & ſi important.

Le rang que ton mari tient à la Cour, ſes richeſſes & les tiennes, la juſte néceſſité où il eſt de s'en faire honneur, l'eſpèce de rivalité de faſte & d'éclat qui règne parmi les courtiſans & dans tous les états, les bienſéances, en un mot, & le ton du ſiècle ; que dis-je ? l'intérêt, le bien réel de la ſociété, n'autoriſent-ils pas de ta part, n'exigent-ils pas même une habitude de luxe & de ſomptuoſité, des dépenſes peut-être exorbitantes, mais qui, parce qu'elles ſont aujourd'hui ſi communes, te deviennent en quelque ſorte néceſſaires ?

Sans doute, ma fille, il eſt des bien-

ſéances d'état, qu'on doit ſe faire un ſcrupule de violer. L'amour de l'ordre, le premier de tous les ſentimens pour une ame bien née, la première de toutes les loix pour un eſprit juſte & bien fait, met chaque homme à ſa place, fait garder à chacun ſa dignité & ſon rang, conſerve le vrai rapport des états & des choſes, & porte par-tout la décence des coutumes, des ſentimens, & des mœurs. Ce qui, dans une condition plus obſcure, ſeroit une vanité ridicule & une affectation inſupportable, devient nobleſſe, convenance, & dignité dans un rang plus élevé; ce qui, habituellement, ou dans des occaſions moins importantes, ſeroit folie & prodigalité, devient, dans d'autres momens, dans des circonſtances plus eſſentielles & des occaſions d'éclat, magnificence, grandeur d'ame, & généroſité.

Mais cette ſorte de convenance, dans l'uſage des richeſſes, n'eſt point le luxe ſur la nature duquel tu déſires ſi vivement d'être éclairée. Ici, mon Emilie, je me trouve arrêté dès la première notion

que je voudrois t'en donner. Qu'eſt-ce que ce luxe, que tu dois te permettre ou te défendre, ſuivant l'idée vraie que tu auras ſu t'en former; le luxe, dont on a dit tant de mal autrefois, & dont on dit tant de bien aujourd'hui? En faire l'éloge, en célébrer les avantages; c'eſt philoſophie, c'eſt ſageſſe parmi ſes plus illuſtres partiſans & dans ce ſiècle éclairé: en dégrader la nature avec les Sages de l'antiquité, en détailler avec eux les inconvéniens, en réprouver comme le légiſlateur des Chrétiens les principes & les effets; c'eſt dans les uns, ſi l'on en croit les Philoſophes de nos jours, le langage de déclamateurs inſenſés, de froids moraliſtes, qui ont cenſuré le luxe avec plus de moroſité que de lumières; c'eſt, dans les autres, l'aveuglement du fanatiſme & de la ſuperſtition.

Eh, qu'eſt ce donc, encore une fois, que le luxe, enviſagé par de ſi grands hommes ſous des points de vue ſi différens? Pour fixer nos idées par rapport à lui, n'en changeons pas, s'il ſe peut, la notion la plus commune, & commençons par fixer

le ſens du terme qui ſert à l'exprimer : peut-être ne dira-t-on plus que le luxe n'eſt qu'un mot ſans idée préciſe, que le luxe n'eſt qu'un vain nom. Chaque choſe a ſa meſure : la nature a la ſienne, qui eſt celle de nos beſoins ; la ſociété a celle de l'état & du rang ; la fortune a la ſienne également, ce ſont nos facultés. Paſſer cette meſure, c'eſt déſordre, c'eſt abus. Cela poſé, dans ſa ſignification la plus générale, la plus univerſellement reçue, qu'entend-on par le luxe ? Eſt-il l'uſage ſimplement honnête & raiſonnable, ou eſt-il l'abus des richeſſes ? A-t-on voulu dire ſeulement que celui qui s'y livre ne fait qu'uſer de ſon induſtrie & de ſon opulence, de manière à ſe procurer un bien-être plus réel ? ou veut-on faire entendre par là qu'il en uſe, plus pour l'oſtentation que pour la décence, plus pour les excès de la molleſſe que pour une utilité réelle, plus pour des goûts frivoles que pour des agrémens & une convenance honnêtes, & pour une juſte néceſſité ?

Si j'interroge à cet égard, non l'eſprit de ſyſtême, mais l'opinion commune, qui

qui seule a droit de fixer le sens des termes, la question sera bientôt décidée ; & de l'idée générale nous verrons sortir, ce me semble, cette notion exacte & précise : le luxe est l'usage des richesses pour l'ostentation & la vanité, ou pour la recherche d'une excessive commodité *.

C'est-là en effet ce que nous offrent tous les états, toutes les conditions, lorsqu'on dit que le luxe y règne ; & l'abus

* » Melon dit : *le luxe est une somptuosité extraordinaire que donnent les richesses & la sécurité d'un Gouvernement.* Cette définition arrondie paroît nette & comprendre tout, & cependant elle est contredite par le fait & par la Morale : par le fait, en ce que les règnes enragés de Caligula & de Néron, ont été à Rome ceux du luxe, & non pas assurément ceux de la sécurité ; par la Morale, en ce que justifier le luxe d'après cette définition, c'est célébrer les dissipations de Cléopatre & d'Héliogabale. Or, Melon étoit trop honnête homme pour avancer & soutenir cela. Tâchons donc de définir le luxe sans proscrire la dépense, & disons, plus mal sans doute, mais plus exactement : *Le luxe est l'abus des richesses* «, L'ami des hommes.

eſt cenſé d'autant plus grand, que cette oſtentation eſt plus marquée, que cette recherche des aiſes & des commodités eſt plus exceſſive, relativement au rang que nous tenons dans la ſociété, à nos vrais beſoins, & à nos facultés.

Mais cet uſage des richeſſes, ainſi entendu, cet abus qu'on en fait, peut-il être un bien? l'eſt-il par rapport au particulier? l'eſt-il du moins par rapport au corps entier dont nous ſommes membres? La queſtion, ainſi réduite à ſes juſtes termes, ne ſouffre plus, je crois, de ſi grandes difficultés.

Regarderai-je comme un bien pour toi, ma fille, comme un bien pour chacun de nous, une oſtentation de richeſſes, qui, par une ſuite néceſſaire, par une filiation inſéparable du luxe, engendre & nourrit chaque jour l'inſatiable cupidité, la dureté, l'orgueil, la jalouſie, l'envie de paroître toujours davantage; & qui par-là même fait ſacrifier un bien-être réel à un éclat vain & chimérique, la douce & honnête liberté à une brillante & honteuſe ſervitude, le repos de l'eſprit

& du cœur aux inquiétudes & aux tourmens de la vanité (a) ; les expreſſions touchantes de l'humanité & le cri de la nature à la ſoif de l'or & au déſir de primer ? Enviſagerons-nous comme un bien un air de faſte & d'opulence, qui, avec l'apparence des richeſſes, en ôte bientôt la réalité ; qui fait contracter de jour en jour de nouvelles dettes, ſans fournir en proportion des reſſources, à moins qu'elles n'aviliſſent ; qui fait céder une gloire ſolide & une vraie dignité à une décoration de théâtre & à un maſque de grandeur ; qui porte la déſolation & la ruine dans une famille, ſous prétexte d'en rehauſſer l'éclat & d'en faire valoir la nobleſſe ; qui eſt cauſe que les liens les plus ſacrés ſe relâchent, que les parens les plus proches paroiſſent étrangers les uns aux autres, qu'à moins d'une naiſſance illuſtre on rougit de porter le nom de ſes pères, que les mariages ſont mal aſſortis & deviennent tous les jours plus difficiles ? Que dirai-je de plus ? faudra-t-il conſidérer comme un bien, une recherche de commodités exceſſives, qui, par la

nature même des choſes & par un enchaînement facile à ſaiſir, augmente les beſoins, rétrécit l'eſprit, dégrade le goût, énerve le courage, corrompt les mœurs : & dès-lors multiplie les maux par les jouiſſances, & le mal-aiſe par les déſirs ; rend l'exiſtence plus pénible en paroiſſant la rendre plus douce ; force toujours à ſe croire plus malheureux & plus indigent de ce qu'on n'a pas, qu'heureux & riche de ce que l'on a *; nous étourdit & nous enivre dans l'abondance, & nous laiſſe ſans force & ſans reſſource dans les revers; immole les vertus à l'aiſance **, & l'honneur à la volupté ?

O ma fille ! il eſt donc vrai : ſi la mul-

* » L'opulence eſt dans les mœurs, & non » pas dans les richeſſes «. *M. de Monteſquieu, Grandeur des Romains, chap. 10.*

** » En général, la plus sûre façon de réprimer les vices, dit l'Auteur de Béliſaire, eſt » de reſtreindre les beſoins «.

Quelqu'un a très-bien dit : » La nature demande le néceſſaire, la raiſon veut l'utile, » l'amour-propre cherche l'agréable, & la » paſſion le ſuperflu «.

tiplicité des besoins enfante le contentement & la paix ; si l'apparence du bonheur vaut mieux que le bonheur même ; si un éclat fastueux, qui rapetisse nos idées & avilit nos sentimens, fait la grandeur (*b*) ; si c'est un bien qu'un raffinement de molleſſe & de volupté, qu'un surcroît de plaisirs qu'on achète aux dépens des vertus & des mœurs * ; que dis-je ? si la différence entre la vertu & le vice est une chimère ; le luxe n'est qu'un nom, le luxe n'est point un mal.

Mais peut-il en être un à l'égard du particulier qui s'y livre, & être un bien pour la société toute entière ? Les membres peuvent-ils être mal-sains & le corps en santé ? Est-ce un bien pour l'Etat, que les distinctions soient pour les richesses, & non pour le mérite ; que la honte ne soit plus dans les actions basses & viles ;

* « Le libertinage est trop généralement reconnu pour être une suite nécessaire du luxe, » pour que je m'arrête à le prouver «, dit l'Auteur du trop fameux livre de l'*Esprit* (Discours II, chap. 15.)

nos champs, exporteront au loin nos moissons, dépouilleront l'Etat de ce que la nature libérale prodiguoit également à tous, feront naître la disette au milieu de l'abondance (*f*), & porteront la misère & la mort où les bénédictions du Ciel sembloient porter la fécondité, la vie, & le bonheur? Est ce encore un bien, qu'au sein de la molleſſe les forces diminuent, les tempéramens s'affoiblissent, les constitutions changent, & n'offrent plus dans la paix que de lâches & honteux Sybarites, & dans la guerre que des hommes énervés, sous des Chefs peut-être encore pleins de valeur (*g*)? Est-ce un bien, que, dans la dépravation générale, le luxe de l'esprit suive celui des mœurs, & dépraue le goût comme les sentimens; que l'esprit de patriotisme s'altère; que l'intérêt particulier succède à l'amour du bien commun (*h*); qu'on ramène tout à soi, & rien à l'Etat dont on fait partie; qu'on en trahisse la gloire; qu'on se joue du sort de ses concitoyens; & que, chez des peuples corrompus par le faste & l'amour des richesses, on ait vendu

quelquefois les armées, les villes, les provinces, & ſa patrie, à prix d'argent? Que ſais-je enfin? Eſt-ce un bien, que les beſoins croiſſant avec l'induſtrie & le commerce, ils conſomment, ils abſorbent tous les fruits de l'une & tous les produits de l'autre; qu'ils épuiſent l'Etat en paroiſſant le faire fleurir; & qu'après lui avoir donné un air de ſanté qui couvre une maladie réelle, ils le laiſſent obéré, languiſſant, affoibli, ſans argent, ſans crédit, & ſans reſſources? Car voilà, ma fille, tous les effets du luxe.

Pour éluder toutes ces vérités & mettre le luxe à couvert de ces juſtes reproches, on a dit, & c'eſt le tour le plus ingénieux qu'on ait pu donner à ſa défenſe; « que le luxe ne faiſoit qu'accompagner tous ces effets, mais qu'il n'en étoit pas la cauſe; que cette cauſe de tant de maux étoit ſeulement dans les mœurs ». Mais ſi des maux ſi grands, des mœurs ſi dépravées, ſont preſque toujours à côté du luxe, que penſer d'un luxe qu'accompagne pour l'ordinaire un ſi triſte cortège? Mais ces maux ne ſont

nent-ils pas évidemment au luxe, comme une suite naturelle & nécessaire, comme l'effet tient à son principe ? & ne sont-ils pas à son égard des enfans légitimes, que ne peut désavouer leur père ? Mais s'il est vrai que les mœurs influent sur le luxe & sur ses suites, avec quelle force prodigieuse, quelle rapide & funeste influence, le luxe ne réagit-il pas sur les mœurs ? On cite des exemples de quelques nations où le luxe n'a pas toujours eu de si tristes effets. Mais dans l'histoire des faits, comme dans l'histoire naturelle, des exemples particuliers prouvent bien peu contre des choses généralement reconnues ; ou parce que ces faits sont équivoques, ou parce que les circonstances sont différentes, que l'application des exemples n'est pas juste, & que les conséquences sont au moins incertaines. Hé ! que prouvent en effet quelques inductions particulières contre l'autorité de tous les Législateurs ; contre celle de tous les Historiens & de tous les Philosophes, qui se sont montrés les observateurs les plus sages & les plus fidèles ;

contre la commune expérience de tous les siècles * ?

On a dit » que le luxe n'étoit dangereux que pour de petits Etats, & qu'il » enrichissoit les grands «. Mais ce que je t'ai montré, ma fille, des effets du

* Un des plus zélés défenseurs du luxe ne craint pas d'avancer que, » dans tous les tems, » ce sont les Poëtes, les Orateurs, les Moralistes, qui communément ont le plus décrié » le luxe ; & que communément aussi ce sont » les hommes d'Etat qui l'ont appuyé «. Mais les Législateurs les plus célèbres, les Princes les plus recommandables pour leur sagesse & leur vertu, les Ministres les plus éclairés, qui se sont élevés si hautement contre le luxe, qui l'ont si fortement condamné, n'étoient-ils pas des hommes d'Etat ?

» Dans la théorie, ajoute le même Auteur, l'opinion commune est contraire au » luxe ; dans la pratique, tout le monde s'y » livre «. Mais que s'ensuit-il ? que sur cela, comme sur tout le reste, les hommes ne sont que trop souvent en contradiction avec leurs principes ; parce que, si d'un côté les principes les éclairent, de l'autre les passions les égarent.

luxe, est propre également à tous ; & je ne sais si, dans la comparaison, le principe contraire à celui que l'on veut établir ne seroit pas le moins opposé à la vérité : quoi qu'il en soit, tous les grands royaumes, si l'on en croit l'Histoire, se sont perdus par le luxe.*

» Le luxe, a-t-on dit encore, excite » l'industrie, anime les arts, fait circuler » les espèces, peuple les villes, & fait » vivre une foule d'artisans «. Mais s'il excite l'industrie (*i*) aux dépens des mœurs ; s'il anime les arts dans les choses frivoles & en dégradant le goût des artistes (*k*) ; s'il épuise tôt ou tard les espèces qu'il fait circuler (*l*) ; s'il dévaste les campagnes pour peupler les villes ;

---

* » Rien n'est plus flatteur que le spectacle » du luxe ; rien de plus effrayant. Je ne suis » pas surpris de ce qu'il a perdu tant d'Etats. » C'est, dira-t-on, une vaine déclamation » rebattue par les Moralistes. Je ne m'amuserai » pas à vous prouver par l'Histoire que ce sont » des faits rebattus, & non une déclamation «. *Entretiens de Périclès & de Sully.*

que bientôt il dépeuple à leur tour ; s'il fait des artisans inutiles & des valets, aux dépens de la classe nécessaire des laboureurs, & si, de ces artisans, il en fait mourir de faim par le trop grand nombre, plus qu'il n'en nourrit *; s'il ruine la Noblesse, pour la mettre de niveau avec les modes & les caprices de ceux qui se sont enrichis par la finance ; s'il multiplie les faillites, après avoir donné à un faste arrogant le pain des créanciers ; si, pour augmenter la fortune de quelques citoyens, il engendre dans l'esprit du grand nombre le goût & l'habitude des malversations & des crimes ; s'il a mille autres inconvéniens, qu'il seroit trop long de détailler : alors, pour un Etat quelconque, le luxe est-il un gain ? Ah ! je l'avouerai sans peine, le luxe donne pour quelques momens un air de force & de puissance, tandis que sourde-

* « Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres ; mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres ». *M. Rousseau.*

ment il mine, & qu'avec le tems il détruit. Cet air de vigueur qu'il prête reſſemble à l'embonpoint d'un corps qu'engraiſſent des humeurs ſuperflues, & qui manque de la chaleur néceſſaire. Signe apparent de la vie & de la ſanté, il porte en lui le germe de la mort (*m*). Ce ſeront, ſi l'on veut, les richeſſes de l'agio, avec leſquelles l'Etat eſt bouleverſé & le particulier ſe retrouve plus pauvre qu'il n'étoit auparavant.

» Ce qui eſt luxe pour les uns, a-t-on » dit enfin, ne l'eſt pas pour les autres; » ce qui eſt luxe pour nous, ceſſera de » l'être pour nos neveux : d'où il ſuit que » le luxe n'eſt nulle part, ou qu'il eſt » par-tout (*n*) «. Quelle conſéquence! Et ne s'enſuit-il pas au contraire qu'il y a donc en effet pour bien des perſonnes un luxe, qui, à raiſon de l'état, des facultés, des vrais beſoins de circonſtance & de bienſéance, peut, dans des cas particuliers, ne l'être pas pour un petit nombre d'autres; qu'il y a des choſes, qui, pendant un tems, ſont de luxe à l'égard de preſque tout le monde; qu'avec elles

les besoins factices de presque tous augmentent ; & qu'avec elles en proportion le citoyen s'appauvrit ?

Concluons donc, ma fille, & qu'il y a un luxe réel, & que rien n'est plus à désirer que le retranchement du luxe, dont la nature est de croître toujours jusqu'au bouleversement de toutes les conditions & de la société toute entière. Mais à qui appartient il de le retrancher ? A ceux qui ont l'empire sur l'opinion & sur les modes, qui ont le pouvoir de changer les mœurs, à qui il appartient de donner l'exemple...., aux Grands, pour le dire en un mot : & comme ceux-ci dominent sur l'esprit du peuple, c'est le Souverain qui domine sur eux. C'est en attachant la honte au faste (*a*), les distinctions aux services réels, & l'honneur à la vertu *, que le luxe tombe, que les mœurs se réforment, & que l'Etat lui-même reprend son ancienne vigueur.

Jusqu'ici, ma chère Emilie, je ne t'ai

* » Quand la vertu est honorée, elle germe » dans tous les cœurs «. *M. Marmontel.*

parlé que le langage de la raiſon ; mais ſeroit-ce bien à toi que je négligerois de parler celui de l'Evangile & du ſentiment ?

Le riche condamné par ton divin Maître, ce riche voluptueux, faſtueux, & ſuperbe (car l'orgueil, le faſte, & la volupté vont enſemble), étoit en même tems dur & impitoyable. C'eſt-là encore l'effet du luxe. Il reſſerre le cœur (*p*) ; &, lorſqu'il eſt queſtion de ſubvenir aux beſoins du pauvre, il ne trouve jamais de ſuperflu. Cependant c'eſt ſur cela même qu'au tribunal du juſte Juge, du Dieu des Chrétiens, nous ſerons le plus ſévèrement repris & condamnés. » Retirez-» vous de moi, dira-t-il au réprouvé : j'ai » eu faim, & vous ne m'avez pas donné » à manger ; j'ai eu ſoif, & vous ne m'a-» vez pas donné à boire ; j'ai été ſans » logement, & vous ne m'en avez pas » procuré ; j'ai été ſans habit, & vous ne » m'avez pas revêtu ; j'ai été malade & » en priſon, & vous ne m'avez point » viſité : car je vous le dis en vérité, tou-» tes les fois que vous avez manqué de

» rendre ces soins au plus petit d'entre » mes membres, vous avez manqué de » me les rendre à moi-même * «. L'insensé ! Il a refusé de placer dans le Ciel les biens qu'il possédoit sur la terre ; & pour de vains plaisirs qui passent comme l'ombre, pour un faux éclat d'un moment, il s'est préparé des regrets éternels.

Tu as des richesses : eh, ma fille, avec un cœur tel que le tien, serois-tu donc embarrassée sur l'usage qu'on en peut faire ? N'y a-t-il pas des malheureux ** ?

* Matt. 25.

** Un homme qui pleure, un homme qui souffre & qui a besoin...., quel objet pour un cœur bien fait ! Et ne donneroit-il pas tout l'or du nouveau Monde, s'il l'avoit, pour sécher une seule larme d'un infortuné ?

» Ah ! sans doute (diront ces ames de boue qui ne savent que dissiper ou qu'amasser, qui du moins, avec un revenu considérable, jouent le sentiment & se croient charitables pour de petits biens qu'elles auront faits), » sans doute » il est juste, il est doux d'assister ses semblables, & on le fait bien quelquefois ; mais » ce qui empêche d'en faire davantage, c'est

De tous les traits de reſſemblance avec l'Etre ſuprême, le plus flatteur pour l'homme eſt d'être bienfaiſant. Mais le luxe empêche preſque toujours de le devenir autant qu'on devroit l'être; il abſorbe tout le patrimoine des pauvres.

Pour toi, ma fille, je t'ai toujours connue trop ſenſible à leurs peines, pour croire aiſément que tu puſſes conſentir à donner au faſte ou à la molleſſe ce que tu dois à leur indigence. Eh, n'eſt-ce pas toi que j'ai vue tant de fois, n'ayant que Dieu pour témoin & ton père pour guide, porter dans les réduits les plus obſcurs la conſolation & l'abondance; changer en larmes de reconnoiſſance & de joie, les larmes amères de l'opprobre & de la douleur; forcer le malade, qui maudiſſoit ſa misère, de rétracter ſes murmures

* qu'on y eſt ſi ſouvent trompé*! Hélas! quand on eſt opulent, le plus grand riſque qu'on ait à courir, n'eſt pas de faire de bonnes œuvres en faveur de ceux qui n'en ont pas beſoin; mais c'eſt d'en manquer une ſeule qui eût été néceſſaire. Eh, après tout, quelle bonne action ne profite pas à celui qui la fait?

& de lever encore vers le Ciel ſes mains tremblantes pour le bénir ; rendre à la mère languiſſante & déſolée la ſanté & ſon fils, qui, faute de ſecours, expiroit ſur ſon ſein ; arracher à une infâme priſon un chef de famille, qui, ſans reproche devant Dieu, n'avoit à rougir devant les hommes que d'une dette qu'il n'avoit pu s'empêcher de contracter ; rendre leur état & la vie à des familles honnêtes, qui préféroient la mort à la honte & à la mendicité ; les leur rendre, en reſpectant leur ſecret, en reſpectant leur infortune ? car enfin quel reſpect ne doit-on pas aux malheureux !

O ma chère Emilie ! comment y a-t-il des riches qui ne connoiſſent pas le plaiſir ſi touchant & ſi pur, de faire renaître dans des cœurs ſenſibles la joie & le bonheur ? Comment ne ſe regardent-ils pas comme chargés par état de tous les indigens qu'ils peuvent ſecourir * ? Ah !

* » On ſe plaint de la rareté des hommes ; » c'eſt la dureté du riche qui les tue «. *Conſeils de l'amitié.*

» Le luxe, dit M. d'Alembert, eſt un crime

voulons-nous qu'il n'y ait point de malheureux parmi nous ? Eh, qui auroit l'ame assez mal faite pour ne le pas vouloir ? Que chaque famille aisée adopte une famille pauvre ; que celle qui l'est davantage en adopte plusieurs ; qu'au lieu de se livrer aux dépenses somptueuses, à celles qui ont pour objet des choses vaines & futiles, elle se dépouille, en faveur de cette famille qu'elle aura adoptée, d'une partie de son superflu ; qu'elle l'aide de ses conseils & de sa protection ; qu'elle lui ménage des ressources par son crédit ; qu'elle agisse & fasse des démarches en sa faveur : elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entière ressuscitée par ses soins ; elle fournira, à l'artisan qui en est le chef,

---

» contre l'humanité, toutes les fois qu'un seul » membre de la société souffre, & qu'on ne » l'ignore pas. Qu'on juge de là, combien peu » il y a d'occasions & de Gouvernemens où le » luxe soit permis ; & qu'on tremble de s'y » laisser entraîner, si on a quelque reste d'hu» manité & de justice ». *Mélanges, &c. t. 4.*

des inſtrumens pour ſon travail ; elle ſauvera du danger l'innocence de tendres enfans, qui ſe ſeroient perdus par la misère ; elle favoriſera la naiſſance & l'accroiſſement de leurs foibles talens. Et qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il en couteroit pour une ſi belle œuvre : non ſeulement on eſt bien payé, au fond de ſa conſcience, du bien que l'on fait dans une pareille adoption, par l'extrême plaiſir qu'on éprouve en le faiſant ; mais cette adoption ſe maintient à moins de frais qu'on ne pourroit le croire : lorſqu'on ſe charge d'une famille où tous les membres travaillent, il faut peu de choſe pour rendre leur travail ſuffiſant à leur entretien ; & il en reſte encore aſſez à des ames bienfaiſantes, pour porter ailleurs & étendre plus loin leur libéralité.

Que le riche faſſe plus encore ; qu'il faſſe oublier la ſource ſouvent impure de ſes richeſſes & de ſon opulence, en élevant des monumens au bien commun ; car c'eſt ici qu'on ne ſauroit mettre trop de grandeur & d'éclat : qu'il faſſe conſtruire ou qu'il prenne ſoin d'orner des

l'on rencontre par malheur une coiffure plus élégante, une nouvelle mode, ce n'eſt plus dès-lors que dépit, humeur, emportement ; on boude ſon mari, ſes enfans ; on s'irrite contre ſes domeſtiques ; on eſt déſolé du triomphe d'une rivale & de l'éclipſe qu'on vient de ſouffrir. Que de petiteſſe, que de misère ! Et ces êtres-là ont-ils une ame ?

Convenons cependant qu'il y a pluſieurs ſortes de luxe, indépendamment de celui des modes & de la coquetterie. La dévotion même a le ſien ; & ce n'eſt pas peu de choſe qu'un luxe dévôt, qui accompagne aſſez volontiers l'air & le ton de la réforme, rend la pruderie plus maniérée encore, & s'accommode merveilleuſement avec une certaine affiche d'opinion & de parti.

O ſimplicité ! ſimplicité ! quel heureux ſiècle te verra renaître dans nos opinions, dans nos goûts, & dans nos coutumes ! Par-tout, hélas ! une noble ſimplicité ſied ſi bien !

---

du ſexe, qui ne ſavent plus à quoi s'employer pour vivre honnêtement, les coiffeurs, les accoucheurs, les tailleurs ou faiſeurs de corps, les maîtres de Muſique & d'inſtrumens, les hommes, en un mot, ſont ſeuls en uſage auprès des femmes : & que d'inconvéniens, plus communs & plus réels qu'on ne penſe, accompagnent celui-là ?

PAGE 413.

(b) *Si un éclat faſtueux..... fait la grandeur, &c.* » Les gens en place, qui veulent être honorés ſans qu'il leur en coûte, ne ceſſent de dire que leur rang, pour imprimer le reſpect, a beſoin d'être revêtu de pompe & de magnificence ; & en effet, c'eſt comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps ; mais c'eſt une raiſon de plus pour écarter cet appareil qui déguiſe & confond les hommes. Quand la vertu ſe préſentera dans les places éminentes, comme l'athlète dans l'arène, on l'y diſtinguera bien mieux à ſa force & à ſa beauté ; & ſi le vice, la baſſeſſe, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir «. *M. Marmontel.*

PAGE 414.

(c) *Eſt-ce un bien, que l'eſprit & le goût des petites choſes gagnent tous les ordres de citoyens ?* » Le luxe, qui diſpoſe l'eſprit à recevoir ſes funeſtes impulſions, l'affoiblit. Qu'on en juge même par ſes délaſſemens : qu'on liſe les brochures, qu'on voye les ſpectacles ; on y découvrira le type de cet affoibliſſement de l'eſprit qui travaille pour ſes ſemblables. Plus rien qui tienne du noble & du grand ; colifichets & enfances dans le fond, pointes & ſaillies dans la forme & dans le ſtyle : tel eſt le fruit de

l'affaiſſement d'eſprit dans une nation. Il porte ſur tout, il abâtardit tout; & les hommes réfléchis, qui ne peuvent nier le fait à cet égard, vont, faute d'en avoir étudié le principe, en chercher la cauſe dans un principe de dégradation arrivée dans la maſſe phyſique, tandis qu'il n'en eſt point d'autre que le dérangement dans les mœurs, qu'on appelle luxe. Je dis encore qu'il affaiſſe l'ame en portant ſon ambition vers des objets bas, &c. *L'Ami des hommes, t. 2, chap. 5.*

IBID.

(d) *Que le faſte étouffe l'honneur, &c.* » Je l'ai dit ailleurs: *Le ſel doit entrer dans tous les mets; l'honneur dans toutes les profeſſions:* mais l'honneur ne ſubſiſtera jamais qu'avec la vergogne & la modeſtie. Le luxe eſt l'ennemi juré de celles-ci; auſſi l'eſt-il de l'honneur, & il n'en faut plus attendre d'aucune eſpèce où le luxe règnera. J'ai dit encore qu'il avilit le cœur en l'endurciſſant; j'aurois mieux fait de dire qu'il l'étouffe.... J'ai dit que le luxe réduiſoit tous nos appétits à la ſoif de l'or.... J'ai pu jadis aimer mon père excluſivement à tous autres; l'aimer, non pour lui, mais parce que je ſavois qu'il m'aimoit comme ſon bien, & que cet amour, exigeant à l'extérieur, m'étoit commode au fond; parce que je pouvois m'y fier,

parce que son conseil m'étoit bon ; & que son expérience m'appartenoit..... Tous ces motifs étoient au fond ceux d'un cœur imprégné de la lie de l'intérêt, & indignes de la pureté primitive de la portion d'être spirituel que j'ai reçue des mains du Créateur : mais, tels qu'ils étoient, mon père en profitoit dans le fait ; la société & ma famille, par l'exemple. L'intérêt sordide est venu déranger cet ordre apparent. Mon père, dont je dévorois la succession comme un bien trop long-tems retenu, tarde trop à mourir ; l'impatience me fait appercevoir qu'il me doit compte du bien de ma mère ; je l'attaque, il se défend ; l'indignation se joint à la douleur de me voir échapper à sa dépendance ; je hâte ses jours & j'en déshonore la fin, en faisant retentir les Tribunaux du récit de ses injustices ; je scandalise la société ; je donne à mes enfans l'exemple qu'ils transmettront à leurs neveux ; & les regardant d'avance comme ennemis, j'établis hautement le principe qu'il faut ici-bas travailler pour son propre bonheur, & je le mets en pratique en plaçant une partie de mon bien à fonds perdu. Ce fait allégué n'a que trop d'exemples chez les peuples abandonnés au luxe : je puis me dispenser de parcourir les autres ordres de liens de la société. Qu'attendront des frères, d'un fils parricide ? des parens,

d'un frère dénaturé ? des amis, d'un parent insensible ? le Prince, l'Etat, & la société, d'un homme qui n'a ni parens ni amis, dès qu'il s'agit de son intérêt ? *L'Ami des hommes*, ibid.

PAGE 415.

(e) *Est-ce un bien que les campagnes soient désertes, &c.* » A mesure que l'industrie & les arts lucratifs s'étendent & fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'Agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés; d'où il arrive que le cultivateur, méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans la ville le pain qu'il y devoit porter. Les terres restent en friche; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens, devenus mendians ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie & du luxe; telles sont les causes sensibles de toutes les misères, où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'est ainsi que l'Etat, s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple d'un autre; & que les plus puissantes Monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes & désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la

funeste tentation de les envahir ». *M. Rousseau.*

Voyez aussi, sur cette matière, *les Entretiens de Phocion*, un des plus vrais, & à tous égards, un des meilleurs ouvrages de politique qui ayent paru de nos jours.

PAGE 416.

(f) *Exporteront au loin nos moissons....feront naître la disette au milieu de l'abondance, &c.* Voilà en effet tout ce que nous ont valu les savans Traités de nos Philosophes sur l'Agriculture : après qu'ils ont fait tant de mal, que leurs Auteurs en réparent donc, s'il se peut, les suites ; & pour apprendre à démentir ou à modifier leur système, qu'ils aillent dans nos campagnes, qu'ils parcourent nos provinces, & qu'ils voyent des familles entières, sans pain pendant trois & quatre jours, mourir, ou d'inanition, ou d'excès de nourriture au moment où ce pain leur est rendu. Quel tableau pour des cœurs sensibles ! si cependant le luxe & une stérile Philosophie laissent encore quelque place au sentiment.

IBID.

(g) *Que des hommes énervés, &c.* » Une armée sobre a des ailes ; le luxe énerve & appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans & du dehors ; la prodigalité les épuise & n'en laisse aucune au

beſoin : elle entraîne la dévaſtation, la famine, l'épouvante, & la fuite honteuſe. Tout eſt pénible pour des hommes que la molleſſe a nourris ; le courage leur reſte, mais les forces leur manquent ; l'ennemi qui ſait les fatiguer n'a pas beſoin de les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats «. *M. Marmontel.*

IBID.

(h) *Que l'intérêt particulier ſuccède à l'amour du bien commun, &c.* » A des gens à qui il ne faut que le néceſſaire, il ne reſte à déſirer que la gloire de la patrie & la leur propre. Mais une ame corrompue par le luxe a bien d'autres déſirs : bientôt elle devient ennemie des loix qui la gênent, &c. «. *De l'Eſprit des Loix, l. 7, c. 2.*

» Rien ne peut s'oppoſer à la dépravation totale des mœurs, quand l'Etat eſt en proie aux ravages du luxe. Il y a bien des ſiècles que Cyrus nous apprit que pour avilir un peuple vertueux & indomptable, le plus ſûr moyen étoit d'y introduire le goût du luxe & tous les arts frivoles qu'il traîne à ſa ſuite (*Juſtin, l. 1, c. 7*). C'eſt l'artifice dont ſe ſervit Ariſtodème, tyran de Cumes, pour ſe garantir de ſa nation, qu'il avoit aſſervie : le fameux Agricola crut auſſi devoir employer les mêmes moyens pour ſubjuguer ces fiers Bretons, contre leſquels

l'orgueil des conquérans du monde s'étoit briſé tant de fois ». *Diſcours ſur le luxe, par M. Genty.*

PAGE 420.

(i) *S'il excite l'induſtrie, &c.* » Il eſt trois ſortes d'induſtrie : celle qui pourvoit à la néceſſité, eſt la première ; celle qui ſert à l'aiſance & à la décoration, la ſeconde ; celle enfin qui ſatisfait la recherche & la curioſité, eſt la dernière. Or je ſoutiens que le luxe n'a d'influence qu'en faveur de celle-ci. En effet, eſt-ce au luxe que nous devons l'Agriculture, les moulins à eau & à vent, &c. ? Eſt ce au milieu du luxe, que les Hollandois ont appris à gagner du terrein ſur la mer, & à couvrir de moiſſons les parvis du palais d'Amphitrite ? Eſt-ce aux recherches du luxe, qu'ils doivent l'invention des écluſes & des canaux ; qu'on doit ailleurs l'art de la conſtruction des navires, les citernes, que dis-je ? toutes les inventions de l'induſtrie humaine, qui ont, pour ainſi dire, changé la face de la terre ? &c. ». *L'Ami des hommes, tom. 2, chap. 5.*

IBID.

(k) *S'il anime les arts dans les choſes frivoles & en dégradant le goût des Artiſtes, &c.* »A l'égard des beaux arts, il eſt impoſſible qu'ils ne dégénèrent, dès que le goût de la re-

cherche prend le deſſus. En effet, en tout genre, le vrai beau eſt ſimple, autant que noble & élevé : il eſt à un point fixe & marqué, par delà lequel on le gâte ; & toutes les fois que les artiſtes, en quelque genre que ce puiſſe être, ont voulu enchérir ſur la vraie beauté, la charger d'ornemens, l'embellir par les détails, & la rendre ſuſceptible de leur prétendue élégance, ils l'ont défigurée & bientôt rendue méconnoiſſable. C'eſt cependant à quoi le goût de la nouveauté force les artiſtes, &c.. *Ibid.*

C'eſt dans le même eſprit qu'un Auteur encore plus moderne a dit, que » le luxe, qui contribue au progrès des arts lorſqu'il eſt modéré, produit un effet contraire quand il devient exceſſif & qu'il gagne toutes les conditions ; parce qu'il ſubſtitue alors, au goût du vrai beau, une vaine oſtentation de richeſſes & la recherche des ornemens ſuperflus.

On pourroit aſſigner pluſieurs autres cauſes de la décadence des arts parmi nous ; mais la plus univerſelle & la plus immédiate, eſt ſans contredit l'amour de la nouveauté, ſi naturel aux hommes, & en particulier ſi naturel aux François «.

IBID.

(l) *S'il épuiſe tôt ou tard les eſpèces qu'il fait circuler*, &c.. Le commerce du luxe, dit

l'Auteur du livre de l'*Esprit*, donne aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux... L'abondance d'argent que le luxe attire, dit encore le même Auteur, en impose d'abord à l'imagination. Cet Etat est pour quelques instans un Etat puissant; mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Lorsque, par la beauté de ses manufactures, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit baisser chez ces peuples appauvris. Ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers à la nation riche, l'appauvriront à son tour en l'approvisionnant à meilleur marché. Or, si-tôt que la disette d'argent se fait sentir dans un Etat accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris. Ce qu'on vient de dire du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer au commerce des marchandises de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, & par conséquent un partage bien moins inégal de riches-

fes..... Il eſt certain, dit ailleurs l'Auteur que je cite dans cette note, que dix mille arpens de terre poſſédés par une ſeule famille, ne contribuent pas tant à la population & à la force de l'Etat, que s'ils étoient partagés entre vingt ou trente familles. Voilà où gît le vrai ſecret de la population. Les anciens qui l'ont bien compris, ont toujours tâché de prévenir la trop grande accumulation des domaines.

Combien cette réflexion doit frapper les Souverains eux-mêmes, s'ils déſirent la proſpérité de leurs Etats!

PAGE 412.

(m) *Signe apparent de la vie & de la ſanté, il porte en lui, &c.* L'Auteur de l'*Eſprit* a mieux dit encore! « L'époque du plus grand luxe d'une nation eſt ordinairement l'époque la plus prochaine de ſa chute & de ſon avilitſement. La félicité & la puiſſance apparente que le luxe communique durant quelque tems aux nations, eſt comparable à ces fièvres violentes, qui prêtent dans le tranſport une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui ſemblent ne multiplier les forces d'un homme, que pour le priver, au déclin de l'accès, de ces mêmes forces & de la vie «.

» Les Chymiſtes, a dit avec autant d'énergie l'Auteur de la *Théorie des loix civiles*, pilent,

broient les matières qu'ils font entrer dans leur alambic ; ils en concentrent les esprits par la distillation, pour composer ces liqueurs voluptueuses qui flattent le goût ou l'odorat. Le luxe en agit de même avec les hommes... ; c'est du plus pur de leur sang qu'il tire, ou ces ornemens dont il se pare avec tant d'orgueil, ou ces raffinemens de délicatesse qu'il goûte avec tant de sensualité. Ceux qui ne s'arrêtent qu'au résultat de son opération, en admirent le succès ; ils n'examinent pas les préparatifs ruineux qui l'ont précédée. On songe rarement à ce qu'il en coûte au genre humain, pour procurer à un petit nombre de ses membres, ou des plaisirs que l'abondance rend insipides, ou des superfluités qui cesseroient de leur paroître précieuses si elles étoient communes. On ne se permet pas de calculer combien le moins nécessaire des agrémens que l'opulence exige, fait perdre à l'univers d'hommes & même de familles «.

Ibid.

(n) *Ce qui est luxe pour les uns, &c.* » Le luxe n'est pas dans la chose, il est dans l'abus. Ainsi, pour me servir de l'exemple cité par Melon, un Parvenu qui dans le tems de Henri II auroit porté des bas de soie, étoit répréhensible, parce qu'il affectoit une recherche nullement convenable à son état ; & un

cordonnier qui en porte aujourd'hui ne choquer perſonne..... Le campagnard n'envie pas l'élégance & la propreté des meubles de la ville, & la ville ſe glorifie aux yeux des étrangers de la pompe de la Cour. Rien de tout cela n'excite l'envie & la cupidité. D'où vient cela ? C'eſt que tout eſt à ſa place. Mais quand le Courtiſan, ſortant de ſon entre-ſol de Verſailles où il eſt meublé ſelon l'ordonnance, ou de ſon palais déſert où des pierres d'attente marquent la place des glaces, va chez un Parvenu, où tout reluit d'or & d'azur, où la magnificence de la vaiſſelle & des porcelaines, la profuſion & la variété des mets, lui reprochent de toute part le vide de ſa prééminence : quand le Magiſtrat & le Bourgeois voient, dans des maiſons de la campagne, les boulingrins & les arbriſſeaux odorans tenir la place des fertiles moiſſons qu'on en tiroit autrefois, & réduire en chaumière, par comparaiſon, l'honorable maiſon de leurs pères : quand le Seigneur campagnard voit dans ſa terre un fripon de marchand de bœufs prodiguer à ſa femme des bijoux qui éblouiſſent la Dame du château, &c. alors tous les ordres crient au luxe ; chacun, bleſſé de ſe voir ſurpaſſer par ſon inférieur naturel, s'efforce de ſe remettre à ſa place. De-là les dépenſes folles, c'eſt-à-dire diſpropor-

tionnées aux moyens, le dérangement, la ruine, la cupidité enfin & ſes conſorts, & tous les déſordres les plus propres à ruiner entièrement la ſociété ». *L'Ami des hommes, t. 2, c. 5.*

PAGE 423.

(o) *C'eſt en attachant la honte au faſte, &c.* » C'eſt elle (c'eſt l'opinion), qui, ſans gêne & ſans violence, remet chaque choſe à ſa place; & c'eſt d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs ».

» Cette révolution vous paroît difficile; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeſte & le plus ſimple dans ſes mœurs ſera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera ſon mépris pour les dépenſes faſtueuſes & pour un luxe efféminé; qu'il jettera un œil de dédain ſur les eſclaves de la molleſſe, & qu'il fixera un regard de complaiſance & de reſpect ſur les victimes du bien public; le goût d'une ſimplicité noble & d'une ſage économie ſera bientôt celui de ſa Cour. Le faſte, loin d'y être honorable, n'y ſera pas même décent. Des mœurs pures & auſtères y prendront la place des mœurs licencieuſes & frivoles; tous les reſpects s'y tourneront vers le mérite perſonnel, & laiſſeront le luxe & la vanité s'admirer ſeuls & ſe complaire..... Ainſi, l'opinion du Prince ſera

l'opinion publique, & son exemple décidera le caractère national ». *M. Marmontel.*

PAGE 424.

(p) *Il resserre le cœur, &c.* » Caractère de cœur maudit, qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, & qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux..... Cette inégale distribution des biens lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai ; mais le commerce qu'elle forme entre eux, n'est-il pas trop dur pour les uns & trop doux pour les autres ? & de cette différence énorme, qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche & celui du pauvre, Dieu, qui est juste autant que sage, n'en seroit-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avoit pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeoit pas aussi de plus d'obligations ? Ainsi, vous, dont ce riche ne soulage point la misère, prenez patience, c'est-là votre unique tâche à cet égard-là ; vivez, comme vous faites, à la sueur de votre corps ; continuez, c'est Dieu qui vous éprouve. Mais vous, homme riche, vous paierez cette fatigue & ces langueurs où vous l'abandonnez : il y résiste ; vous lui paierez la peine qu'il lui en coûte ; c'est à vos dépens qu'il prend patience ; c'est à vos dépens qu'il la

perd : vous répondrez de ſes murmures & de l'iniquité où il ſe livre ; & en périſſant il vous condamne ». *Le Spectateur François de Marivaux.*

PAGE 430.

(q) *Toutes ces dépenſes ne valent-elles pas bien celles du luxe ? &c.* Pope a tranſmis à la poſtérité le nom d'un vertueux citoyen de ſa nation, qui, avec un revenu de cinq cents guinées au plus *, a défriché des terres, pratiqué des chemins favorables au commerce, bâti un temple, nourri les pauvres de ſon canton, entretenu une maiſon de charité, doté des filles, mis des orphelins en apprentiſſage, ſoulagé & guéri des malades, appaiſé les différends de ſes voiſins. Il s'appeloit *Jean Kyrle*. Il naquit à Roſſe, petit bourg de la Province d'Hèrefort, & mourut en 1724, âgé de 90 ans. Voyez, dans l'édition Angloiſe de *M. Warburthon*, l'Epître morale ſur l'emploi des richeſſes.

On trouve, dans les Ouvrages de l'Abbé Prévoſt, une anecdote qui prouve juſqu'à quel point le bon uſage de ce que nous poſſédons, & l'habitude de faire du bien, ſont néceſſaires pour rendre les riches vraiment heureux. Un homme jouiſſoit d'une fortune conſidérable, &

* La guinée vaut environ 25 liv. argent de France.

n'avoit appris à s'en ſervir que pour ſatisfaire ſes beſoins & ſes caprices. Des déſirs toujours renaiſſans, & toujours remplis auſſi-tôt que formés, le conduiſirent par degrés à une eſpèce de ſatiété & de dégoût, qui lui rendit la vie inſupportable : il ne penſoit plus qu'aux moyens de s'en délivrer, lorſqu'il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qui, liſant ſur ſon viſage le trouble qui l'agitoit, l'ennui & le chagrin dont il étoit dévoré, parvint à lui arracher ſon ſecret. » Quoi, lui dit-il, vous êtes dégoûté » de la vie ! vous ne ſavez plus quel uſage faire » de vos richeſſes pour en jouir ! ô mon ami ! » ſervez-vous-en à faire des heureux ; & , par » le plaiſir que vous en reſſentirez, vous ne » vous plaindrez plus que la vie eſt un far- » deau «. Un ſi ſage conſeil fut adopté & mis en pratique au même inſtant. Les premiers eſſais de ce nouveau genre de bonheur furent ſi doux pour ce riche, ils devinrent pour lui une ſource de ſentimens ſi délicieux & ſi purs, ſon cœur devint en peu de tems ſi ſenſible & ſi généreux, qu'il trouva enſuite ſes richeſſes trop bornées & ſa vie trop courte pour tout le bien qu'il vouloit faire. Quelle leçon pour tant de gens, qui en ont trop & qui ne ſavent raiſonnablement à quoi l'employer; ou pour tant d'autres, que l'étroite capacité de leur

ame rend avares pour les autres & pour eux-mêmes, & qui n'en ont jamais assez ! Les infortunés ! ils meurent sans avoir su ce que c'étoit que de vivre !

Un des plus grands biens & des plaisirs les plus vrais que l'on pût substituer aux folles dépenses, & aux faux plaisirs du luxe, seroit, sans contredit, le bien immense qu'opéreroient les grands propriétaires, en séjournant plus qu'ils ne font dans leurs terres, en les vivifiant par leur présence, & en y répandant, par une bienfaisance éclairée, la joie & l'abondance. Les laboureurs deviendroient plus aisés ; les campagnes seroient mieux cultivées ; les fermages des Seigneurs augmenteroient & seroient mieux payés ; ils se verroient adorés de leurs vassaux, qui les béniroient chaque jour en versant des larmes d'attendrissement & de reconnoissance ; & parmi les fêtes & les jeux champêtres, que cette révolution ne tarderoit pas à multiplier sous leurs ieux, ils seroient heureux du bonheur de tout ce qui les environneroit.

LETTRE XXXVII.

De la Comteſſe au Marquis de Valmont.

VOTRE Morale, mon tendre & reſpectable père, vos principes ſur le luxe & ſur l'emploi des richeſſes, ſont l'unique Morale, & les ſeuls principes que puiſſe adopter mon cœur, & qui ſoient de nature à contenter ma raiſon. Mon père me les avoit inſpirés dès l'âge le plus tendre, & je n'ai pas été ſurpriſe de les voir confirmés d'une manière ſi ſenſible par un ſecond père tel que vous. Je ſuis ſeulement fâchée que vous mettiez ſur mon compte, aux ieux de mon mari, les œuvres de charité & de bienfaiſance, que dans les premiers tems de mon mariage vous m'aidiez vous-même à faire, & que je n'euſſe jamais entrepriſes avec tant de zèle & de facilité, ſi vous ne m'euſſiez ſervi de guide & de modèle. Le Comte a paru frappé, mais en bien, de ce petit myſtère que votre lettre lui a révélé, & que je tenois toujours ſecret

avec d'autant moins de ſcrupule, que je ne prends ces ſortes de libéralités que ſur la portion de biens qui m'a été ſpécialement réſervée. J'ai lieu de penſer qu'à l'avenir il n'exigera plus de moi des dépenſes exceſſives, mais celles ſeulement qui conviennent à mon rang, & que je ne pourrois me diſpenſer de faire, ſans manquer à mon mari, à mon état, & à moi-même. Il eſt maintenant le premier à retrancher, dans ces jours de calamités, un ſuperflu, qui ſemble pris ſur la misère publique, & qui inſulte aux malheureux. Son cœur, naturellement bon, devient par vos leçons de plus en plus ſenſible; mais ſon eſprit, trop jeune encore, ſon caractère impétueux, ne lui permettent pas toute la raiſon que je voudrois trouver en lui. Il n'y a, je le ſens, que la Religion qui puiſſe le former avant l'âge; car tel eſt ſon chef-d'œuvre; elle ſupplée à l'expérience même, & donne à la jeuneſſe une ſageſſe prématurée. Valmont ne fait que preſſentir les vérités auxquelles vous le conduiſez par degrés; il ne fait qu'entrevoir ce jour ſi pur, qui par vos

ſoins ne tardera pas à l'éclairer. En attendant que ce vif éclat de lumière étonne, frappe ſon ame, & opère ſon changement, qu'il me reſte de choſes à craindre & à ſouffrir ! Sa jalouſie s'accroît & produit en lui une autre eſpèce d'aveuglement, auſſi funeſte que le premier. Tout l'aigrit, tout lui fait ombrage ; & les inquiétudes, les ſoupçons qu'il me laiſſe entrevoir, en bleſſant ma délicateſſe & mon amour pour lui, ſont tout à la fois mon ſupplice & ſon propre tourment.

N'ayant plus la force de ſoutenir, ni l'idée des peines qu'il endure, ni l'injuſtice qu'il me fait, trop ſenſible peut-être, & trop foible pour ce nouveau genre d'épreuve, je crus devoir un jour m'expliquer avec lui. Je tenois une de ſes mains que j'arroſois de mes pleurs : Cher Valmont, lui dis-je à travers mille ſanglots, quel regard ſombre & farouche lancez-vous ſur moi ! vous m'aimez, & dans votre amour vous ſemblez me haïr : de quoi vous plaignez-vous ? quel ſacrifice exigez-vous de moi, que je ne ſois prête à vous faire avec plus d'empreſſement que

vous ne paroîtrez le désirer ? Voulez-vous que je me condamne à une entière retraite ? elle me sera douce avec vous : mon état actuel entraîne mille incommodités qui peuvent me servir d'excuses. Voulez-vous permettre du moins qu'à l'égard de Lausane.... A ce mot, mon mari pâlit, frémit ; & son trouble trahissoit malgré lui ses dispositions les plus secrètes. — Non, Madame, je ne permets & n'exige rien de ridicule & d'insensé : Lausane sera toujours mon ami ; &, par bien des motifs, il seroit le dernier que je vouluſſe éloigner. — Quel ami ! m'écriai-je à l'instant.... A peine eus-je prononcé ces mots, que j'en sentis toutes les conséquences, par l'altération plus grande encore que je remarquai dans Valmont, & par tout ce que j'avois à craindre de sa vivacité. — Quoi, Madame, reprit-il avec chaleur, le Baron vous auroit-il manqué ? — On ne manque à une femme telle que moi, lui dis-je à l'instant, qu'autant qu'elle le veut bien : & vous me connoissez. Mais, sans me manquer précisément, le Baron m'aime, ou feint de m'aimer ; vous en

ne ſe trouve point ici, & que, ſous les ieux d'un père tel que le vôtre, nous nous ſuffiſions pour être heureux.... Eh, que nous importe ce que l'on dira, ſi nous ſommes heureux en effet? — Ainſi, je me rendrai le jouet & la fable de tout ce qui m'environne, j'oublierai ce que je dois à mon Prince, ce que je me dois à moi-même: & ſur quoi fondé? ſur ce que vous me croyez jaloux. Non, Madame, tout me répond de votre cœur. Voyez Lauſane; & qu'il triomphe à ſon aiſe d'un fol eſpoir, que ſans doute vous ne lui avez pas donné. A ces mots, mon mari me laiſſa preſque à ſes pieds, tremblante comme une criminelle qu'on accuſe & qui ſe juſtifie, déſolée & prévoyant dans l'avenir des maux plus grands encore. O mon Dieu! ſoyez mon appui, détournez les malheurs que je crains; & ſi vous les permettez par un juſte jugement, donnez-moi la force de les ſouffrir.

LETTRE

LETTRE XXXV.

Du Comte de Valmont au Marquis.

JE vous l'avouerai, mon père, les caractères que vous attachez à la véritable Religion, sont ceux qui m'ont toujours paru les plus frappans & les plus nécessaires, si d'ailleurs on y en ajoute un, que je voudrois que vous n'eussiez pas omis; je veux dire l'universalité. J'ai toujours cru que ces caractères ne pouvoient convenir qu'à la Religion naturelle; & c'est ce qui m'a donné le plus de respect pour elle, & le plus d'éloignement pour toute Religion révélée. Cependant l'application que vous en faites à la Religion chrétienne, & que vous justifiez si bien par rapport à son ancienneté, confirme plus que jamais les doutes que vous m'avez inspirés en faveur de cette Religion que vous m'annoncez. J'admire avec vous ces antiques & respectables monumens, qui en font remonter l'origine aux premiers jours du monde: j'admire ce récit de

Moïse, qui est si bien d'accord avec les vraies notions que nous devons avoir de la Divinité, avec la nature des choses, & avec l'état des premiers peuples & des premières sociétés. Dans l'histoire du peuple Juif, tout s'arrange avec netteté & avec ordre, tous les faits naissent les uns des autres & se prouvent mutuellement; ce qu'on rencontre difficilement, ou, pour mieux dire, ce qu'on ne rencontre point dans les fabuleuses annales de ces peuples qui se vantent de la plus haute antiquité. D'après le plan que vous m'avez tracé, & le développement que vous en avez fait sur ce premier article, je crois entrevoir aussi qu'il ne vous sera pas difficile de prouver l'unité de la Religion & sa perpétuité. J'attends ces preuves avec impatience, & celles encore qui doivent constater à mes yeux sa perfection ou sa sainteté.

Mais j'en reviens, mon tendre père, à l'universalité. Sous l'empire d'un Dieu, bon, d'un Dieu juste, du père commun du genre humain, la vraie Religion, ce semble, doit être pour tous les hommes;

elle doit être pour tous les lieux comme pour tous les siècles : & certainement vous ne prouverez jamais qu'il en soit ainsi du Christianisme. Le croiriez-vous, ô le plus respectable de tous les amis & de tous les pères ! vous m'avez déjà tellement réconcilié avec lui, que je voudrois qu'il fût aussi démontré, aussi vrai, qu'il vous le paroît à vous-même ; & je commence à regretter de ne pas lui trouver tous les caractères de vérité que je puis y desirer. Je sens que lui seul me satisferoit, me consoleroit ; car enfin on ne peut être heureux ici-bas : la légèreté des créatures, le peu de fond qu'on doit faire sur elles, les sources d'ennui, d'inquiétude, que nous trouvons au dedans de nous-mêmes, l'incertitude où nous flottons sans cesse sur ce qui intéresse le plus la raison & le sentiment, tout nous fait souhaiter un point d'appui qui serve à nous fixer, à nous soulager, à nous tranquilliser ; & où le trouverons-nous, si ce n'est dans une Religion telle que vous me la dépeignez ?

Oserai-je bien une seconde fois vous

ouvrir mon cœur, & vous le montrer plus agité & plus foible qu'il ne le fut jamais ? Vous avouerai-je, hélas ! ce que je n'ôſe m'avouer à moi-même ? Je n'aime plus, je ne puis plus aimer qu'Emilie; mais je doute qu'Emilie m'aime encore... Je doute.... qu'elle m'ait jamais bien aimé. En effet, lorſqu'elle a ſi bien connu mon amour pour ſa jeune amie, elle n'a point éclaté en reproches; elle n'a point perdu ſon repos & ſa tranquillité; un autre penchant paroît avoir détourné ſon attention & rempli ſon cœur. Elle aura cru peut-être qu'elle étoit quitte de tout amour envers moi, puiſque j'avois pu ceſſer de l'aimer.... Mais quels ſoupçons injurieux à ſa vertu ! hélas ! Emilie auroit donc tous les vices ! elle ſeroit donc fauſſe, diſſimulée, perfide; car elle me jure ſi tendrement qu'elle m'aime, & qu'elle n'a jamais aimé que moi ! Ah ! falloit-il ne retrouver au fond de mon cœur mes premiers ſentimens pour elle, que pour en faire la ſource de mes plus vives alarmes & du plus cruel tourment ? Aidez-moi, mon père, à diſſiper ces

vains fantômes d'une imagination égarée, qui vont me rendre ridicule aux yeux du monde, & qui déjà me rendent insupportable à moi-même. Quelle confiance vous m'avez inspirée, puisque j'en ai assez pour vous avouer tant de foiblesse !

LETTRE XXXIX.

Du Marquis à ſon Fils.

TU crois à la vertu, cher Valmont, & tu ceſſerois de croire à celle d'Emilie ! tu lui fais un reproche de ce qui eſt en elle un mérite. Elle n'a point, dis-tu, éclaté en plaintes & en murmures, quand elle a ſu ta paſſion pour ſon amie. Eh, mon fils, ſes plaintes l'euſſent-elles ramené plus ſûrement, que ne l'euſſent pu faire ſa patience & ſa douceur ? » Elle » n'a rien perdu de ſon repos & de ſa » tranquillité «. Ah ! il eſt vrai, elle étoit tranquille par raiſon, par religion, autant qu'une épouſe tendre & chrétienne peut l'être. Mais elle étoit ſenſible ; & que n'as-tu pu lire dans ſon cœur tout ce qu'il renfermoit d'amour & de tourmens ! que ne peux-tu y lire maintenant ce que tes ſoupçons & tes craintes y portent d'amertume, & ce qu'ils ont d'affligeant pour ſa délicateſſe ! Trop heureux époux ! tu ne connois pas encore

Emilie ; & il faut être vertueux comme elle pour la bien apprécier. Bannis, cher Valmont, ces idées sombres & jalouses, qui sont indignes de tous deux : quitte ce caractère odieux, qui n'est pas fait pour toi. Je passe à des amours mal fondés ; à des ames communes, ces inquiétudes avilissantes qui décèlent assez la bassesse de leur origine ; mais je ne puis les souffrir dans mon fils, & moins encore dans l'époux de la sage & fidèle Emilie.

Permets donc que, sans m'arrêter plus long-temps à combattre des monstres & des chimères, je te ramène à nos entretiens sur la Religion ; cette Religion si bien faite pour le cœur de l'homme, &, comme tu l'avoues toi-même, si propre à lui servir d'appui. Tu conviens que rien ne déposeroit plus fortement en sa faveur que les caractères de vérité que je prétends lui donner. Mais il en est un, aussi marqué, aussi essentiel, selon toi, & que je n'ai pu omettre sans prouver contre elle ; c'est l'universalité. J'ai déjà répondu d'avance à cette difficulté * ; il

* Voyez la Lettre XXVIII.

est vrai, cher Valmont, je ne puis, dans le sens rigoureux que tes expressions renferment, prêter à la Révélation ce caractère auquel tu donnes tant de force & de crédit. Mais prends garde que, pris aussi strictement que tu l'entends, il entre si peu dans les preuves essentielles de la véritable Religion, qu'on ne peut pas même l'attribuer à la Religion naturelle, que cependant tu reconnois maintenant pour vraie. Tu sentiras, après un examen réfléchi, qu'on ne peut faire valoir, même à l'égard de celle-ci, que la disposition & l'aptitude, si je puis parler ainsi, que nous avons tous à y parvenir. Il est constant que la loi naturelle est faite pour tous les hommes, que tous les hommes sont propres à la connoître & à la pratiquer. Mais dans le fait, il n'est pas vrai que tant de nations idolâtres, que tant de peuples sauvages, la connoissent & la pratiquent dans ce qu'elle a de plus nécessaire & de plus important; je veux dire la connoissance de l'Etre suprême & de nos devoirs envers lui. Il en est de même de la Religion chrétienne

quant à l'universalité : avec cette différence, qui est toute en sa faveur, & qui montre combien elle supplée avantageusement à la seule raison ; c'est que tel peuple a souvent des notions, quoique imparfaites, de certains points de la loi naturelle, & manque de bien des lumières sur d'autres ; au lieu que par-tout où la vraie Foi porte son flambeau (& aujourd'hui elle le porte presque en tous lieux), elle nous éclaire sans distinction sur tous nos devoirs, & nous fournit les plus sûrs moyens de les accomplir. Ainsi, mon fils, à la rigueur elle n'est pas répandue universellement, j'en conviens ; elle n'a pas toujours, elle n'a pas même encore porté sa clarté chez tous les peuples : mais elle est faite pour les éclairer tous ; &, comme je te l'ai déjà fait observer *, elle n'attend, pour leur prêter sa lumière, que des cœurs droits qui soient dignes d'elle. Il suffit d'ailleurs, pour qu'elle soit le don le plus précieux que le Ciel ait daigné nous faire, qu'elle puisse, sans

* Voyez la note (a) de la XXVIIIe. Lettre.

distinction, sans acception de Juifs ni de Gentils, être le prix de nos vœux; que tous les hommes puissent s'y disposer en quelque sorte & l'obtenir; & qu'un Dieu juste & puissant, maître des conditions, maître absolu des évènemens & des moyens, fécond en ressources, vainqueur de tous les obstacles que peuvent y apporter la distance des lieux & la diversité des climats, ne la refuse à personne: il suffit que les nations les plus éloignées la reçoivent, chacune dans son tems, ou comme grâce ou comme récompense.

Revenons donc, cher Valmont, aux seuls caractères que j'ai établis, & dont on ne peut contester la nécessité. La Religion chrétienne a pour elle l'ancienneté; je crois te l'avoir démontré. A-t-elle également l'unité, la perpétuité, la perfection ou la sainteté?

Elle est parfaitement une, si elle se rapporte toute entière à un unique terme, si les parties sont liées par un centre commun. Or, tel est son caractère: elle a pour centre, pour point d'appui, pour

unique fin, Jésus-Christ, médiateur des hommes.

Faire de Jésus-Christ le fondement de son culte, l'objet de ses promesses, le but de ses oracles, le consommateur de notre foi *, le soutien de nos espérances, l'attente des nations, le modèle des vrais Justes dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, le point de réunion de l'un & de l'autre Testament; en un mot, glorifier Dieu par Jésus-Christ, sanctifier les hommes en Jésus-Christ, & par ce double objet rapporter tout à Jésus-Christ; voilà, mon fils, ce qui lie, ce qui assortit toutes les parties de la Religion révélée, & ce qui en fait le chef-d'œuvre de l'unité. Développons ce second caractère, qui lui est propre, & qui, plus que tout autre, est digne de nos réflexions.

Dieu laisse entrevoir à Adam, après sa chute **, » une semence qui naîtra de la » femme, & qui écrasera la tête du ser- » pent qui les a séduits «; c'est-à-dire, qui domptera son orgueil, qui renversera

* Hebr. XII, 2. ** Genes. c. 3.

son empire ; mais contre laquelle aussi cet ennemi du genre humain tournera toutes ses ruses & tous ses efforts. Cette promesse faite à l'homme dès l'enfance du monde, & qui commence en quelque sorte l'histoire de la Révélation, s'éclaircit, se reproduit de jour en jour d'une manière plus sensible, & à raison de ses développemens, ainsi que de la longue attente qu'elle fait naître, devient, pour notre sainte & auguste Religion, la base sur laquelle elle repose *.

* Ce n'est en effet qu'*à raison de ses développemens*, que cette promesse se rend plus claire par la suite & plus sensible. C'est en la considérant sous ce même rapport, que M. de Valmont la crut dans le sens que comportent le texte Hébreu & plusieurs versions des plus célèbres, comme les versions Arabe, Chaldéenne, & différentes leçons des Septante. Il est d'ailleurs incontestable, que la foi des Patriarches avoit pour principal objet l'accomplissement de la promesse, que Dieu ne cessoit de leur faire, d'une semence dans laquelle toutes les nations seroient bénites ; que c'étoit-là ce qui formoit la grande espérance

Dans le plan admirable que cette Religion nous trace & l'heureux enſemble qu'elle nous préſente, il falloit à l'Etre ſuprême, outragé par la déſobéiſſance de ſa créature, un réparateur digne de lui, une réparation proportionnée à la majeſté de celui qui étoit offenſé & à la grandeur de l'offenſe: il falloit à l'homme, déchu de ſon premier état, un médiateur auprès du Très-Haut, une victime pure & ſainte qui pût l'honorer, un nouveau Pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même. La nature, dégradée dans ſon chef, n'offroit rien qui ſuffit à de ſi grands objets, & qui fût capable de remplir l'intervalle entre Dieu & l'homme: & toutefois Dieu, admirable & fécond dans ſa nature & dans ſes deſſeins, laiſſe entrevoir au monde encore naiſſant un Libérateur. En lui, ſe conciliéront la

des Iſraélites fidèles: & c'eſt auſſi en prenant les choſes dans leur principe, & dans les vues de la divine ſageſſe, que le diſciple bien-aimé du Sauveur nous repréſente Jéſus-Chriſt comme l'Agneau immolé dès l'origine du monde: *Qui occiſus eſt ab origine mundi.* Apoc. XIII, v. 8.

promesse qu'il a faite à ses pères. Ce peuple est pour lui l'objet d'une providence toute spéciale. Il le conduit, il le gouverne, il lui impose des loix, il lui prescrit des cérémonies sans nombre: ce ne sont point des cérémonies vaines; leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples, & n'oublie par ce mélange le Messie qui doit être l'unique objet de son attente. Il fait éclater en lui la force de son bras; il le récompense, lorsqu'il lui est fidèle; il le châtie sans le perdre de vue, lorsqu'il porte son hommage aux dieux des Gentils. Sa sagesse semble ne disposer les évènemens & ne régler la destinée des autres nations, que pour ce peuple choisi; & ce peuple lui-même n'est fait que pour le Messie. Tout en lui m'y ramène (*a*); l'Agneau pascal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes qu'offroit le souverain Pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils représentoient: les Justes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports sensibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. » Les Prophètes » m'annoncent un Dieu donné, un Dieu » avec nous *. Il est dans le sein de son » père avant tous les siècles **«; le Seigneur en fera, dans le tems, un homme-Dieu, le Rédempteur des hommes. » Le » Juste descendra du ciel comme une » rosée. La terre produira son germe, » dit Isaïe, & ce sera le Sauveur, avec » lequel on verra naître la justice ***. Mon » serviteur, a dit encore le Très-Haut, » sera rempli d'intelligence; il sera grand, » élevé; il montera au plus haut comble » de gloire... ****«. Mais quel mélange surprenant de gloire & d'opprobre! le Prophète continue; » & tout à » coup il me le fait envisager sous » une forme méprisable aux yeux des » hommes *****«.

Ici, mon fils, écoutons parler les Prophètes eux-mêmes. Arrêtons-nous aux

---

* Isa. 7, 14.
** Ps. 109, 3.
*** Isa. 45, 8.
**** Isa. 52, 13.
***** *Ibid.* 52, 14.

textes les plus précis, à ceux qui nous dispensent le plus de toute discussion, & qui, sans nous forcer à de longs calculs de chronologie, démontrent de la manière la plus sensible l'unité de la Religion, & son rapport à Jésus-Christ, à un Messie, tel que le Chrétien le reconnoît & l'adore.

Mais sur-tout souviens-toi, cher Valmont, que ces prédictions éclatantes ont servi de preuves à la Religion dès les premiers siècles, dès les premiers jours du Christianisme; que dès-lors on les opposoit aux Juifs; que ces Juifs charnels ont bien cherché, quoiqu'en vain, à en éluder l'application, aveuglés comme ils l'étoient par les fausses idées d'un règne temporel, d'une Jérusalem toute terrestre; mais que jamais ils n'en ont contesté l'authenticité; que c'est d'eux que le Chrétien les a reçues; qu'elles ont donc nécessairement précédé Jésus-Christ, qui en effet se les est tant de fois appliquées à lui-même; & qu'ainsi, c'est de nos plus grands ennemis que nous tirons les preuves les plus frappantes de la Religion

chrétienne. Après cela, mon fils, oppose-nous, si tu l'oses, ces oracles incertains ou équivoques des dieux du Paganisme, ces fausses imitations que l'esprit de mensonge a faites des inspirations saintes du Dieu de vérité (*b*).

Avant de reprendre Isaïe, entends le Roi Prophète révéler comme lui, dans son divin langage, le plus grand des mystères & toute la gloire du Messie.

» Le Seigneur * a dit à mon Seigneur, » asseyez-vous à ma droite..., vous posséderez l'empire au jour de votre puissance, & au milieu de l'éclat qui environnera vos Saints. Je vous ai engendré » avant l'étoile du jour. Le Seigneur l'a » juré, & son serment demeurera immuable, que vous êtes le Prêtre éternel, » selon l'ordre de Melchisédech «.

Ailleurs ce saint Roi voit le Messie dans les opprobres & les souffrances, & le peint sous des traits auxquels il est difficile de le méconnoître.

» O mon Dieu, mon Dieu! s'écrie-t-il **;

* Ps. 109. ** Ps. 21.

» jetez sur moi vos regards : pourquoi
» m'avez-vous abandonné... ? Je suis
» un ver de terre ; & non un homme ;
» je suis l'opprobre des hommes & le
» rebut du peuple. Ceux qui me voyoient
» se sont moqués de moi : ils en parloient
» avec outrage, & ils m'insultoient en
» remuant la tête. Il a espéré au Seigneur,
» disoient-ils ; que le Seigneur le délivre,
» qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime....
» Ils ont percé mes mains & mes pieds ;
» ils ont compté mes os ; ils se sont ap-
» pliqués à me regarder & à me consi-
» dérer ; ils ont partagé entre eux mes
» habits, & ils ont jeté ma robe au sort :
» mais pour vous, Seigneur, n'éloignez
» point votre assistance de moi..... Je
» ferai connoître votre saint nom à mes
» frères.... Vous qui craignez le Seigneur,
» louez-le, glorifiez-le, parce qu'il n'a
» point détourné de moi son visage....
» La terre dans toute son étendue se sou-
» viendra de ces choses, & se convertira
» au Seigneur, & tous les peuples des
» différentes nations seront dans l'adora-
» tion en sa présence.... Mon ame vivra

» pour lui, & ma race le ſervira; la poſ-
» térité qui doit venir ſera déclarée ap-
» partenir au Seigneur; & les cieux an-
» nonceront ſa juſtice au nouveau peuple
» qui doit naître «.

Iſaïe s'explique plus clairement encore: & ſi David, parce qu'il parle en ſon propre nom, parce qu'il ſemble parler comme étant chargé de ſes péchés, & que Jéſus-Chriſt n'étoit chargé que des péchés des autres hommes, laiſſe par-là quelque reſſource à celui qui veut bien encore s'aveugler; Iſaïe n'en laiſſe aucune.

» Réjouiſſez-vous, dit-il *, déſerts de
» Jéruſalem; le Seigneur a fait éclater la
» force de ſon bras aux yeux de toutes
» les nations, & toutes les régions de
» la terre verront le Sauveur que notre
» Dieu doit nous envoyer.... Il s'élevera
» devant le Seigneur, comme un arbriſ-
» ſeau & comme un rejeton qui ſort
» d'une terre sèche: il eſt ſans beauté,
» ſans éclat; nous l'avons vu, & il n'a-
» voit rien qui attirât les regards, & nous

* C. 52, 53, & 54.

» l'avons méconnu. Il nous a paru un
» objet de mépris, le dernier des hom-
» mes, un homme de douleurs, qui ſait
» ce que c'eſt que de ſouffrir. Son viſage
» étoit comme caché. Il paroiſſoit mépri-
» ſable, & nous ne l'avons pas reconnu.
» Il a pris véritablement nos langueurs
» ſur lui, & il s'eſt chargé lui-même des
» peines qui n'étoient dues qu'à nous.
» Nous l'avons conſidéré comme un lé-
» preux, comme un homme frappé de
» Dieu & humilié; cependant il a été
» percé de plaies pour nos iniquités; ſes
» bleſſures ſont l'ouvrage de nos crimes.
» Le châtiment qui devoit nous procurer
» la paix, eſt tombé ſur lui, & nous avons
» été guéris par ſes meurtriſſures. Nous
» nous étions tous égarés comme des
» brebis errantes, chacun s'étoit détourné
» pour ſuivre ſa propre voie; & Dieu
» l'a chargé ſeul de l'iniquité de tous. Il
» a été offert, parce que lui-même l'a
» voulu, & il n'a point ouvert la bou-
» che. Tel qu'une brebis qui ſe laiſſe
» conduire à la boucherie, tel qu'un
» agneau qui ſe tait tandis qu'on le dé-

» pouille de ſa laine, il ſera livré à la
» mort ſans former la moindre plainte.
» C'eſt au milieu des douleurs qu'il a fini
» ſes jours, ayant été condamné par des
» juges. Qui racontera ſa génération ? Il
» a été retranché de la terre des vivans.
» Je l'ai frappé à cauſe des crimes de mon
» peuple. Il donnera les impies pour le
» prix de ſa ſépulture, & les riches pour
» la récompenſe de ſa mort, parce qu'il
» n'a point commis d'iniquité, & que le
» menſonge n'a jamais été dans ſa bou-
» che : mais le Seigneur l'a voulu briſer
» dans ſon infirmité. S'il livre ſon ame
» pour le péché, il verra ſa race durer
» long-tems, & la volonté de Dieu s'e-
» xécutera heureuſement par ſa conduite.
» Il verra le fruit de ce que ſon ame aura
» ſouffert, & il en ſera raſſaſié. Comme
» mon ſerviteur eſt juſte, il juſtifiera par
» ſa doctrine un grand nombre d'hom-
» mes, & il portera ſur lui leurs ini-
» quités : c'eſt pourquoi je lui donnerai
» pour partage une grande multitude de
» perſonnes ; & il diſtribuera les dé-
» pouilles des forts, parce qu'il a livré

» ſon ame à la mort, qu'il a été mis au
» nombre des ſcélérats, qu'il a porté les
» péchés de pluſieurs, & qu'il a prié pour
» les violateurs de la loi.

» Réjouiſſez-vous, ſtérile qui n'en-
» fantiez pas, chantez des cantiques de
» louanges, & pouſſez des cris de joie...,
» votre poſtérité aura les nations pour
» héritage..., & le Saint d'Iſraël, qui
» vous rachetera, s'appellera le Dieu de
» la terre «.

Avouons-le, mon fils, les divines Ecritures n'euſſent-elles que cette prophétie à nous offrir ſur Jéſus-Chriſt, les paroles en ſont ſi claires & ſi préciſes, qu'elle ſuffiroit ſeule pour fixer tous nos doutes. Mais ſuivons enſemble le fil d'une tradition ſi belle, & écoute maintenant parler Daniel.

» Exaucez-nous, Seigneur *; Sei-
» gneur, appaiſez votre colère, jetez les
» ieux ſur nous, & agiſſez: ne différez
» plus, mon Dieu, pour l'amour de
» vous-même; parce que cette ville & ce

* Dan. c. 9.

» peuple

» peuple ſont à vous, & ont la gloire de
» porter votre nom.

» Lorſque je parlois encore & que je
» priois, & que je confeſſois mes péchés
» & les péchés d'Iſraël mon peuple, &
» que dans un profond abaiſſement j'of-
» frois mes vœux en la préſence de mon
» Dieu pour ſa montagne ſainte..., Ga-
» briel, que j'avois vu au commencement
» de la viſion, vola tout à coup vers
» moi, & me toucha au tems du ſacri-
» fice du ſoir. Il m'inſtruiſit, & me dit:
» Daniel, je ſuis venu maintenant pour
» vous donner l'intelligence. Dès que
» vous avez commencé votre prière, j'ai
» reçu cet ordre, & je ſuis venu pour
» vous découvrir toutes choſes, parce
» que vous êtes un homme de déſirs;
» ſoyez donc attentif à ce que je vais vous
» dire, & comprenez cette viſion.

» Dieu a abrégé & fixé le tems à ſoi-
» xante & dix ſemaines en faveur de vo-
» tre peuple & de votre ville ſainte, afin
» que ſes prévarications ſoient abolies;
» que le péché trouve ſa fin; que l'ini-
» quité ſoit effacée; que la juſtice éter-

» nelle vienne sur la terre ; que les vi-
» sions & les prophéties soient accom-
» plies ; & que le Saint des Saints soit
» oint de l'huile sacrée. Sachez donc ceci ,
» & gravez-le dans votre esprit. Depuis
» l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jé-
» rusalem ; jusqu'au Christ chef de mon
» peuple ; il y aura sept semaines & soi-
» xante & deux semaines ; & les places
» & les murailles de la ville seront bâties
» de nouveau dans des tems fâcheux
» & difficiles : & après soixante & deux
» semaines , le Christ sera mis à mort ;
» & le peuple qui doit le renoncer, ne
» sera point son peuple. Un peuple, avec
» son chef qui doit venir , détruira la
» ville & le Sanctuaire : elle finira par
» une ruine entière , & la désolation qui
» lui a été prédite arrivera après la fin
» de la guerre. Il confirmera son alliance
» avec plusieurs dans une semaine , & à
» la moitié de la semaine les hosties , les
» sacrifices seront abolis. L'abomination
» de la désolation sera dans le Temple , &
» la désolation durera jusqu'à la consom-
» mation & jusqu'à la fin ».

Si, après une prédiction aussi remarquable, tu désires, cher Valmont, supputer les années & les soixante & dix semaines d'années, dont parle Daniel en se servant d'un langage déjà employé avant lui par le Législateur des Juifs *; si tu veux fixer les dates & considérer la justesse de leur rapport avec les tems prédits par le Prophète; ouvre notre savant Bossuet **, consulte les plus éclairés de tous nos chronologistes, & tes désirs seront bientôt satisfaits. Mais je te l'ai déjà dit, prenant la voie la plus simple, je mets à part toute discussion, pour m'arrêter uniquement à celui qui est l'objet de ces prophéties, & te montrer comment tout l'ancien Testament se rapportoit essentiellement au Christ, au Messie, à toutes les idées que la loi

* *Vous compterez sept semaines d'années*, dit Moïse en parlant des années sabbatiques & jubilaires; *c'est-à-dire, sept fois sept années, qui font ensemble quarante-neuf ans.* Lev. chap. 25, V. 8.

** Discours sur l'Histoire universelle, première Partie, p. 60 & suiv. & p. 104, édit. de 1744.

évangélique nous en a données ; & comment cet admirable concert de l'un & l'autre Teſtament fait de la Religion chrétienne un tout parfait.

C'eſt ſous ce grand rapport, que tu dois conſidérer tout ce qu'annoncent à cet égard les autres Prophètes. Continuons donc à nous inſtruire dans leurs divins livres.

» Et vous Bethléem « (dit le Prophète Michée *, environ 700 ans avant Jéſus-Chriſt), » vous êtes petite entre les villes » de Juda ; mais c'eſt de vous que ſortira » celui qui doit régner dans Iſraël, dont » la génération eſt dès le commencement » & dès l'éternité «.

» Parlez à Zorobabel «, dit le Seigneur au Prophète Aggée, dans le tems de la conſtruction du ſecond temple **) ; » parlez à tous ceux qui ſont reſtés du » peuple, & leur dites : qui eſt celui » d'entre vous qui ait vu cette maiſon » dans ſa première gloire, & en quel » état la voyez-vous maintenant ? ne pa-

* Mich. c. 5. ** Agg. c. 2.

» roît-elle point à vos ieux comme n'é-
» tant pas, au prix de ce qu'elle a été ?
» Mais voici ce que dit le Seigneur des
» armées : Encore un peu de tems, &
» j'ébranlerai le ciel & la terre, la mer
» & tout l'univers ; j'ébranlerai tous les
» peuples ; & le déſiré des nations vien-
» dra ; & je remplirai de gloire cette
» maiſon, dit le Seigneur des armées...
» La gloire de cette dernière maiſon ſera
» encore plus grande que la première, &
» je donnerai la paix en ce lieu «.

» Fille de Sion, ſoyez comblée de
» joie (s'écrie le Seigneur par la voix de
Zacharie *) ; fille de Jéruſalem, pouſſez
» des cris d'allégreſſe. Voici votre Roi
» qui vient à vous, ce Roi juſte qui eſt le
» Sauveur ; il eſt pauvre, & il eſt monté
» ſur une âneſſe & ſur le poulain de
» l'âneſſe...** ; il annoncera la paix aux
» nations, & ſa puiſſance s'étendra depuis
» une mer juſqu'à l'autre «.

* Zach. chap. 9.

** Voyez l'entrée de J. C. dans Jéruſalem, en S. Matthieu, chap. 21.

» Je vais envoyer mon Ange, qui me » préparera la voie, dit enfin le Seigneur » par la bouche de Malachie *, & auſſi- » tôt le Dominateur que vous cherchez, » & l'Ange de l'alliance, ſi déſiré de vous, » viendra dans ſon temple ; le voici qui » vient, dit le Seigneur ** «.

C'en eſt aſſez, mon fils ; & ſans nous arrêter ici à tout ce qui eſt prédit dans les divines Ecritures ſur la vocation des Gentils, ſur l'établiſſement de l'Egliſe, ſur la réprobation des Juifs, dis-moi, es-tu content de cette chaîne de traditions que nous venons de parcourir, & qui rappelle ſi conſtamment l'ancienne promeſſe & le grand objet ſur lequel portoit toute la Religion ?

---

* Environ 450 ans avant la venue du Meſſie. Les Prophètes ſe taiſent pendant un aſſez long intervalle, & juſqu'à la naiſſance de Jean-Baptiſte, le précurſeur de Jéſus-Chriſt ; comme pour rendre, par ce ſilence même, les Juifs plus attentifs à obſerver les tems où le Meſſie devoit paroître. Ce fut réellement l'effet que ce ſilence produiſit.

** Mal. c. 3.

Faudra-t-il ajouter encore, à ces prédictions sur des faits éloignés, des prophéties que Dieu dictoit à Isaïe, à Daniel, à Jérémie, à Ezéchiel, sur des évènemens plus prochains; c'est-à-dire, sur l'état temporel des Juifs avant Jésus-Christ, & sur le sort des Empires qui ont précédé son avènement? Faut-il te faire observer comment, par ces vives & éclatantes lumières, il rendoit son peuple attentif à la voix de ses Prophètes; & comment, par les choses mêmes qui se vérifioient sous ses yeux, il lui apprenoit à regarder comme également certaines celles qui lui étoient prédites sur le Messie pour toute la suite des tems? faut-il te montrer comment, dans les décrets de l'Eternel, tout étoit lié en quelque sorte à l'histoire de son peuple, & tenoit par des nœuds secrets à la venue de son fils?

Lis toi-même dans les livres des Prophètes, de ces hommes (c) pleins de zèle pour la gloire du vrai Dieu, pleins d'amour pour leurs concitoyens & pour leur patrie, remplis du plus noble désintéressement pour eux-mêmes, & en butte aux

plus cruelles perſécutions ſans en être ébranlés; lis dans leurs livres ce qu'il ſeroit trop long de t'expoſer ici, & ne dis pas qu'au moins ces autres prophéties dont je parle ſont ſuppoſées. Elles ſont liées trop étroitement à toute l'hiſtoire du peuple de Dieu, & à celle des grands hommes, ſous le nom deſquels il les a reçues, pour pouvoir jamais être conſidérées comme telles; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment & pour ceux qui les ont écrits, étoit trop univerſellement répandue & trop bien établie, pour qu'on ait pu les y inſérer après coup; diſons mieux, pour qu'elle ait eu d'autres cauſes que ces prophéties elles-mêmes & leur accompliſſement. Enfin leur liaiſon néceſſaire avec celles que, malgré tout intérêt contraire, les Juifs nous ont conſervées ſur le Meſſie, & qui ſe ſont vérifiées dans le Chriſt que nous adorons, en conſtate trop bien l'authenticité, pour qu'on puiſſe raiſonnablement les révoquer en doute: car ici, comme ſur tout le reſte, chez Valmont, tout ſe ſoutient réciproquement, & par

des moyens vraiment dignes de Dieu.

Lis donc, & tu verras la continuité & l'étendue de l'esprit prophétique sous l'ancienne loi : & tu admireras ces étonnantes prédictions, si précises & si détaillées (*d*), sur le châtiment des Juifs & leur captivité ; sur leur rétablissement après 70 ans révolus ; sur les peuples qui devoient servir entre les mains du Tout-puissant, ou de vengeurs pour les punir, ou de sauveurs pour les délivrer ; sur Babylone, sur la Syrie, sur l'Egypte, sur les Mèdes, les Perses, & Cyrus lui-même, que le Seigneur appelle par son nom au secours de son peuple ; sur la succession des quatre grands Empires, & leurs révolutions ; sur Alexandre, & la division de ses vastes Etats ; sur l'Empire Romain ; & enfin sur l'Empire du Christ, cet autre royaume d'une nature bien différente, qui ne sera point détruit, mais qui subsistera éternellement.

Ainsi, Dieu dirigeoit toutes choses selon le plan unique qu'il s'étoit formé par rapport à son Christ ; ainsi, l'univers en paix sous Auguste & réuni presque

tout entier sous un seul maître, n'étoit, dans les desseins du Très-Haut, qu'une préparation prochaine à la prédication de l'Evangile & à l'établissement du règne d'un Dieu fait homme, de ce règne, qui, bien opposé aux idées des Juifs grossiers & terrestres, devoit s'élever sur la ruine de nos passions, & non pas les flatter; ainsi encore, dans l'histoire de la Religion, les Juifs, les peuples, les différens âges, tout est pour le Messie: c'est le centre auquel tout retentit; & par le péché du premier homme je suis conduit à un point fixe, le libérateur attendu par les Juifs *, & reçu par les Chrétiens comme l'unique fondement de nos espérances, comme le médiateur qui a pu seul rendre à Dieu sa gloire, & aux hommes le salut.

Le monde, qui, selon la pensée de l'Apôtre, a été créé en Jésus-Christ, en tant qu'il est le verbe de Dieu, l'image de sa

* *Omnes qui ab initio saculi fuerunt justi caput Christum habent. Illud enim venturum esse crediderunt, quem nos venisse jam credimus.* S. Aug. conc. 5, in Ps. 36.

substance, la splendeur de sa gloire, se trouve dignement réparé en Jésus-Christ *.

Change maintenant le plan de la Religion Chrétienne ; imagine, pour expliquer les prophéties, un Messie tel que le Juif se le figuroit, tel qu'il se le figure encore aujourd'hui, un monarque temporel, un roi conquérant : dès-lors, toute l'unité disparoît ; toutes les prophéties se démentent ; elles n'offrent plus qu'une ressemblance éloignée & contredite par mille endroits : on ne sait plus au vrai pourquoi un peuple choisi, pourquoi un Messie ; on ne sait plus ce que signifient dans les Prophètes tous ces beaux traits qui conduisent naturellement à l'idée d'un Roi, dont l'empire doit être fondé uniquement sur la destruction du péché, & dont le règne doit être celui de la paix, de la justice, & de la vérité : le tableau

* *Est imago Dei invisibilis..... in ipso condita sunt universa.....; ipse est ante omnes, & omnia in ipso constant..... ; complacuit per eum reconciliare omnia in ipsum.* Colos. c. 1, v. 16, 17, 19, 20.

de ſes ſouffrances n'a plus rien de réel : on ne voit plus de ſatisfaction pour les péchés des hommes, plus de victime, plus de ſacrifice, tel que les Prophètes l'ont annoncé : tandis que tout s'explique avec préciſion; tout ſe lie, les faits, les dogmes, nos myſtères, notre morale, nos ſacremens, nos rites, nos ſolemnités; tout ſe ſuit & s'accorde dans la Religion Chrétienne.

O Religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre enſemble, & que cette unité manifeſte avec éclat l'ouvrage de la Divinité! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y règne, ne publie pas plus hautement l'exiſtence d'un Dieu, que la Religion Chrétienne n'atteſte par ſon accord parfait l'œuvre du Très-Haut : & ſi, en comparant les merveilles de l'Univers & le beau ſpectacle que m'offre la Religion, j'apperçois quelques ombres à ce dernier tableau *; dois-je en être ſur-

* Ce ſont ces ombres, néceſſaires dans le plan de la divine ſageſſe, qui faiſoient dire à Saint Auguſtin; » qu'il y avoit dans la Reli-

pris! Dieu, pour nous laiſſer toujours également libres en nous éclairant ſans nous contraindre, en a répandu juſque ſur le premier.

Je t'ai donc expoſé, cher Valmont, la preuve de la Religion, je ne dis pas la plus ſenſible; ce caractère eſt réſervé, ce me ſemble, à la ſainteté de ſes dogmes & de ſa morale: mais je dis la plus grande, la plus belle à des ieux éclairés, puiſque l'unité des proportions & des rapports innombrables que la Religion renferme ne la rend pas moins admirable, que ne l'eſt dans l'ordre de la nature, le monde matériel & viſible, par l'accord de ſes parties entre elles, & par leur rapport commun à la gloire du Très-Haut & au bien général de tous les êtres.

Rappelle-toi cette penſée du célèbre Bacon, que, ſi l'on conſidère les ouvrages de la Nature ſéparés & ſans liaiſon, on pourra ſe laiſſer aller à quelque doute;

» gion aſſez de lumières pour éclairer les cœurs » droits, & aſſez de nuages pour aveugler les » impies «.

mais que, si on les envisage réunis & dans leur ensemble, ils formeront aux yeux du Sage la démonstration la plus complette; & applique cette juste & belle réflexion à la preuve sublime que nous offre l'unité de la Religion. Si nous ne prenions d'elle que différens traits épars & différens genres de preuves qui nous attestent sa divinité, peut-être y auroit-il lieu encore à des difficultés, quoique plus apparentes que solides; mais qu'opposer de raisonnable à ce grand tout, à cet ensemble parfait qu'elle nous présente?

Prends-y garde, mon fils; toujours & nécessairement l'erreur se dément par quelque endroit. Elle se dément d'autant plus aisément, qu'elle se forme par une plus longue succession d'années, & qu'elle embrasse une plus longue suite de faits: dès-lors toutes les parties de son ouvrage sont décousues, comme dans la Mythologie des Païens ou dans les rêveries de Mahomet, quelques efforts qu'on fasse après coup pour les réunir & les accorder; par-tout l'accord est interrompu, la chaîne se rompt comme d'elle-même, sans qu'il

sans ordre & sans suite. Tant il est vrai que l'unité est le caractère, qu'il est le plus difficile, qu'il est le plus impossible aux hommes de contrefaire, & par conséquent le caractère le plus essentiel & le plus distinctif de la vérité !

Que dois-tu donc penser de cette Religion, qui, dans une suite de plus de quatre mille ans à compter seulement jusqu'à Jésus-Christ, dans une chaîne d'événemens qui renferme l'histoire de tout un peuple, & en partie celle de tous les autres peuples qui ont eu avec lui quelque rapport, est parfaitement une & ne se dément par aucun endroit ?

Mais comme, dans la Religion Chrétienne, tout se prête un mutuel appui ; que sera-ce encore, lorsque tu retrouveras à chaque instant cette unité admirable dans sa perpétuité ? Je m'arrête, cher Valmont, & te laisse tout le tems de peser à loisir les réflexions que je viens de faire, avant de passer à cet autre caractère que la véritable Religion doit nous offrir.

NOTES.

PAGE 472.

(a) *TOUT en lui m'y ramène ; l'Agneau paſcal, le ſerpent d'airain, les différentes ſortes de victimes, &c.* Le premier & le principal mérite de l'ancienne loi conſiſtoit à repréſenter, à annoncer, à promettre Jéſus-Chriſt. Lui ſeul étoit la fin de la loi, comme parle l'Apôtre : *finis legis Chriſtus* *. C'eſt auſſi ce qui a dicté à S. Auguſtin cette expreſſion ſingulière, mais forte & énergique : *Tota lex grævida erat Chriſto ;* toute la loi travailloit à enfanter Jéſus-Chriſt. Or, comme l'a obſervé le pieux Auteur d'un livre ſur la connoiſſance de Jéſus-Chriſt : » Premièrement, il n'y a que Dieu qui ait pu préparer avec tant de ſplendeur les voies de Jéſus-Chriſt, avant qu'il deſcendît ſur la terre. En effet, la connoiſſance d'un avenir libre, ou la prophétie, eſt, de l'aveu du genre humain, réſervée à Dieu ſeul : pourquoi ? parce qu'elle ſuppoſe, & une ſcience infinie qui embraſſe les ſecrets les plus profonds, & une puiſſance infinie qui fait éclore à ſon gré les plus incompréhenſibles évènemens. Secondement, faire ſervir

* Rom. 10.

à la gloire de Jésus-Christ le ciel & la terre pendant quatre mille ans ; susciter en sa faveur des Prophètes, qui prédisent en détail tout ce qui le regarde ; varier les aspects, pour le montrer sous le voile transparent d'une infinité de figures ; établir une loi, dont les sacremens & les cérémonies le promettent, l'annoncent, le désignent ; voilà assurément une gloire où jamais aucun mortel n'a atteint, une gloire qui ne peut convenir qu'à un Homme-Dieu, au Fils unique du Père «. Et voilà en même tems ce qui contribue le plus à donner à la Religion Chrétienne ce caractère d'unité, qu'on ne sauroit trop admirer en elle.

PAGE 475.

(b) *Ces oracles incertains ou équivoques des Dieux du Paganisme, &c.* » Il n'y auroit jamais eu dans le monde des Oracles trompeurs, si les hommes n'eussent été intimement persuadés que Dieu, qui possède la science de l'avenir, daigne quelquefois la communiquer à ceux qu'il inspire. Une folle curiosité dans les uns & la cupidité dans les autres ont produit cette fausse imitation de la prophétie «. *M. l'Archevêque de Vienne.*

Presque par-tout l'erreur & le mensonge ont contrefait & imité la vérité, comme un alliage

trompeur imite les plus purs métaux ; s'enſuit-il qu'il n'y ait aucune différence entre ſa vérité & le menſonge ?

On cite quelques traits, qui, dans les Prêtres & les fauſſes divinités des Païens, ſembloient déſigner un eſprit prophétique, & qui, par-là même, tendent à affoiblir la preuve que nous tirons des prophéties renfermées dans nos livres ſacrés ; mais outre que les traits que l'on rapporte (du moins ceux qui paroiſſent les plus frappans) n'ont pour fondement que des ouï-dire & des autorités fort ſuſpectes ; on convient dans le Chriſtianiſme, que les démons, conſidérés comme ayant été, de concert avec la fourberie des Prêtres, les auteurs de ces oracles, ont pu en impoſer à cet égard par des illuſions, ainſi qu'ils en impoſoient à l'égard des miracles par des preſtiges ; ſans que d'ailleurs ils aient pu donner à leurs prédictions apparentes, le caractère eſſentiel d'une véritable prophétie. « Les eſprits dégagés de tout commerce avec la matière, dit l'illuſtre Prélat que nous venons de citer, ont bien plus de pénétration & de ſagacité que les hommes, ſoit pour la préviſion des effets purement phyſiques, ſoit pour la combinaiſon de l'avenir avec le paſſé. Ils peuvent même ſavoir & découvrir aux autres des ſecrets inacceſſibles à l'eſprit humain. Ainſi, ſelon la

remarque de quelques Pères, ont-ils prédit des maux dont ils devoient être les auteurs ; ainsi ont-ils manifesté dans un endroit ce qui étoit arrivé dans un autre lieu, trop éloigné pour qu'il fût humainement possible d'en être si promptement instruit. Mais la prévision certaine des actions libres (qui fait le véritable caractère de la prophétie) étoit au dessus des lumières de ces faux Prophètes du Paganisme : elle est réservée à la nature divine. Des oracles trompeurs, soit qu'ils fussent rendus par l'influence de ces esprits pervers, soit qu'ils n'eussent d'autre principe que la fourberie des devins consultés, n'ont jamais prédit des évènemens de cette espèce ; & toutes les fois qu'ils ont voulu en parler, l'ambiguité de leur réponse a décelé leur ignorance ». *L'incrédulité convaincue par les Prophéties.*

PAGE 487.

(c) *Des Prophètes, de ces hommes, &c.* On a prétendu jeter du ridicule sur les Prophètes & sur leur ministère, en plaisantant sur la manière dont quelquefois ils s'expliquoient : mais outre que des plaisanteries, souvent fondées sur des exagérations ou de fausses interprétations, ne répondent pas solidement à des faits bien constatés ; on devroit faire attention au

tems, aux mœurs, aux uſages, au caractère du peuple auquel ces vrais Juſtes étoient envoyés. Ce qui nous paroîtroit vil ou bizarre, à en juger par nos mœurs, n'étoit que ſimple & naturel du tems d'Homère & des Prophètes: il étoit d'ailleurs queſtion de parler à des hommes ſur qui les choſes matérielles & ſenſibles, & ſouvent même les plus groſſières en apparence, faiſoient ſeules une impreſſion vive & profonde. Dieu ſavoit bien donner à ſes interprètes, quand il le falloit, des expreſſions grandes & ſublimes; mais quelquefois auſſi, s'accommodant & ſe prêtant aux beſoins de tous, il dictoit ou permettoit à ſes Prophètes le ſtyle & la manière les plus propres à faire effet ſur l'eſprit de la multitude, ou les plus conformes à leur caractère & à leur génie particulier.

En général, les anciens parloient plus que nous à l'imagination & aux ſens, & perſuadoient plus ſûrement. » Ce qu'on diſoit le plus vivement, comme le remarque l'auteur d'Emile, ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des ſignes. On ne le diſoit pas, on le montroit..... Darius, engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris, & cinq flèches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans rien dire. De nos jours cet homme

eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put «. C'est ainsi que Dieu parloit aux Juifs par ses Prophètes.

Voyez, sur les objections frivoles & les fausses imputations qu'on a faites à leur égard, les excellentes *Lettres de quelques Juifs Portugais*, auxquelles pour les détails nous avons déja renvoyé. *Lettres* 2c. *& suivantes, T. 2, cinquième édition in-8°. 1772, chez Moutard.*

PAGE 489.

(d) *Ces étonnantes prédictions, si précises & si détaillées, sur le châtiment des Juifs, &c. sur Babylone, sur la Syrie, &c.* On peut voir le précis de ces différentes prophéties & leur juste application, dans la plupart de nos Apologistes, & spécialement dans M. l'Abbé Pey, *Vérité de la Religion Chrétienne prouvée à un Déiste, chez Humblot, deux volumes*; ainsi que dans l'*Incrédulité convaincue par les Prophéties*, de M. l'Archevêque de Vienne. On peut les voir aussi, pour la plus grande partie & de la manière la plus intéressante, dans l'Histoire ancienne de M. Rollin; Histoire, malgré la longueur des réflexions, si utile & si belle aux yeux de tous les vrais Sages. Au reste, ce qu'il

y a de bien remarquable & de bien frappant, c'eſt que les révolutions diverſes qu'ont éprouvées les Juifs, ne ſont à la lettre, que le développement de la grande prophétie que leur fit Moïſe avant de mourir, ſur tous les châtimens que leur feroit éprouver le Seigneur, s'ils lui étoient infidèles : c'eſt que, d'un autre côté, rigoureuſement punis, aſſervis, tranſférés parmi les autres nations, ils ſe relevoient toujours, &, au milieu de tant de cauſes de deſtruction, n'étoient jamais entièrement détruits ni confondus avec les autres peuples ; tandis que ceux-ci, quoique formant les plus puiſſans Empires, après avoir ſervi de verges & d'inſtrumens de providence entre les mains du Très Haut, étoient tour à tour détruits & briſés irrévocablement. Ainſi l'avoit annoncé le Prophète Jérémie. » Ne » crains point, ô Jacob ! toi qui es mon ſer- » viteur, dit le Seigneur, parce que je ſuis » avec toi : car je perdrai toutes les nations » parmi leſquelles je t'ai banni ; & pour toi, je » ne te perdrai point ; mais je te châtierai avec » une juſte modération, ſans t'épargner comme » ſi tu étois innocent «. C. 46, ℣. 28.

Quelque préciſes & détaillées que ſoient la plupart de nos prophéties, on voudroit qu'elles le fuſſent encore plus. » On voudroit que les Prophètes euſſent mis dans leur ſtyle la même

clarté, la même suite, & la même liaison, que comporteroit le style d'un historien. Car telle est l'obstination de l'Incrédulité; elle demande toujours de nouvelles lumières. Celles qu'on lui présente ne lui suffisent pas pour l'éclairer; & le désir chimérique d'une lumière plus vive, est le prétexte spécieux de son aveuglement volontaire..... Mais doit-elle faire dépendre son acquiescement d'une condition qui n'est ni nécessaire ni convenable.....? Indépendamment de la nature de l'esprit prophétique & du style qui lui est propre, il y a une raison qui a dû rendre les prophéties plus obscures & plus mystérieuses que des narrations historiques. Il ne convenoit pas que les premières eussent une clarté qui devînt un obstacle à leur accomplissement.

» Dieu n'est pas obligé de multiplier les miracles; il est même de sa grandeur & de sa sagesse, de ne pas altérer sans nécessité le cours des choses humaines, de mettre autant de douceur que d'efficace dans les ressorts de sa Providence. Il est manifeste qu'une prédiction aussi claire & aussi détaillée qu'une relation historique, ou ne seroit jamais accomplie, ou ne pourroit l'être que par un miracle. Supposons que toutes les prophéties sur Jésus-Christ eussent été rassemblées dans un seul & même discours, & rangées selon l'ordre des tems; qu'elles com-

mençaſſent par ſa naiſſance dans Bethléem, avec les circonſtances & les ſuites de cette naiſſance; qu'elles continuaſſent par ſa fuite en Egypte, ſon retour dans la Paleſtine, ſa vie cachée juſqu'à l'âge de trente ans; qu'elles décriviſſent enſuite toute ſa vie publique, ſes miracles, ſes prédications, ſes voyages dans la Judée, ſes combats contre une cabale puiſſante & jalouſe; qu'elles finiſſent par la perfidie d'un de ſes diſciples, par la lâcheté de tous les autres, par l'iniquité de ſes juges, par la rage de ſes bourreaux, par ſa mort ſur une croix, & par ſa réſurrection glorieuſe; ſuppoſons, dis-je, que tout cela eût été annoncé avec cette ſuite & ce détail, & de plus avec une telle clarté, qu'avant chaque action de Jéſus-Chriſt, les Juifs n'euſſent qu'à conſulter ſon hiſtoire prédite, pour ſavoir ce qu'il devoit faire: dans cette ſuppoſition, de pareilles prophéties ne pouvoient plus être humainement accomplies. Les Juifs, ſi bien avertis, ne pouvoient plus concourir, par leur incrédulité, à l'exécution des conſeils éternels.

» Il falloit un de ces prodiges, qu'on ne doit attendre, ni de la ſainteté, ni de la bonté de Dieu, pour effacer à chaque inſtant, dans l'eſprit des Juifs, des notions ſi nettes & ſi préciſes; ou, s'ils ne perdoient pas de vue ces notions,

pour

pour les faire agir volontairement contre les règles les plus communes de la prévoyance.

» Il en eſt à peu près de même des autres prophéties. Leur trop grande évidence en eût rendu l'accompliſſement impoſſible ſans un miracle. Le libre arbitre, dans l'uſage ordinaire que Dieu en a laiſſé aux hommes, ſeroit trop gêné par une connoiſſance ſi diſtincte de l'avenir. L'incertitude à cet égard leur eſt néceſſaire pour tenir dans leur détermination un juſte milieu entre un excès de confiance & un excès de crainte & de pareſſe.

» Il eſt vrai que les prophéties doivent préparer les eſprits juſqu'à un certain point à l'attente de leur accompliſſement. Il eſt vrai auſſi qu'elles doivent avoir une clarté ſuffiſante, pour rendre inexcuſables ceux qui méconnoiſſent cet accompliſſement quand il eſt arrivé. Ce double caractère ſe remarque dans les prophéties de l'ancien Teſtament, & ſur-tout dans celles concernant le Meſſie... Les Juifs, en liſant les anciens oracles, avoient conçu l'eſpérance d'un libérateur. Ils avoient même, ſur cet évènement ſi déſiré, un ſigne que la plupart des prophéties ne donnent pas : c'étoit l'époque à laquelle Jacob leur avoit prédit que le Meſſie paroîtroit, & la date des ſemaines de Daniel, dont la fin approchoit au tems de Jéſus-Chriſt.

Auſſi attendoient-ils alors le Meſſie promis ; & cette attente leur étoit commune avec les Samaritains, qui n'admettoient d'autres livres ſacrés que ceux de Moïſe. Il n'a tenu qu'à eux de reconnoître, dans la perſonne de Jéſus-Chriſt, tous les autres traits annoncés par tant de prédictions. Mais ces traits, répandus en différentes prophéties, & ſouvent cachés ſous des apparences plus conformes aux déſirs de leurs cœurs, n'avoient pas aſſez attiré leur attention. Ils s'obſtinèrent à les rejeter, lorſque Jéſus-Chriſt les leur montra ; & ils contribuèrent ainſi, ſans le ſavoir, à les vérifier, puiſque leur incrédulité étoit elle-même prédite.

» Une diſtribution ſi exacte de lumière & d'obſcurité, eſt peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans les prophéties. Un homme, à qui Dieu auroit ouvert le livre de l'avenir, ſans lui inſpirer la manière dont il devoit prédire ce qu'il y auroit vu, parleroit trop ou trop peu. Il n'appartient qu'à ce même eſprit qui a éclairé les Prophètes, de dicter des oracles, aſſez enveloppés pour que leur exécution n'ait pas beſoin d'un nouveau prodige ; aſſez clairs néanmoins pour qu'après l'évènement (ou dans le tems même que ces oracles s'accompliſſent), la vérité puiſſe en être apperçue par tous les eſprits attentifs «. *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties.*

On retrouve dans ces ſages réflexions, que nous avons crues trop importantes pour ne pas les rapporter ici, cette vérité ſi ſouvent inculquée dans ces Lettres ; que Dieu a tout diſpoſé dans ce monde pour ſervir de matière au mérite ou au démérite, & en faveur de la liberté : principe, qui, dans l'ordre de la nature & de la grâce, nous éclaire plus que tout autre ſur les voies ineffables de la Providence, ſur les opérations de la Divinité ; & qui forme la ſolution la plus générale aux difficultés qui nous étonnent.

LETTRE XL.

De la jeune Madame de Veymur (autrefois Mademoiselle de Senneville) à la Comtesse de Valmont *.

DEPUIS la dernière Lettre que je vous ai écrite, ma chère bonne amie, j'attends avec impatience de vos nouvelles; &, au gré de mes désirs, que vous êtes lente à m'en donner! Vous le savez: mes sentimens, tout partagés qu'ils sont, n'ont rien perdu de leur vivacité; mes nouveaux engagemens n'ont pu les modérer; & dans mon cœur, toujours tendre & sensible à l'excès, l'amour n'a rien pris sur l'amitié. Il m'en coûte donc bien de vous voir m'oublier si long-tems, d'être toujours si loin de vous; & mon désir le plus ardent seroit de pouvoir jouïr en ce

* Cette Lettre, de l'amie de Madame de Valmont, est la seule, de toutes les siennes, que l'on ait conservée; & c'est son caractère d'utilité qui l'a fait excepter.

lieu tout à la fois & de mon époux & de mon amie. Mais puisque pour le moment tant de contentement ne peut m'être donné, je vais m'en consoler, comme je l'ai fait jusqu'ici, en écrivant à l'une, & en lui parlant de l'autre. Oui, ma chère Emilie, sans risquer de vous ennuyer & de vous déplaire, je vais encore vous entretenir de mon mari. Eh, quel plus doux entretien pour deux cœurs qui en sentimens se ressemblent si bien!

M. de Veymur * me devient toujours plus cher, par la confiance qu'il me témoigne, & à cause des dangers dont je sens de plus en plus que cette union m'a préservée. O ma bonne amie! en nous parlant de ses égaremens, il ne nous avoit rien dit en comparaison de ce qu'il lui restoit à nous dire, & quelles leçons pour notre sexe, que le tableau des galanteries d'un jeune homme, lorsqu'il se les rappelle dans un âge où il s'en repent & s'accuse lui-même!

Je plains peu celles qui parmi nous

* Le frère du Comte.

veulent bien être séduites, qui appellent les dangers au lieu de les éloigner, qui préparent en quelque sorte les pièges où elles doivent se laisser surprendre, & creusent sous leurs pas les abîmes où elles ne tardent pas à se précipiter. Légères, volages, follement enjouées, pleines de confiance dans leurs forces comme dans leurs attraits, déjà cependant à demi vaincues lorsqu'on commence à les attaquer, aiguisant par le désir de plaire & par la vanité les traits qu'on leur lance, elles méritoient bien de succomber *, &

* Eh, quand, par impossibilité, elles ne succomberoient pas, n'est-ce rien pour une jeune personne vaine, étourdie, imprudente, que les soupçons qu'elle occasionne & les jugemens qu'elle fait porter ? Si la réputation, sur-tout pour les personnes du sexe, est le premier de tous les biens de cette vie, & la source la plus ordinaire de tous les autres, n'est-ce rien que de s'exposer à la perdre ? *La vanité, ainsi que l'étourderie, ces deux défauts*, dit M. d'Arnaud, *pour lesquels le monde a peut-être trop d'indulgence, entraînent souvent tous les inconvéniens du vice.* Hist. Angl.

ne doivent s'en prendre qu'à elles des fruits amers du coupable engagement qu'elles ont contracté. Que des transports indiscrets, que des mesures mal concertées, les décèlent à des ieux clairvoyans; que leur conduite éclate & les couvre d'infamie *; que le libertin qui les a séduites, soit le premier à trahir leur foiblesse, pour la faire mieux servir à son triomphe, que du moins las de se contraindre, dégoûté de sa conquête par le peu qu'elle lui a coûté & parce qu'elle n'a plus rien de nouveau à lui offrir, il l'abandonne indignement & porte ailleurs les mêmes hommages & la même inconstance; que ces tristes victimes de l'orgueil, de l'amour, & du plaisir, éprouvent toutes les fureurs de la jalousie, l'humiliant retour des rebuts & du mépris, toute l'horreur du repentir, ou

* » Il faut s'honorer pour être honorée, » comment peut-on mériter le respect d'autrui, » sans en avoir pour soi-même? & où s'arrê» tera, dans la route du vice, celle qui fait le » premier pas sans effroi «? *M. Rousseau.*

ne ſe conſolent de leur honte, que par de nouveaux égaremens & une honte plus grande encore : tout cela, ma bonne amie, n'a rien à quoi elles n'aient pu s'attendre, & qui doive nous étonner. Mais que des ames tendres & naïves, honnêtes & pleines de délicateſſe, incapables de vouloir jamais ni qu'on leur manque, ni ſe manquer à elles-mêmes, ſoient cependant la dupe du ſentiment, de l'eſtime, & de la confiance ; ſe voient jouées par l'artifice & l'impoſture ; ſoient trahies par leur candeur même ; &, ſans avoir conçu aucun ſoupçon du péril auquel trop de confiance expoſe, apprennent par leur chute & leurs malheurs que des plus petites précautions dépend l'unique ſûreté des vertus les plus pures : voilà ce qu'on ne peut trop plaindre, & ce qui ne peut trop ſervir à nous éclairer.

Ah, ma chère amie ! heureuſes celles que des circonſtances favorables, autant que leur ſageſſe, ont miſes à l'abri des dangers ! Car enfin quels ſecrets reſſorts ne fait pas jouer le vice pour triompher

de la vertu ? Que d'affreux myſtères en ce genre M. de Veymur m'a révélés ! & que, ſans l'horreur qu'il conçoit maintenant de l'art odieux qu'il a mis en œuvre, je ferois tentée de le haïr ! Mais je ferois bien injuſte : car enfin quelles fautes n'efface pas le repentir, lorſqu'il eſt ſincère ? Celui dont il eſt pénétré ne peut que lui aſſurer mon eſtime ; je dois le juger par ce qu'il eſt aujourd'hui, & non par ce qu'il fut autrefois ; & ſi la pitié pour toutes celles qu'il a ſéduites plaide encore contre lui, il mérite au moins d'être abſous par ſes remords. Par-tout il les porte avec lui ; c'eſt dans mon ſein qu'il les dépoſe ; & j'ai ſeule, en en recevant le triſte aveu, pu trouver le ſecret de charmer ſa douleur. Si je vous en fais part, ce n'eſt pas ſans qu'il le ſache & qu'il le permette : vous êtes pour lui comme une autre moi-même ; & en nous dévoilant à toutes deux ſes torts, il en ſera plus tranquille, s'il trouve ſa grâce au fond de notre cœur. O hommes ! hommes dangereux & perfides ! devrions-nous vous pardonner ſi aiſément

les maux que vous nous faites ! Car enfin, ma bonne amie, la cauſe de tout notre ſexe n'eſt-elle pas la nôtre ? Ah ! du moins avertiſſons nos ſemblables des périls qu'elles courent, apprenons à l'innocence à ſe mettre en garde contre la ſéduction, & félicitons-nous nous-mêmes d'avoir échappé à des écueils, marqués par de ſi triſtes naufrages.

Ici, ma chère Emilie, que n'aurois-je pas à vous raconter de tous les moyens qu'on emploie pour nous perdre, & des degrés preſque inſenſibles par leſquels on prépare notre chute ? Avec quel art on joue le ſentiment ! quel reſpect on ſemble avoir pour nous ! quels ſoins on prend d'étudier nos goûts pour s'y conformer ! quelle attention ſecrète à prévenir nos volontés, à flatter nos déſirs ! quelle honnêteté dans toute la conduite ! quelle décence dans les propos ! quelle imitation adroite & trompeuſe des vertus qui nous ſont chères ! quels ménagemens pour s'attirer notre confiance & nous forcer à agréer celle qu'on nous témoigne ! Mais enſuite quel abus de

cette confiance même ! quels ſecrets ſimulés, pour nous en arracher de plus réels ! quelle aſſiduité & quels artifices, pour ſe rendre néceſſaire ! L'eſt-on devenu ? on ſe permet alors des entretiens plus tendres ; on nous engage à des lectures plus ſéduiſantes ; on nous amollit par des ſpectacles & par les fêtes les plus galantes ; on hazarde enfin des aveux plus directs ; on y fait ſuccéder le langage expreſſif des paſſions les plus vives, de la jalouſie, de la crainte, & du déſeſpoir ; on réitère les ſermens d'être fidèle : mais dirai-je tout, ma bonne amie, à la honte des ſéducteurs ? O ciel ! quelles intrigues & quelles honteuſes manœuvres ! Des lettres ſuppoſées ; des domeſtiques ſéduits & pervertis ; de fauſſes démarches, dans leſquelles on nous engage ſans nous en laiſſer appercevoir les ſuites ; des occaſions funeſtes amenées & préparées de loin par le Vice qui s'agite & qui veille, tandis que l'Innocence repoſe ſans ſoupçons & ſans crainte ; des perſécutions ſuſcitées avec adreſſe au ſein d'une famille, pour nous faire tomber entre les bras de

celui même qui les a fait naître ; les trames les plus noires, ourdies dans le plus profond silence..... O comble d'horreur ! les mystères d'iniquité se consomment ; & une malheureuse victime de tant de noirceurs a cessé d'être sage, avant que son cœur, encore ennemi du vice, ait cru pouvoir jamais abjurer la sagesse. Tel est le terme fatal, où de petites précautions négligées ont conduit tant d'ames honnêtes, qui, par éducation, par un fonds de raison, de Religion même, par sentiment, ne sembloient nées que pour la vertu.

Quels moyens donc de parer à de si grands malheurs ? Les voici, me dit encore mon mari, & ce sont les seuls vraiment à l'épreuve de tout genre de séduction : s'inquiéter peu du soin de plaire, & uniquement de celui de se faire honorer ; veiller sur les plus légères impressions de son esprit & de son cœur, & commencer par faire un pacte avec son imagination, pour ne lui permettre jamais de s'égarer sur les objets qui peuvent servir à l'enflammer ; avoir une

amie respectable, & l'amie la plus sûre est une mère vraiment digne d'en servir, si l'on a le bonheur de la posséder : lui ouvrir son cœur sans réserve, ou, à son défaut, à toute autre amie qui soit assez tendre, assez sage pour pouvoir la remplacer ; se défier de quiconque nous flatte, de tout ce qui tend à amollir notre ame & à affoiblir nos principes ; se mettre en garde contre toute espèce de liaison trop intime, de rapport trop étroit avec des personnes d'un autre sexe ; & se souvenir que l'habitude vient enfin jusqu'à nous rendre aimables ceux qui d'abord nous étoient le plus indifférens : c'est ainsi qu'on garde son propre cœur ; qu'on vit heureuse, tranquille, maîtresse de soi-même ; qu'on est toujours respectable, toujours respectée ; & qu'on jouit au dedans de soi de ce témoignage si flatteur & si doux, qu'en effet on mérite de l'être.

Tels sont, ma bonne amie, les sages conseils d'un homme qui a si bien connu le monde, nos dangers, nos foiblesses, & nos ressources. Puissions-nous

n'avoir jamais beſoin de nous rappeller ſes leçons pour nous-mêmes ! Puiſſent-elles dans notre bouche devenir utiles à celles, qui, moins attentives & moins inſtruites, en auroient plus beſoin que nous !

LETTRE XLI.

De la Comteſſe au Marquis.

UN évènement bien triſte, qui fait l'entretien de toute la Cour & la fable des courtiſans, en ne donnant que trop à penſer à mon mari ſur le compte de Lauſane, ne laiſſe plus de bornes à ſes ſoupçons jaloux, & ne me permet guères d'en mettre à mes allarmes.

Une femme du plus haut rang, dont j'aime mieux que vous appreniez le nom par un autre que par moi, vient de donner l'exemple & la preuve des funeſtes ſuites qu'entraînent l'oubli des vrais principes & le manque de Religion. Cette femme, autrefois l'objet de l'eſtime publique par ſon attachement à ſes devoirs & la pureté de ſa foi, a été forcée par ſon mari de recevoir chez elle le Comte de***, ami intime du Baron, & philoſophe comme lui. Elle n'avoit d'autre enfant qu'une fille très-jeune encore, qui, marchant ſur ſes traces, ſe faiſoit

diſtinguer déjà par ſes vertus, autant que par ſes agrémens & ſa beauté. Le Comte ne tarda pas à s'inſinuer dans leur eſprit, en déguiſant avec art le venin ſubtil de ſes dangereux ſyſtêmes. Il affecta devant elles toute la délicateſſe du ſentiment; il leur parla le langage de la vertu la plus pure; ſans ſe donner pour un homme qu'animoit l'eſprit de la Religion, il les diſpoſoit à croire que ſans elle on pouvoit avoir, dans le degré le plus éminent, toutes les qualités qui font l'honnête homme ſelon le monde, & qu'on les avoit même d'autant plus ſûrement qu'elles ne prenoient alors aucune teinte de foib'eſſe & de ſuperſtition. Il maîtriſa ainſi par degrés leur eſtime & leur confiance. Il fit plus; en leur prodiguant les éloges les plus flatteurs, en leur marquant à chacune en particulier les égards & les ſoins les plus empreſſés, il leur inſpira des ſentimens plus tendres dont elles n'avoient pas encore appris à ſe défier. Trop éclairé ſur ſes premiers ſuccès, il ne crut pas pouvoir mieux aſſurer ſon triomphe, qu'en s'attachant à cor-

rompre entièrement leur esprit, pour réussir plus facilement à pervertir leurs mœurs : il y parvint. Il commença par leur faire naître des doutes ; il leur prêta des livres qui renfermoient tout le poison de l'incrédulité ; il leur inspira la vanité du bel esprit, & le goût des recherches curieuses ; il leur parla le jargon de la Métaphysique & des sciences les plus abstraites ; il leur dévoila avec moins de ménagement sa façon de penser, & les fit passer en peu de tems, de l'estime & de l'attachement pour sa personne, à l'estime & à la croyance de ses opinions.

Le mari s'apperçut trop tard du dérangement que cette nouvelle philosophie causoit dans sa maison. Il voyoit les occupations essentielles absolument négligées, pour de dangereuses spéculations & de vaines subtilités ; les devoirs de la Religion omis ; les bienséances méprisées ; ses avis fort mal reçus ; une sorte de pédantisme à la place d'une sage & heureuse simplicité ; les domestiques devenus raisonneurs, à l'exemple de leurs maîtresses ; une académie de faux savans

& de faux ſages, tenant chez lui des ſéances réglées; & ſes plus anciens amis, victimes des grands airs, de la ſuffiſance, & du mépris, forcés de ſe retirer. Il voulut remédier au mal que lui-même avoit occaſionné, & pria d'éloigner le Comte; mais il n'étoit plus tems. La mère & la fille jetèrent les hauts cris; on menaça, on fulmina; on traita le bonhomme d'eſprit foible, ſuperſtitieux, & tyrannique, d'homme dur & ſauvage, avec lequel il étoit impoſſible de vivre; on parla de ſe ſéparer. Le pauvre mari fut obligé de prendre patience & de plier. Le Comte, plus en crédit que jamais, ſe ménagea avec une adreſſe toujours nouvelle entre la mère & la jeune perſonne, qui toutes deux ſe croyoient l'unique objet de ſes ſoins & de ſon amour. Il obtint bientôt ſur la dernière une victoire facile, qui malheureuſement eut des ſuites. La mère, outrée de ſe voir jouée elle-même ſi indignement, déſolée d'avoir porté par ſon trop de confiance le déshonneur dans ſa famille, dévorée par la jalouſie, & livrée au plus furieux déſeſpoir, a fait

un éclat qui a perdu sa fille, & a fini par se tuer d'un coup de poignard.

Valmont ne fait que parler devant moi d'une si horrible catastrophe, & je ne sais trop quelle conséquence il prétend en tirer par rapport à moi. Faut-il donc qu'il m'assimile à des femmes peu sages, qui ont perdu de vue le précieux flambeau de la foi, pour se plonger dans les sombres & épaisses ténèbres de l'irréligion ? Quoi qu'il en soit, ses moindres entretiens avec moi couvrent toujours quelque reproche, ou renferment au moins de secrètes leçons. Son ame est ouverte à toutes les impressions désavantageuses qu'on veut lui faire prendre. Mon père ! ai-je raison de trembler ?

J'ai toujours recours à vous, pour charmer mes ennuis, & pour me consoler comme mère de ce que je souffre comme épouse. Vous vous souvenez, sans doute, de la promesse que vous m'avez faite, de me donner encore quelques avis sur l'éducation de mes enfans par rapport à la Religion *. J'en sens plus que jamais

* Voyez la fin de la Xe. Lettre.

la néceſſité : & c'eſt ici le moment de me tenir parole, non ſeulement pour les fruits qu'ils en retireront un jour, mais pour faire diverſion à mes peines, par les objets les plus intéreſſans que vous puiſſiez m'offrir dans l'eſpèce d'accablement où je ſuis.

C. N. Monnet inv. L. Le Grand sculp.

La Reine *BLANCHE* instruisant son Fils

LETTRE XLII.

Du Marquis à Emilie.

TES craintes, ma chère fille, m'en inspirent de très-vives à moi-même. Ne parle pas toutefois de te laisser abattre & décourager, toi, que j'ai toujours vue si pleine de confiance dans le Seigneur, & si résignée. Tu le sais, mon Emilie, jamais il n'abandonne le juste qui espère en lui; il fait servir les plus grands maux au vrai bien de ceux qui l'aiment; & des humiliations, des peines qu'il leur envoie, naissent, chacun dans son tems, le mérite & le bonheur. Il te chérit, ma fille, puisqu'il t'éprouve, & que c'est par les croix, que, sur les traces de son divin Fils, il nous conduit plus sûrement à partager avec lui son royaume & sa gloire. Il ne permettra pas d'ailleurs que tu sois tentée au dessus de tes forces; tu peux te reposer sur lui de l'issue du combat, comme des fruits de la victoire.

Revenons, ma chère Emilie, à la

promeſſe que je t'ai faite, & que tu me rappelles. Je reſpecte trop tes vues & tes motifs, pour balancer un ſeul moment à la remplir. Il s'agit de former un jour tes enfans à la Religion en même tems que tu travailleras à les rendre raiſonnables : & c'eſt ſur cela même que j'avois commencé autrefois à te donner quelques avis.

» La Religion ! diront encore ici nos » prétendus Sages ; mais ſi c'eſt la vôtre, » ſi c'eſt la Religion du Chrétien, quelle » priſe donne-t-elle à la raiſon « ? Quelle priſe ? celle que peut y donner une autorité raiſonnable & néceſſaire. Ce n'eſt point avec toi, mon Emilie, que j'ai dû diſcuter la nature & la force de cette autorité ; c'eſt avec Valmont, puiſque c'eſt lui qui oſoit la méconnoître. Pour toi, ma fille, lorſque les mécréans de nos jours voudront tourner tes inſtructions & ta méthode en ridicule, il te ſuffira de leur répondre : » Inſtituteurs du » genre humain ! je reſpecte vos rares » connoiſſances ; mais avant que de vou- » loir m'aider à élever mon fils, accor-

» dez-vous du moins ſur les grandes vé-
» rités que vous êtes venus apprendre aux
» hommes. Offrez-leur quelque choſe
» de précis : car l'état d'incertitude, ſur
» ce qu'il leur importe le plus de ſavoir,
» n'eſt pas l'état de la nature ; chez tous
» les peuples elle le rejette avec horreur.
» Edifiez donc une fois, & ne vous bor-
» nez pas toujours à détruire ; mais édi-
» fiez de manière que je ſache à quoi m'en
» tenir. Si vous ne pouvez pas vous ac-
» corder entre vous ; ſi ce que l'un rejette,
» l'autre l'adopte ; ah ! du moins accor-
» dez vous avec vous-mêmes, & ne me
» rendez pas, ainſi que mon fils, le mal-
» heureux jouet de vos variations perpé-
» tuelles & de vos étonnantes contradic-
» tions ; ne m'expoſez pas à ne rien croi-
» re, pour vous avoir cru trop légère-
» ment. S'il eſt encore quelques vérités
» que vous ayez retenues, je ſais où
» vous les avez puiſées : ſans aller juſ-
» qu'à vous, je n'ai qu'à remonter à la
» ſource ; je les y trouverai dans toute
» leur pureté, & je n'aurai pas à crain-
» dre, qu'au milieu des longs circuits

» que vous leur faites faire, elles ayent » été corrompues ou empoisonnées sur » la route. Si vous avez aussi des mystè- » res à m'offrir (& que d'étranges myſ- » tères vos interprétations sur la nature » ne renferment-elles pas !), je préfère à » ceux que je ne croirois que d'après » vous, ceux dont je puis dire sur quel » fondement raisonnable je les crois. Le » monde entier n'est pas fait pour se prê- » ter à vos admirables systêmes, qu'on ne » peut comprendre ; mais il est fait pour » recevoir une tradition pure, appuyée » sur des faits éclatans qui ne permettent » pas de la confondre avec la voix de » l'imposture «.

Consultons-la donc, ma fille, cette tradition éclairée, puisqu'il en est une qui nous a transmis le dépôt précieux des grandes & importantes vérités, d'une manière bien plus facile & bien plus sûre que le raisonnement n'eût pu faire. Eh, cette tradition est elle-même si raiſon- nable ! J'ai besoin d'une autorité : ce ne sera pas celle de nos faux Sages que je prendrai pour guide, nous venons d'en

dire

dire les raiſons ; mais ce ſera celle du Chriſtianiſme. Il faut bien achever de montrer Dieu aux hommes par la Religion révélée, puiſqu'on ne l'a juſqu'ici bien connu que par elle ; & que de toutes les Religions qui ont prétendu nous inſtruire, il n'y a que celle que je profeſſe qui m'offre des lumières, un culte, & des vertus dignes de lui.

D'après ce petit nombre de réflexions, tu inſtruiras d'abord ton fils, comme le premier homme, ſortant des mains de ſon Créateur, a dû inſtruire le ſien, ou comme les enfans de celui-ci ont inſtruit leurs enfans. Qu'ont-ils dû leur dire ? Sans s'arrêter beaucoup à philoſopher avec eux (& le monde n'eût pas été ſi pur dans ce bel âge, ſi déjà il y eût eu des Philoſophes *), ils leur diſoient ſans doute :

* Ce trait d'humeur de la part du Marquis ne doit pas faire penſer mal de ſon reſpect pour la ſaine Philoſophie. Pourquoi faut-il que les hommes ne mettent que le nom à la place des choſes, & qu'ils ayent avili par l'abus ce qu'il y a de plus reſpectable ?

» Mes enfans, ce bel univers n'a pas » toujours été, & vous êtes environnés » de toute part des preuves éclatantes de » ſa nouveauté *. Il n'y a pas toujours eu » des hommes; c'eſt par notre père que » le genre humain a commencé, &, preſ- » que ſous ſes ieux, que le monde a été » créé «. Ils leur racontoient enſuite, en termes ſimples & vrais, l'hiſtoire magnifique de la création; & ils ne s'attendoient sûrement pas, que, parmi leurs deſcendans, il viendroit un jour des Sages qui démentiroient leurs aïeux, pour faire honneur de la conformation du monde au concours fortuit des atômes.

» Mes enfans, reprenoient-ils, le » monde a été plus parfait que vous ne » le voyez; l'ordre tout ſeul s'y laiſ- » ſoit appercevoir; & s'il s'y rencontre

* Les Annales du monde nous les offrent, à nous-mêmes, ces preuves; & à nos découvertes en tout genre, on pourroit dire, ſans trop de témérité, ce me ſemble, que le monde eſt encore dans ſon enfance. Voyez ci-deſſus page 311.

» aujourd'hui des désordres apparens, si » l'homme n'y jouit pas d'une félicité » plus pure, ce n'est pas la faute de son » auteur «. Ils leur exposoient, en même tems, le premier précepte imposé à l'homme pour éprouver son obéissance. » Créé libre, l'homme pouvoit obéir; » il le devoit, & ne l'a pas fait. Pour le » punir, la nature a changé pour lui; » elle a changé pour nous. Gardons-nous » d'accuser d'injustice l'Etre suprême, » duquel nous tenons l'existence & tous » les biens dont nous jouïssons. Il ne » nous devoit pas des dons plus grands » que ceux qu'il nous a faits; & les biens » dont nous sommes privés ne doivent » pas nous rendre ingrats pour tous ceux » qui nous restent. Admirons au con- » traire son extrême bonté, il saura tirer » le bien du mal même. Il ne nous a pas » dévoilé tous ses secrets; mais il nous » en a dit assez pour nous faire attendre » un Réparateur, qui lui rendra plus » de gloire que la faute de notre père, » que celles de tous les hommes, ne » peuvent lui en ôter; & qui rendra aux

» hommes eux-mêmes, s'ils s'empreſſent
» à le mériter, un bonheur plus grand
» que celui qu'ils ont perdu. C'eſt la
» grande promeſſe ; il la renouvellera
» ſouvent a notre poſtérité. Puiſſe-t-elle
» ſe tranſmettre d'âge en âge, toujours
» également pure, & toujours plus claire
» à meſure qu'elle approchera de ſon ac-
» compliſſement ! Puiſſions-nous en pro-
» fiter d'avance ! & puiſſent ceux qui la
» verront accomplie, en profiter comme
» nous « !

Imite ce langage, ma fille. Le livre le plus ancien que nous ayons, c'eſt celui du Légiſlateur des Hébreux, ce ſont les divines Ecritures : je crois en avoir prouvé à ton mari l'authenticité, mieux que je ne pourrois lui prouver celle des titres qui conſtatent notre ancienne nobleſſe, mieux qu'il ne prouveroit lui-même celle des livres qu'il regarde comme les plus authentiques. La tradition la plus ſoutenue, la plus conſtante, & je puis dire la plus étendue, vient à l'appui des faits que ces ſaints livres renferment. Non ſeulement la chaîne de

cette tradition eſt la plus belle que l'œil ſavant & critique puiſſe obſerver ; mais les faits mêmes, quoique tranſmis dans des tems différens, & par différens Auteurs, ont un enchaînement merveilleux & qu'on ne peut trop admirer. Par-toût c'eſt l'hiſtoire de Dieu, de ſes attributs, de ſa providence, de ſes promeſſes ; c'eſt en général l'hiſtoire des grandes actions, des grandes vertus, & celle de la plus ſainte Religion.

Prends du moins, chère Emilie, l'abrégé de nos livres ſacrés ; racontes-en les principaux traits à ton fils ; par ces narrations, auſſi intéreſſantes qu'inſtructives, ſuis avec lui le fil des principaux évènemens ; par le charme de tes récits, élève ſon eſprit aux plus ſublimes vérités : & en travaillant à l'éclairer d'une manière ſolide ſur ſa Religion, tu le rempliras déjà de l'enthouſiaſme ſacré des plus hautes vertus. A meſure que ſes connoiſſances s'étendront, que ſa raiſon ſe fortifiera ; fais-lui ſur-tout enviſager d'un œil ferme & sûr, l'étonnant rapport des deux Teſtamens &

l'unité parfaite du plan de la Religion *.

Au milieu de ces grands objets, avec lesquels cependant peut se familiariser un âge encore tendre, il est des notions plus

* » Je connois un homme entre autres, dit M. l'Abbé Fleury, qui est passablement instruit de sa Religion, sans avoir jamais appris par cœur les Catéchismes ordinaires, sans avoir eu pendant l'enfance d'autre maître que son père. Dès l'âge de trois ans, ce bonhomme le prenoit sur ses genoux le soir après s'être retiré, lui contoit familièrement, tantôt le Sacrifice d'Abraham, tantôt l'histoire de Joseph, ou quelque autre semblable; il les lui faisoit voir en même tems dans un livre de figures; & c'étoit un divertissement dans la famille de répéter ces Histoires. A six ou sept ans, quand cet enfant commença à savoir un peu de latin, son père lui faisoit lire l'Evangile & les livres les plus faciles de l'ancien Testament ayant soin de lui en expliquer les difficultés. Il lui est resté toute sa vie un grand respect & une grande affection pour l'Ecriture sainte & pour tout ce qui regarde la Religion «. *Catéchisme Historique*, *Discours Préliminaire*.

Ce *Catéchisme* de M Fleury est un des plus propres aux instructions dont il est ici question.

délicates, plus difficiles à saisir ; ce sont celles des mystères. Ici, ma fille, que ton œil ne se trouble pas. Abaisse tes regards par respect, élève-les ensuite avec assurance ; contemple ce qu'il t'est permis d'appercevoir, & montre à ton fils ce qu'il peut voir lui-même. Qu'il ait du mot de *mystère* une idée claire & précise, comme d'une vérité qui ne se dévoile qu'en partie, & attire notre croyance sur ce qu'elle a de plus caché, par sa liaison avec des choses plus connues qui nous en garantissent la certitude. Indépendamment de la Religion, la nature toute seule ne cesse de nous en offrir, & nous force de croire ce qu'ils ont d'obscur, par ce qu'elle nous y montre de certain.

A l'égard du mystère lui-même, rends-lui sensible ce qui peut en quelque sorte le devenir. Sa nature, comme nous venons de le dire, est de ne pas être compris tout entier, mais de se faire voir cependant sous un jour qui le spécifie & le distingue suffisamment. En lui parlant du Réparateur, du Messie, tu te verras

conduite au myſtère de l'adorable Trinité. Un ſeul Dieu en trois perſonnes, une nature divine plus féconde encore au dedans qu'au dehors; quelle étonnante vérité! mais fais remarquer d'abord à ton fils, que ce myſtère ne renferme rien qui ſe contrediſe. Un jour viendra où je lui montrerai, comme je l'ai montré à Valmont *, que juſqu'ici les hommes les plus éclairés ne l'ont pas jugé contradictoire; qu'ils l'ont cru, qu'ils l'ont adoré; & qu'ils n'ont pu, même en l'y cherchant, y trouver de contradiction.

Il y a ici dans les mots quelque obſcurité, j'en conviens; mais elle tient à la nature de la choſe: elle ne fait point exception à la règle de n'admettre, dans l'ordre naturel, que des idées claires; puiſqu'elle eſt ſur un objet, qui eſt au deſſus de la raiſon ſans lui être oppoſé: & où la notion préciſe de l'un des termes nous manque, fondés comme nous le ſommes ſur l'autorité de Dieu même, la

* Voyez ci-deſſus, Lettre XXXIe.

croyance de l'objet, suffisamment distinct sous de certains rapports, plus confus sous d'autres, ne nous manquera pas.

Ecoute ensuite comme parle sur ce mystère notre célèbre Bossuet; ainsi pourras-tu avec le tems te faire entendre de ton fils *.

» Dieu, en se contemplant lui-même, » engendre éternellement son verbe, qui » est l'expression parfaite de sa vérité, son » image, son fils unique, le plus pur » éclat de sa lumière, & l'empreinte de » sa substance **. Dieu & son verbe, en » se contemplant mutuellement, s'unis- » sent par l'amour, & produisent l'Esprit » Saint, l'éternelle union de l'un & de » l'autre «.

Mais, parce que l'homme est formé à l'image de Dieu même, c'est aussi dans

* Voyez le Discours sur l'Histoire Universelle par M. Bossuet, seconde partie. Cet excellent Ouvrage sera toujours un des plus beaux monumens de la Religion, comme il est, de l'aveu de M. de Voltaire, un des plus beaux chefs-d'œuvres de l'éloquence.

** Hebr. 1, 3.

l'homme, & en considérant les richesses qu'il porte au fond de sa nature, que tu trouveras, à la portée de ton élève, une espèce d'image de cet adorable mystère. Je contemple la vérité, je me contemple moi-même; & je sens naître en moi la pensée, ce germe de mon esprit, cette parole intérieure, ce verbe qui est le fils de mon intelligence, la plus pure lumière de mon ame, & l'image de sa substance. La fécondité de mon esprit ne se termine pas à ce verbe que je fais naître en moi. J'aime, & cette parole intérieure, & l'esprit où elle naît; & en les aimant, je sens en moi quelque chose qui ne m'est pas moins précieux que mon esprit & ma pensée, je veux dire, cet amour qui est le fruit de l'un & de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux & ne fait avec eux qu'une même vie. Ces trois choses, & l'intelligence qui m'est propre, & la pensée que j'en ai, & l'amour que cette contemplation fait naître, se supposent mutuellement, se répondent l'une à l'autre, ont entre elles une nature commune, & ne forment à

elles trois qu'une même ſubſtance. Ainſi, autant qu'il peut y avoir de rapport entre Dieu & l'homme, ainſi, & d'une manière bien plus excellente & plus relevée, ſubſiſte la Trinité que nous adorons.

Mais nous-mêmes, qui ſommes l'image de la Trinité; nous-mêmes, à un autre égard, nous ſommes encore l'image de l'Incarnation, de cet autre myſtère que tu dois expoſer à ton fils, ce myſtère également profond, mais qu'on ne doit pas nier parce qu'on ne peut le comprendre. Eh quoi donc, nos Eſprits-forts feront tant les difficiles, lorſqu'il ſera queſtion d'en croire ſur nos dogmes une autorité, qu'ils devroient apprendre à connoître pour la mieux reſpecter; & ils le feront ſi peu, lorſqu'il s'agira de nous propoſer comme des vérités leurs inventions & leurs ſyſtêmes? Quoi, Philoſophes peu ſages & incompréhenſibles à eux mêmes, ils feront quelquefois de leur Dieu l'ame de la nature, & ils voudront que la nature en ſoit le corps; ils feront de tous les êtres une ſeule ſubſtance, ils mêleront tout, ils confon-

dront tout, ils changeront les notions les plus communes, ils brouilleront toutes les idées; & il leur ſera impoſſible de croire, ſous prétexte qu'ils ne le conçoivent pas, que par un amour infini la nature divine a daigné s'unir à la nature humaine, ſans altérer, ſans confondre ces deux natures, ſans ôter à la première aucun de ſes attributs, & ſans l'aſſujettir à aucune des imperfections de la ſeconde ! Pour nous, ma fille, moins entêtés des chimères d'une orgueilleuſe philoſophie, & plus dociles à la voix du Seigneur, rentrons encore en nous-mêmes, & admirons-y cette union inconcevable, & cependant ſi ſenſible pour nous, de deux natures oppoſées, l'eſprit & la matière, l'ame & le corps. Quel étonnant prodige les raſſemble dans un même être & en fait une même perſonne ? Quel lien inconcevable les unit ? Le Spinoſiſte tranchera le nœud qu'il ne peut délier : mais que le vrai Sage, qui ne ſauroit confondre deux ſubſtances ſi différentes en nature & en propriétés, lève à nos ieux le myſtère; & nous lui

rendrons ſenſible celui de l'Incarnation. Admirons, s'il faut nous élever plus haut encore, cette idée ſi poſitive de l'infini, reçue dans un eſprit fini & limité; & ici, ma fille, la comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que cette idée admirable ne contracte rien des imperfections & des défauts de l'eſprit qui la reçoit, & le ſurpaſſe infiniment.

Ce que je te dis ſur les myſtères, relativement à l'inſtruction de tes enfans, c'eſt à toi à leur en ménager le développement ſelon la portée de leur entendement & ſes progrès; faiſant toujours en ſorte que les idées claires accompagnent & ſoutiennent ce qui, par la nature du myſtère, doit reſter néceſſairement obſcur. Mais ſur-tout applique-toi à leur faire tirer des conſéquences pratiques de ces grandes notions, qui n'ont pas été données aux hommes pour n'être à leur égard que des dogmes purement ſpéculatifs: car c'eſt là le grand défaut des enſeignemens ſur les vérités de la Foi, & celui qui fait de la plupart des Chrétiens, des hommes qui ont une

ſcience à part pour la Religion, & une autre pour les mœurs. Fais donc concevoir à ton fils, envers l'Etre ſuprême, tout le reſpect que la profondeur des myſtères cachés dans la nature divine doit lui inſpirer; tout l'amour que doit exciter en lui la charité immenſe d'un Dieu, auteur de la grâce & de la nature, ſource de tout don, & qui s'eſt donné lui-même; toute l'obéiſſance & la fidélité que doivent y faire naître les attributs de la Divinité, ſon pouvoir, ſa bonté, ſa ſageſſe; tous les fruits qu'il doit retirer des grands exemples de l'Homme-Dieu; toute la charité pour les hommes que doit porter au fond de ſon cœur le ſouvenir d'un Dieu, qui, en leur faveur, s'eſt fait homme lui-même, & qui n'a point connu d'exceptions ni de bornes dans ſon amour.

Rends tes inſtructions aimables; écarte loin d'elles l'ennui qui les feroit paroître inſipides, & le dégoût qui les rendroit infructueuſes. Excite dans ton élève le déſir de les entendre, en piquant ſa curioſité par une ſage réſerve, en les lui

faiſant conſidérer moins comme une leçon que comme une récompenſe, & en ne lui laiſſant pas même appercevoir, s'il ſe peut, l'intention que tu auras de l'inſtruire. Diffère-les plutôt que de les donner à contre-tems, c'eſt-à-dire, comme de vains ſons, qui n'étant pas compris ne ſe répètent qu'avec peine, & qu'on n'a fait entrer dans l'eſprit que par la contrainte. Imprime-les par tes careſſes; elles ne ſont dangereuſes, que quand elles reſſemblent dans une mère à un acte de foibleſſe & de dépendance, mais non pas quand elles ne reſſemblent qu'à la tendreſſe & à l'amour. Souviens-toi de celles que la Reine Blanche prodiguoit à ſon fils, lorſqu'en le prenant ſur ſes genoux, elle lui diſoit: *Mon fils, Dieu m'eſt témoin combien vous m'êtes cher; mais j'aimerois mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un ſeul péché mortel.* C'eſt ainſi qu'elle lui a fait aimer ſes leçons; c'eſt ainſi qu'elle-même s'eſt rendue aimable à ſes ieux & reſpectable pour toujours; c'eſt ainſi encore, qu'en en faiſant un grand Saint, elle en a

fait un grand Roi. Emploie donc, à ſon exemple, cet innocent artifice d'une mère tendre, qui frotte de miel les bords du vaſe qu'elle préſente à ſon fils, & par cette amorce lui fait boire la liqueur ſalutaire qu'il renferme *.

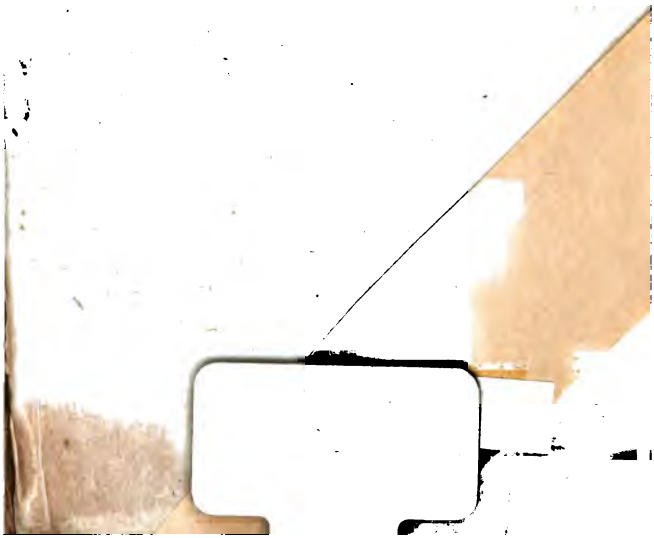
---

* C'eſt la penſée ingénieuſe du Taſſe dans ces vers de la Jéruſalem délivrée.

Così a l'egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gli orgli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E da l'inganno ſuo vita riceve. CANTO I.

Fin du Tome ſecond.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06544 3072



voulons-nous qu'il n'y ait point de malheureux parmi nous ? Eh, qui auroit l'ame assez mal faite pour ne le pas vouloir ? Que chaque famille aisée adopte une famille pauvre ; que celle qui l'est davantage en adopte plusieurs ; qu'au lieu de se livrer aux dépenses somptueuses, à celles qui ont pour objet des choses vaines & futiles, elle se dépouille, en faveur de cette famille qu'elle aura adoptée, d'une partie de son superflu ; qu'elle l'aide de ses conseils & de sa protection ; qu'elle lui ménage des ressources par son crédit ; qu'elle agisse & fasse des démarches en sa faveur : elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entière ressuscitée par ses soins ; elle fournira, à l'artisan qui en est le chef,

---

» contre l'humanité, toutes les fois qu'un seul » membre de la société souffre, & qu'on ne » l'ignore pas. Qu'on juge de là, combien peu » il y a d'occasions & de Gouvernemens où le » luxe soit permis ; & qu'on tremble de s'y » laisser entraîner, si on a quelque reste d'humanité & de justice ». *Mélanges, &c. t. 4.*

des instrumens pour son travail ; elle sauvera du danger l'innocence de tendres enfans, qui se seroient perdus par la misère ; elle favorisera la naissance & l'accroissement de leurs foibles talens. Et qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il en couteroit pour une si belle œuvre : non seulement on est bien payé, au fond de sa conscience, du bien que l'on fait dans une pareille adoption, par l'extrême plaisir qu'on éprouve en le faisant ; mais cette adoption se maintient à moins de frais qu'on ne pourroit le croire : lorsqu'on se charge d'une famille où tous les membres travaillent, il faut peu de chose pour rendre leur travail suffisant à leur entretien ; & il en reste encore assez à des ames bienfaisantes, pour porter ailleurs & étendre plus loin leur libéralité.

Que le riche fasse plus encore ; qu'il fasse oublier la source souvent impure de ses richesses & de son opulence, en élevant des monumens au bien commun ; car c'est ici qu'on ne sauroit mettre trop de grandeur & d'éclat : qu'il fasse construire ou qu'il prenne soin d'orner des

édifices publics; qu'il répare & embellisse nos routes; qu'il relève nos temples; qu'il donne de la majesté au culte; qu'il dote des vierges; qu'il favorise les mariages bien assortis; qu'il enrichisse sa patrie. Eh, ma chère Emilie, toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe? & les doux fruits qu'on en retire, par l'estime de ses concitoyens, par sa propre estime, ne valent-ils pas bien ses plaisirs (*q*)? O ma fille! pour penser ainsi, tu n'as jamais eu besoin que de ta piété & de ton propre cœur; & qu'heureux sont ceux dont toute la philosophie n'est que la religion & le sentiment!

NOTES.

PAGE 411.

(a) *ET qui par-là même fait sacrifier.... le repos de l'esprit & du cœur aux inquiétudes & aux tourmens de la vanité.* Mais encore, quel avantage, pour le dire en passant, ne perdons-nous pas en immolant la simplicité des mœurs au luxe & à la vanité ! Cette aimable simplicité, qui rend si touchante & si respectable la conduite de ceux, qui, jusque dans la dépravation générale, ont su la conserver, n'est plus dans nos usages : les modes ridicules l'ont fait disparoître de presque toutes les sociétés. Elle y faisoit régner autrefois l'enjouement, la confiance, & la franchise : maintenant on n'y trouve plus que la contrainte, un air gêné, un rire affecté ; on se regarde, on s'observe, on se mesure des yeux. Entre femmes sur-tout, on est dans un état de guerre presque continuel : celle dont la parure est la plus élégante, devient l'objet de la folle envie de toutes les autres : après avoir passé quatre ou cinq mortelles heures, & quelquefois davantage, à se faire martyriser * pour l'amour de la vanité ; que

* Par un coiffeur s'entend ; car aujourd'hui, en dépit de toute pudeur & des intérêts de tant de personnes

l'on rencontre par malheur une coiffure plus élégante, une nouvelle mode, ce n'eſt plus dès-lors que dépit, humeur, emportement; on boude ſon mari, ſes enfans; on s'irrite contre ſes domeſtiques; on eſt déſolé du triomphe d'une rivale & de l'éclipſe qu'on vient de ſouffrir. Que de petiteſſe, que de misère! Et ces êtres-là ont-ils une ame?

Convenons cependant qu'il y a pluſieurs ſortes de luxe, indépendamment de celui des modes & de la coquetterie. La dévotion même a le ſien; & ce n'eſt pas peu de choſe qu'un luxe dévôt, qui accompagne aſſez volontiers l'air & le ton de la réforme, rend la pruderie plus maniérée encore, & s'accommode merveilleuſement avec une certaine affiche d'opinion & de parti.

O ſimplicité! ſimplicité! quel heureux ſiècle te verra renaître dans nos opinions, dans nos goûts, & dans nos coutumes! Par-tout, hélas! une noble ſimplicité ſied ſi bien!

---

du ſexe, qui ne ſavent plus à quoi s'employer pour vivre honnêtement, les coiffeurs, les accoucheurs, les tailleurs ou faiſeurs de corps, les maîtres de Muſique & d'inſtrumens, les hommes, en un mot, ſont ſeuls en uſage auprès des femmes: & que d'inconvéniens, plus communs & plus réels qu'on ne penſe, accompagnent celui-là?

PAGE 413.

(b) *Si un éclat faſtueux..... fait la grandeur, &c.* » Les gens en place, qui veulent être honorés ſans qu'il leur en coûte, ne ceſſent de dire que leur rang, pour imprimer le reſpect, a beſoin d'être revêtu de pompe & de magnificence ; & en effet, c'eſt comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps : mais c'eſt une raiſon de plus pour écarter cet appareil qui déguiſe & confond les hommes. Quand la vertu ſe préſentera dans les places éminentes, comme l'athlète dans l'arène, on l'y diſtinguera bien mieux à ſa force & à ſa beauté ; & ſi le vice, la baſſeſſe, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir «. *M. Marmontel.*

PAGE 414.

(c) *Eſt-ce un bien, que l'eſprit & le goût des petites choſes gagnent tous les ordres de citoyens ?* » Le luxe, qui diſpoſe l'eſprit à recevoir ſes funeſtes impulſions, l'affoiblit. Qu'on en juge même par ſes délaſſemens : qu'on liſe les brochures, qu'on voye les ſpectacles ; on y découvrira le type de cet affoibliſſement de l'eſprit qui travaille pour ſes ſemblables. Plus rien qui tienne du noble & du grand ; colifichets & enfances dans le fond, pointes & ſaillies dans la forme & dans le ſtyle : tel eſt le fruit de

l'affaiſſement d'eſprit dans une nation. Il porte ſur tout, il abâtardit tout; & les hommes réfléchis, qui ne peuvent nier le fait à cet égard, vont, faute d'en avoir étudié le principe, en chercher la cauſe dans un principe de dégradation arrivée dans la maſſe phyſique, tandis qu'il n'en eſt point d'autre que le dérangement dans les mœurs, qu'on appelle luxe. Je dis encore qu'il affaiſſe l'ame en portant ſon ambition vers des objets bas, &c. *L'Ami des hommes, t. 2, chap. 5.*

IBID.

(d) *Que le faſte étouffe l'honneur, &c.* » Je l'ai dit ailleurs : *Le ſel doit entrer dans tous les mets; l'honneur dans toutes les profeſſions :* mais l'honneur ne ſubſiſtera jamais qu'avec la vergogne & la modeſtie. Le luxe eſt l'ennemi juré de celles-ci; auſſi l'eſt-il de l'honneur, & il n'en faut plus attendre d'aucune eſpèce où le luxe règnera. J'ai dit encore qu'il avilit le cœur en l'endurciſſant; j'aurois mieux fait de dire qu'il l'étouffe.... J'ai dit que le luxe réduiſoit tous nos appétits à la ſoif de l'or.... J'ai pu jadis aimer mon père excluſivement à tous autres; l'aimer, non pour lui, mais parce que je ſavois qu'il m'aimoit comme ſon bien, & que cet amour, exigeant à l'extérieur, m'étoit commode au fond; parce que je pouvois m'y fier,

parce que ſon conſeil m'étoit bon ; & que ſon expérience m'appartenoit..... Tous ces motifs étoient au fond ceux d'un cœur imprégné de la lie de l'intérêt, & indignes de la pureté primitive de la portion d'être ſpirituel que j'ai reçue des mains du Créateur : mais, tels qu'ils étoient, mon père en profitoit dans le fait ; la ſociété & ma famille, par l'exemple. L'intérêt ſordide eſt venu déranger cet ordre apparent. Mon père, dont je dévorois la ſucceſſion comme un bien trop long-tems retenu, tarde trop à mourir ; l'impatience me fait appercevoir qu'il me doit compte du bien de ma mère ; je l'attaque, il ſe défend ; l'indignation ſe joint à la douleur de me voir échapper à ſa dépendance ; je hâte ſes jours & j'en déshonore la fin, en faiſant retentir les Tribunaux du récit de ſes injuſtices ; je ſcandaliſe la ſociété ; je donne à mes enfans l'exemple qu'ils tranſmettront à leurs neveux ; & les regardant d'avance comme ennemis, j'établis hautement le principe qu'il faut ici-bas travailler pour ſon propre bonheur, & je le mets en pratique en plaçant une partie de mon bien à fonds perdu. Ce fait allégué n'a que trop d'exemples chez les peuples abandonnés au luxe : je puis me diſpenſer de parcourir les autres ordres de liens de la ſociété. Qu'attendront des frères, d'un fils parricide ? des parens,

d'un frère dénaturé ? des amis, d'un parent insensible ? le Prince, l'Etat, & la société, d'un homme qui n'a ni parens ni amis, dès qu'il s'agit de son intérêt ? *L'Ami des hommes*, ibid.

PAGE 415.

(e) *Est-ce un bien que les campagnes soient désertes, &c.* » A mesure que l'industrie & les arts lucratifs s'étendent & fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'Agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés; d'où il arrive que le cultivateur, mépriſé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans la ville le pain qu'il y devoit porter. Les terres restent en friche; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens, devenus mendians ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie & du luxe; telles sont les causes sensibles de toutes les misères, où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées: c'est ainsi que l'Etat, s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple d'un autre; & que les plus puissantes Monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes & désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la

funeste tentation de les envahir «. *M. Rousseau.*

Voyez aussi, sur cette matière, *les Entretiens de Phocion*, un des plus vrais, & à tous égards, un des meilleurs ouvrages de politique qui ayent paru de nos jours.

PAGE 416.

(f) *Exporteront au loin nos moissons....feront naître la disette au milieu de l'abondance, &c.* Voilà en effet tout ce que nous ont valu les savans Traités de nos Philosophes sur l'Agriculture : après qu'ils ont fait tant de mal, que leurs Auteurs en réparent donc, s'il se peut, les suites ; & pour apprendre à démentir ou à modifier leur système, qu'ils aillent dans nos campagnes, qu'ils parcourent nos provinces, & qu'ils voyent des familles entières, sans pain pendant trois & quatre jours, mourir, ou d'inanition, ou d'excès de nourriture au moment où ce pain leur est rendu. Quel tableau pour des cœurs sensibles ! si cependant le luxe & une stérile Philosophie laissent encore quelque place au sentiment.

IBID.

(g) *Que des hommes énervés, &c.* » Une armée sobre a des aîles ; le luxe énerve & appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans & du dehors ; la prodigalité les épuise & n'en laisse aucune au

beſoin : elle entraîne la dévaſtation, la famine, l'épouvante, & la fuite honteuſe. Tout eſt pénible pour des hommes que la molleſſe a nourris ; le courage leur reſte, mais les forces leur manquent ; l'ennemi qui ſait les fatiguer n'a pas beſoin de les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats ». *M. Marmontel.*

IBID.

(h) *Que l'intérêt particulier ſuccède à l'amour du bien commun, &c.* » A des gens à qui il ne faut que le néceſſaire, il ne reſte à déſirer que la gloire de la patrie & la leur propre. Mais une ame corrompue par le luxe a bien d'autres déſirs : bientôt elle devient ennemie des loix qui la gênent, &c. ». *De l'Eſprit des Loix, l. 7, c. 2.*

» Rien ne peut s'oppoſer à la dépravation totale des mœurs, quand l'Etat eſt en proie aux ravages du luxe. Il y a bien des ſiècles que Cyrus nous apprit que pour avilir un peuple vertueux & indomptable, le plus ſûr moyen étoit d'y introduire le goût du luxe & tous les arts frivoles qu'il traîne à ſa ſuite (*Juſtin, l. 1, c. 7*). C'eſt l'artifice dont ſe ſervit Ariſtodème, tyran de Cumes, pour ſe garantir de ſa nation, qu'il avoit aſſervie : le fameux Agricola crut auſſi devoir employer les mêmes moyens pour ſubjuguer ces fiers Bretons, contre leſquels

l'orgueil des conquérans du monde s'étoit briſé tant de fois ». *Diſcours ſur le luxe, par M. Genty.*

PAGE 420.

(i) *S'il excite l'induſtrie, &c.* » Il eſt trois ſortes d'induſtrie : celle qui pourvoit à la néceſſité, eſt la première ; celle qui ſert à l'aiſance & à la décoration, la ſeconde ; celle enfin qui ſatisfait la recherche & la curioſité, eſt la dernière. Or je ſoutiens que le luxe n'a d'influence qu'en faveur de celle-ci. En effet, eſt-ce au luxe que nous devons l'Agriculture, les moulins à eau & à vent, &c. ? Eſt ce au milieu du luxe, que les Hollandois ont appris à gagner du terrein ſur la mer, & à couvrir de moiſſons les parvis du palais d'Amphitrite ? Eſt-ce aux recherches du luxe, qu'ils doivent l'invention des écluſes & des canaux ; qu'on doit ailleurs l'art de la conſtruction des navires, les citernes, que ſais-je ? toutes les inventions de l'induſtrie humaine, qui ont, pour ainſi dire, changé la face de la terre ? &c. ». *L'Ami des hommes, tom. 2, chap. 5.*

IBID.

(k) *S'il anime les arts dans les choſes frivoles & en dégradant le goût des Artiſtes, &c.* »A l'égard des beaux arts, il eſt impoſſible qu'ils ne dégénèrent, dès que le goût de la re-

cherche prend le deſſus. En effet, en tout genre, le vrai beau eſt ſimple, autant que noble & élevé : il eſt à un point fixe & marqué, par delà lequel on le gâte ; & toutes les fois que les artiſtes, en quelque genre que ce puiſſe être, ont voulu enchérir ſur la vraie beauté, la charger d'ornemens, l'embellir par les détails, & la rendre ſuſceptible de leur prétendue élégance, ils l'ont défigurée & bientôt rendue méconnoiſſable. C'eſt cependant à quoi le goût de la nouveauté force les artiſtes, &c. *Ibid.*

C'eſt dans le même eſprit qu'un Auteur encore plus moderne a dit, que » le luxe, qui contribue au progrès des arts lorſqu'il eſt modéré, produit un effet contraire quand il devient exceſſif & qu'il gagne toutes les conditions ; parce qu'il ſubſtitue alors, au goût du vrai beau, une vaine oſtentation de richeſſes & la recherche des ornemens ſuperflus.

On pourroit aſſigner pluſieurs autres cauſes de la décadence des arts parmi nous ; mais la plus univerſelle & la plus immédiate, eſt ſans contredit l'amour de la nouveauté, ſi naturel aux hommes, & en particulier ſi naturel aux François «.

IBID.

(1) *S'il épuiſe tôt ou tard les eſpèces qu'il fait circuler*, &c. Le commerce du luxe, dit

l'Auteur du livre de l'*Esprit*, donne aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux... L'abondance d'argent que le luxe attire, dit encore le même Auteur, en impose d'abord à l'imagination. Cet Etat est pour quelques instans un Etat puissant; mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Lorsque, par la beauté de ses manufactures, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit baisser chez ces peuples appauvris. Ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers à la nation riche, l'appauvriront à son tour en l'approvisionnant à meilleur marché. Or, si-tôt que la disette d'argent se fait sentir dans un Etat accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris. Ce qu'on vient de dire du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer au commerce des marchandises de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, & par conséquent un partage bien moins inégal de riches-

fes..... Il eſt certain, dit ailleurs l'Auteur que je cite dans cette note, que dix mille arpens de terre poſſédés par une ſeule famille, ne contribuent pas tant à la population & à la force de l'Etat, que s'ils étoient partagés entre vingt ou trente familles. Voilà où gît le vrai ſecret de la population. Les anciens qui l'ont bien compris, ont toujours tâché de prévenir la trop grande accumulation des domaines.

Combien cette réflexion doit frapper les Souverains eux-mêmes, s'ils déſirent la proſpérité de leurs Etats!

PAGE 422.

(m) *Signe apparent de la vie & de la ſanté, il porte en lui*, &c. L'Auteur de l'*Eſprit* a mieux dit encore! « L'époque du plus grand luxe d'une nation eſt ordinairement l'époque la plus prochaine de ſa chute & de ſon avilissement. La félicité & la puiſſance apparente que le luxe communique durant quelque tems aux nations, eſt comparable à ces fièvres violentes, qui prêtent dans le tranſport une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui ſemblent ne multiplier les forces d'un homme, que pour le priver, au déclin de l'accès, de ces mêmes forces & de la vie «.

» Les Chymiſtes, a dit avec autant d'énergie l'Auteur de la *Théorie des loix civiles*, pilent,

broient les matières qu'ils font entrer dans leur alambic ; ils en concentrent les esprits par la distillation, pour composer ces liqueurs voluptueuses qui flattent le goût ou l'odorat. Le luxe en agit de même avec les hommes... ; c'est du plus pur de leur sang qu'il tire, ou ces ornemens dont il se pare avec tant d'orgueil, ou ces raffinemens de délicatesse qu'il goûte avec tant de sensualité. Ceux qui ne s'arrêtent qu'au résultat de son opération, en admirent le succès ; ils n'examinent pas les préparatifs ruineux qui l'ont précédée. On songe rarement à ce qu'il en coûte au genre humain, pour procurer à un petit nombre de ses membres, ou des plaisirs que l'abondance rend insipides, ou des superfluités qui cesseroient de leur paroître précieuses si elles étoient communes. On ne se permet pas de calculer combien le moins nécessaire des agrémens que l'opulence exige, fait perdre à l'univers d'hommes & même de familles «.

Ibid.

(n) *Ce qui est luxe pour les uns, &c.* » Le luxe n'est pas dans la chose, il est dans l'abus. Ainsi, pour me servir de l'exemple cité par Melon, un Parvenu qui dans le tems de Henri II auroit porté des bas de soie, étoit répréhensible, parce qu'il affectoit une recherche nullement convenable à son état ; & un

cordonnier qui en porte aujourd'hui ne choque perſonne..... Le campagnard n'envie pas l'élégance & la propreté des meubles de la ville, & la ville ſe glorifie aux yeux des étrangers de la pompe de la Cour. Rien de tout cela n'excite l'envie & la cupidité. D'où vient cela ? C'eſt que tout eſt à ſa place. Mais quand le Courtiſan, ſortant de ſon entre-ſol de Verſailles où il eſt meublé ſelon l'ordonnance, ou de ſon palais déſert où des pierres d'attente marquent la place des glaces, va chez un Parvenu, où tout reluit d'or & d'azur, où la magnificence de la vaiſſelle & des porcelaines, la profuſion & la variété des mets, lui reprochent de toute part le vide de ſa prééminence : quand le Magiſtrat & le Bourgeois voient, dans des maiſons de la campagne, les boulingrins & les arbriſſeaux odorans tenir la place des ſeules moiſſons qu'on en tiroit autrefois, & réduire en chaumière, par comparaiſon, l'honorable maiſon de leurs pères : quand le Seigneur campagnard voit dans ſa terre un fripon de marchand de bœufs prodiguer à ſa femme des bijoux qui éblouiſſent la Dame du château, &c. alors tous les ordres crient au luxe ; chacun, bleſſé de ſe voir ſurpaſſer par ſon inférieur naturel, s'efforce de ſe remettre à ſa place. De-là les dépenſes folles, c'eſt-à-dire diſpropor-

tionnées aux moyens, le dérangement, la ruine, la cupidité enfin & ſes conſorts, & tous les déſordres les plus propres à ruiner entièrement la ſociété ». *L'Ami des hommes, t. 2, c. 5.*

PAGE 423.

(o) *C'eſt en attachant la honte au faſte, &c.* » C'eſt elle (c'eſt l'opinion), qui, ſans gêne & ſans violence, remet chaque choſe à ſa place; & c'eſt d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs ».

» Cette révolution vous paroît difficile; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeſte & le plus ſimple dans ſes mœurs ſera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera ſon mépris pour les dépenſes faſtueuſes & pour un luxe efféminé; qu'il jettera un œil de dédain ſur les eſclaves de la molleſſe, & qu'il fixera un regard de complaiſance & de reſpect ſur les victimes du bien public; le goût d'une ſimplicité noble & d'une ſage économie ſera bientôt celui de ſa Cour. Le faſte, loin d'y être honorable, n'y ſera pas même décent. Des mœurs pures & auſtères y prendront la place des mœurs licencieuſes & frivoles; tous les reſpects s'y tourneront vers le mérite perſonnel, & laiſſeront le luxe & la vanité s'admirer ſeuls & ſe complaire.... Ainſi, l'opinion du Prince fera

l'opinion publique, & son exemple décidera le caractère national ». *M. Marmontel.*

PAGE 424.

(p) *Il resserre le cœur, &c.* » Caractère de cœur maudit, qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, & qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux..... Cette inégale distribution des biens lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai ; mais le commerce qu'elle forme entre eux, n'est-il pas trop dur pour les uns & trop doux pour les autres ? & de cette différence énorme, qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche & celui du pauvre, Dieu, qui est juste autant que sage, n'en seroit-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avoit pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeoit pas aussi de plus d'obligations ? Ainsi, vous, dont ce riche ne soulage point la misère, prenez patience, c'est-là votre unique tâche à cet égard-là ; vivez, comme vous faites, à la sueur de votre corps ; continuez, c'est Dieu qui vous éprouve. Mais vous, homme riche, vous paierez cette fatigue & ces langueurs où vous l'abandonnez : il y résiste ; vous lui paierez la peine qu'il lui en coûte ; c'est à vos dépens qu'il prend patience ; c'est à vos dépens qu'il la

perd ; vous répondrez de ſes murmures & de l'iniquité où il ſe livre ; & en périſſant il vous condamne ». *Le Spectateur François de Marivaux.*

PAGE 430.

(q) *Toutes ces dépenſes ne valent-elles pas bien celles du luxe ? &c.* Pope a tranſmis à la poſtérité le nom d'un vertueux citoyen de ſa nation, qui, avec un revenu de cinq cents guinées au plus *, a défriché des terres, pratiqué des chemins favorables au commerce, bâti un temple, nourri les pauvres de ſon canton, entretenu une maiſon de charité, doté des filles, mis des orphelins en apprentiſſage, ſoulagé & guéri des malades, appaiſé les différends de ſes voiſins. Il s'appeloit *Jean Kyrle*. Il naquit à Roſſe, petit bourg de la Province d'Hèrefort, & mourut en 1724, âgé de 90 ans. Voyez, dans l'édition Angloiſe de *M. Warburthon*, l'Epître morale ſur l'emploi des richeſſes.

On trouve, dans les Ouvrages de l'Abbé Prévoſt, une anecdote qui prouve juſqu'à quel point le bon uſage de ce que nous poſſédons, & l'habitude de faire du bien, ſont néceſſaires pour rendre les riches vraiment heureux. Un homme jouiſſoit d'une fortune conſidérable, &

* La guinée vaut environ 25 liv. argent de France.

n'avoit appris à s'en servir que pour satisfaire ses besoins & ses caprices. Des désirs toujours renaissans, & toujours remplis aussi-tôt que formés, le conduisirent par degrés à une espèce de satiété & de dégoût, qui lui rendit la vie insupportable : il ne pensoit plus qu'aux moyens de s'en délivrer, lorsqu'il rencontra un homme de sa connoissance, qui, lisant sur son visage le trouble qui l'agitoit, l'ennui & le chagrin dont il étoit dévoré, parvint à lui arracher son secret. » Quoi, lui dit-il, vous êtes dégoûté » de la vie ! vous ne savez plus quel usage faire » de vos richesses pour en jouir ! ô mon ami ! » servez-vous-en à faire des heureux ; &, par » le plaisir que vous en ressentirez, vous ne » vous plaindrez plus que la vie est un far- » deau «. Un si sage conseil fut adopté & mis en pratique au même instant. Les premiers essais de ce nouveau genre de bonheur furent si doux pour ce riche, ils devinrent pour lui une source de sentimens si délicieux & si purs, son cœur devint en peu de tems si sensible & si généreux, qu'il trouva ensuite ses richesses trop bornées & sa vie trop courte pour tout le bien qu'il vouloit faire. Quelle leçon pour tant de gens, qui en ont trop & qui ne savent raisonnablement à quoi l'employer ; ou pour tant d'autres, que l'étroite capacité de leur

ame rend avares pour les autres & pour eux-mêmes, & qui n'en ont jamais assez ! Les infortunés ! ils meurent sans avoir su ce que c'étoit que de vivre !

Un des plus grands biens & des plaisirs les plus vrais que l'on pût substituer aux folles dépenses, & aux faux plaisirs du luxe, seroit, sans contredit, le bien immense qu'opéreroient les grands propriétaires, en séjournant plus qu'ils ne font dans leurs terres, en les vivifiant par leur présence, & en y répandant, par une bienfaisance éclairée, la joie & l'abondance. Les laboureurs deviendroient plus aisés ; les campagnes seroient mieux cultivées ; les fermages des Seigneurs augmenteroient & seroient mieux payés ; ils se verroient adorés de leurs vassaux, qui les béniroient chaque jour en versant des larmes d'attendrissement & de reconnoissance ; & parmi les fêtes & les jeux champêtres, que cette révolution ne tarderoit pas à multiplier sous leurs ieux, ils seroient heureux du bonheur de tout ce qui les environneroit.

LETTRE XXXVII.

De la Comteſſe au Marquis de Valmont.

VOTRE Morale, mon tendre & reſpectable père, vos principes ſur le luxe & ſur l'emploi des richeſſes, ſont l'unique Morale, & les ſeuls principes que puiſſe adopter mon cœur, & qui ſoient de nature à contenter ma raiſon. Mon père me les avoit inſpirés dès l'âge le plus tendre, & je n'ai pas été ſurpriſe de les voir confirmés d'une manière ſi ſenſible par un ſecond père tel que vous. Je ſuis ſeulement fâchée que vous mettiez ſur mon compte, aux ieux de mon mari, les œuvres de charité & de bienfaiſance, que dans les premiers tems de mon mariage vous m'aidiez vous-même à faire, & que je n'euſſe jamais entrepriſes avec tant de zèle & de facilité, ſi vous ne m'euſſiez ſervi de guide & de modèle. Le Comte a paru frappé, mais en bien, de ce petit myſtère que votre lettre lui a révélé, & que je tenois toujours ſecret

avec d'autant moins de ſcrupule, que je ne prends ces ſortes de libéralités que ſur la portion de biens qui m'a été ſpécialement réſervée. J'ai lieu de penſer qu'à l'avenir il n'exigera plus de moi des dépenſes exceſſives, mais celles ſeulement qui conviennent à mon rang, & que je ne pourrois me diſpenſer de faire, ſans manquer à mon mari, à mon état, & à moi-même. Il eſt maintenant le premier à retrancher, dans ces jours de calamités, un ſuperflu, qui ſemble pris ſur la misère publique, & qui inſulte aux malheureux. Son cœur, naturellement bon, devient par vos leçons de plus en plus ſenſible; mais ſon eſprit, trop jeune encore, ſon caractère impétueux, ne lui permettent pas toute la raiſon que je voudrois trouver en lui. Il n'y a, je le ſens, que la Religion qui puiſſe le former avant l'âge; car tel eſt ſon chef-d'œuvre; elle ſupplée à l'expérience même, & donne à la jeuneſſe une ſageſſe prématurée. Valmont ne fait que preſſentir les vérités auxquelles vous le conduiſez par degrés; il ne fait qu'entrevoir ce jour ſi pur, qui par vos

soins ne tardera pas à l'éclairer. En attendant que ce vif éclat de lumière étonne, frappe son ame, & opère son changement, qu'il me reste de choses à craindre & à souffrir ! Sa jalousie s'accroît & produit en lui une autre espèce d'aveuglement, presque aussi funeste que le premier. Tout l'aigrit, tout lui fait ombrage ; & les inquiétudes, les soupçons qu'il me laisse entrevoir, en blessant ma délicatesse & mon amour pour lui, font tout à la fois mon supplice & son propre tourment.

N'ayant plus la force de soutenir, ni l'idée des peines qu'il endure, ni l'injustice qu'il me fait, trop sensible peut-être, & trop foible pour ce nouveau genre d'épreuve, je crus devoir un jour m'expliquer avec lui. Je tenois une de ses mains que j'arrosois de mes pleurs : Cher Valmont, lui dis-je à travers mille sanglots, quel regard sombre & farouche lancez-vous sur moi ! vous m'aimez, & dans votre amour vous semblez me haïr : de quoi vous plaignez-vous ? quel sacrifice exigez-vous de moi, que je ne sois prête à vous faire avec plus d'empressement que

vous ne paroîtrez le désirer? Voulez-vous que je me condamne à une entière retraite? elle me sera douce avec vous: mon état actuel entraîne mille incommodités qui peuvent me servir d'excuses. Voulez-vous permettre du moins qu'à l'égard de Lausane.... A ce mot, mon mari pâlit, frémit; & son trouble trahissoit malgré lui ses dispositions les plus secrètes. — Non, Madame, je ne permets & n'exige rien de ridicule & d'insensé: Lausane sera toujours mon ami; &, par bien des motifs, il seroit le dernier que je vouluſſe éloigner. — Quel ami! m'écriai-je à l'instant.... A peine eus-je prononcé ces mots, que j'en sentis toutes les conséquences, par l'altération plus grande encore que je remarquai dans Valmont, & par tout ce que j'avois à craindre de sa vivacité. — Quoi, Madame, reprit-il avec chaleur, le Baron vous auroit-il manqué? — On ne manque à une femme telle que moi, lui dis-je à l'instant, qu'autant qu'elle le veut bien: & vous me connoissez. Mais, sans me manquer précisément, le Baron m'aime, ou feint de m'aimer; vous en

avez fait un jeu ; c'eſt vous qui m'avez forcée de recevoir ſes viſites trop aſſidues ; elles m'ont toujours été à charge ; & vous devriez me ſavoir gré de la contrainte que je me ſuis impoſée. Je n'eſtime point aſſez Lauſane pour en faire un ami ; il me convient encore moins ſous un autre titre, & je n'ai jamais ambitionné que le cœur de mon mari. Cependant, cher Valmont, votre air ſombre & inquiet à ſon approche, ſemble me punir de mon trop de ſoumiſſion à vos volontés.—Moi, Madame, me croyez-vous jaloux ? — Je ne ſais ; mais je n'y ai donné lieu du moins, ni par mes ſentimens, ni par ma conduite. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que maintenant vous paſſez pour tel ; que Lauſane en plaiſante tout le premier ; que ſes aſſiduités me font peine ; que ſon caractère vain m'effraie ; & que vous me rendriez le plus grand de tous les ſervices, ſi, ſans me compromettre, vous me faiſiez la grâce de m'en délivrer. — Cela peut être, repartit mon mari avec un ſang froid dont je fus glacée, mais ce ſeroit trop montrer ce caractère jaloux dont

vous ſemblez m'accuſer. Soyez tranquille, Madame, ſoyez contente, & jouïſſez avec confiance de l'effet de vos charmes; il eſt bien juſte que l'univers ſoit à vos pieds.—Moi contente? repris-je fondant en larmes; moi tranquille, quand vous ne le ſerez pas! eh! puis-je donc me faire un bonheur qui ne ſoit pas le vôtre? Laiſſons à des cœurs ambitieux toutes les dignités, toutes les faveurs de la Cour; le mien n'eſt que tendre & ſenſible, & met tout ſon bonheur à vous aimer & à être aimée de vous. Venez, cher Valmont, venez partager l'exil de notre reſpectable père. Venez, au ſein de la plus auguſte famille, jouir en paix de leur exemple, de leurs lumières, & de leurs vertus. Il me reſte encore aſſez de tems, j'eſpère, pour prévenir, eu égard à ma ſituation, les accidens d'un voyage trop précipité. —Et que diroit-on d'une pareille démarche? —On dira, cher époux, que je vous aime plus que tous les honneurs, plus que tout autre bien, plus que le monde entier. On dira, que nous avons été chercher plus loin le repos, qui

ne ſe trouve point ici, & que, ſous les ieux d'un père tel que le vôtre, nous nous ſuffiſions pour être heureux.... Eh, que nous importe ce que l'on dira, ſi nous ſommes heureux en effet? — Ainſi, je me rendrai le jouet & la fable de tout ce qui m'environne, j'oublierai ce que je dois à mon Prince, ce que je me dois à moi-même: & ſur quoi fondé? ſur ce que vous me croyez jaloux. Non, Madame, tout me répond de votre cœur. Voyez Lauſane; & qu'il triomphe à ſon aiſe d'un fol eſpoir, que ſans doute vous ne lui avez pas donné. A ces mots, mon mari me laiſſa preſque à ſes pieds, tremblante comme une criminelle qu'on accuſe & qui ſe juſtifie, déſolée & prévoyant dans l'avenir des maux plus grands encore. O mon Dieu! ſoyez mon appui, détournez les malheurs que je crains; & ſi vous les permettez par un juſte jugement, donnez-moi la force de les ſouffrir.

LETTRE

LETTRE XXXV.

Du Comte de Valmont au Marquis.

JE vous l'avouerai, mon père, les caractères que vous attachez à la véritable Religion sont ceux qui m'ont toujours paru les plus frappans & les plus nécessaires, si d'ailleurs on y en ajoute un, que je voudrois que vous n'eussiez pas omis; je veux dire l'universalité. J'ai toujours cru que ces caractères ne pouvoient convenir qu'à la Religion naturelle; & c'est ce qui m'a donné le plus de respect pour elle, & le plus d'éloignement pour toute Religion révélée. Cependant l'application que vous en faites à la Religion chrétienne, & que vous justifiez si bien par rapport à son ancienneté, confirme plus que jamais les doutes que vous m'avez inspirés en faveur de cette Religion que vous m'annoncez. J'admire avec vous ces antiques & respectables monumens, qui en font remonter l'origine aux premiers jours du monde: j'admire ce récit de

Moïse, qui est si bien d'accord avec les vraies notions que nous devons avoir de la Divinité, avec la nature des choses, & avec l'état des premiers peuples & des premières sociétés. Dans l'histoire du peuple Juif, tout s'arrange avec netteté & avec ordre, tous les faits naissent les uns des autres & se prouvent mutuellement; ce qu'on rencontre difficilement, ou, pour mieux dire, ce qu'on ne rencontre point dans les fabuleuses annales de ces peuples qui se vantent de la plus haute antiquité. D'après le plan que vous m'avez tracé, & le développement que vous en avez fait sur ce premier article, je crois entrevoir aussi qu'il ne vous sera pas difficile de prouver l'unité de la Religion & sa perpétuité. J'attends ces preuves avec impatience, & celles encore qui doivent constater à mes yeux sa perfection ou sa sainteté.

Mais j'en reviens, mon tendre père, à l'universalité. Sous l'empire d'un Dieu, bon, d'un Dieu juste, du père commun du genre humain, la vraie Religion, ce semble, doit être pour tous les hommes;

elle doit être pour tous les lieux comme pour tous les siècles : & certainement vous ne prouverez jamais qu'il en soit ainsi du Christianisme. Le croiriez-vous, ô le plus respectable de tous les amis & de tous les pères ! vous m'avez déjà tellement réconcilié avec lui, que je voudrois qu'il fût aussi démontré, aussi vrai, qu'il vous le paroît à vous-même ; & je commence à regretter de ne pas lui trouver tous les caractères de vérité que je puis y desirer. Je sens que lui seul me satisferoit, me consoleroit ; car enfin on ne peut être heureux ici-bas : la légèreté des créatures, le peu de fond qu'on doit faire sur elles, les sources d'ennui, d'inquiétude, que nous trouvons au dedans de nous-mêmes, l'incertitude où nous flottons sans cesse sur ce qui intéresse le plus la raison & le sentiment, tout nous fait souhaiter un point d'appui qui serve à nous fixer, à nous soulager, à nous tranquilliser ; & où le trouverons-nous, si ce n'est dans une Religion telle que vous me la dépeignez ?

Oserai-je bien une seconde fois vous

ouvrir mon cœur, & vous le montrer plus agité & plus foible qu'il ne le fut jamais ? Vous avouerai-je, hélas ! ce que je n'ôſe m'avouer à moi-même ? Je n'aime plus, je ne puis plus aimer qu'Emilie ; mais je doute qu'Emilie m'aime encore... Je doute.... qu'elle m'ait jamais bien aimé. En effet, lorſqu'elle a ſi bien connu mon amour pour ſa jeune amie, elle n'a point éclaté en reproches ; elle n'a point perdu ſon repos & ſa tranquillité ; un autre penchant paroît avoir détourné ſon attention & rempli ſon cœur. Elle aura cru peut-être qu'elle étoit quitte de tout amour envers moi, puiſque j'avois pu ceſſer de l'aimer.... Mais quels ſoupçons injurieux à ſa vertu ! hélas ! Emilie auroit donc tous les vices ! elle ſeroit donc fauſſe, diſſimulée, perfide ; car elle me jure ſi tendrement qu'elle m'aime, & qu'elle n'a jamais aimé que moi ! Ah ! falloit-il ne retrouver au fond de mon cœur mes premiers ſentimens pour elle, que pour en faire la ſource de mes plus vives alarmes & du plus cruel tourment ? Aidez-moi, mon père, à diſſiper ces

vains fantômes d'une imagination égarée, qui vont me rendre ridicule aux yeux du monde, & qui déjà me rendent insupportable à moi-même. Quelle confiance vous m'avez inspirée, puisque j'en ai assez pour vous avouer tant de foiblesse !

LETTRE XXXIX.

Du Marquis à son Fils.

TU crois à la vertu, cher Valmont, & tu cesserois de croire à celle d'Emilie ! tu lui fais un reproche de ce qui est en elle un mérite. Elle n'a point, dis-tu, éclaté en plaintes & en murmures, quand elle a su ta passion pour son amie. Eh, mon fils, ses plaintes t'eussent-elles ramené plus sûrement, que ne l'eussent pu faire sa patience & sa douceur ? » Elle » n'a rien perdu de son repos & de sa » tranquillité «. Ah ! il est vrai, elle étoit tranquille par raison, par religion, autant qu'une épouse tendre & chrétienne peut l'être. Mais elle étoit sensible ; & que n'as-tu pu lire dans son cœur tout ce qu'il renfermoit d'amour & de tourmens ! que ne peux-tu y lire maintenant ce que tes soupçons & tes craintes y portent d'amertume, & ce qu'ils ont d'affligeant pour sa délicatesse ! Trop heureux époux ! tu ne connois pas encore

Emilie ; & il faut être vertueux comme elle pour la bien apprécier. Bannis, chez Valmont, des idées sombres & jalouses, qui sont indignes de tous deux : quitte ce caractère odieux, qui n'est pas fait pour toi. Je passe à des amours mal fondés, à des ames communes, à ces inquiétudes avilissantes qui décèlent assez la bassesse de leur origine ; mais je ne puis les souffrir dans mon fils, & moins encore dans l'époux de la sage & fidèle Emilie.

Permets donc que, sans m'arrêter plus long-temps à combattre des monstres & des chimères, je te ramène à nos entretiens sur la Religion ; cette Religion si bien faite pour le cœur de l'homme, &, comme tu l'avoues toi-même, si propre à lui servir d'appui. Tu conviens que rien ne déposeroit plus fortement en sa faveur que les caractères de vérité que je prétends lui donner. Mais il en est un, aussi marqué, aussi essentiel, selon toi, & que je n'ai pu omettre sans prouver contre elle ; c'est l'universalité. J'ai déjà répondu d'avance à cette difficulté * : il

* Voyez la Lettre XXVII.

est vrai, cher Valmont, je ne puis, dans le sens rigoureux que tes expressions renferment, prêter à la Révélation ce caractère auquel tu donnes tant de force & de crédit. Mais prends garde que, pris aussi strictement que tu l'entends, il entre si peu dans les preuves essentielles de la véritable Religion, qu'on ne peut pas même l'attribuer à la Religion naturelle, que cependant tu reconnois maintenant pour vraie. Tu sentiras, après un examen réfléchi, qu'on ne peut faire valoir, même à l'égard de celle-ci, que la disposition & l'aptitude, si je puis parler ainsi, que nous avons tous à y parvenir. Il est constant que la loi naturelle est faite pour tous les hommes, que tous les hommes sont propres à la connoître & à la pratiquer. Mais dans le fait, il n'est pas vrai que tant de nations idolâtres, que tant de peuples sauvages, la connoissent & la pratiquent dans ce qu'elle a de plus nécessaire & de plus important; je veux dire la connoissance de l'Etre suprême & de nos devoirs envers lui. Il en est de même de la Religion chrétienne

quant à l'universalité : avec cette différence, qui est toute en sa faveur, & qui montre combien elle supplée avantageusement à la seule raison ; c'est que tel peuple a souvent des notions, quoique imparfaites, de certains points de la loi naturelle, & manque de bien des lumières sur d'autres ; au lieu que par-tout où la vraie Foi porte son flambeau (& aujourd'hui elle le porte presque en tous lieux), elle nous éclaire sans distinction sur tous nos devoirs, & nous fournit les plus sûrs moyens de les accomplir. Ainsi, mon fils, à la rigueur elle n'est pas répandue universellement, j'en conviens ; elle n'a pas toujours, elle n'a pas même encore porté sa clarté chez tous les peuples : mais elle est faite pour les éclairer tous ; &, comme je te l'ai déjà fait observer *, elle n'attend, pour leur prêter sa lumière, que des cœurs droits qui soient dignes d'elle. Il suffit d'ailleurs, pour qu'elle soit le don le plus précieux que le Ciel ait daigné nous faire, qu'elle puisse, sans

* Voyez la note (a) de la XXVIIIe. Lettre.

distinction, sans acception de Juifs ni de Gentils, être le prix de nos vœux; que tous les hommes puissent s'y disposer en quelque sorte & l'obtenir; & qu'un Dieu juste & puissant, maître des conditions, maître absolu des évènemens & des moyens, fécond en ressources, vainqueur de tous les obstacles que peuvent y apporter la distance des lieux & la diversité des climats, ne la refuse à personne: il suffit que les nations les plus éloignées la reçoivent, chacune dans son tems, ou comme grâce ou comme récompense.

Revenons donc, cher Valmont, aux seuls caractères que j'ai établis, & dont on ne peut contester la nécessité. La Religion chrétienne a pour elle l'ancienneté; je crois te l'avoir démontré. A-t-elle également l'unité, la perpétuité, la perfection ou la sainteté?

Elle est parfaitement une, si elle se rapporte toute entière à un unique terme, si ses parties sont liées par un centre commun. Or, tel est son caractère: elle a pour centre, pour point d'appui, pour

unique fin, Jésus-Christ, médiateur des hommes.

Faire de Jésus-Christ le fondement de son culte, l'objet de ses promesses, le but de ses oracles, le consommateur de notre foi *, le soutien de nos espérances, l'attente des nations, le modèle des vrais Justes dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, le point de réunion de l'un & de l'autre Testament; en un mot, glorifier Dieu par Jésus-Christ, sanctifier les hommes en Jésus-Christ, & par ce double objet rapporter tout à Jésus-Christ; voilà, mon fils, ce qui lie, ce qui assortit toutes les parties de la Religion révélée, & ce qui en fait le chef-d'œuvre de l'unité. Développons ce second caractère, qui lui est propre, & qui, plus que tout autre, est digne de nos réflexions.

Dieu laisse entrevoir à Adam, après sa chute **, » une semence qui naîtra de la » femme, & qui écrasera la tête du ser- » pent qui les a séduits «; c'est-à-dire, qui domptera son orgueil, qui renversera

* Hebr. XII, 2. ** Genes. c. 3.

son empire ; mais contre laquelle aussi cet ennemi du genre humain tournera toutes ses ruses & tous ses efforts. Cette promesse faite à l'homme dès l'enfance du monde, & qui commence en quelque sorte l'histoire de la Révélation, s'éclaircit, se reproduit de jour en jour d'une manière plus sensible, & à raison de ses développemens, ainsi que de la longue attente qu'elle fait naître, devient, pour notre sainte & auguste Religion, la base sur laquelle elle repose *.

* Ce n'est en effet qu'*à raison de ses développemens*, que cette promesse se rend plus claire par la suite & plus sensible. C'est en la considérant sous ce même rapport, que M. de Valmont la cite dans le sens que comportent le texte Hébreu & plusieurs versions des plus célebres, comme les versions Arabe, Chaldéenne, & différentes leçons des Septante. Il est d'ailleurs incontestable, que la foi des Patriarches avoit pour principal objet l'accomplissement de la promesse, que Dieu ne cessoit de leur faire, d'une semence dans laquelle toutes les nations seroient bénites ; que c'étoit-là ce qui formoit la grande espérance

Dans le plan admirable que cette Religion nous trace & l'heureux enſemble qu'elle nous préſente, il falloit à l'Etre ſuprême, outragé par la déſobéiſſance de ſa créature, un réparateur digne de lui, une réparation proportionnée à la majeſté de celui qui étoit offenſé & à la grandeur de l'offenſe: il falloit à l'homme, déchu de ſon premier état, un médiateur auprès du Très-Haut, une victime pure & ſainte qui pût l'honorer, un nouveau Pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même. La nature, dégradée dans ſon chef, n'offroit rien qui ſuffit à de ſi grands objets, & qui fût capable de remplir l'intervalle entre Dieu & l'homme: & toutefois Dieu, admirable & fécond dans ſa nature & dans ſes deſſeins, laiſſe entrevoir au monde encore naiſſant un Libérateur. En lui, ſe conciliéront la

des Iſraélites fidèles: & c'eſt auſſi en prenant les choſes dans leur principe, & dans les vues de la divine ſageſſe, que le diſciple bien-aimé du Sauveur nous repréſente Jéſus-Chriſt comme l'Agneau immolé dès l'origine du monde: *Qui occiſus eſt ab origine mundi.* Apoc. XIII, v. 8.

justice & la miséricorde : en lui, le mal du péché sera abondamment réparé : en lui, & par ses abaissemens & ses souffrances, Dieu sera honoré comme il doit l'être ; le genre humain triomphera de son plus dangereux ennemi ; un nouveau règne commencera pour ne finir jamais, & ce règne sera celui de la justice & de la vérité. Voilà ce qu'annonce de loin la promesse, & ce que Dieu se réserve de développer avec plus d'étendue & de lumière, à mesure que les tems où elle doit s'accomplir seront plus proches.

Cette promesse est renouvelée d'âge en âge, & son effet doit s'étendre sur toutes les nations. Pour que le souvenir s'en conserve parmi les hommes, Dieu se sépare une famille, à laquelle il la rappelle sans cesse. Il la rappelle à Abraham, à Isaac, à Jacob, dans la semence desquels il fait voir, un jour, tous les peuples bénis *.

Jacob, au lit de la mort, annonçant

* Gen. XII, 3 ; XVIII, 17, 18 ; XXVI, 3, 4 ; XXVIII, 13, 14.

à ſes enfans ce qui doit arriver à leur poſtérité, prédit en ces termes, près de dix-ſept ſiècles avant Jéſus-Chriſt, la prééminence que doit conſerver la tribu de Juda ſur toutes les autres tribus juſqu'à la venue du Meſſie, & le tems où le Meſſie doit naître * : » Le ſceptre ** ne » ſortira point de Juda, & le gouverne- » ment ne ſortira point de ſes deſcen- » dans, juſqu'à ce que vienne celui qui » doit être envoyé; & il ſera l'attente » des nations «.

Des enfans d'Abraham, des douze fils de Jacob, Dieu fait naître un peuple, qu'il rend le dépoſitaire de cette même

---

* Geneſ. XLIX, 10 & ſuiv..

** Dans l'Ecriture ſainte & la Langue dans laquelle ce livre eſt écrit, le mot *Sceptre* ſignifie en général la puiſſance, l'autorité, la magiſtrature; & cet uſage ſe trouve établi dans une quantité d'endroits de l'Ecriture.

Pour l'entier développement de cette belle prophétie, qui fixe le tems de la venue du Meſſie, voyez le Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, par M. Boſſuet, ſeconde Partie, n°. X, page 368 & ſuivantes, édition de 1744.

promesse qu'il a faite à ses pères. Ce peuple est pour lui l'objet d'une providence toute spéciale. Il le conduit, il le gouverne, il lui impose des loix, il lui prescrit des cérémonies sans nombre: ce ne sont point des cérémonies vaines; leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples, & n'oublie par ce mélange le Messie qui doit être l'unique objet de son attente. Il fait éclater en lui la force de son bras; il le récompense, lorsqu'il lui est fidèle; il le châtie sans le perdre de vue, lorsqu'il porte son hommage aux dieux des Gentils. Sa sagesse semble ne disposer les évènemens & ne régler la destinée des autres nations, que pour ce peuple choisi; & ce peuple lui-même n'est fait que pour le Messie. Tout en lui m'y ramène (*a*); l'Agneau pascal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes qu'offroit le souverain Pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils représentoient: les Justes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports sensibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. » Les Prophètes » m'annoncent un Dieu donné, un Dieu » avec nous *. Il eſt dans le ſein de ſon » père avant tous les ſiècles **»; le Seigneur en ſera, dans le tems, un homme-Dieu, le Rédempteur des hommes. » Le » Juſte deſcendra du ciel comme une » roſée. La terre produira ſon germe, » dit Iſaïe, & ce ſera le Sauveur, avec » lequel on verra naître la juſtice ***. Mon » ſerviteur, a dit encore le Très-Haut, » ſera rempli d'intelligence; il ſera grand, » élevé; il montera au plus haut comble » de gloire... ****». Mais quel mélange ſurprenant de gloire & d'opprobre! le Prophète continue; » & tout à » coup il me le fait enviſager ſous » une forme mépriſable aux yeux des » hommes *****».

Ici, mon fils, écoutons parler les Prophètes eux-mêmes. Arrêtons-nous aux

---

* Iſa. 7, 14.
** Pſ. 109, 3.
*** Iſa. 45, 8.
**** Iſa. 52, 13.
***** *Ibid.* 52, 15.

textes les plus précis, à ceux qui nous dispensent le plus de toute discussion, & qui, sans nous forcer à de longs calculs de chronologie, démontrent de la manière la plus sensible l'unité de la Religion, & son rapport à Jésus-Christ, à un Messie, tel que le Chrétien le reconnoît & l'adore.

Mais sur-tout souviens-toi, cher Valmont, que ces prédictions éclatantes ont servi de preuves à la Religion dès les premiers siècles, dès les premiers jours du Christianisme; que dès-lors on les opposoit aux Juifs; que ces Juifs charnels ont bien cherché, quoiqu'en vain, à en éluder l'application, aveuglés comme ils l'étoient par les fausses idées d'un règne temporel, d'une Jérusalem toute terrestre; mais que jamais ils n'en ont contesté l'authenticité; que c'est d'eux que le Chrétien les a reçues; qu'elles ont donc nécessairement précédé Jésus-Christ, qui en effet se les est tant de fois appliquées à lui-même; & qu'ainsi, c'est de nos plus grands ennemis que nous tirons les preuves les plus frappantes de la Religion

chrétienne. Après cela, mon fils, oppose-nous, si tu l'oses, ces oracles incertains ou équivoques des dieux du Paganisme, ces fausses imitations que l'esprit de mensonge a faites des inspirations saintes du Dieu de vérité (*b*).

Avant de reprendre Isaïe, entends le Roi Prophète révéler comme lui, dans son divin langage, le plus grand des mystères & toute la gloire du Messie.

» Le Seigneur * a dit à mon Seigneur, » asseyez-vous à ma droite..., vous posséderez l'empire au jour de votre puissance, & au milieu de l'éclat qui environnera vos Saints. Je vous ai engendré » avant l'étoile du jour. Le Seigneur l'a » juré, & son serment demeurera immuable, que vous êtes le Prêtre éternel, » selon l'ordre de Melchisédech «.

Ailleurs ce saint Roi voit le Messie dans les opprobres & les souffrances, & le peint sous des traits auxquels il est difficile de le méconnoître.

» O mon Dieu, mon Dieu! s'écrie-t-il **;

* Ps. 109. ** Ps. 21.

» jetez sur moi vos regards : pourquoi
» m'avez-vous abandonné...? Je suis
» un ver de terre ; & non un homme ;
» je suis l'opprobre des hommes & le
» rebut du peuple. Ceux qui me voyoient
» se sont moqués de moi : ils en parloient
» avec outrage, & ils m'insultoient en
» remuant la tête. Il a espéré au Seigneur,
» disoient-ils ; que le Seigneur le délivre,
» qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime...,
» Ils ont percé mes mains & mes pieds ;
» ils ont compté mes os ; ils se sont ap-
» pliqués à me regarder & à me consi-
» dérer ; ils ont partagé entre eux mes
» habits, & ils ont jeté ma robe au sort :
» mais pour vous, Seigneur, n'éloignez
» point votre assistance de moi..... Je
» ferai connoître votre saint nom à mes
» frères.... Vous qui craignez le Seigneur,
» louez-le, glorifiez-le, parce qu'il n'a
» point détourné de moi son visage....
» La terre dans toute son étendue se sou-
» viendra de ces choses, & se convertira
» au Seigneur, & tous les peuples des
» différentes nations seront dans l'adora-
» tion en sa présence.... Mon ame vivra

» pour lui, & ma race le ſervira; la poſ-
» térité qui doit venir ſera déclarée ap-
» partenir au Seigneur; & les cieux an-
» nonceront ſa juſtice au nouveau peuple
» qui doit naître «.

Iſaïe s'explique plus clairement encore: & ſi David, parce qu'il parle en ſon propre nom, parce qu'il ſemble parler comme étant chargé de ſes péchés, & que Jéſus-Chriſt n'étoit chargé que des péchés des autres hommes, laiſſe par-là quelque reſſource à celui qui veut bien encore s'aveugler; Iſaïe n'en laiſſe aucune.

» Réjouiſſez-vous, dit il *, déſerts de
» Jéruſalem; le Seigneur a fait éclater la
» force de ſon bras aux ieux de toutes
» les nations, & toutes les régions de
» la terre verront le Sauveur que notre
» Dieu doit nous envoyer.... Il s'élevera
» devant le Seigneur, comme un arbriſ-
» ſeau & comme un rejeton qui ſort
» d'une terre sèche: il eſt ſans beauté,
» ſans éclat; nous l'avons vu, & il n'a-
» voit rien qui attirât les regards, & nous

* C. 52, 53, & 54.

» l'avons méconnu. Il nous a paru un
» objet de mépris, le dernier des hom-
» mes, un homme de douleurs, qui ſait
» ce que c'eſt que de ſouffrir. Son viſage
» étoit comme caché. Il paroiſſoit mépri-
» ſable, & nous ne l'avons pas reconnu.
» Il a pris véritablement nos langueurs
» ſur lui, & il s'eſt chargé lui-même des
» peines qui n'étoient dues qu'à nous.
» Nous l'avons conſidéré comme un lé-
» preux, comme un homme frappé de
» Dieu & humilié; cependant il a été
» percé de plaies pour nos iniquités; ſes
» bleſſures ſont l'ouvrage de nos crimes.
» Le châtiment qui devoit nous procurer
» la paix, eſt tombé ſur lui, & nous avons
» été guéris par ſes meurtriſſures. Nous
» nous étions tous égarés comme des
» brebis errantes, chacun s'étoit détourné
» pour ſuivre ſa propre voie; & Dieu
» l'a chargé ſeul de l'iniquité de tous. Il
» a été offert, parce que lui-même l'a
» voulu, & il n'a point ouvert la bou-
» che. Tel qu'une brebis qui ſe laiſſe
» conduire à la boucherie, tel qu'un
» agneau qui ſe tait tandis qu'on le dé-

» pouille de ſa laine, il ſera livré à la
» mort ſans former la moindre plainte.
» C'eſt au milieu des douleurs qu'il a fini
» ſes jours, ayant été condamné par des
» juges. Qui racontera ſa génération ? Il
» a été retranché de la terre des vivans.
» Je l'ai frappé à cauſe des crimes de mon
» peuple. Il donnera les impies pour le
» prix de ſa ſépulture, & les riches pour
» la récompenſe de ſa mort, parce qu'il
» n'a point commis d'iniquité, & que le
» menſonge n'a jamais été dans ſa bou-
» che : mais le Seigneur l'a voulu briſer
» dans ſon infirmité. S'il livre ſon ame
» pour le péché, il verra ſa race durer
» long-tems, & la volonté de Dieu s'e-
» xécutera heureuſement par ſa conduite.
» Il verra le fruit de ce que ſon ame aura
» ſouffert, & il en ſera raſſaſié. Comme
» mon ſerviteur eſt juſte, il juſtifiera par
» ſa doctrine un grand nombre d'hom-
» mes, & il portera ſur lui leurs ini-
» quités : c'eſt pourquoi je lui donnerai
» pour partage une grande multitude de
» perſonnes ; & il diſtribuera les dé-
» pouilles des forts, parce qu'il a livré

» ſon ame à la mort, qu'il a été mis au » nombre des ſcélérats, qu'il a porté les » péchés de pluſieurs, & qu'il a prié pour » les violateurs de la loi.

» Réjouiſſez-vous, ſtérile qui n'en- » fantiez pas, chantez des cantiques de » louanges, & pouſſez des cris de joie..., » votre poſtérité aura les nations pour » héritage..., & le Saint d'Iſraël, qui » vous rachetera, s'appellera le Dieu de » la terre «.

Avouons-le, mon fils, les divines Ecritures n'euſſent-elles que cette prophétie à nous offrir ſur Jéſus-Chriſt, les paroles en ſont ſi claires & ſi préciſes, qu'elle ſuffiroit ſeule pour fixer tous nos doutes. Mais ſuivons enſemble le fil d'une tradition ſi belle, & écoute maintenant parler Daniel.

» Exaucez-nous, Seigneur *; Sei- » gneur, appaiſez votre colère, jetez les » yeux ſur nous, & agiſſez: ne différez » plus, mon Dieu, pour l'amour de » vous-même; parce que cette ville & ce

* Dan. c. 9.

» peuple

» peuple ſont à vous, & ont la gloire de
» porter votre nom.

» Lorſque je parlois encore & que je
» priois, & que je confeſſois mes péchés
» & les péchés d'Iſraël mon peuple, &
» que dans un profond abaiſſement j'of-
» frois mes vœux en la préſence de mon
» Dieu pour ſa montagne ſainte..., Ga-
» briel, que j'avois vu au commencement
» de la viſion, vola tout à coup vers
» moi, & me toucha au tems du ſacri-
» fice du ſoir. Il m'inſtruiſit, & me dit:
» Daniel, je ſuis venu maintenant pour
» vous donner l'intelligence. Dès que
» vous avez commencé votre prière, j'ai
» reçu cet ordre, & je ſuis venu pour
» vous découvrir toutes choſes, parce
» que vous êtes un homme de déſirs;
» ſoyez donc attentif à ce que je vais vous
» dire, & comprenez cette viſion.

» Dieu a abrégé & fixé le tems à ſoi-
» xante & dix ſemaines en faveur de vo-
» tre peuple & de votre ville ſainte, afin
» que ſes prévarications ſoient abolies;
» que le péché trouve ſa fin; que l'ini-
» quité ſoit effacée; que la juſtice éter-

» nelle vienne ſur la terre ; que les vi-
» ſions & les prophéties ſoient accom-
» plies ; & que le Saint des Saints ſoit
» oint de l'huile ſacrée. Sachez donc ceci ,
» & gravez-le dans votre eſprit. Depuis
» l'ordre qui ſera donné pour rebâtir Jé-
» ruſalem ; juſqu'au Chriſt chef de mon
» peuple , il y aura ſept ſemaines & ſoi-
» xante & deux ſemaines ; & les places
» & les murailles de la ville ſeront bâties
» de nouveau dans des tems fâcheux
» & difficiles : & après ſoixante & deux
» ſemaines , le Chriſt ſera mis à mort ;
» & le peuple qui doit le renoncer, ne
» ſera point ſon peuple. Un peuple, avec
» ſon chef qui doit venir , détruira la
» ville & le Sanctuaire : elle finira par
» une ruine entière , & la déſolation qui
» lui a été prédite arrivera après la fin
» de la guerre. Il confirmera ſon alliance
» avec pluſieurs dans une ſemaine , & à
» la moitié de la ſemaine les hoſties , les
» ſacrifices ſeront abolis. L'abomination
» de la déſolation ſera dans le Temple , &
» la déſolation durera juſqu'à la conſom-
» mation & juſqu'à la fin ».

Si, après une prédiction aussi remarquable, tu désires, cher Valmont, supputer les années & les soixante & dix semaines d'années, dont parle Daniel en se servant d'un langage déjà employé avant lui par le Législateur des Juifs *; si tu veux fixer les dates & considérer la justesse de leur rapport avec les tems prédits par le Prophète; ouvre notre savant Bossuet **, consulte les plus éclairés de tous nos chronologistes, & tes désirs seront bientôt satisfaits. Mais je te l'ai déjà dit, prenant la voie la plus simple, je mets à part toute discussion, pour m'arrêter uniquement à celui qui est l'objet de ces prophéties, & te montrer comment tout l'ancien Testament se rapportoit essentiellement au Christ, au Messie, à toutes les idées que la loi

* *Vous compterez sept semaines d'années*, dit Moïse en parlant des années sabbatiques & jubilaires; *c'est-à-dire, sept fois sept années, qui font ensemble quarante-neuf ans.* Lev. chap. 25, ℣. 8.

** Discours sur l'Histoire universelle, première Partie, p. 60 & suiv. & p. 104, édit. de 1744.

évangélique nous en a données ; & comment cet admirable concert de l'un & l'autre Testament fait de la Religion chrétienne un tout parfait.

C'est sous ce grand rapport, que tu dois considérer tout ce qu'annoncent à cet égard les autres Prophètes. Continuons donc à nous instruire dans leurs divins livres.

» Et vous Bethléem « (dit le Prophète Michée *, environ 700 ans avant Jésus-Christ), » vous êtes petite entre les villes » de Juda ; mais c'est de vous que sortira » celui qui doit régner dans Israël, dont » la génération est dès le commencement » & dès l'éternité «.

» Parlez à Zorobabel «, dit le Seigneur au Prophète Aggée, dans le tems de la construction du second temple **) ; » parlez à tous ceux qui sont restés du » peuple, & leur dites : qui est celui » d'entre vous qui ait vu cette maison » dans sa première gloire, & en quel » état la voyez-vous maintenant ? ne pa-

* Mich. c. 5. ** Agg. c. 2.

» roît-elle point à vos ieux comme n'é-
» tant pas, au prix de ce qu'elle a été?
» Mais voici ce que dit le Seigneur des
» armées : Encore un peu de tems, &
» j'ébranlerai le ciel & la terre, la mer
» & tout l'univers ; j'ébranlerai tous les
» peuples ; & le déſiré des nations vien-
» dra ; & je remplirai de gloire cette
» maiſon, dit le Seigneur des armées...
» La gloire de cette dernière maiſon ſera
» encore plus grande que la première, &
» je donnerai la paix en ce lieu «.

» Fille de Sion, ſoyez comblée de
» joie (s'écrie le Seigneur par la voix de
Zacharie *) ; fille de Jéruſalem, pouſſez
» des cris d'allégreſſe. Voici votre Roi
» qui vient à vous, ce Roi juſte qui eſt le
» Sauveur ; il eſt pauvre, & il eſt monté
» ſur une âneſſe & ſur le poulain de
» l'âneſſe...** ; il annoncera la paix aux
» nations, & ſa puiſſance s'étendra depuis
» une mer juſqu'à l'autre «.

* Zach. chap. 9.

** Voyez l'entrée de J. C. dans Jéruſalem, en S. Matthieu, chap. 21.

» Je vais envoyer mon Ange, qui me » préparera la voie, dit enfin le Seigneur » par la bouche de Malachie *, & aussi- » tôt le Dominateur que vous cherchez, » & l'Ange de l'alliance, si désiré de vous, » viendra dans son temple ; le voici qui » vient, dit le Seigneur ** «.

C'en est assez, mon fils ; & sans nous arrêter ici à tout ce qui est prédit dans les divines Ecritures sur la vocation des Gentils, sur l'établissement de l'Eglise, sur la répsobation des Juifs, dis-moi, es-tu content de cette chaîne de traditions que nous venons de parcourir, & qui rappelle si constamment l'ancienne promesse & le grand objet sur lequel portoit toute la Religion ?

---

* Environ 450 ans avant la venue du Messie. Les Prophètes se taisent pendant un assez long intervalle, & jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ ; comme pour rendre, par ce silence même, les Juifs plus attentifs à observer les tems où le Messie devoit paroître. Ce fut réellement l'effet que ce silence produisit.

** Mal. c. 3.

Faudra-t-il ajouter encore, à ces prédictions sur des faits éloignés, des prophéties que Dieu dictoit à Isaïe, à Daniel, à Jérémie, à Ezéchiel, sur des évènemens plus prochains; c'est-à-dire, sur l'état temporel des Juifs avant Jésus-Christ, & sur le sort des Empires qui ont précédé son avènement? Faut-il te faire observer comment, par ces vives & éclatantes lumières, il rendoit son peuple attentif à la voix de ses Prophètes; & comment, par les choses mêmes qui se vérifioient sous ses yeux, il lui apprenoit à regarder comme également certaines celles qui lui étoient prédites sur le Messie pour toute la suite des tems? faut-il te montrer comment, dans les décrets de l'Eternel, tout étoit lié en quelque sorte à l'histoire de son peuple, & tenoit par des nœuds secrets à la vertu de son fils?

Lis toi-même dans les livres des Prophètes, de ces hommes (c) pleins de zèle pour la gloire du vrai Dieu, pleins d'amour pour leurs concitoyens & pour leur patrie, remplis du plus noble désintéressement pour eux-mêmes, & en butte aux

plus cruelles perſécutions ſans en être ébranlés; lis dans leurs livres ce qu'il ſeroit trop long de t'expoſer ici, & ne dis pas qu'au moins ces autres prophéties dont je parle ſont ſuppoſées. Elles ſont liées trop étroitement à toute l'hiſtoire du peuple de Dieu, & à celle des grands hommes, ſous le nom deſquels il les a reçues, pour pouvoir jamais être conſidérées comme telles; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment & pour ceux qui les ont écrits, étoit trop univerſellement répandue & trop bien établie, pour qu'on ait pu les y inſérer après coup; diſons mieux, pour qu'elle ait eu d'autres cauſes que ces prophéties elles-mêmes & leur accompliſſement. Enfin leur liaiſon néceſſaire avec celles que, malgré tout intérêt contraire, les Juifs nous ont conſervées ſur le Meſſie, & qui ſe ſont vérifiées dans le Chriſt que nous adorons, en conſtate trop bien l'authenticité, pour qu'on puiſſe raiſonnablement les révoquer en doute : car ici, comme ſur tout le reſte, cher Valmont, tout ſe ſoutient réciproquement, & par

des moyens vraiment dignes de Dieu.

Lis donc, & tu verras la continuité & l'étendue de l'esprit prophétique sous l'ancienne loi : & tu admireras ces étonnantes prédictions, si préciſes & si détaillées (*d*), sur le châtiment des Juifs & leur captivité ; sur leur rétablissement après 70 ans révolus ; sur les peuples qui devoient servir entre les mains du Tout-puissant, ou de vengeurs pour les punir, ou de sauveurs pour les délivrer ; sur Babylone, sur la Syrie, sur l'Egypte, sur les Mèdes, les Perses, & Cyrus lui-même, que le Seigneur appelle par son nom au secours de son peuple ; sur la succeſſion des quatre grands Empires, & leurs révolutions ; sur Alexandre, & la diviſion de ses vastes Etats ; sur l'Empire Romain ; & enfin sur l'Empire du Christ, cet autre royaume d'une nature bien différente, qui ne sera point détruit, mais qui subsistera éternellement.

Ainsi, Dieu dirigeoit toutes choſes selon le plan unique qu'il s'étoit formé par rapport à son Christ ; ainsi, l'univers en paix sous Auguste & réuni preſque

tout entier sous un seul maître, n'étoit, dans les desseins du Très-Haut, qu'une préparation prochaine à la prédication de l'Evangile & à l'établissement du règne d'un Dieu fait homme, de ce règne, qui, bien opposé aux idées des Juifs grossiers & terrestres, devoit s'élever sur la ruine de nos passions, & non pas les flatter; ainsi encore, dans l'histoire de la Religion, les Juifs, les peuples, les différens âges, tout est pour le Messie : c'est le centre auquel tout retentit; & par le péché du premier homme je suis conduit à un point fixé, le libérateur attendu par les Juifs *, & reçu par les Chrétiens comme l'unique fondement de nos espérances, comme le médiateur qui a pu seul rendre à Dieu sa gloire, & aux hommes le salut.

Le monde, qui, selon la pensée de l'Apôtre, a été créé en Jésus-Christ, en tant qu'il est le verbe de Dieu, l'image de sa

* *Omnes qui ab initio sæculi fuerunt justi caput Christum habent. Illud enim venturum esse crediderunt, quem nos venisse jam credimus.* S. Aug. conc. 5, in Ps. 36.

substance, la splendeur de sa gloire, se trouve dignement réparé en Jésus-Christ*.

Change maintenant le plan de la Religion Chrétienne ; imagine, pour expliquer les prophéties, un Messie tel que le Juif se le figuroit, tel qu'il se le figure encore aujourd'hui, un monarque temporel, un roi conquérant : dès-lors toute l'unité disparoît ; toutes les prophéties se démentent ; elles n'offrent plus qu'une ressemblance éloignée & contredite par mille endroits : on ne sait plus au vrai pourquoi un peuple choisi, pourquoi un Messie : on ne sait plus ce que signifient dans les Prophètes tous ces beaux traits qui conduisent naturellement à l'idée d'un Roi, dont l'empire doit être fondé uniquement sur la destruction du péché, & dont le règne doit être celui de la paix, de la justice, & de la vérité : le tableau

* *Est imago Dei invisibilis..... in ipso condita sunt universa.....; ipse est ante omnes, & omnia in ipso constant..... ; complacuit per eum reconciliare omnia in ipsum.* Coloss. c. 1, ℣. 16, 17, 19, 20.

de ſes ſouffrances n'a plus rien de réel : on ne voit plus de ſatisfaction pour les péchés des hommes, plus de victime, plus de ſacrifice, tel que les Prophètes l'ont annoncé : tandis que tout s'explique avec préciſion; tout ſe lie, les faits, les dogmes, nos myſtères, notre morale, nos ſacremens, nos rites, nos ſolemnités; tout ſe ſuit & s'accorde dans la Religion Chrétienne.

O Religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre enſemble, & que cette unité manifeſte avec éclat l'ouvrage de la Divinité! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y règne, ne publie pas plus hautement l'exiſtence d'un Dieu, que la Religion Chrétienne n'atteſte par ſon accord parfait l'œuvre du Très-Haut : & ſi, en comparant les merveilles de l'Univers & le beau ſpectacle que m'offre la Religion, j'apperçois quelques ombres à ce dernier tableau *; dois-je en être ſur-

* Ce ſont ces ombres, néceſſaires dans le plan de la divine ſageſſe, qui faiſoient dire à Saint Auguſtin; » qu'il y avoit dans la Reli-

puis! Dieu, pour nous laiſſer toujours également libres en nous éclairant ſans nous contraindre, en a répandu juſque ſur le premier.

Je t'ai donc expoſé, cher Valmont, la preuve de la Religion, je ne dis pas la plus ſenſible; ce caractère eſt réſervé, ce me ſemble, à la ſainteté de ſes dogmes & de ſa morale: mais je dis la plus grande, la plus belle à des ieux éclairés, puiſque l'unité des proportions & des rapports innombrables que la Religion renferme ne la rend pas moins admirable, que ne l'eſt dans l'ordre de la nature, le monde matériel & viſible, par l'accord de ſes parties entre elles, & par leur rapport commun à la gloire du Très-Haut & au bien général de tous les êtres.

Rappelle-toi cette penſée du célèbre Bacon, que, ſi l'on conſidère les ouvrages de la Nature ſéparés & ſans liaiſon, on pourra ſe laiſſer aller à quelque doute;

» gion aſſez de lumières pour éclairer les cœurs » droits, & aſſez de nuages pour aveugler les » impies «.

mais que, si on les envisage réunis & dans leur ensemble, ils formeront aux yeux du Sage la démonstration la plus complette; & applique cette juste & belle réflexion à la preuve sublime que nous offre l'unité de la Religion. Si nous ne prenions d'elle que différens traits épars & différens genres de preuves qui nous attestent sa divinité, peut-être y auroit-il lieu encore à des difficultés, quoique plus apparentes que solides; mais qu'opposer de raisonnable à ce grand tout, à cet ensemble parfait qu'elle nous présente?

Prends-y garde, mon fils; toujours & nécessairement l'erreur se dément par quelque endroit. Elle se dément d'autant plus aisément, qu'elle se forme par une plus longue succession d'années, & qu'elle embrasse une plus longue suite de faits: dès-lors toutes les parties de son ouvrage sont décousues, comme dans la Mythologie des Païens ou dans les rêveries de Mahomet, quelques efforts qu'on fasse après coup pour les réunir & les accorder; par-tout l'accord est interrompu, la chaîne se rompt comme d'elle-même, sous ce

sans ordre & sans suite. Tant il est vrai que l'unité est le caractère, qu'il est le plus difficile, qu'il est le plus impossible aux hommes de contrefaire, & par conséquent le caractère le plus essentiel & le plus distinctif de la vérité !

Que dois-tu donc penser de cette Religion, qui, dans une suite de plus de quatre mille ans à compter seulement jusqu'à Jésus-Christ, dans une chaîne d'évènemens qui renferme l'histoire de tout un peuple, & en partie celle de tous les autres peuples qui ont eu avec lui quelque rapport, est parfaitement une & ne se dément par aucun endroit ?

Mais comme, dans la Religion Chrétienne, tout se prête un mutuel appui ; que sera-ce encore, lorsque tu retrouveras à chaque instant cette unité admirable dans sa perpétuité ? Je m'arrête, cher Valmont, & te laisse tout le tems de peser à loisir les réflexions que je viens de faire, avant de passer à cet autre caractère que la véritable Religion doit nous offrir.

NOTES.

PAGE 472.

(a) *TOUT en lui m'y ramène ; l'Agneau paſcal, le ſerpent d'airain, les différentes ſortes de victimes, &c.* Le premier & le principal mérite de l'ancienne loi conſiſtoit à repréſenter, à annoncer, à promettre Jéſus-Chriſt. Lui ſeul étoit la fin de la loi, comme parle l'Apôtre : *finis legis Chriſtus* *. C'eſt auſſi ce qui a dicté à S. Auguſtin cette expreſſion ſingulière, mais forte & énergique : *Tota lex grævida erat Chriſto ;* toute la loi travailloit à enfanter Jéſus-Chriſt. Or, comme l'a obſervé le pieux Auteur d'un livre ſur la connoiſſance de Jéſus-Chriſt : » Premièrement, il n'y a que Dieu qui ait pu préparer avec tant de ſplendeur les voies de Jéſus-Chriſt, avant qu'il deſcendît ſur la terre. En effet, la connoiſſance d'un avenir libre, ou la prophétie, eſt, de l'aveu du genre humain, réſervée à Dieu ſeul : pourquoi ? parce qu'elle ſuppoſe, & une ſcience infinie qui embraſſe les ſecrets les plus profonds, & une puiſſance infinie qui fait éclore à ſon gré les plus incompréhenſibles évènemens. Secondement, faire ſervir

* Rom. 10.

à la gloire de Jésus-Christ le ciel & la terre pendant quatre mille ans ; susciter en sa faveur des Prophètes, qui prédisent en détail tout ce qui le regarde ; varier les aspects, pour le montrer sous le voile transparent d'une infinité de figures ; établir une loi, dont les sacremens & les cérémonies le promettent, l'annoncent, le désignent ; voilà assurément une gloire où jamais aucun mortel n'a atteint, une gloire qui ne peut convenir qu'à un Homme-Dieu, au Fils unique du Père «. Et voilà en même tems ce qui contribue le plus à donner à la Religion Chrétienne ce caractère d'unité, qu'on ne sauroit trop admirer en elle.

PAGE 475.

(b) *Ces oracles incertains ou équivoques des Dieux du Paganisme, &c.* » Il n'y auroit jamais eu dans le monde des Oracles trompeurs, si les hommes n'eussent été intimement persuadés que Dieu, qui possède la science de l'avenir, daigne quelquefois la communiquer à ceux qu'il inspire. Une folle curiosité dans les uns & la cupidité dans les autres ont produit cette fausse imitation de la prophétie «. *M. l'Archevêque de Vienne.*

Presque par-tout l'erreur & le mensonge ont contrefait & imité la vérité, comme un alliage

trompeur imite les plus purs métaux ; s'enſuit-il qu'il n'y ait aucune différence entre la vérité & le menſonge ?

On cite quelques traits, qui, dans les Prêtres & les fauſſes divinités des Païens, ſembloient déſigner un eſprit prophétique, & qui, par-là même, tendent à affoiblir la preuve que nous tirons des prophéties renfermées dans nos livres ſacrés ; mais outre que les traits que l'on rapporte (du moins ceux qui paroiſſent les plus frappans) n'ont pour fondement que des ouï-dire & des autorités fort ſuſpectes ; on convient dans le Chriſtianiſme, que les démons, conſidérés comme ayant été, de concert avec la fourberie des Prêtres, les auteurs de ces oracles, ont pu en impoſer à cet égard par des illuſions, ainſi qu'ils en impoſoient à l'égard des miracles par des preſtiges ; ſans que d'ailleurs ils aient pu donner à leurs prédictions apparentes, le caractère eſſentiel d'une véritable prophétie. « Les eſprits dégagés de tout commerce avec la matière, dit l'illuſtre Prélat que nous venons de citer, ont bien plus de pénétration & de ſagacité que les hommes, ſoit pour la prévision des effets purement phyſiques, ſoit pour la combinaiſon de l'avenir avec le paſſé. Ils peuvent même ſavoir & découvrir aux autres des ſecrets inacceſſibles à l'eſprit humain. Ainſi, ſelon la

remarque de quelques Pères, ont-ils prédit des maux dont ils devoient être les auteurs ; ainsi ont-ils manifesté dans un endroit ce qui étoit arrivé dans un autre lieu, trop éloigné pour qu'il fût humainement possible d'en être si promptement instruit. Mais la prévision certaine des actions libres (qui fait le véritable caractère de la prophétie) étoit au dessus des lumières de ces faux Prophètes du Paganisme : elle est réservée à la nature divine. Des oracles trompeurs, soit qu'ils fussent rendus par l'influence de ces esprits pervers, soit qu'ils n'eussent d'autre principe que la fourberie des devins consultés, n'ont jamais prédit des évènemens de cette espèce ; & toutes les fois qu'ils ont voulu en parler, l'ambiguité de leur réponse a décelé leur ignorance ». *L'incrédulité convaincue par les Prophéties.*

PAGE 487.

(c) *Des Prophètes, de ces hommes, &c.* On a prétendu jeter du ridicule sur les Prophètes & sur leur ministère, en plaisantant sur la manière dont quelquefois ils s'expliquoient : mais outre que des plaisanteries, souvent fondées sur des exagérations ou de fausses interprétations, ne répondent pas solidement à des faits bien constatés ; on devroit faire attention au

tems, aux mœurs, aux uſages, au caractère du peuple auquel ces vrais Juſtes étoient envoyés. Ce qui nous paroîtroit vil ou bizarre, à en juger par nos mœurs, n'étoit que ſimple & naturel du tems d'Homère & des Prophètes: il étoit d'ailleurs queſtion de parler à des hommes ſur qui les choſes matérielles & ſenſibles, & ſouvent même les plus groſſières en apparence, faiſoient ſeules une impreſſion vive & profonde. Dieu ſavoit bien donner à ſes interprètes, quand il le falloit, des expreſſions grandes & ſublimes; mais quelquefois auſſi, s'accommodant & ſe prêtant aux beſoins de tous, il dictoit ou permettoit à ſes Prophètes le ſtyle & la manière les plus propres à faire effet ſur l'eſprit de la multitude, ou les plus conformes à leur caractère & à leur génie particulier.

En général, les anciens parloient plus que nous à l'imagination & aux ſens, & perſuadoient plus ſûrement. » Ce qu'on diſoit le plus vivement, comme le remarque l'auteur d'Emile, ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des ſignes. On ne le diſoit pas, on le montroit..... Darius, engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris, & cinq flèches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans rien dire. De nos jours cet homme

eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put «. C'est ainsi que Dieu parloit aux Juifs par ses Prophètes.

Voyez, sur les objections frivoles & les fausses imputations qu'on a faites à leur égard, les excellentes *Lettres de quelques Juifs Portugais*, auxquelles pour les détails nous avons déja renvoyé. *Lettres* 2e. *& suivantes, T.* 2, *cinquième édition in*-8°. *1772, chez Moutard.*

PAGE 489.

(d) *Ces étonnantes prédictions, si précises & si détaillées, sur le châtiment des Juifs, &c. sur Babylone, sur la Syrie, &c.* On peut voir le précis de ces différentes prophéties & leur juste application, dans la plupart de nos Apologistes; & spécialement dans M. l'Abbé Pey, *Vérité de la Religion Chrétienne prouvée à un Déiste, chez Humblot, deux volumes*; ainsi que dans l'*Incrédulité convaincue par les Prophéties*, de M. l'Archevêque de Vienne. On peut les voir aussi, pour la plus grande partie & de la manière la plus intéressante, dans l'Histoire ancienne de M. Rollin; Histoire, malgré la longueur des réflexions, si utile & si belle aux yeux de tous les vrais Sages. Au reste, ce qu'il

y a de bien remarquable & de bien frappant, c'eſt que les révolutions diverſes qu'ont éprouvées les Juifs, ne ſont à la lettre, que le développement de la grande prophétie que leur fit Moïſe avant de mourir, ſur tous les châtimens que leur feroit éprouver le Seigneur, s'ils lui étoient infidèles : c'eſt que, d'un autre côté, rigoureuſement puni, aſſervis, transférés parmi les autres nations, ils ſe relevoient toujours, & , au milieu de tant de cauſes de deſtruction, n'étoient jamais entièrement détruits ni confondus avec les autres peuples ; tandis que ceux-ci, quoique formant les plus puiſſans Empires, après avoir ſervi de verges & d'inſtrumens de providence entre les mains du Très Haut, étoient tour à tour détruits & briſés irrévocablement. Ainſi l'avoit annoncé le Prophète Jérémie. » Ne » crains point, ô Jacob ! toi qui es mon ſer- » viteur, dit le Seigneur, parce que je ſuis » avec toi : car je perdrai toutes les nations » parmi leſquelles je t'ai banni ; & pour toi, je » ne te perdrai point ; mais je te châtierai avec » une juſte modération, ſans t'épargner comme » ſi tu étois innocent «. C. 46, ℣. 28.

Quelque préciſes & détaillées que ſoient la plupart de nos prophéties, on voudroit qu'elles le fuſſent encore plus. » On voudroit que les Prophètes euſſent mis dans leur ſtyle la même

clarté, la même suite, & la même liaison, que comporteroit le style d'un historien. Cat telle est l'obstination de l'Incrédulité; elle demande toujours de nouvelles lumières. Celles qu'on lui présente ne lui suffisent pas pour l'éclairer; & le désir chimérique d'une lumière plus vive, est le prétexte spécieux de son aveuglement volontaire..... Mais doit-elle faire dépendre son acquiescement d'une condition qui n'est ni nécessaire ni convenable.....? Indépendamment de la nature de l'esprit prophétique & du style qui lui est propre, il y a une raison qui a dû rendre les prophéties plus obscures & plus mystérieuses que des narrations historiques Il ne convenoit pas que les premières eussent une clarté qui devînt un obstacle à leur accomplissement.

» Dieu n'est pas obligé de multiplier les miracles; il est même de sa grandeur & de sa sagesse, de ne pas altérer sans nécessité le cours des choses humaines, de mettre autant de douceur que d'efficace dans les ressorts de sa Providence. Il est manifeste qu'une prédiction aussi claire & aussi détaillée qu'une relation historique, ou ne seroit jamais accomplie, ou ne pourroit l'être que par un miracle. Supposons que toutes les prophéties sur Jésus-Christ eussent été rassemblées dans un seul & même discours, & rangées selon l'ordre des tems; qu'elles com-

mençaſſent par ſa naiſſance dans Bethléem, avec les circonſtances & les ſuites de cette naiſſance; qu'elles continuaſſent par ſa fuite en Egypte, ſon retour dans la Paleſtine, ſa vie cachée juſqu'à l'âge de trente ans; qu'elles décriviſſent enſuite toute ſa vie publique, ſes miracles, ſes prédications, ſes voyages dans la Judée, ſes combats contre une cabale puiſſante & jalouſe; qu'elles finiſſent par la perfidie d'un de ſes diſciples, par la lâcheté de tous les autres, par l'iniquité de ſes juges, par la rage de ſes bourreaux, par ſa mort ſur une croix, & par ſa réſurrection glorieuſe; ſuppoſons, dis-je, que tout cela eût été annoncé avec cette ſuite & ce détail, & de plus avec une telle clarté, qu'avant chaque action de Jéſus-Chriſt, les Juifs n'euſſent qu'à conſulter ſon hiſtoire prédite, pour ſavoir ce qu'il devoit faire: dans cette ſuppoſition, de pareilles prophéties ne pouvoient plus être humainement accomplies. Les Juifs, ſi bien avertis, ne pouvoient plus concourir, par leur incrédulité, à l'exécution des conſeils éternels.

» Il falloit un de ces prodiges, qu'on ne doit attendre, ni de la ſainteté, ni de la bonté de Dieu, pour effacer à chaque inſtant, dans l'eſprit des Juifs, des notions ſi nettes & ſi préciſes; ou, s'ils ne perdoient pas de vue ces notions,

pour

pour les faire agir volontairement contre les règles les plus communes de la prévoyance.

» Il en eſt à peu près de même des autres prophéties. Leur trop grande évidence en eût rendu l'accompliſſement impoſſible ſans un miracle. Le libre arbitre, dans l'uſage ordinaire que Dieu en a laiſſé aux hommes, ſeroit trop gêné par une connoiſſance ſi diſtincte de l'avenir. L'incertitude à cet égard leur eſt néceſſaire pour tenir dans leur détermination un juſte milieu entre un excès de confiance & un excès de crainte & de pareſſe.

» Il eſt vrai que les prophéties doivent préparer les eſprits juſqu'à un certain point à l'attente de leur accompliſſement. Il eſt vrai auſſi qu'elles doivent avoir une clarté ſuffiſante, pour rendre inexcuſables ceux qui méconnoiſſent cet accompliſſement quand il eſt arrivé. Ce double caractère ſe remarque dans les prophéties de l'ancien Teſtament, & ſur-tout dans celles concernant le Meſſie... Les Juifs, en liſant les anciens oracles, avoient conçu l'eſpérance d'un libérateur. Ils avoient même, ſur cet évènement ſi déſiré, un ſigne que la plupart des prophéties ne donnent pas : c'étoit l'époque à laquelle Jacob leur avoit prédit que le Meſſie paroîtroit, & la date des ſemaines de Daniel, dont la fin approchoit au tems de Jéſus-Chriſt.

Auſſi attendoient-ils alors le Meſſie promis ; & cette attente leur étoit commune avec les Samaritains, qui n'admettoient d'autres livres ſacrés que ceux de Moïſe. Il n'a tenu qu'à eux de reconnoître, dans la perſonne de Jéſus-Chriſt, tous les autres traits annoncés par tant de prédictions. Mais ces traits, répandus en différentes prophéties, & ſouvent cachés ſous des apparences plus conformes aux déſirs de leurs cœurs, n'avoient pas aſſez attiré leur attention. Ils s'obſtinèrent à les rejeter, lorſque Jéſus-Chriſt les leur montra ; & ils contribuèrent ainſi, ſans le ſavoir, à les vérifier, puiſque leur incrédulité étoit elle-même prédite.

» Une diſtribution ſi exacte de lumière & d'obſcurité, eſt peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans les prophéties. Un homme, à qui Dieu auroit ouvert le livre de l'avenir, ſans lui inſpirer la manière dont il devoit prédire ce qu'il y auroit vu, parleroit trop ou trop peu. Il n'appartient qu'à ce même eſprit qui a éclairé les Prophètes, de dicter des oracles, aſſez enveloppés pour que leur exécution n'ait pas beſoin d'un nouveau prodige ; aſſez clairs néanmoins pour qu'après l'évènement (ou dans le tems même que ces oracles s'accompliſſent), la vérité puiſſe en être apperçue par tous les eſprits attentifs «. *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties.*

On retrouve dans ces ſages réflexions, que nous avons crues trop importantes pour ne pas les rapporter ici, cette vérité ſi ſouvent inculquée dans ces Lettres ; que Dieu a tout diſpoſé dans ce monde pour ſervir de matière au mérite ou au démérite, & en faveur de la liberté : principe, qui, dans l'ordre de la nature & de la grâce, nous éclaire plus que tout autre ſur les voies ineffables de la Providence, ſur les opérations de la Divinité ; & qui forme la ſolution la plus générale aux difficultés qui nous étonnent.

LETTRE XL.

De la jeune Madame de Veymur (autrefois Mademoiselle de Senneville) à la Comtesse de Valmont *,

DEPUIS la dernière Lettre que je vous ai écrite, ma chère bonne amie, j'attends avec impatience de vos nouvelles; &, au gré de mes désirs, que vous êtes lente à m'en donner! Vous le savez: mes sentimens, tout partagés qu'ils sont, n'ont rien perdu de leur vivacité; mes nouveaux engagemens n'ont pu les modérer; & dans mon cœur, toujours tendre & sensible à l'excès, l'amour n'a rien pris sur l'amitié. Il m'en coûte donc bien de vous voir m'oublier si long-tems, d'être toujours si loin de vous; & mon désir le plus ardent seroit de pouvoir jouïr en ce

* Cette Lettre, de l'amie de Madame de Valmont, est la seule, de toutes les siennes, que l'on ait conservée; & c'est son caractère d'utilité qui l'a fait excepter.

lieu tout à la fois & de mon époux & de mon amie. Mais puisque pour le moment tant de contentement ne peut m'être donné, je vais m'en consoler, comme je l'ai fait jusqu'ici, en écrivant à l'une, & en lui parlant de l'autre. Oui, ma chère Emilie, sans risquer de vous ennuyer & de vous déplaire, je vais encore vous entretenir de mon mari. Eh, quel plus doux entretien pour deux cœurs qui en sentimens se ressemblent si bien!

M. de Veymur * me devient toujours plus cher, par la confiance qu'il me témoigne, & à cause des dangers dont je sens de plus en plus que cette union m'a préservée. O ma bonne amie! en nous parlant de ses égaremens, il ne nous avoit rien dit en comparaison de ce qu'il lui restoit à nous dire, & quelles leçons pour notre sexe, que le tableau des galanteries d'un jeune homme, lorsqu'il se les rappelle dans un âge où il s'en repent & s'accuse lui-même!

Je plains peu celles qui parmi nous

* Le frère du Comte.

veulent bien être séduites, qui appellent les dangers au lieu de les éloigner, qui préparent en quelque sorte les pièges où elles doivent se laisser surprendre, & creusent sous leurs pas les abîmes où elles ne tardent pas à se précipiter. Légères, volages, follement enjouées, pleines de confiance dans leurs forces comme dans leurs attraits, déjà cependant à demi vaincues lorsqu'on commence à les attaquer, aiguisant par le désir de plaire & par la vanité les traits qu'on leur lance, elles méritoient bien de succomber *, &

* Eh, quand, par impossibilité, elles ne succomberoient pas, n'est-ce rien pour une jeune personne vaine, étourdie, imprudente, que les soupçons qu'elle occasionne & les jugemens qu'elle fait porter ? Si la réputation, sur-tout pour les personnes du sexe, est le premier de tous les biens de cette vie, & la source la plus ordinaire de tous les autres, n'est-ce rien que de s'exposer à la perdre ? *La vanité, ainsi que l'étourderie, ces deux défauts*, dit M. d'Arnaud, *pour lesquels le monde a peut-être trop d'indulgence, entraînent souvent tous les inconvéniens du vice.* Hist. Angl.

ne doivent s'en prendre qu'à elles des fruits amers du coupable engagement qu'elles ont contracté. Que des transports indiscrets, que des mesures mal concertées, les décèlent à des ieux clairvoyans; que leur conduite éclate & les couvre d'infamie *; que le libertin qui les a séduites, soit le premier à trahir leur foiblesse, pour la faire mieux servir à son triomphe, que du moins las de se contraindre, dégoûté de sa conquête par le peu qu'elle lui a coûté & parce qu'elle n'a plus rien de nouveau à lui offrir, il l'abandonne indignement & porte ailleurs les mêmes hommages & la même inconstance; que ces tristes victimes de l'orgueil, de l'amour, & du plaisir, éprouvent toutes les fureurs de la jalousie, l'humiliant retour des rebuts & du mépris, toute l'horreur du repentir, ou

* » Il faut s'honorer pour être honorée, » comment peut-on mériter le respect d'autrui, » sans en avoir pour soi-même ? & où s'arrê» tera, dans la route du vice, celle qui fait le » premier pas sans effroi « ? *M. Rousseau.*

ne se consolent de leur honte, que par de nouveaux égaremens & une honte plus grande encore : tout cela, ma bonne amie, n'a rien à quoi elles n'aient pu s'attendre, & qui doive nous étonner. Mais que des ames tendres & naïves, honnêtes & pleines de délicatesse, incapables de vouloir jamais ni qu'on leur manque, ni se manquer à elles-mêmes, soient cependant la dupe du sentiment, de l'estime, & de la confiance ; se voient jouées par l'artifice & l'imposture ; soient trahies par leur candeur même ; &, sans avoir conçu aucun soupçon du péril auquel trop de confiance expose, apprennent par leur chute & leurs malheurs que des plus petites précautions dépend l'unique sûreté des vertus les plus pures : voilà ce qu'on ne peut trop plaindre, & ce qui ne peut trop servir à nous éclairer.

Ah, ma chère amie ! heureuses celles que des circonstances favorables, autant que leur sagesse, ont mises à l'abri des dangers ! Car enfin quels secrets ressorts ne fait pas jouer le vice pour triompher

de la vertu ? Que d'affreux myſtères en ce genre M. de Veymur m'a révélés ! & que, ſans l'horreur qu'il conçoit maintenant de l'art odieux qu'il a mis en œuvre, je ſerois tentée de le haïr ! Mais je ſerois bien injuſte : car enfin quelles fautes n'efface pas le repentir, lorſqu'il eſt ſincère ? Celui dont il eſt pénétré ne peut que lui aſſurer mon eſtime ; je dois le juger par ce qu'il eſt aujourd'hui, & non par ce qu'il fut autrefois ; & ſi la pitié pour toutes celles qu'il a ſéduites plaide encore contre lui, il mérite au moins d'être abſous par ſes remords. Par-tout il les porte avec lui ; c'eſt dans mon ſein qu'il les dépoſe ; & j'ai ſeule, en en recevant le triſte aveu, pu trouver le ſecret de charmer ſa douleur. Si je vous en fais part, ce n'eſt pas ſans qu'il le ſache & qu'il le permette : vous êtes pour lui comme une autre moi-même ; & en nous dévoilant à toutes deux ſes torts, il en ſera plus tranquille, s'il trouve ſa grâce au fond de notre cœur. O hommes ! hommes dangereux & perfides ! devrions-nous vous pardonner ſi aiſément

les maux que vous nous faites ! Car enfin, ma bonne amie, la cauſe de tout notre ſexe n'eſt-elle pas la nôtre ? Ah ! du moins avertiſſons nos ſemblables des périls qu'elles courent, apprenons à l'innocence à ſe mettre en garde contre la ſéduction, & félicitons-nous nous-mêmes d'avoir échappé à des écueils, marqués par de ſi triſtes naufrages.

Ici, ma chère Emilie, que n'aurois-je pas à vous raconter de tous les moyens qu'on emploie pour nous perdre, & des degrés preſque inſenſibles par leſquels on prépare notre chute ? Avec quel art on joue le ſentiment ! quel reſpect on ſemble avoir pour nous ! quels ſoins on prend d'étudier nos goûts pour s'y conformer ! quelle attention ſecrète à prévenir nos volontés, à flatter nos déſirs ! quelle honnêteté dans toute la conduite ! quelle décence dans les propos ! quelle imitation adroite & trompeuſe des vertus qui nous ſont chères ! quels ménagemens pour s'attirer notre confiance & nous forcer à agréer celle qu'on nous témoigne ! Mais enſuite quel abus de

cette confiance même ! quels ſecrets ſimulés, pour nous en arracher de plus réels ! quelle aſſiduité & quels artifices, pour ſe rendre néceſſaire ! L'eſt-on devenu ? on ſe permet alors des entretiens plus tendres ; on nous engage à des lectures plus ſéduiſantes ; on nous amollit par des ſpectacles & par les fêtes les plus galantes ; on hazarde enfin des aveux plus directs ; on y fait ſuccéder le langage expreſſif des paſſions les plus vives, de la jalouſie, de la crainte, & du déſeſpoir ; on réitère les ſermens d'être fidèle : mais dirai-je tout, ma bonne amie, à la honte des ſéducteurs ? O ciel ! quelles intrigues & quelles honteuſes manœuvres ! Des lettres ſuppoſées ; des domeſtiques ſéduits & pervertis ; de fauſſes démarches, dans leſquelles on nous engage ſans nous en laiſſer appercevoir les ſuites ; des occaſions funeſtes amenées & préparées de loin par le Vice qui s'agite & qui veille, tandis que l'Innocence repoſe ſans ſoupçons & ſans crainte ; des perſécutions ſuſcitées avec adreſſe au ſein d'une famille, pour nous faire tomber entre les bras de

celui même qui les a fait naître ; les trames les plus noires, ourdies dans le plus profond silence..... O comble d'horreur ! les mystères d'iniquité se consomment ; & une malheureuse victime de tant de noirceurs a cessé d'être sage, avant que son cœur, encore ennemi du vice, ait cru pouvoir jamais abjurer la sagesse. Tel est le terme fatal, où de petites précautions négligées ont conduit tant d'ames honnêtes, qui, par éducation, par un fonds de raison, de Religion même, par sentiment, ne sembloient nées que pour la vertu.

Quels moyens donc de parer à de si grands malheurs ? Les voici, me dit encore mon mari, & ce sont les seuls vraiment à l'épreuve de tout genre de séduction : s'inquiéter peu du soin de plaire, & uniquement de celui de se faire honorer ; veiller sur les plus légères impressions de son esprit & de son cœur, & commencer par faire un pacte avec son imagination, pour ne lui permettre jamais de s'égarer sur les objets qui peuvent servir à l'enflammer ; avoir une

amie respectable, & l'amie la plus sûre est une mère vraiment digne d'en servir, si l'on a le bonheur de la posséder : lui ouvrir son cœur sans réserve, ou, à son défaut, à toute autre amie qui soit assez tendre, assez sage pour pouvoir la remplacer ; se défier de quiconque nous flatte, de tout ce qui tend à amollir notre ame & à affoiblir nos principes ; se mettre en garde contre toute espèce de liaison trop intime, de rapport trop étroit avec des personnes d'un autre sexe ; & se souvenir que l'habitude vient enfin jusqu'à nous rendre aimables ceux qui d'abord nous étoient le plus indifférens : c'est ainsi qu'on garde son propre cœur ; qu'on vit heureuse, tranquille, maîtresse de soi-même ; qu'on est toujours respectable, toujours respectée ; & qu'on jouit au dedans de soi de ce témoignage si flatteur & si doux, qu'en effet on mérite de l'être.

Tels sont, ma bonne amie, les sages conseils d'un homme qui a si bien connu le monde, nos dangers, nos foiblesses, & nos ressources. Puissions-nous

n'avoir jamais beſoin de nous rappeller ſes leçons pour nous-mêmes ! Puiſſent-elles dans notre bouche devenir utiles à celles, qui, moins attentives & moins inſtruites, en auroient plus beſoin que nous !

LETTRE XLI.

De la Comteſſe au Marquis.

UN évènement bien triſte, qui fait l'entretien de toute la Cour & la fable des courtiſans, en ne donnant que trop à penſer à mon mari ſur le compte de Lauſane, ne laiſſe plus de bornes à ſes ſoupçons jaloux, & ne me permet guères d'en mettre à mes allarmes.

Une femme du plus haut rang, dont j'aime mieux que vous appreniez le nom par un autre que par moi, vient de donner l'exemple & la preuve des funeſtes ſuites qu'entraînent l'oubli des vrais principes & le manque de Religion. Cette femme, autrefois l'objet de l'eſtime publique par ſon attachement à ſes devoirs & la pureté de ſa foi, a été forcée par ſon mari de recevoir chez elle le Comte de***, ami intime du Baron, & philoſophe comme lui. Elle n'avoit d'autre enfant qu'une fille très-jeune encore, qui, marchant ſur ſes traces, ſe faiſoit

distinguer déjà par ses vertus, autant que par ses agrémens & sa beauté. Le Comte ne tarda pas à s'insinuer dans leur esprit, en déguisant avec art le venin subtil de ses dangereux systêmes. Il affecta devant elles toute la délicatesse du sentiment; il leur parla le langage de la vertu la plus pure; sans se donner pour un homme qu'animoit l'esprit de la Religion, il les disposoit à croire que sans elle on pouvoit avoir, dans le degré le plus éminent, toutes les qualités qui font l'honnête homme selon le monde, & qu'on les avoit même d'autant plus sûrement qu'elles ne prenoient alors aucune teinte de foib'esse & de superstition. Il maîtrisa ainsi par degrés leur estime & leur confiance. Il fit plus; en leur prodiguant les éloges les plus flatteurs, en leur marquant à chacune en particulier les égards & les soins les plus empressés, il leur inspira des sentimens plus tendres dont elles n'avoient pas encore appris à se défier. Trop éclairé sur ses premiers succès, il ne crut pas pouvoir mieux assurer son triomphe, qu'en s'attachant à cor-

rompre entièrement leur esprit, pour réussir plus facilement à pervertir leurs mœurs : il y parvint. Il commença par leur faire naître des doutes ; il leur prêta des livres qui renfermoient tout le poison de l'incrédulité ; il leur inspira la vanité du bel esprit, & le goût des recherches curieuses ; il leur parla le jargon de la Métaphysique & des sciences les plus abstraites ; il leur dévoila avec moins de ménagement sa façon de penser, & les fit passer en peu de tems, de l'estime & de l'attachement pour sa personne, à l'estime & à la croyance de ses opinions.

Le mari s'apperçut trop tard du dérangement que cette nouvelle philosophie causoit dans sa maison. Il voyoit les occupations essentielles absolument négligées, pour de dangereuses spéculations & de vaines subtilités ; les devoirs de la Religion omis ; les bienséances méprisées ; ses avis fort mal reçus ; une sorte de pédantisme à la place d'une sage & heureuse simplicité ; les domestiques devenus raisonneurs, à l'exemple de leurs maîtresses ; une académie de faux savans

& de faux ſages, tenant chez lui des ſéances réglées; & ſes plus anciens amis, victimes des grands airs, de la ſuffiſance, & du mépris, forcés de ſe retirer. Il voulut remédier au mal que lui-même avoit occaſionné, & pria d'éloigner le Comte; mais il n'étoit plus tems. La mère & la fille jetèrent les hauts cris; on menaça, on fulmina; on traita le bonhomme d'eſprit foible, ſuperſtitieux, & tyrannique, d'homme dur & ſauvage, avec lequel il étoit impoſſible de vivre; on parla de ſe ſéparer. Le pauvre mari fut obligé de prendre patience & de plier. Le Comte, plus en crédit que jamais, ſe ménagea avec une adreſſe toujours nouvelle entre la mère & la jeune perſonne, qui toutes deux ſe croyoient l'unique objet de ſes ſoins & de ſon amour. Il obtint bientôt ſur la dernière une victoire facile, qui malheureuſement eut des ſuites. La mère, outrée de ſe voir jouée elle-même ſi indignement, déſolée d'avoir porté par ſon trop de confiance le déshonneur dans ſa famille, dévorée par la jalouſie, & livrée au plus furieux déſeſpoir, a fait

un éclat qui a perdu sa fille, & a fini par se tuer d'un coup de poignard.

Valmont ne fait que parler devant moi d'une si horrible catastrophe, & je ne sais trop quelle conséquence il prétend en tirer par rapport à moi. Faut-il donc qu'il m'assimile à des femmes peu sages, qui ont perdu de vue le précieux flambeau de la foi, pour se plonger dans les sombres & épaisses ténèbres de l'irréligion ? Quoi qu'il en soit, ses moindres entretiens avec moi couvrent toujours quelque reproche, ou renferment au moins de secrètes leçons. Son ame est ouverte à toutes les impressions désavantageuses qu'on veut lui faire prendre. Mon père ! ai-je raison de trembler ?

J'ai toujours recours à vous, pour charmer mes ennuis, & pour me consoler comme mère de ce que je souffre comme épouse. Vous vous souvenez, sans doute, de la promesse que vous m'avez faite, de me donner encore quelques avis sur l'éducation de mes enfans par rapport à la Religion *. J'en sens plus que jamais

* Voyez la fin de la Xe. Lettre.

la néceſſité : & c'eſt ici le moment de me tenir parole, non ſeulement pour les fruits qu'ils en retireront un jour, mais pour faire diverſion à mes peines, par les objets les plus intéreſſans que vous puiſſiez m'offrir dans l'eſpèce d'accablement où je ſuis.

C. v. Monnet inv. L. Le Grand sculp.

La Reine *BLANCHE* instruisant son Fils

LETTRE XLII.

Du Marquis à Emilie.

TES craintes, ma chère fille, m'en inſpirent de très-vives à moi-même. Ne parle pas toutefois de te laiſſer abattre & décourager, toi, que j'ai toujours vue ſi pleine de confiance dans le Seigneur, & ſi réſignée. Tu le ſais, mon Emilie, jamais il n'abandonne le juſte qui eſpère en lui; il fait ſervir les plus grands maux au vrai bien de ceux qui l'aiment; & des humiliations, des peines qu'il leur envoie, naiſſent, chacun dans ſon tems, le mérite & le bonheur. Il te chérit, ma fille, puiſqu'il t'éprouve, & que c'eſt par les croix, que, ſur les traces de ſon divin Fils, il nous conduit plus sûrement à partager avec lui ſon royaume & ſa gloire. Il ne permettra pas d'ailleurs que tu ſois tentée au deſſus de tes forces; tu peux te repoſer ſur lui de l'iſſue du combat, comme des fruits de la victoire.

Revenons, ma chère Emilie, à la

promeſſe que je t'ai faite, & que tu me rappelles. Je reſpecte trop tes vues & tes motifs, pour balancer un ſeul moment à la remplir. Il s'agit de former un jour tes enfans à la Religion en même tems que tu travailleras à les rendre raiſonnables : & c'eſt ſur cela même que j'avois commencé autrefois à te donner quelques avis.

» La Religion ! diront encore ici nos » prétendus Sages ; mais ſi c'eſt la vôtre, » ſi c'eſt la Religion du Chrétien, quelle » priſe donne-t-elle à la raiſon « ? Quelle priſe ? celle que peut y donner une autorité raiſonnable & néceſſaire. Ce n'eſt point avec toi, mon Emilie, que j'ai dû diſcuter la nature & la force de cette autorité ; c'eſt avec Valmont, puiſque c'eſt lui qui oſoit la méconnoître. Pour toi, ma fille, lorſque les mécréans de nos jours voudront tourner tes inſtructions & ta méthode en ridicule, il te ſuffira de leur répondre : » Inſtituteurs du » genre humain ! je reſpecte vos rares » connoiſſances ; mais avant que de vou- » loir m'aider à élever mon fils, accor-

» dez-vous du moins ſur les grandes vé-
» rités que vous êtes venus apprendre aux
» hommes. Offrez-leur quelque choſe
» de précis : car l'état d'incertitude, ſur
» ce qu'il leur importe le plus de ſavoir,
» n'eſt pas l'état de la nature ; chez tous
» les peuples elle le rejette avec horreur.
» Edifiez donc une fois, & ne vous bor-
» nez pas toujours à détruire ; mais édi-
» fiez de manière que je ſache à quoi m'en
» tenir. Si vous ne pouvez pas vous ac-
» corder entre vous ; ſi ce que l'un rejette,
» l'autre l'adopte ; ah ! du moins accor-
» dez vous avec vous-mêmes, & ne me
» rendez pas, ainſi que mon fils, le mal-
» heureux jouet de vos variations perpé-
» tuelles & de vos étonnantes contradic-
» tions ; ne m'expoſez pas à ne rien croi-
» re, pour vous avoir cru trop légère-
» ment. S'il eſt encore quelques vérités
» que vous ayez retenues, je ſais où
» vous les avez puiſées : ſans aller juſ-
» qu'à vous, je n'ai qu'à remonter à la
» ſource ; je les y trouverai dans toute
» leur pureté, & je n'aurai pas à crain-
» dre, qu'au milieu des longs circuits

» que vous leur faites faire, elles ayent » été corrompues ou empoisonnées sur » la route. Si vous avez aussi des mystè- » res à m'offrir (& que d'étranges mys- » tères vos interprétations sur la nature » ne renferment-elles pas!), je préfère à » ceux que je ne croirois que d'après » vous, ceux dont je puis dire sur quel » fondement raisonnable je les crois. Le » monde entier n'est pas fait pour se prê- » ter à vos admirables systêmes, qu'on ne » peut comprendre; mais il est fait pour » recevoir une tradition pure, appuyée » sur des faits éclatans qui ne permettent » pas de la confondre avec la voix de » l'imposture «.

Consultons-la donc, ma fille, cette tradition éclairée, puisqu'il en est une qui nous a transmis le dépôt précieux des grandes & importantes vérités, d'une manière bien plus facile & bien plus sûre que le raisonnement n'eût pu faire. Eh, cette tradition est elle-même si raisonnable! J'ai besoin d'une autorité: ce ne sera pas celle de nos faux Sages que je prendrai pour guide, nous venons d'en

dire

dire les raiſons ; mais ce ſera celle du Chriſtianiſme. Il faut bien achever de montrer Dieu aux hommes par la Religion révélée, puiſqu'on ne l'a juſqu'ici bien connu que par elle ; & que de toutes les Religions qui ont prétendu nous inſtruire, il n'y a que celle que je profeſſe qui m'offre des lumières, un culte, & des vertus dignes de lui.

D'après ce petit nombre de réflexions, tu inſtruiras d'abord ton fils, comme le premier homme, ſortant des mains de ſon Créateur, a dû inſtruire le ſien, ou comme les enfans de celui-ci ont inſtruit leurs enfans. Qu'ont-ils dû leur dire ? Sans s'arrêter beaucoup à philoſopher avec eux (& le monde n'eût pas été ſi pur dans ce bel âge, ſi déjà il y eût eu des Philoſophes *), ils leur diſoient ſans doute :

* Ce trait d'humeur de la part du Marquis ne doit pas faire penſer mal de ſon reſpect pour la ſaine Philoſophie. Pourquoi faut-il que les hommes ne mettent que le nom à la place des choſes, & qu'ils ayent avili par l'abus ce qu'il y a de plus reſpectable ?

» Mes enfans, ce bel univers n'a pas » toujours été, &. vous êtes environnés » de toute part des preuves éclatantes de » ſa nouveauté *. Il n'y a pas toujours eu » des hommes; c'eſt par notre père que » le genre humain a commencé, &, preſ- » que ſous ſes ieux, que le monde a été » créé «. Ils leur racontoient enſuite, en termes ſimples & vrais, l'hiſtoire magnifique de la création; & ils ne s'attendoient sûrement pas, que, parmi leurs deſcendans, il viendroit un jour des Sages qui démentiroient leurs aïeux, pour faire honneur de la conformation du monde au concours fortuit des atômes.

» Mes enfans, reprenoient-ils, le » monde a été plus parfait que vous ne » le voyez; l'ordre tout ſeul s'y laiſ- » ſoit appercevoir; & s'il s'y rencontre

* Les Annales du monde nous les offrent, à nous-mêmes, ces preuves; & à nos découvertes en tout genre, on pourroit dire, ſans trop de témérité, ce me ſemble, que le monde eſt encore dans ſon enfance. Voyez ci-deſſus page 311.

» aujourd'hui des désordres apparens, si » l'homme n'y jouit pas d'une félicité » plus pure, ce n'est pas la faute de son » auteur «. Ils leur exposoient, en même tems, le premier précepte imposé à l'homme pour éprouver son obéissance. » Créé libre, l'homme pouvoit obéir; » il le devoit, & ne l'a pas fait. Pour le » punir, la nature a changé pour lui; » elle a changé pour nous. Gardons-nous » d'accuser d'injustice l'Etre suprême, » duquel nous tenons l'existence & tous » les biens dont nous jouïssons. Il ne » nous devoit pas des dons plus grands » que ceux qu'il nous a faits; & les biens » dont nous sommes privés ne doivent » pas nous rendre ingrats pour tous ceux » qui nous restent. Admirons au con- » traire son extrême bonté, il saura tirer » le bien du mal même. Il ne nous a pas » dévoilé tous ses secrets; mais il nous » en a dit assez pour nous faire attendre » un Réparateur, qui lui rendra plus » de gloire que la faute de notre père, » que celles de tous les hommes, ne » peuvent lui en ôter; & qui rendra aux

» hommes eux-mêmes, s'ils s'empreſſent » à le mériter, un bonheur plus grand » que celui qu'ils ont perdu. C'eſt la » grande promeſſe ; il la renouvellera » ſouvent à notre poſtérité. Puiſſe-t-elle » ſe tranſmettre d'âge en âge, toujours » également pure, & toujours plus claire » à meſure qu'elle approchera de ſon ac- » compliſſement ! Puiſſions-nous en pro- » fiter d'avance ! & puiſſent ceux qui la » verront accomplie, en profiter comme » nous « !

Imite ce langage, ma fille. Le livre le plus ancien que nous ayons, c'eſt celui du Légiſlateur des Hébreux, ce ſont les divines Ecritures : je crois en avoir prouvé à ton mari l'authenticité, mieux que je ne pourrois lui prouver celle des titres qui conſtatent notre ancienne nobleſſe, mieux qu'il ne prouveroit lui-même celle des livres qu'il regarde comme les plus authentiques. La tradition la plus ſoutenue, la plus conſtante, & je puis dire la plus étendue, vient à l'appui des faits que ces ſaints livres renferment. Non ſeulement la chaîne de

cette tradition eſt la plus belle que l'œil ſavant & critique puiſſe obſerver ; mais les faits mêmes, quoique tranſmis dans des tems différens, & par différens Auteurs, ont un enchaînement merveilleux & qu'on ne peut trop admirer. Par-tout c'eſt l'hiſtoire de Dieu, de ſes attributs, de ſa providence, de ſes promeſſes ; c'eſt en général l'hiſtoire des grandes actions, des grandes vertus, & celle de la plus ſainte Religion.

Prends du moins, chère Emilie, l'abrégé de nos livres ſacrés ; racontes-en les principaux traits à ton fils ; par ces narrations, auſſi intéreſſantes qu'inſtructives, fuis avec lui le fil des principaux évènemens ; par le charme de tes récits, élève ſon eſprit aux plus ſublimes vérités : & en travaillant à l'éclairer d'une manière ſolide ſur ſa Religion, tu le rempliras déjà de l'enthouſiaſme ſacré des plus hautes vertus. A meſure que ſes connoiſſances s'étendront, que ſa raiſon ſe fortifiera ; fais-lui ſur-tout enviſager d'un œil ferme & sûr, l'étonnant rapport des deux Teſtamens &

l'unité parfaite du plan de la Religion *.

Au milieu de ces grands objets, avec lesquels cependant peut se familiariser un âge encore tendre, il est des notions plus

---

* » Je connois un homme entre autres, dit M. l'Abbé Fleury, qui est passablement instruit de sa Religion, sans avoir jamais appris par cœur les Catéchismes ordinaires, sans avoir eu pendant l'enfance d'autre maître que son père. Dès l'âge de trois ans, ce bonhomme le prenoit sur ses genoux le soir après s'être retiré, lui contoit familièrement, tantôt le Sacrifice d'Abraham, tantôt l'histoire de Joseph, ou quelque autre semblable; il les lui faisoit voir en même tems dans un livre de figures; & c'étoit un divertissement dans la famille de répéter ces Histoires. A six ou sept ans, quand cet enfant commença à savoir un peu de latin, son père lui faisoit lire l'Evangile & les livres les plus faciles de l'ancien Testament ayant soin de lui en expliquer les difficultés. Il lui est resté toute sa vie un grand respect & une grande affection pour l'Ecriture sainte & pour tout ce qui regarde la Religion «. *Catéchisme Historique, Discours Préliminaire.*

Ce *Catéchisme* de M Fleury est un des plus propres aux instructions dont il est ici question.

délicates, plus difficiles à saisir ; ce sont celles des mystères. Ici, ma fille, que ton œil ne se trouble pas. Abaisse tes regards par respect, élève-les ensuite avec assurance ; contemple ce qu'il t'est permis d'appercevoir, & montre à ton fils ce qu'il peut voir lui-même. Qu'il ait du mot de *mystère* une idée claire & précise, comme d'une vérité qui ne se dévoile qu'en partie, & attire notre croyance sur ce qu'elle a de plus caché, par sa liaison avec des choses plus connues qui nous en garantissent la certitude. Indépendamment de la Religion, la nature toute seule ne cesse de nous en offrir, & nous force de croire ce qu'ils ont d'obscur, par ce qu'elle nous y montre de certain.

A l'égard du mystère lui-même, rends-lui sensible ce qui peut en quelque sorte le devenir. Sa nature, comme nous venons de le dire, est de ne pas être compris tout entier, mais de se faire voir cependant sous un jour qui le spécifie & le distingue suffisamment. En lui parlant du Réparateur, du Messie, tu te verras

conduite au myſtère de l'adorable Trinité. Un ſeul Dieu en trois perſonnes, une nature divine plus féconde encore au dedans qu'au dehors; quelle étonnante vérité! mais fais remarquer d'abord à ton fils, que ce myſtère ne renferme rien qui ſe contrediſe. Un jour viendra où je lui montrerai, comme je l'ai montré à Valmont *, que juſqu'ici les hommes les plus éclairés ne l'ont pas jugé contradictoire; qu'ils l'ont cru, qu'ils l'ont adoré; & qu'ils n'ont pu, même en l'y cherchant, y trouver de contradiction.

Il y a ici dans les mots quelque obſcurité, j'en conviens; mais elle tient à la nature de la choſe: elle ne fait point exception à la règle de n'admettre, dans l'ordre naturel, que des idées claires; puiſqu'elle eſt ſur un objet, qui eſt au deſſus de la raiſon ſans lui être oppoſé: & où la notion préciſe de l'un des termes nous manque, fondés comme nous le ſommes ſur l'autorité de Dieu même, la

* Voyez ci-deſſus, Lettre XXXIe.

croyance de l'objet, suffisamment distinct sous de certains rapports, plus confus sous d'autres, ne nous manquera pas.

Ecoute ensuite comme parle sur ce mystère notre célèbre Bossuet; ainsi pourras-tu avec le tems te faire entendre de ton fils *.

» Dieu, en se contemplant lui-même, » engendre éternellement son verbe, qui » est l'expression parfaite de sa vérité, son » image, son fils unique, le plus pur » éclat de sa lumière, & l'empreinte de » sa substance **. Dieu & son verbe, en » se contemplant mutuellement, s'unis- » sent par l'amour, & produisent l'Esprit » Saint, l'éternelle union de l'un & de » l'autre ".

Mais, parce que l'homme est formé à l'image de Dieu même, c'est aussi dans

* Voyez le Discours sur l'Histoire Universelle par M. Bossuet, seconde partie. Cet excellent Ouvrage sera toujours un des plus beaux monumens de la Religion, comme il est, de l'aveu de M. de Voltaire, un des plus beaux chefs-d'œuvres de l'éloquence.

** Hebr. 1, 3.

l'homme, & en considérant les richesses qu'il porte au fond de sa nature, que tu trouveras, à la portée de ton élève, une espèce d'image de cet adorable mystère. Je contemple la vérité, je me contemple moi-même; & je sens naître en moi la pensée, ce germe de mon esprit, cette parole intérieure, ce verbe qui est le fils de mon intelligence, la plus pure lumière de mon ame, & l'image de sa substance. La fécondité de mon esprit ne se termine pas à ce verbe que je fais naître en moi. J'aime, & cette parole intérieure, & l'esprit où elle naît; & en les aimant, je sens en moi quelque chose qui ne m'est pas moins précieux que mon esprit & ma pensée, je veux dire, cet amour qui est le fruit de l'un & de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux & ne fait avec eux qu'une même vie. Ces trois choses, & l'intelligence qui m'est propre, & la pensée que j'en ai, & l'amour que cette contemplation fait naître, se supposent mutuellement, se répondent l'une à l'autre, ont entre elles une nature commune, & ne forment à

elles trois qu'une même ſubſtance. Ainſi, autant qu'il peut y avoir de rapport entre Dieu & l'homme, ainſi, & d'une manière bien plus excellente & plus relevée, ſubſiſte la Trinité que nous adorons.

Mais nous-mêmes, qui ſommes l'image de la Trinité; nous-mêmes, à un autre égard, nous ſommes encore l'image de l'Incarnation, de cet autre myſtère que tu dois expoſer à ton fils, ce myſtère également profond, mais qu'on ne doit pas nier parce qu'on ne peut le comprendre. Eh quoi donc, nos Eſprits-forts feront tant les difficiles, lorſqu'il ſera queſtion d'en croire ſur nos dogmes une autorité, qu'ils devroient apprendre à connoître pour la mieux reſpecter; & ils le ſeront ſi peu, lorſqu'il s'agira de nous propoſer comme des vérités leurs inventions & leurs ſyſtêmes? Quoi, Philoſophes peu ſages & incompréhenſibles à eux mêmes, ils feront quelquefois de leur Dieu l'ame de la nature, & ils voudront que la nature en ſoit le corps; ils feront de tous les êtres une ſeule ſubſtance, ils mêleront tout, ils confon-

dront tout, ils changeront les notions les plus communes, ils brouilleront toutes les idées; & il leur ſera impoſſible de croire, ſous prétexte qu'ils ne le conçoivent pas, que par un amour infini la nature divine a daigné s'unir à la nature humaine, ſans altérer, ſans confondre ces deux natures, ſans ôter à la première aucun de ſes attributs, & ſans l'aſſujettir à aucune des imperfections de la ſeconde ! Pour nous, ma fille, moins entêtés des chimères d'une orgueilleuſe philoſophie, & plus dociles à la voix du Seigneur, rentrons encore en nous-mêmes, & admirons-y cette union inconcevable, & cependant ſi ſenſible pour nous, de deux natures oppoſées, l'eſprit & la matière, l'ame & le corps. Quel étonnant prodige les raſſemble dans un même être & en fait une même perſonne ? Quel lien inconcevable les unit ? Le Spinoſiſte tranchera le nœud qu'il ne peut délier : mais que le vrai Sage, qui ne ſauroit confondre deux ſubſtances ſi différentes en nature & en propriétés, lève à nos ieux le myſtère; & nous lui

rendrons ſenſible celui de l'Incarnation. Admirons, s'il faut nous élever plus haut encore, cette idée ſi poſitive de l'infini, reçue dans un eſprit fini & limité; & ici, ma fille, la comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que cette idée admirable ne contracte rien des imperfections & des défauts de l'eſprit qui la reçoit, & le ſurpaſſe infiniment.

Ce que je te dis ſur les myſtères, relativement à l'inſtruction de tes enfans, c'eſt à toi à leur en ménager le développement ſelon la portée de leur entendement & ſes progrès; faiſant toujours en ſorte que les idées claires accompagnent & ſoutiennent ce qui, par la nature du myſtère, doit reſter néceſſairement obſcur. Mais ſur-tout applique-toi à leur faire tirer des conſéquences pratiques de ces grandes notions, qui n'ont pas été données aux hommes pour n'être à leur égard que des dogmes purement ſpéculatifs: car c'eſt là le grand défaut des enſeignemens ſur les vérités de la Foi, & celui qui fait de la plupart des Chrétiens, des hommes qui ont une

ſcience à part pour la Religion, & une autre pour les mœurs. Fais donc concevoir à ton fils, envers l'Etre ſuprême, tout le reſpect que la profondeur des myſtères cachés dans la nature divine doit lui inſpirer ; tout l'amour que doit exciter en lui la charité immenſe d'un Dieu, auteur de la grâce & de la nature, ſource de tout don, & qui s'eſt donné lui-même ; toute l'obéiſſance & la fidélité que doivent y faire naître les attributs de la Divinité, ſon pouvoir, ſa bonté, ſa ſageſſe ; tous les fruits qu'il doit retirer des grands exemples de l'Homme-Dieu ; toute la charité pour les hommes que doit porter au fond de ſon cœur le ſouvenir d'un Dieu, qui, en leur faveur, s'eſt fait homme lui-même, & qui n'a point connu d'exceptions ni de bornes dans ſon amour.

Rends tes inſtructions aimables ; écarte loin d'elles l'ennui qui les feroit paroître inſipides, & le dégoût qui les rendroit infructueuſes. Excite dans ton élève le déſir de les entendre, en piquant ſa curioſité par une ſage réſerve, en les lui

faisant considérer moins comme une leçon que comme une récompense, & en ne lui laissant pas même appercevoir, s'il se peut, l'intention que tu auras de l'instruire. Différe-les plutôt que de les donner à contre-tems, c'est-à-dire, comme de vains sons, qui n'étant pas compris ne se répètent qu'avec peine, & qu'on n'a fait entrer dans l'esprit que par la contrainte. Imprime-les par tes caresses; elles ne sont dangereuses, que quand elles ressemblent dans une mère à un acte de foiblesse & de dépendance, mais non pas quand elles ne ressemblent qu'à la tendresse & à l'amour. Souviens-toi de celles que la Reine Blanche prodiguoit à son fils, lorsqu'en le prenant sur ses genoux, elle lui disoit: *Mon fils, Dieu m'est témoin combien vous m'êtes cher; mais j'aimerois mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel.* C'est ainsi qu'elle lui a fait aimer ses leçons; c'est ainsi qu'elle-même s'est rendue aimable à ses ieux & respectable pour toujours; c'est ainsi encore, qu'en en faisant un grand Saint, elle en a